
DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE.

TOME VIII.

SE TROUVE AUSSI :

A LYON,

CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE MERCIÈRE, N° 33.

A BRUXELLES,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE

DE RENAUDIÈRE FILS AINÉ ET COMPAGNIE,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 824.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,

RUE DE LA HARPE, N° 78.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE.

MYSTÈRES.

TOME PREMIER.



PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXV.

AVERTISSEMENT.

On s'étoit bien attendu que les sermons du Père Bourdaloue seroient aussi favorablement reçus qu'ils l'ont été. En voici la suite, qui semble devoir soutenir toute l'estime que le public a conçue des premiers. Quiconque même a du goût pour les sermons, et en sait faire le discernement, trouvera dans ceux-ci cet avantage, qu'étant d'un genre où il est plus rare de réussir, l'auteur en a pris le vrai caractère, et s'y est tracé une méthode qui, pour être devenue commune, ne lui en est pas moins propre, puisque c'est lui qui en a donné le modèle, ou, du moins, qui l'a beaucoup perfectionnée.

Avant le Père Bourdaloue, les prédicateurs traitoient les mystères de la religion d'une manière abstraite et sèche; et si quelques-uns les tournoient à la pratique et à la morale, ce n'étoit qu'en peu de mots et qu'assez superficiellement. Ils expliquoient le fond de chaque mystère, ils en établissoient la vérité, ils en montroient les convenances; et, du reste, autant pour remplir leur sujet et ne pas manquer de matière, que

pour donner du jour et de la force à leurs pensées, ils avoient recours à de longues citations, soit de l'Écriture et des Pères, soit même des auteurs profanes. Voilà ce que faisoient les plus habiles, et ils en demeuroient là ; de sorte que leurs discours étoient plutôt, à le bien prendre, des leçons de théologie que des prédications.

D'autres moins solides, quoique plus diserts, s'en tenoient à une simple exposition des mystères, et s'appliquoient d'ailleurs à la relever par tous les agréments d'une élocution ou vive et brillante, ou seulement exacte et polie, mais souvent plus recherchée que naturelle. Certaines applications de l'Écriture assez ingénieuses, quelques comparaisons et quelques figures, quelques sentiments même dévots et affectueux, beaucoup de fleurs, mais peu de substance et peu de suc : c'étoit là que se réduisoit toute leur étude, et l'idée qu'ils se formoient de ce qu'il y a dans la religion de plus saint et de plus auguste.

Le Père Bourdaloue vit le défaut de cette spéculation, trop vague pour arrêter les esprits et pour faire sur les cœurs des impressions capables de les remuer et de les toucher. Il comprit qu'il falloit ramener à lui-même l'auditeur ; et que, s'il n'est réveillé de temps en temps par une peinture de ses mœurs qui le pique et qui l'intéresse, il laisse bientôt son attention s'égarer, ou

s'affectionne peu à ce qu'il entend : tellement que le prédicateur doit à peu près se comporter dans la chaire, à l'égard des autres, comme il se comporte à son égard, et pour son édification propre, au pied d'un oratoire et dans la méditation. Un homme qui médite sur un mystère, se le retrace d'abord dans l'esprit, et en considère toutes les circonstances : mais, après cette première vue, faisant un retour sur soi-même, et se comparant avec le modèle qu'il a devant les yeux, il s'instruit, il se confond, il s'anime, il prend des résolutions, et sort de la prière en disposition de les exécuter.

Tel fut le plan que le Père Bourdaloue crut devoir suivre; et c'est par là même encore qu'il se garantit d'un autre excès. Car il est vrai que les prédicateurs donnent quelquefois là-dessus dans une extrémité tout opposée. Ce ne sont plus proprement les mystères qu'ils traitent, mais à l'occasion des mystères de purs sermons de morale qu'ils font. Une vertu qui éclate dans le mystère dont ils ont à parler, et qui le distingue, c'est à quoi ils s'attachent; et en cela il n'y a rien qu'on puisse reprendre, et qui ne soit selon les règles. Mais, après avoir proposé cette vertu comme le point capital du mystère, et comme le fruit qu'il en faut tirer, l'envisager seule dans toute la suite du discours, et perdre absolument

le mystère de vue, sans y revenir jamais, si ce n'est peut-être dans une courte conclusion, il paroît que c'est manquer à un des devoirs les plus essentiels du ministère évangélique. Le ministre de l'Évangile doit, avant toutes choses, instruire ses auditeurs de leur religion; et ils n'en peuvent avoir qu'une connoissance très imparfaite, si l'on ne prend soin de leur en expliquer les premiers principes et les vérités fondamentales, qui sont les mystères.

Au milieu de ces deux extrémités, il y a un tempérament dont le Père Bourdaloue ne s'est guère écarté. Il donne à un mystère tout l'éclaircissement convenable; mais il y joint ensuite une morale toute fondée sur le mystère même : et par le parfait rapport qu'il sait trouver entre l'un et l'autre, il les assortit si bien ensemble, que le mystère sert de preuve à la morale, et que la morale est la plus juste conséquence du mystère. Il fait plus : outre la première division de son discours, tantôt en deux, et tantôt en trois propositions générales, souvent il subdivise encore chaque partie; et ces subdivisions, qui sont autant de circonstances du mystère, s'étendent également et sur le mystère, et sur la morale : d'où il arrive qu'en même temps qu'il developpe par ordre tout son mystère, il expose dans le même ordre et développe toute la morale qui y répond.

On a pu voir par quelques-uns des sermons de cet excellent prédicateur qui ont déjà paru, comment il entroit dans le véritable esprit des mystères, et sous quels traits il les savoit représenter : mais on le verra encore mieux ici. Il est difficile d'en concevoir des idées plus justes, et d'en faire de plus grandes images. Non qu'il use pour cela de termes pompeux et d'amplifications; ni qu'il ait besoin de ces ornements que l'art fournit à l'orateur comme des secours pour le soutenir : toute sa grandeur est dans les choses mêmes qu'il dit, et qu'il tire de son sujet. Sans s'arrêter à certaines pensées, ou toutes mystiques, ou seulement pieuses, et sans les rejeter aussi, ni les affoiblir en aucune manière, il n'avance rien qui ne lui paroisse solidement établi dans la religion. C'est là qu'il se renferme, et qu'en prédicateur habile et maître de son expression et de ses tours, il accommode, par un don qui lui étoit particulier, au style et à la dignité de l'éloquence chrétienne, ce que la théologie a de plus profond sur nos mystères, et ce qu'elle exprime même dans le langage le plus obscur, et si on l'ose dire, le plus barbare. La fin de chaque mystère, les desseins que Dieu s'y est proposés, ses adorables perfections qu'on y découvre, les avantages qui nous en reviennent, les dispositions nécessaires pour le célébrer di-

gnement et utilement, enfin les effets de grâce et de salut qu'il doit opérer en nous, voilà sur quoi roule tout son discours, mais avec une solidité qui convainc, et avec une majesté qui inspire de la vénération pour notre foi.

L'esprit, prévenu de la sorte, n'a plus de peine à se rendre; et le cœur, pénétré de ce sentiment de respect pour les mystères de Dieu, se porte de lui-même aux conséquences où le prédicateur le veut conduire. C'est ce qu'on éprouvera en lisant ces sermons. Le Père Bourdaloue les a remplis d'instructions propres à tous les états. Comme il cherchoit moins à plaire qu'à se rendre utile, et que son zèle étoit universel, il avoit soin de proportionner sa morale à toutes les conditions des hommes; et ce qu'il y a même d'assez remarquable, c'est qu'il ne parle presque jamais en particulier à ceux que la Providence a distingués ou par leur naissance, ou par leur rang, sans adresser ensuite la parole aux autres que Dieu n'a pas ainsi élevés; et que, par une merveilleuse diversité de vues, il trouve tout à la fois dans le même mystère et pour les grands, et pour les petits, selon leurs situations différentes, des règles de conduite et des motifs de sanctification.

Ce qui ne fait pas moins connoître l'étendue et la fécondité de son génie, ce sont les divers

discours qu'il a composés sur les mêmes sujets. Il y en a sur certains mystères jusques à quatre; et sur les autres, communément deux ou trois : tous si complets, qu'à prendre chacun séparément, il semble qu'il y ait épuisé toute sa matière. Ce n'est pas, au reste, qu'il ne fût quelquefois obligé de rentrer dans les mêmes pensées; car les sujets ne sont pas infinis : mais ces pensées, mises sous d'autres jours, et diversement exprimées, sans avoir le dégoût de la répétition, ont, au contraire, une force et une grâce toujours nouvelles.

Il faut, après tout, convenir que, sur le mystère de l'Ascension de Notre Seigneur, le Père Bourdaloue n'a pas tout-à-fait observé la méthode qu'il s'étoit prescrite. Ce sermon est tout moral; et, hors l'exorde et quelques endroits très courts qui regardent le mystère, il n'y est parlé que de la gloire du Ciel et du mérite requis pour l'obtenir. Mais un des mystères où les prédicateurs se donnent plus aisément cette liberté, c'est, ce semble, celui-ci. L'auditeur y est assez accoutumé; et nul à cette fête n'est surpris qu'on l'entretienne du souverain bonheur où Jésus-Christ nous a précédés, et qui est le terme de notre espérance. Quoi qu'il en soit, un seul discours, quelque beau qu'il puisse être, ni un

exemple particulier, ne peut prévaloir contre une maxime générale.

On doit dire à peu près la même chose du second sermon de l'Assomption de la Vierge : et parce qu'il a rapport à un fait dont tout le monde n'est pas instruit, ou dont la mémoire commence peut-être à s'effacer, il est bon, pour rendre ce sermon plus intelligible, d'ajouter à quelle occasion le Père Bourdaloue le composa. Il y a plusieurs années qu'il parût un petit ouvrage intitulé : *Avis salutaire de la bienheureuse Vierge à ses dévots indiscrets*, avec ces paroles de saint Paul au bas du titre : *Que votre culte soit raisonnable*. Il sembloit que l'auteur n'eût eu en vue que de régler le culte de la Vierge : mais ce libelle tendoit à le détruire. C'est ce qu'aperçurent d'abord toutes les personnes bien intentionnées qui prirent soin de l'examiner, et ce qui alluma le zèle des vrais catholiques en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne et ailleurs. L'ouvrage donc, très injurieux à la Mère de Dieu, et capable de troubler la piété des fidèles, fut déféré de toutes parts au Saint-Siége, et authentiquement condamné. Le Père Bourdaloue entreprit de le combattre dans un sermon sur la dévotion à la Vierge, qui est celui même dont il s'agit. Ce n'est ni une controverse de l'école, ni

une longue déclamation de la chaire, mais un discours solide, où ces Avis, prétendus salutaires, sont réfutés avec autant de modération et de brièveté, que d'ordre et de précision.

On a délibéré si l'on mettroit le sermon du lundi de Pâques au rang des autres, parce qu'il est imparfait; mais on a conclu qu'il ne falloit pas l'omettre ni le déplacer : et l'on a jugé même que le public seront bien aise d'avoir cette preuve de la fidélité avec laquelle on lui donne les sermons du Père Bourdaloue. Après ces Mystères, on se dispose à faire paroître, le plus tôt qu'il sera possible, les Panégyriques des saints.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

MYSTÈRES.

FIN DE LA TABLE.

SERMON

SUR

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Voici la marque à quoi vous connaîtrez le Sauveur qui vous est né; c'est que vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche. Saint Luc, chap. 2.

Sire,

Est-il donc vrai que le Dieu destiné pour nous sauver, que le médiateur des hommes, que le Fils unique du Père, faisant son entrée dans le monde, y dût être reconnu par des langes et par une crèche? Est-il vrai que ce devoient être là les marques de sa venue, et que ce Messie, dont les prophètes avoient si magnifiquement parlé, que ce Messie envoyé de Dieu pour un si important dessein, ne devoit être distingué dans sa naissance que par l'humilité et la pauvreté? Voilà, mes frères, dit saint Augustin, ce qui a

causé le scandale des Juifs. Ils attendoient un Sauveur : mais ils supposoient que ce Sauveur viendroit dans l'éclat de la majesté ; qu'il seroit riche, puissant, heureux ; qu'il rétabliroit visiblement sur la terre le royaume d'Israël ; qu'il combleroit ses sujets de biens et de prospérités. Prévenus qu'ils étoient de ces espérances, on leur a annoncé que ce Sauveur étoit né dans l'obscurité d'une étable, et c'est ce qui les a non-seulement troublés, mais choqués, mais révoltés. Ce scandale a passé jusque dans le christianisme : l'enfance et la crèche d'un Dieu, voilà par où a commencé parmi les chrétiens l'infidélité de l'hérésie. Otez-moi, disoit, au rapport de Tertullien, l'impie Marcion, ôtez-moi ces langes honteux, et cette crèche indigne du Dieu que j'adore : *Aufer a nobis pannos et dura præsepia* [1]. Ainsi parloit cet hérésiarque, si injustement et si faussement préoccupé contre les bassesses apparentes de Jésus-Christ naissant. Or, ce qui a scandalisé les Juifs, ce qui a servi de fond à l'erreur des premiers hérétiques, c'est ce qui nous trouble encore aujourd'hui. Car c'est là le signe que notre orgueil combat intérieurement, le signe qui blesse notre amour-propre, et contre lequel il s'élève, le signe que notre raison même a bien de la peine à ne pas condamner ; en un mot, le signe qui devoit

[1] Tertul.

être, selon le Prophète, et qui sera toujours pour le monde un sujet de contradiction : *Signum cui contradicetur* [1]. Cependant, chrétiens, c'est à ce signe qu'est attaché notre salut : et c'est de là que dépendent les fruits de grâce que nous devons retirer de ce mystère. Il est donc de mon devoir de justifier, si j'ose parler de la sorte, ce signe adorable, et c'est ce que je vais faire, après que nous aurons rendu à Marie l'hommage ordinaire. *Ave, Maria.*

Dieu, parlant au roi d'Israël, lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu, qu'il vous fasse voir un signe de sa toute-puissance, *Pete tibi signum a Domino Deo tuo* [2]*;* et sur le refus que fit Achaz de demander ce signe à Dieu, parce qu'il ne vouloit pas tenter le Seigneur, le Seigneur lui-même lui donna, sans qu'il le voulût, un signe qu'il ne demandoit pas : *Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum* [3]. C'est ainsi, chrétiens, que Dieu dans ce mystère en use à notre égard. Pour nous faire entendre que le Messie est né, il nous donne un signe, mais un signe que nous ne demandions pas, un signe que nous n'attendions pas, un signe auquel nous ne pensions pas ; je dis plus, un signe que nous ne voulions pas, et contre lequel il prévoyoit bien que le monde

[1] Luc. 2. — [2] Isaï. 7. — [3] *Ibid.*

se révolteroit. Cependant c'est lui-même qui nous le donne, lui-même qui le choisit pour nous : *Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum.* Et il est question de savoir si nous avons droit de le rejeter, et si le choix qu'a fait Dieu de ce signe, doit trouver tant de contradiction dans nos esprits. Or, je prétends que jamais contradiction n'a été plus mal fondée : pourquoi? Parce que jamais signe n'a été plus raisonnable, plus saint, plus divin, et par conséquent plus digne et du choix de Dieu, et de l'approbation des hommes, que celui de la pauvreté et de l'humilité de Jésus-Christ. Écoutez-en la preuve, qui va faire le partage de ce discours. Le signe que l'ange donne aux pasteurs, en leur annonçant la naissance de Jésus-Christ, est le signe du Dieu Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator, et hoc vobis signum* [1]. Il vous est né un Sauveur, et voici la marque à quoi vous le pourrez reconnoître. C'est donc par rapport à l'office de Sauveur que nous devons considérer ce signe. D'où je conclus d'abord que c'est de tous les signes que Dieu ait jamais donnés aux hommes, le plus admirable : pourquoi? Parce que c'est le signe le plus naturel, et en même temps le plus efficace que Dieu ait jamais employé pour découvrir aux hommes les richesses de sa grâce, et pour leur faire sentir les effets de

[1] Luc. 2.

sa miséricorde. Deux qualités qui distinguent ce signe, signe le plus naturel, et signe le plus efficace : le plus naturel, c'est-à-dire, le plus propre à marquer et à bien faire connoître la chose qu'il signifie ; le plus efficace, c'est-à-dire, le plus propre à opérer même ce qu'il signifie. Non, chrétiens, Dieu avec toute sa sagesse ne pouvoit aujourd'hui nous donner un signe, ni plus naturel, puisqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur est né, et pourquoi il est né ; première partie : ni plus efficace, puisqu'il commence déjà à produire dans les esprits et dans les cœurs les merveilleux effets pour lesquels le Sauveur est né ; seconde partie. Conformité de ce signe avec la qualité de Sauveur, vertu de ce signe dans les miracles qu'il a opérés dès la naissance du Sauveur ; c'est tout mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, Chrétiens, le saint et glorieux enfant dont nous célébrons la naissance, avoit été promis au monde en qualité de Sauveur. Mais selon les principes de la foi, il ne devoit l'être, et même dans l'ordre de la justice, il ne pouvoit l'être qu'à deux conditions : l'une, d'expier le péché, et l'autre, de réformer l'homme pécheur.

Car Dieu vouloit être satisfait; et tandis que l'homme demeuroit dans la corruption et le désordre où l'avait réduit le péché, il n'y avoit point de salut pour lui. Il falloit donc que Jésus-Christ, pour opérer ce salut et pour faire l'office de sauveur, c'est-à-dire, de médiateur entre Dieu et l'homme, donnât à Dieu, d'une part, toute la satisfaction qui lui étoit due, en portant la peine du péché; et de l'autre, corrigeât dans l'homme les déréglements du péché. Or, pour nous marquer qu'il étoit prêt d'accomplir ces deux conditions, et que déjà même il les accomplissoit, je prétends, et vous l'allez voir, qu'il ne pouvoit choisir un signe plus naturel que la pauvreté et l'humilité de sa naissance. *Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est* [1]. Passons en esprit jusqu'à Bethléem; et à l'exemple des pasteurs, contemplant avec les yeux de la foi ce que nous y voyons aujourd'hui, et ce que Dieu nous y fait connoître, tâchons de nous former l'idée d'un des plus grands mystères de notre religion.

Comme Sauveur, le Fils de Marie devoit expier le péché, et être la victime du péché. Pouvoit-il pour cela se produire au monde dans un état plus convenable que celui où la Providence l'a fait naître; disons mieux, que celui où par son propre

[1] Luc 2.

choix il a voulu naître? Ce fut là, ce fut dans l'étable de Bethléem que, brûlé de zèle pour les intérêts de Dieu, il termina les anciens sacrifices, et, comme souverain prêtre de la loi de grâce, il en établit un nouveau : là, que la crèche lui servant d'autel, il fit à Dieu pour la première fois l'oblation solennelle de sa personne : là, comme porte le texte sacré, que son humanité lui tenant lieu de tabernacle, d'un tabernacle vivant, qui n'avoit point été fait par les mains des hommes, mais qui étoit l'ouvrage du Saint-Esprit, il parut non plus avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang; et pour parler en termes plus simples, là qu'il se mit en devoir d'être déjà l'agneau de Dieu, cet agneau sans tache qui devoit satisfaire à la justice divine par lui-même, et aux dépens de lui-même. Dieu ne vouloit plus de toutes les autres victimes; mais ce corps tendre et délicat, dont il avoit revêtu son Fils unique, étoit la vraie hostie qu'il attendait depuis tant de siècles. Or, la voilà enfin, cette hostie pure, sainte, digne de Dieu: la voilà qui commence à être immolée. Ainsi les Pères de l'Église l'ont-ils conçu, et ainsi Tertullien s'en expliquoit-il, quand il nous donnoit cette excellente idée de Jésus-Christ : *A partu virgineo effectus hostia* [1]; un Sauveur aussitôt

[1] Tertul.

crifié qu'il est né, aussitôt offert à son père qu'il est sorti du sein de sa mère. Car ne vous imaginez pas, dit saint Chrisostôme, que l'immolation de cet agneau de Dieu ait été la dernière action de sa vie, ou du moins qu'elle n'ait été que la dernière. Si c'est par là qu'il voulut finir, ce fut aussi par là qu'il voulut commencer; c'est-à-dire, s'il acheva son sacrifice sur la croix, il en consacra les prémices dans la crèche.

Oui, mes frères, ce fut dans sa sainte nativité, que ce Verbe fait chair commença le sacrifice qu'il devoit consommer au Calvaire. Il ressentoit déjà ces divins empressements dont il donna dans la suite de si sensibles témoignages à ses disciples, quand il leur disoit : *Baptismo habeo baptizari; et quomodò coarctor usquedum perficiatur*[1]! Je dois être baptisé d'un baptême (c'étoit le baptême douloureux de sa passion et de sa mort); et : Que je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! Ce terme *coarctor*, selon la belle remarque de saint Ambroise, ne pouvoit mieux s'appliquer, ni mieux se rapporter qu'au mystère de la crèche, où toute la majesté de Dieu étoit comme resserrée dans la petitesse d'un enfant, et où tout le zèle de Jésus-Christ, ce zèle immense, se trouva en quelque sorte contraint et gêné, parce que le temps n'étoit pas encore venu

[1] Luc. 12.

de le faire paroître, et de le déployer dans toute son étendue: *Et quomodò coarctor usquedum perficiatur!* Il les ressentoit, dis-je, ces saints empressements, et il n'attendit pas que son sang fût entièrement formé dans ses veines, pour se livrer comme une victime. A quoi donc ce Dieu nouvellement né pensa-t-il dès le moment de sa naissance, à quoi s'occupa cette grande ame renfermée dans un si petit corps? appliquez-vous, mes chers auditeurs, à une vérité si touchante. Que faisoit Jésus-Christ dans la crèche? Il réparoit par ses humiliations tous les outrages que l'orgueil des hommes avoit déjà faits ou devoit faire encore à Dieu; il rétablissoit l'empire de Dieu; il rendoit à Dieu toute la gloire que le péché lui avoit ravie. Que faisoit Jésus-Christ dans la crèche? Il apaisoit Dieu, il désarmoit la colère de Dieu, il attiroit sur les hommes la plénitude des miséricordes de Dieu. Disons quelque chose de plus particulier. Que faisoit Jésus-Christ dans la crèche? Il expioit tous les crimes dont les hommes étoient alors, et dont nous-mêmes nous devions être un jour chargés devant Dieu: nos révoltes contre Dieu, nos désobéissances à la loi de Dieu, nos résistances opiniâtres aux inspirations de Dieu; nos ingratitudes envers Dieu, nos froideurs, nos relâchements dans le culte de Dieu. Il payoit les dettes infinies dont nous devions être

comptables à la justice de Dieu : et voilà ce qu'il nous annonce par le signe de sa pauvreté, par le signe de son humilité, par le signe de sa mortification : *Et hoc vobis signum.*

En effet, que nous apprend autre chose cet état pauvre où il se réduit, cet état humble où il paroît, cet état souffrant où il naît, sinon qu'il vient faire pénitence pour nous, et nous apprendre à la faire ? Écoutez ceci, chrétiens. Je dis nous apprendre à la faire ; car c'est aujourd'hui que Dieu veut que nous concevions une haute idée, une idée juste de cette sainte vertu : en voici le signe, en voici la mesure et le modèle. Un Dieu humilié et anéanti, un Dieu pleurant et versant des larmes, un Dieu souffrant. Oui, dit saint Chrysostôme, couché dans la crèche, il faisoit pénitence pour nous, parce qu'il savoit que nous étions incapables de la faire sans lui, que notre pénitence, sans la sienne, nous eût été absolument inutile, puisqu'elle eût été indigne de Dieu. Et il nous apprenoit à la faire, parce qu'il vouloit que nous connussions l'indispensable nécessité où nous sommes d'être pénitents comme lui, et qu'il savoit que sa pénitence sans la nôtre, quelque mérite qu'elle pût avoir, ne nous seroit jamais appliquée, ni jamais par rapport à nous ne seroit acceptée de Dieu. C'est là, dis-je, ce qu'il nous enseigne, et

la crèche n'en est-elle pas la marque la plus convaincante? Mais comment encore nous l'enseigne-t-il, cette pénitence? Ah! chrétiens, élevez vos esprits au-dessus des bassesses apparentes de ce mystère. Il pleure nos péchés, que nous ne pleurons pas nous-mêmes; et il les pleure doublement, parce que nous ne les pleurons pas nous-mêmes. Mystère adorable, et capable d'exciter dans nos cœurs les sentiments de la plus vive contrition. Car prenez garde, mes frères, c'est la remarque de saint Bernard : si Jésus-Christ naissant pleure dans la crèche, il ne pleure pas comme les autres enfants, ni par le même principe que les autres enfants : *Plorat quippe Christus, sed non ut cœteri, aut certe non quare cœteri* [1]. Les autres enfants pleurent par foiblesse, et celui-ci pleure par raison, pleure par amour et par compassion; les autres pleurent leurs propres misères, et celui-ci pleure les nôtres; les autres pleurent parce qu'il portent la peine du péché, et celui-ci, parce qu'il vient détruire le péché, et l'effacer par ses larmes. Or ces larmes d'un Dieu, ajoute le même Père, me causent tout à la fois, et de la douleur et de la honte : *Porro lacrimæ istæ, fratres, et dolorem mihi pariunt et pudorem* [2]. De la honte, quand je considère que le Fils unique de Dieu a compati à mes maux, qu'il en a été si vivement

[1] Bern. — [2] *Ibid.*

touché, et que j'y suis moi-même si insensible ; quand je fais réflexion qu'un Dieu a pleuré sur moi, et que je ne pleure pas sur moi-même ; au contraire, que je soutiens avec une affreuse indolence, avec une tranquillité et un endurcissement monstrueux, le souvenir de mon péché, dont je devrois faire la matière éternelle de mon repentir et de mes pleurs : de la douleur, quand je pense qu'après avoir fait pleurer Jésus-Christ dès son berceau, je lui en donne encore tous les jours de nouveaux sujets ; que pouvant le consoler par la réformation de ma vie, j'insulte, pour ainsi dire, à ses larmes par mes désordres ; et qu'au lieu qu'il a prétendu détruire le péché et l'anéantir, je le fais revivre dans moi, et régner avec plus d'empire que jamais. Sur quoi ce grand saint s'écrioit : *O duritia cordis mei* [1] *!* O dureté de mon cœur ! jusqu'à quand résisteras-tu à la charité d'un Dieu, à la pénitence d'un Dieu, au zèle d'un Dieu, et au zèle d'un Dieu pour toi-même? Cœur de pierre ! quand t'amolliras-tu, et quand deviendras-tu ce cœur de chair que Dieu promettoit à ses serviteurs, c'est-à-dire, ce cœur tendre pour ton Dieu ; ce cœur sensible aux impressions de son amour, aux mouvements de sa grâce et aux intérêts de sa gloire? Car voilà, chrétiens, les sentiments dont saint Bernard étoit pénétré,

[1] Bern.

en contemplant la crèche de Bethléem. C'étoit un homme séparé du monde, crucifié au monde, mort au monde, c'étoit un saint; si donc il parloit de la sorte, et s'il le pensoit, nous, bien éloignés de la sainteté de sa vie et des ferveurs de sa pénitence, que devons-nous dire, et surtout que devons-nous penser?

Il y a plus encore : après avoir expié le péché, Jésus-Christ devoit sauver et réformer l'homme pécheur, ou plutôt il devoit sauver l'homme pécheur, et le réformer en expiant notre péché, et en satisfaisant à Dieu : *Quia natus est vobis hodie salvator*[1]. Ne regardons point cet enfant enveloppé de langes comme la splendeur de la gloire du Père, comme le créateur de l'univers, comme le seigneur de toute la terre, comme le roi des siècles, et comme le juge des vivants et des morts. Il est tout cela; mais ce n'est sous aucune de ces qualités qu'il vient de naître. Envisageons-le comme sauveur et comme réformateur de l'homme; et voyons si le signe qu'il choisit pour nous annoncer sa venue n'est pas de tous les signes le plus convenable et le plus conforme au dessein qu'il s'est proposé. C'est un Dieu né pour nous sauver : et ce qui nous perdoit, chrétiens, ou plutôt ce qui nous perd encore tous les jours, vous le savez, c'est un attachement cri-

[1] Luc. 2.

minel aux honneurs du siècle, aux richesses du siècle, aux plaisirs du siècle : trois sources de corruption, trois principes de la réprobation des hommes. Or, que fait Jésus-Christ? Il vient au monde avec le signe de l'humilité, avec le signe de la pauvreté, avec le signe de la mortification. Prenez garde : je dis avec le signe d'une humilité sans bornes : pourquoi? Pour l'opposer à cette ambition démesurée qui nous fait rechercher les honneurs du siècle, et qui est une de nos passions les plus dominantes. Je dis avec le signe d'une pauvreté volontaire : pourquoi? Pour l'opposer à ce désir insatiable des biens de la terre et des richesses du siècle dont nous sommes possédés. Je dis avec le signe d'une entière mortification : pourquoi? Pour l'opposer à cette mollesse qui nous corrompt et qui nous rend esclaves de nos sens. Peut-il mieux nous marquer qu'il est ce Sauveur par excellence qui doit délivrer son peuple de la servitude de l'enfer et de la tyrannie du péché? Conduite adorable de notre Dieu! Si ce Dieu sauveur avoit paru au monde avec des signes tout contraires à ceux qu'il a pris pour nous déclarer sa naissance, nous eût-il jamais persuadé ces grandes vérités, à quoi, de notre propre aveu, notre salut est attaché? Je m'explique. S'il eût pris pour signe de sa venue, au lieu de l'obscurité de l'étable et de la pauvreté de la crèche,

l'éclat et la gloire, l'opulence et les aises de la vie, nous eût-il jamais persuadé l'humilité de cœur, la pauvreté de cœur, le détachement et la haine de nous-mêmes? et d'ailleurs, sans nous persuader tout cela, nous eût-il sauvés? Le voyant riche et dans l'abondance, le voyant sur le trône et dans la grandeur, le voyant dans le faste, dans la pompe, aurions-nous été touchés des maximes de son Evangile, de cet évangile qui devoit condamner notre amour-propre? Quelques leçons qu'il nous eût faites touchant le mépris du monde et le renoncement au monde, l'en aurions-nous cru? Quelque assurance qu'il nous eût donnée du bonheur de ceux qui souffrent et qui pleurent, nous en serions-nous tenus à sa parole? De sa doctrine, n'en aurions-nous pas appelé à son exemple; et quoique la conséquence de son exemple à sa doctrine ne fût pas juste par rapport à nous, eussions-nous eu assez d'équité pour ne nous en pas prévaloir? Vous annonçant aujourd'hui un tel Sauveur, et avec de telles marques, serois-je bien reçu à vous prêcher la sévérité chrétienne, et oserois-je m'élever contre votre luxe, contre vos délicatesses, contre tous les désordres d'une cupidité avare ou sensuelle? mais maintenant que je vous annonce un Sauveur né dans une crèche et réduit à une extrême misère; mais maintenant que je vous le présente,

ce Sauveur, tel qu'il a voulu être, et tel qu'il est en effet, sans secours, sans biens, sans autorité, sans crédit, sans nom, exposé dès sa naissance à toutes les injures d'une saison rigoureuse, à peine couvert de quelques misérables langes, n'ayant pour lit que la paille, et pour demeure qu'une vile retraite et une étable; quels reproches n'ai-je pas droit de vous faire? quels arrêts ne puis-je pas prononcer contre vous? je dis contre vous, mondains ambitieux et entêtés d'une vaine grandeur; je dis contre vous, mondains avides et intéressés; je dis contre vous, mondains amateurs de vous-mêmes, et voluptueux.

Car enfin, mes chers auditeurs, raisonnons tant qu'il nous plaira : ce signe de l'humilité d'un Dieu confond aujourd'hui malgré nous tout l'orgueil du monde; et pour peu qu'il nous reste de religion, il est impossible qu'à la vue de la crèche nous soutenions l'énorme contradiction qui se trouve entre cet orgueil du monde et notre foi. Qu'un juif ou qu'un païen soit livré aux désirs d'une ambition déréglée, je ne m'en étonne pas; c'est une suite naturelle de l'incrédulité de l'un et de la vanité de l'autre : mais qu'un chrétien qui fait profession d'adorer un Dieu humilié et anéanti; disons mieux, qu'un chrétien qui, dans la personne de son Dieu, fait profession d'adorer l'humiliation même et l'anéantissement même,

soit dans sa propre personne idolâtre des honneurs du monde, ne pense qu'à se les attirer, n'ait en vue que l'accroissement de sa fortune, ne puisse rien souffrir au-dessus de soi, se pique d'aspirer à tout, ne borne jamais ses prétentions, dise toujours dans son cœur, *Ascendam*[1]. Je n'en demeurerai pas là; se pousse par brigue et par intrigue là où il se défie que son mérite le puisse élever, et se plaigne de l'injustice du siècle, quand par les voies les plus obliques il désespère d'y parvenir; ne regarde ce qu'il est déjà qu'avec indifférence et avec dégoût, et ce qu'il voudroit être qu'avec des impatiences qui le troublent, des inquiétudes qui le dévorent : qu'un chrétien, dis-je, avec la foi de ce grand mystère que nous célébrons, ait le cœur plein de ces sentiments, s'en fasse des règles de vie, et se croie sage et habile de les suivre : ah! mes chers auditeurs, ce sont des contradictions que je ne comprends pas. Mais d'où viennent-elles, ces contradictions, que d'une opposition secrète à ce signe vénérable de l'humilité d'un Dieu naissant? Si ce signe trouvoit dans nos esprits toute la docilité que la foi demande, ces contradictions cesseroient, et notre ambition seroit pour jamais détruite. Or, du moment que ce signe détruit l'ambition dans nous, nous ne pouvons

[1] Isaï. 14.

plus douter que ce ne soit le signe du Dieu sauveur.

Raisonnons tant qu'il nous plaira; malgré tous nos raisonnements, ce signe de la pauvreté d'un Dieu confond l'aveugle cupidité des hommes; et il n'y a point de riche mondain, pour peu qu'il ait encore de christianisme, qui ne soit aujourd'hui troublé, alarmé, consterné de cette pensée: Le Dieu que j'adore est venu me sauver par le renoncement aux richesses, et sa pauvreté est le signe qu'il m'a donné de mon salut. Il est vrai que le monde, sans égard à ce signe, ne laisse pas de persister dans ces maximes, qu'à quelque prix que ce soit il en faut avoir, que la grande science est d'en avoir, que la vraie sagesse est de s'appliquer à en avoir, que tout est permis et honnête pour en avoir, qu'on ne peut jamais en avoir trop, ni même en avoir assez; que les hommes ne valent, ni ne sont estimés, qu'autant qu'ils en ont: mais il n'est pas moins vrai, répond saint Bernard, que dans tout cela le jugement du monde est réfuté, est renversé, est réprouvé par Jésus-Christ? *Sed in his omnibus judicium mundi arguitur, subvertitur, confutatur*[1], et que le signe de sa crèche suffit pour donner de l'horreur de ces damnables maximes. Or ce signe peut-il confondre des maximes aussi damnables

[1] Bern.

que celles-là, et n'être pas le signe du Rédempteur qui vient sauver le monde? Il est vrai que malgré ce signe, les riches du siècle ne laissent pas de s'applaudir de leur prospérité, et d'en faire le sujet de leur vaine joie; mais aussi est-ce pour cela, ajoute saint Bernard, que Jésus-Christ dès son berceau leur dit anathème; et que de sa crèche, comme du tribunal de sa justice, il leur prononce aujourd'hui ces arrêts de condamnation : *Væ vobis divitibus* [1]; Malheur à vous, riches avares; malheur à vous, riches injustes; malheur à vous, riches orgueilleux; malheur à vous, riches insensibles et sans miséricorde : c'est-à-dire, malheur à la plupart de vous; car c'est là que vous conduisent communément ces biens périssables que vous possédez, ou plutôt qui vous possèdent plus que vous ne les possédez vous-mêmes. Or, dans le dessein qu'avoit le Sauveur du monde de lancer un jour contre les riches ces formidables anathèmes, par quel signe plus naturel pouvoit-il les y préparer, que par le signe de sa pauvreté, et dès-là n'étoit-ce pas un signe de salut pour eux, puisqu'en les préparant à ces anathèmes, il leur apprenoit à s'en préserver?

Raisonnons tant qu'il nous plaira; malgré toutes nos vues mondaines, ce signe de la mortification

[1] Luc. 6.

d'un Dieu confond aujourd'hui la mollesse du monde ; et il n'y a point d'ame sensuelle, pour peu qu'elle soit encore susceptible des saintes impressions de la grâce, qui s'appliquant ce signe et le considérant, ne rougisse de ses délicatesses, ou n'y renonce même pour jamais. Or, de là, j'ai droit de conclure que c'est donc un signe de rédemption. Car ce qui corrompt plus souvent une ame, et ce qui la rend esclave du péché, c'est l'attachement à son corps, cette vie molle dont on se fait une habitude, cette condescendance éternelle aux désirs de la chair, cette attention à la flatter et à ne lui rien refuser, à lui accorder tout ce qu'elle demande et plus qu'elle ne demande ; cette superfluité d'ajustements, de parures, de propretés, de commodités ; cette horreur de la souffrance, et ce soin excessif de prévenir et de fuir tout ce qui pourroit faire de la peine et mortifier : voilà ce qui entretient dans nous le règne de cette concupiscence charnelle qui souille les ames. Or, je défie l'ame la plus asservie à ses sens, de pouvoir se présenter devant la crèche du Sauveur sans avoir honte d'elle-même. On tâche à justifier tout cela, et à s'en faire même une conscience, car qu'est-ce que la fausse conscience n'excuse pas? mais il est question de savoir si l'on peut avec tout cela être conforme à ce Dieu, dont la chair innocente et

virginale doit être le modèle de la nôtre. Or, le voici lui-même, reprend saint Bernard, qui vient nous assurer du contraire ; lui-même, qui est la sagesse de Dieu, vient nous détromper de toutes nos erreurs. Cette sagesse que Dieu tenoit cachée dans son sein, se découvre pour cela visiblement à nous. Parce que nous étions charnels, et que nous ne comprenions rien que de charnel, elle veut bien s'accommoder à notre foiblesse; elle prend un corps, elle se fait chair; et revêtue qu'elle est de notre chair, elle nous prêche hautement et sensiblement que cette vie douce et commode est la voie infaillible de la perdition, qu'il n'y a de salut que dans la pénitence, et qu'une partie essentielle de la pénitence est de mater sa chair et de la crucifier avec ses vices. Car voilà, mes frères, ce que la sagesse incarnée nous dit aujourd'hui ; voilà ce que nous annoncent l'étable, la crèche, les langes, toutes les circonstances qui accompagnent la naissance de cet adorable enfant : *Hoc prædicat stabulum, hoc clamat præsepe, hoc lacrymæ evangelizant* [1]. Oui, Seigneur, c'est ce que vous nous faites entendre : et quand vous parlez, il est juste que vous soyez écouté ; il est juste que toute la sagesse du monde s'anéantisse, et rende hommage aux saintes vérités que vous nous révélez ; il est juste que,

[1] Bern.

renonçant à ses lumières, elle avoue que ce signe de la crèche avoit plus de proportion que tout autre, avec l'office de sauveur que vous veniez exercer. Si vous aviez pris, ô mon Dieu ! ce signe pour vous, il pourroit ne pas convenir à l'idée que nous avons de votre sainteté et de votre suprême majesté; mais le prenant pour nous, nous reconnoissons que c'est le signe qu'il nous falloit, puisque c'est par là que tous les déréglements de notre esprit et tous les emportements de notre cœur devoient être confondus. N'est-ce pas même ainsi que l'ange semble nous le déclarer par ces paroles : *Et hoc vobis signum*[1] ? Comme s'il nous disoit : C'est un signe, mais un signe pour vous, et non pour lui; un signe pour vous faire comprendre ce qui vous a jusqu'à présent perdus, et ce qui doit désormais vous sauver. Si vous étiez venu, ô mon Dieu, pour être le Sauveur des anges, peut-être ce signe n'auroit-il pas été propre pour eux; mais il étoit propre pour des hommes superbes, pour des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes, pour des hommes dominés et corrompus par l'avarice : *Et hoc vobis signum*. Ce signe de la crèche, reprenoit Tertullien, par rapport à mon Dieu, paroît indigne de sa grandeur : mais ce qui me paroît indigne de lui, est nécessaire pour moi; ce qui fait

[1] Luc. 2.

en apparence sa confusion, est le remède de mes criminelles vanités; ce qui est le signe de son humiliation, est le sacrement de mon salut: *Totum hoc dedecus, sacramentum est meæ salutis*[1]. Et parce que le Dieu que j'adore, ne veut être aujourd'hui ce qu'il est, que pour mon salut; parce qu'oubliant en quelque façon qu'il est le Dieu de tous les êtres, il se contente d'être le Dieu de mon salut; parce qu'en vertu de ce mystère, il semble que mon salut ne soit pas tant pour sa gloire, que sa gloire pour mon salut, puisqu'il la sacrifie à mon salut, il veut bien prendre ce signe si salutaire et si nécessaire pour moi, tout humiliant qu'il peut être pour lui..

Ainsi, mes chers auditeurs, malheur à nous, si nous rejetons ce signe; malheur, si nous ne l'honorons qu'extérieurement; malheur, si, juifs encore d'esprit et de cœur, nous nous en scandalisons: *O præsepe splendidum! o felices panni*[2]! O glorieuse crèche! s'écrioit le grand saint Ambroise, et devons-nous nous écrier après lui: ô heureux langes! ô précieuses marques de la venue de mon Sauveur, et du dessein qu'il a de me sauver! Signe le plus naturel, mais en même temps signe le plus efficace, puisqu'il commence déjà à produire les merveilleux effets pour les-

[1] Tertull. — [2] Ambr.

quels le Sauveur est né, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Non, chrétiens, à en juger par l'expérience et par l'événement, jamais Dieu, tout Dieu qu'il est, n'a donné aux hommes de signe plus efficace, ni d'une plus surprenante vertu, que celui qu'il nous donne dans la naissance de son fils. Car, malgré les oppositions et les contradictions du monde, ce signe a sanctifié le monde et tous les états du monde. Miracle dont je ne veux point d'autre preuve que l'étable de Bethléem, puisque c'est là que, malgré l'infidélité du monde, ce signe de l'enfance de Jésus-Christ a rempli les ignorants et les simples de la science de Dieu, et a captivé les sages et les savants sous l'obéissance de la foi; là que, malgré la cupidité du monde, ce signe de la pauvreté de Jésus-Christ a fait aimer aux pauvres leur misère, et a détaché les riches de leurs richesses; là que, malgré l'orgueil du monde, ce signe des abaissements de Jésus-Christ a élevé dans l'ordre de la grâce de vils sujets, et a persuadé aux grands et aux puissants du siècle de se faire petits et humbles devant Dieu. Donnons jour à ces pensées. Qu'avez-vous compris, quand j'ai dit le monde sanc-

tifié, et sanctifié dans tous ses états, sinon ces changements tout divins, ces effets surnaturels qu'a opérés la naissance du Fils de Dieu dans toutes les conditions qui partagent le monde, c'est-à-dire la simplicité éclairée, et la prudence humaine obligée de renoncer à ses propres vues; la pauvreté reconnue pour béatitude, et l'opulence consacrée à la piété et à la religion; la bassesse rendue capable de servir à Dieu d'instrument pour les plus grandes choses, et la grandeur soumise à Dieu par la grâce de l'évangile, et dévouée au culte de Dieu? Car ce sont là les merveilles que l'étable de Bethléem nous découvre sensiblement, d'une part dans les pasteurs, et de l'autre dans les Mages; et c'est aussi ce que j'appelle le miracle de la sanctification du monde. Dans les pasteurs, nous voyons des hommes grossiers devenus spirituels et intelligents, et dans les Mages, des hommes intelligents et spirituels devenus dociles et fidèles; dans les pasteurs, des pauvres glorifiant Dieu et s'estimant riches, et dans les Mages, des riches pauvres de cœur, et se dépouillant sans peine de leurs trésors; dans les pasteurs, des sujets méprisables selon le monde, choisis pour être les premiers apôtres de Jésus-Christ, et dans les Mages, des grands de la terre humiliés et prosternés aux pieds de ce nouveau Messie. Miracle

subsistant, qui, de l'étable de Bethléem, s'est répandu par un autre miracle dans tout le monde chrétien. Miracle qui va vous faire voir la vertu toute-puissante de ce signe par où l'ange annonce aujourd'hui la venue du Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator, et hoc vobis signum* [1]. Appliquez-vous, mes chers auditeurs ; tout ceci renferme pour nous des instructions bien solides et bien importantes.

Des simples et des ignorants (car puisque Jésus-Christ dans le mystère de ce jour leur a donné la préférence en les appelant les premiers à son berceau, il est juste de commencer par eux), des simples éclairés de Dieu, des pauvres glorifiant Dieu, et dans leur condition s'estimant riches, c'est ce qui paroît dans les pasteurs, et ce que le signe de la pauvreté de Jésus-Christ opéra divinement dans leurs personnes. Ils passoient la nuit, dit l'Evangéliste, à garder leurs troupeaux, lorsque tout à coup ils se trouvent investis d'une lumière céleste qui les frappe : *Et claritas Dei circumfulsit illos* [2]. Pénétrés de cette lumière, et intérieurement émus, ils se disent l'un à l'autre : Allons, voyons ce qui est arrivé, et instruisons-nous de ce que le Seigneur veut ici nous faire connoître. Ils viennent à Bethléem, ils entrent dans l'étable, ils aperçoivent l'enfant dans

[1] Luc. 2. — [2] *Ibid.*

la crèche; et, à la vue de ce signe, ils comprennent que c'est le Verbe de Dieu, ce Verbe incréé, mais fait homme pour sauver les hommes : *Videntes cognoverunt de Verbo quod dictum erat illis de puero hoc* [1]. Prenez garde, s'il vous plaît: ce signe de la crèche ne les trouble point, ne les rebute point, ne les scandalise point; au contraire, c'est par là qu'ils discernent le don de Dieu; c'est par ce signe qu'ils se sentent excités à bénir le Ciel. Car ils regardent ce Dieu naissant, non-seulement comme leur consolation, mais comme leur gloire; ils se tiennent honorés de lui être semblables, et ils découvrent en lui leur bonheur et les prérogatives infinies de leur condition. Touchés donc de ce signe, ils adorent dans Jésus-Christ la pauvreté, qui jusque-là avait été le sujet de leurs chagrins et de leurs plaintes. Ils s'en retournent comblés de joie, contents de ce qu'ils sont, déplorant le sort des riches de Jérusalem, bien loin de l'envier; heureux en qualité de pauvres d'être les élus d'un Dieu pauvre comme eux, et les prémices de sa rédemption : *Et reversi sunt glorificantes et laudantes Deum* [2]. Ce n'est point encore assez pour eux de l'avoir connu, ce Dieu pauvre : ils l'annoncent de toutes parts; ils publient les merveilles de sa naissance, et tous ceux qui les

[1] Luc. 2. — [2] *Ibid.*

écoutent en sont surpris et ravis : *Et omnes qui audierunt, mirati sunt*[1]. Qu'est-ce que tout cela? demande saint Chrysostôme; par où ces bergers dans un moment sont-ils devenus si intelligents et si spirituels? d'où leur est venu ce don de pénétration, cette science de Dieu dont ils sont remplis? comment l'ont-ils si tôt acquise, et où ont-ils appris le secret de la communiquer si aisément et si parfaitement aux autres? Ah! mes frères, reconnoissons ici la Providence, et rendons-lui, avec des cœurs dociles, les hommages de notre foi : tout cela est le merveilleux effet de la crèche du Sauveur, et voici comment : comprenez et goûtez cette moralité si essentielle au christianisme que vous professez.

La pauvreté, dit saint Bernard, abondoit sur la terre; mais on n'en savoit pas le prix : et c'étoit de là néanmoins que dépendoit le salut de la plus grande partie du monde, puisque dans l'ordre des conseils de Dieu, la plus grande partie du monde devoit avoir la pauvreté pour partage. Que fait Jésus-Christ? Il vient apprendre au monde à l'estimer : cette pauvreté étoit un trésor caché que chacun possédoit sans le connoître, ou pour mieux dire, que les hommes tout mondains et tout charnels possédoient malgré eux, et sans le vouloir; il vient leur en donner une juste

[1] Luc. 2.

idée, et leur en montrer la valeur. Et, en effet, à peine a-t-il paru avec les marques précieuses de la pauvreté, que voilà des hommes, quoique charnels, persuadés du prix inestimable de ce trésor, ravis de l'avoir trouvé, prêts à tout quitter pour s'en assurer la possession, louant Dieu d'y être parvenus : *Glorificantes et laudantes Deum* [1]. Parlons plus clairement. La pauvreté abondoit sur la terre ; mais, comme ajoute saint Bernard, ce n'étoit pas celle qui devoit béatifier les hommes, et servir de titre pour l'héritage du royaume de Dieu. Car qu'étoit-ce que la pauvreté qui régnait sur la terre? Une pauvreté dont on gémissoit, dont on rougissoit, dont on murmuroit; et celle par où l'on devoit entrer dans le royaume de Dieu, étoit au moins une pauvreté acceptée avec soumission, soufferte avec résignation, convertie par un saint usage en bénédiction : or, voilà celle dont le Fils de Dieu lève aujourd'hui l'étendard, en proposant le signe de sa crèche; et vous savez avec quelle ardeur et quel zèle cet étendard a été suivi. Donnons encore à ceci un nouvel éclaircissement. Avant Jésus-Christ, on voyoit des pauvres dans le monde; mais des pauvres, reprend saint Bernard, qui s'estimoient malheureux de l'être; des pauvres qui, souffrant toutes les incommo-

[1] Luc. 2.

dités de la pauvreté, n'en avoient ni la vertu, ni le mérite, et qui, n'ayant pas les avantages des richesses, en avoient toute la corruption et tout le désordre; des pauvres sans humilité, sans piété, souvent sans conscience et sans religion; des pauvres dont l'indigence et la misère n'empêchoient pas le libertinage des mœurs, et qu'elle rendoit au contraire plus vicieux et plus dissolus; en un mot, des pauvres réprouvés de Dieu par l'abus qu'ils faisoient de la pauvreté même. Voilà de quoi le monde étoit plein, et il falloit, pour sanctifier le monde, des pauvres d'un caractère tout différent; c'est-à-dire des pauvres aimant leur pauvreté, profitant de leur pauvreté, honorant Dieu, et remerciant Dieu dans leur pauvreté; des pauvres en qui la pauvreté fût le fond d'une vie pure et innocente; des pauvres appliqués à leurs devoirs, vigilants, fervents, laborieux; des pauvres dont la religion fît respecter la condition, et dont la condition fût un état avantageux pour la religion. Or, grâces à celui dont nous célébrons la naissance, c'est par la vertu de sa crèche que le monde a vu de semblables pauvres; et l'on peut dire que par là ce signe de la crèche a changé la face du monde, puisque partout où il a été reconnu, la pauvreté, changeant de nature et de qualité, a rempli le monde de justes, de saints, de prédestinés; au lieu qu'au-

paravant elle le remplissoit d'hommes inutiles, d'hommes vagabonds et souvent de scélérats.

Sortons de l'étable de Bethléem, et par une autre preuve encore plus touchante, convainçons-nous de cette vérité. Qui a fait dans l'Eglise de Dieu tant de pauvres volontaires, dont la sainteté, aussi-bien que la profession, est encore de nos jours l'ornement du christianisme? La vue de la crèche de Jésus-Christ : voilà ce qui a peuplé le monde chrétien de ces pauvres évangéliques, qui, par un esprit de foi, se sont fait un bonheur et un mérite de quitter tout et de se dépouiller de tout. Le monde profane les a traités de fous et d'insensés; mais, en vue de cette crèche, ils ont tenu à honneur d'être réputés fous et insensés dans l'idée du monde profane, pourvu qu'ils eussent l'avantage d'être en cela même plus conformes à ce Dieu naissant. Des millions de fidèles, d'opulents qu'ils étoient, ont renoncé, pour le suivre, à toute la fortune du siècle; des hommes comblés de biens, ont, à l'exemple de Moïse, préféré les misères de ce Dieu sauveur et celles de son peuple, à toutes les richesses de l'Egypte ; des vierges illustres par leur sang, ont sacrifié, pour devenir ses épouses, les plus grandes espérances; des princesses, pour se rendre dans sa maison d'humbles servantes, ont abandonné toutes leurs prétentions et tous leurs

droits. Tel est le miracle dont nous sommes témoins, et malgré l'iniquité du monde, ce miracle subsistera jusqu'à la fin des siècles; c'est-à-dire, jusqu'à la fin des siècles il y aura des pauvres parfaits, des pauvres héritiers du royaume céleste et cohéritiers du Dieu pauvre, qui est venu leur en tracer le chemin et les y appeler.

Peuples qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir d'une confiance chrétienne et vous consoler : vous professez une religion qui relève votre bassesse, qui honore votre pauvreté, qui béatifie vos misères, et qui vous en découvre les avantages dans la personne de votre Dieu. Vous êtes peu de chose selon le monde; mais c'est par là même qu'il ne tient qu'à vous d'être les sujets les plus propres au royaume de Dieu, puisque Dieu se plaît à répandre sur vous les richesses de sa grâce. Si vous connoissiez le don précieux que vous possédez et qui est en vous, si vous saviez estimer votre pauvreté ce qu'elle vaut, vous ne penseriez qu'à bénir le Ciel; et vous félicitant vous-mêmes de la conformité de votre état avec l'état de Jésus-Christ, vous goûteriez sensiblement ce que votre infidélité a tant de peine à comprendre et peut-être à croire, je veux dire, le bonheur et le prix de votre condition.

Au contraire, grands du monde, sages du monde, riches et puissants du monde, voilà

votre humiliation, et ce qui doit vous faire marcher dans la voie de Dieu avec crainte et avec tremblement. Vous adorerez un Dieu qui, se faisant homme, n'a rien voulu être de ce que vous êtes ; et qui, par un dessein particulier, a affecté d'être tout ce que vous n'êtes pas : un Dieu qui, venant au monde, a méprisé toute la grandeur et toute la prospérité humaine, les regardant comme des obstacles à la fin de sa mission : un Dieu qui dans cette vue a appelé les pauvres et les petits préférablement à vous, et qui par là, (oserois-je me servir de ce terme, si je n'avois de quoi vous l'adoucir?) qui, dis-je, par là, sembleroit presque vous avoir dédaignés ; car, en qualité de prédicateurs de l'Évangile, nous ne pouvons, mes frères, disoit saint Cyprien, quelque zèle, et même quelque respect que nous ayons pour vos personnes, vous dissimuler cette vérité affligeante : mais écoutez-moi, et comprenez-en bien l'adoucissement. Car il n'est point absolument vrai que ce Dieu pauvre ait en effet rebuté ni dédaigné la grandeur du monde, et j'avance même que, bien loin de la dédaigner, il a eu dans sa naissance des égards pour elle, jusqu'à la rechercher et à se l'attirer ; mais c'est ici que je reconnois encore la vertu miraculeuse du signe de la crèche, et que j'adore les conseils de Dieu. Comme la vertu de ce signe a paru dans les

petits, en les élevant aux plus hautes fonctions de l'apostolat; dans les simples, en les éclairant des plus vives lumières de la foi; dans les pauvres, en les enrichissant des plus précieux dons de la grâce : aussi, par un autre prodige, ce même signe de la crèche a-t-il fait paroître sa vertu dans les grands, en les réduisant à s'abaisser devant Jésus-Christ; dans les sages, en les soumettant à la simplicité de la foi; dans les riches, en les détachant de leurs richesses, et les rendant pauvres de cœur. C'est de quoi nous avons la preuve dans l'exemple des Mages, mais une preuve à laquelle je défie les cœurs les plus endurcis de résister, s'ils s'appliquent à en sentir toute la force. Car Jésus-Christ naît dans la Judée; et des Mages, c'est-à-dire, des hommes savants, des puissants, des opulents du siècle, des rois même viennent des extrémités de l'Orient pour le chercher. Après avoir abandonné pour cela leurs Etats, après avoir supporté les fatigues d'un long voyage, après avoir essuyé mille dangers, ils arrivent à Bethléem, ils entrent dans l'étable : et là que trouvent-ils? Un enfant couché dans une crèche. Mais cet enfant, est-ce donc le Dieu qu'ils sont venus reconnoître? Oui, chrétiens, c'est lui-même; et c'est justement à ce signe de la crèche qu'ils le reconnoissent. Sans délibérer, sans examiner, dès qu'ils l'aperçoivent, ils se

prosternent devant lui ; et non contents de lui sacrifier leurs trésors en les lui offrant, ils lui sacrifient leur raison en l'adorant.

Ah ! chrétiens, achevons de nous instruire dans cet excellent modèle que Dieu nous propose. Il est vrai, les Mages ne voient qu'une crèche et qu'un enfant ; mais c'est la merveille de Dieu, que ce signe de l'enfance et de la crèche de Jésus-Christ ait assez de pouvoir sur leurs esprits pour leur faire adorer dans cet enfant ce qui semble le moins digne de leurs adorations, qu'il fasse assez d'impression sur leurs cœurs pour en arracher dans un moment les passions les plus vives et les plus enracinées, et qu'il soit assez efficace pour les humilier sous le joug de la foi. Après cela, douterons-nous que ce signe ne soit le signe du Dieu sauveur ? Je prétends que ce seul miracle de la conversion des Mages en est un témoignage plus éclatant que tout ce que Jésus-Christ fera jamais ; et que les aveugles-nés guéris, que les morts de quatre jours ressuscités, ne seront point des signes plus authentiques de sa divinité et de sa mission, que ce qui paroît dans l'étable de Bethléem, c'est-à-dire, que des grands du monde, que des riches du monde, que des sages du monde, soumis à l'empire de Dieu. C'est un grand miracle que des hommes simples et ignorants, comme les pasteurs, parviennent

tout à coup à la connoissance des plus hauts mystères, et soient remplis des lumières divines; mais un miracle sans contredit encore plus grand, c'est que des hommes versés dans les sciences humaines et adorateurs de leur fausse prudence y renoncent pour ne plus suivre que les vues obscures de la foi. Car entre la sagesse du monde et l'obéissance de la foi, il y a bien plus d'opposition qu'entre la simplicité de l'esprit et les lumières du Ciel, puisque Dieu prend plaisir à se communiquer aux simples: *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* [1]. Quand donc je vois des bergers éclairés de Dieu, connoissant le Verbe fait chair, et l'annonçant, le glorifiant, j'en suis moins surpris, parce que ce sont là les voies ordinaires de la Providence; mais au contraire, la sagesse du monde étant si opposée aux révélations de Dieu, voulant raisonner sur tout, voulant avoir l'évidence de tout, voulant décider de tout selon ses vues, ce qui m'étonne, c'est de la voir si docile dans les Mages et si souple. Frappé de ce changement, j'étends, s'il m'est permis, la proposition de Jésus-Christ, lorsqu'il disoit à son Père: *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* [2]: Je vous bénis, mon Père, de ce que vous avez caché toutes ces choses aux

[1] Prov. 3. — [2] Matth. 11.

sages et aux prudents du siècle pour les révéler aux petits. Car je dis à Dieu : Soyez éternellement béni, Seigneur, de les avoir révélées aux savants et aux sages ; et quand je le dis ainsi, je ne détruis en aucune manière la parole du Fils de Dieu, puisqu'il a fallu, pour recevoir cette foi et pour croire ces ineffables mystères, que les savants et les sages soient devenus petits comme des enfants : *Et revelasti ea parvulis.*

C'est un grand miracle que des pauvres, tels qu'étoient les pasteurs, apprennent à estimer la pauvreté, jusqu'à s'en faire un bonheur et un sujet d'action de grâces ; mais un miracle sans doute encore plus grand, c'est que des riches se détachent de leurs richesses, et deviennent pauvres de cœur : car il est bien plus difficile d'allier ensemble l'opulence et la pauvreté de cœur, que cette même pauvreté de cœur et une pauvreté réelle et véritable. Que des bergers donc, nés dans la disette, accoutumés à vivre dans l'indigence et à manquer des commodités de la vie, se bornent à leur état et en soient contents, c'est ce que j'ai moins de peine à comprendre : mais la possession des richesses étant un poison si subtil pour corrompre le cœur, et une amorce si puissante pour le surprendre et pour l'attacher, que les Mages, je veux dire, que des riches éteignent dans eux toute affection à ces biens trompeurs

et enchanteurs ; qu'ils déposent leurs trésors aux pieds de Jésus-Christ pour l'en rendre maître, et qu'ils consentent à n'avoir plus désormais, s'il le faut, d'autre héritage sur la terre que sa pauvreté ; qu'au moins dans leur estime ils la préfèrent, cette pauvreté chrétienne, à toute la fortune du monde; c'est ce que je ne puis assez admirer. Touché de ce prodige, je m'adresse à vous, riches, et je ne vous dis plus, comme saint Jacques : Tremblez, gémissez, déplorez le malheur de votre état : *Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris*[1] ; mais je vous dis : Prenez confiance, et consolez-vous ; car Jésus-Christ est venu appeler et sauver les riches aussi bien que les pauvres. Mais du reste, quels riches ? observez-le bien, et voilà en quoi ce que je dis s'accorde parfaitement avec ce que dit cet apôtre. Car ces riches que Jésus-Christ reçoit à sa suite, et à qui il destine sa gloire, ce sont des riches détrompés du vain éclat des richesses, des riches prêts à lui sacrifier toutes leurs richesses, des riches pauvres de volonté et en esprit, et disposés, quand il lui plaira, à l'être pour lui et comme lui, réellement et en effet.

C'est un grand miracle que, malgré la bassesse de leur condition, Dieu ait suscité les pasteurs pour être comme les premiers apôtres du

[1] Jacob. 5.

Messie, et pour publier dans le monde sa venue : mais un miracle encore bien plus grand, c'est que, malgré l'orgueil presque inséparable de la puissance humaine, Dieu dans les Mages ait inspiré aux puissants du siècle tous les sentiments de la vraie humilité; car l'humilité dans la grandeur est le chef-d'œuvre de la grâce. Ainsi, sans me contenter de vous dire avec l'apôtre saint Paul, que Dieu a choisi les foibles pour confondre les forts, et les petits pour humilier les grands, *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*[1]; je puis ajouter qu'il a pareillement choisi les forts pour instruire les foibles, et les grands pour servir de modèles aux petits. Mais du reste, quels grands? prenez garde; voici l'éclaircissement de ma pensée, et par où elle convient avec celle du maître des gentils : des grands descendus volontairement et par leur choix, au rang des petits; des grands prévenus d'un saint mépris pour toute la pompe qui les environne, et plus petits à leurs yeux qu'ils ne sont grands devant les hommes; des grands qui ne prisent leur grandeur, qu'autant qu'elle peut servir à s'abaisser plus profondément aux pieds de l'Homme-Dieu; des grands jaloux, non de leur gloire, mais de la gloire de Dieu; préparés à tout entreprendre, non pour dominer, mais pour obéir à Dieu; non

[1] 1 Cor. 1.

pour se faire honorer et craindre, mais pour faire honorer et craindre Dieu; non pour se chercher eux-mêmes et leurs propres avantages, mais pour maintenir les droits et les intérêts de Dieu.

Voilà, mes chers auditeurs, ce qu'a pu opérer le signe de la crèche, et ce qu'il doit encore opérer dans chacun de vous, si vous voulez que ce soit pour vous un signe de salut: il faut qu'il corrige toutes vos erreurs, et qu'il vous fasse prendre des maximes toutes contraires à la sagesse du monde; il faut qu'il amortisse le feu de cette avare convoitise qui vous consume, et qu'il vous dégage de toute attache aux biens périssables du monde; il faut qu'il réprime vos ambitieux désirs, et qu'il bannisse de votre cœur toutes les vanités et tout le faste du monde. Autrement, craignez la vertu de ce signe, bien loin d'y mettre votre confiance; car ce signe de salut, pour les autres, ne pourroit être pour vous qu'un signe de réprobation: signe vénérable et tout divin, en quoi consiste le caractère propre du christianisme, et par où d'abord il s'est fait connoître. Mais grâces soient rendues au Dieu immortel qui nous fait voir encore aujourd'hui, pour notre consolation, ce signe respecté, révéré, adoré par le premier roi du monde; je veux dire qui nous fait voir le premier roi du monde fidèle à Jésus-Christ, déclaré pour Jésus-

Christ, saintement occupé à étendre la gloire de Jésus-Christ, et à combattre les ennemis de son Église et de sa foi. L'hérésie abattue, l'impiété réprimée, le duel aboli, le sacrilége recherché et hautement vengé, tant d'autres monstres, dont votre majesté, Sire, a purgé la France, et qu'elle a bannis de sa cour, en seront d'éternelles preuves. Le dirai-je, néanmoins; et pourquoi ne le dirois-je pas, puisqu'il y va des intérêts du Seigneur, et que je parle devant un roi à qui les intérêts du Seigneur sont si chers? de ces monstres que votre Majesté poursuit, et contre qui elle a déjà si heureusement employé son autorité royale, il en reste encore, Sire, qui demandent votre zèle et tout votre zèle. L'Écriture me défend de les nommer; mais il me suffit que votre Majesté les connoisse, et qu'elle les déteste. Elle peut tout, et la seule horreur qu'elle en a conçue sera plus efficace que toutes les lois pour en arrêter le cours. Ils ne soutiendront pas sa disgrâce, ni le poids de son indignation; et quand elle voudra, ces vices honteux au nom chrétien, cesseront d'outrager Dieu et de scandaliser les hommes. C'est pour cela, Sire, que le Ciel vous a placé sur le trône; c'est pour cela qu'il a versé si abondamment sur votre personne sacrée les dons de force, de sagesse, de piété qui vous distinguent entre tous les monar-

ques de l'univers; mais c'est par là même aussi que votre majesté attirera sur elle toutes les bénédictions dont Dieu récompensa autrefois la religion de David : car je le protégerai, dit le Seigneur, parlant de ce saint roi, je l'appuierai, ma main s'étendra pour le secourir et mon bras le fortifiera; j'exterminerai ses ennemis de devant ses yeux, toutes ses entreprises réussiront, enfin j'en ferai mon fils aîné; et je l'éleverai au-dessus de tous les rois de la terre : *Et ego primogenitum ponam illum, excelsum præ regibus terræ* [1]; oracle accompli dans votre majesté, encore plus visiblement que dans le religieux prince en faveur duquel il fut d'abord prononcé. Nous n'en doutons point, Sire : voilà d'où sont venus et d'où viennent sans interruption ces prospérités et ces succès qui ont étonné toute l'Europe, et dont le bruit s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. A ces succès, ô mon Dieu! à ces prospérités passées, vous en ajouterez de nouvelles : vous bénirez toujours un roi dont le premier soin est de vous honorer et de vous servir; dont le souhait le plus ardent est de faire de sa cour une cour chrétienne, et du monde même, s'il en étoit maître, un monde chrétien. Ainsi pourrez-vous, Sire, attendre tout d'un Dieu à qui vous donnez tous les jours des marques si sensibles de votre piété,

[1] Psalm. 88.

et qui tous les jours vous donne des marques si éclatantes de sa protection. Il n'en demeurera pas là; l'avenir répondra au passé, et l'éternité bienheureuse mettra le comble à de longues et glorieuses années : c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

SUR LA

CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur.

Lorsque le huitième jour fut arrivé, où l'enfant devoit être circoncis, on le nomma Jésus, ainsi que l'ange l'avoit marqué, avant qu'il eût été conçu dans le sein de Marie, sa mère. Saint Luc, chap. 2.

L'ANGE n'étoit que le ministre choisi de Dieu pour apporter du Ciel ce nom de JÉSUS; mais Dieu même en étoit l'auteur, et il n'appartenoit qu'à Dieu de le pouvoir être. C'est-à-dire que Dieu seul pouvoit donner à l'enfant qui venoit de naître le nom de Sauveur, non-seulement parce qu'il falloit pour cela une autorité supérieure à celle des anges et des hommes; mais parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût parfaitement comprendre tout le sens et toute l'étendue de ce saint nom : nom divin, qui ne peut être

prononcé avec respect que par un mouvement particulier du Saint-Esprit, *Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto*[1]; nom vénérable qui fait fléchir tout genou et qui humilie toute grandeur, *In nomine Jesu omne genu flectatur*[2]; nom sacré que l'enfer redoute, et qui suffit pour mettre en fuite les démons, *In nomine meo dæmonia ejicient*[3]; nom plein de force, et en vertu duquel se sont faits les plus authentiques et les plus éclatants miracles, *In nomine Jesu Christi surge et ambula*[4]; nom salutaire dont les sacrements de la loi nouvelle tirent toute leur efficace, *His auditis baptizabantur in nomine Domini Jesu*[5]; nom tout-puissant auprès de Dieu, et dont le mérite infini engage le Père céleste à exaucer les prières des hommes, *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*[6]; nom glorieux que le zèle apostolique a porté aux gentils et aux rois de la terre, *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus*[7]; nom pour la confession duquel les saints ce sont fait et un honneur et un bonheur de souffrir les plus sanglants affronts, et d'être exposés à tous les outrages, *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*[8]; enfin, nom incomparable et unique,

[1] Cor. 12. — [2] Philip. 2. — [3] Marc. 16. — [4] Act. 3. — [5] Act. 19. — [6] Joan. 14. — [7] Act. 9. — [8] Act. 5.

puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel par qui nous puissions être sauvés, *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo nos oporteat salvos fieri* [1] : tel est le nom, mes chers auditeurs, que reçoit aujourd'hui le Fils de Marie : *Vocatum est nomen ejus* JESUS. Mais pourquoi, demande saint Bernard, ce nom si auguste est-il attaché à la circoncision? car il semble que la circoncision convienne plutôt à celui qui doit être sauvé, qu'au Sauveur même : *Circumcisio quippe magis salvandi quam Salvatoris esse videtur* [2]. Quelle liaison y a-t-il donc entre ces deux mystères? Pourquoi attend-on que l'enfant soit circoncis pour lui donner le nom de Sauveur, et quel rapport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la circoncision de l'enfant? C'est l'importante question que j'entreprends de résoudre, et qui servira de fond à ce discours, où j'ai à vous instruire des vérités du christianisme les plus essentielles. J'ai besoin pour cela du secours d'en-haut, et je ne puis mieux l'obtenir que par l'intercession de celle qui a reçu la plénitude de la grâce. *Ave, Maria.*

Pour vous faire d'abord concevoir le mystère que nous célébrons, et pour vous en donner une juste idée, je me représente aujourd'hui le Fils

[1] Act. 4. — [2] Bern.

de Dieu sous deux qualités différentes, que l'Écriture lui attribue, et qui, réunies dans sa personne, ont fait, si j'ose m'exprimer de la sorte, tout le plan de sa religion. Car je le considère avec saint Paul, comme consommateur de l'ancienne loi, et comme fondateur et instituteur de la loi nouvelle : comme consommateur de l'ancienne loi, il obéit à la loi; et comme fondateur de la loi nouvelle, il établit et il impose la loi : comme consommateur de l'ancienne loi, il accomplit la circoncision des Juifs; et comme fondateur de la loi nouvelle, il vient publier une autre circoncision bien plus parfaite, et qui est celle des vrais chrétiens : en un mot, comme consommateur de l'ancienne loi, il est lui-même circoncis selon la chair; et comme fondateur de la loi nouvelle, il nous apprend et il nous oblige à être circoncis d'esprit et de cœur. Voilà, mes chers auditeurs, à quoi se réduit tout le mystère de ce jour; mais voilà au même temps par où je réponds à la difficulté de saint Bernard, et en quoi je découvre le rapport qu'il y a entre la circoncision et le nom de Jésus. Comprenez-le bien, s'il vous plaît : *Circumciditur puer, et vocatur Jesus* [1]; On circoncit l'enfant, et on le nomme Jésus, c'est-à-dire, Sauveur. Pourquoi sauveur au moment qu'il est circoncis? Parce qu'il est cer-

[1] Bern.

tain que Jésus-Christ, en se soumettant à la circoncision judaïque, commença dès-lors à faire de sa part tout ce qu'un Dieu-Homme pouvoit faire pour nous sauver; c'est ma première proposition : et parce qu'il n'est pas moins vrai qu'en établissant la circoncision évangélique, il nous a enseigné, comme législateur et comme maître, tout ce que nous devons faire de notre part pour mériter nous-mêmes d'être sauvés; c'est ma seconde proposition. Appliquez-vous à la suite et à l'ordre de ces deux pensées. Le salut de l'homme dépendoit essentiellement de deux causes; de Dieu, et de l'homme même : de Dieu, qui en est le principal auteur, et de l'homme même, qui en doit être le coopérateur. Car, comme dit saint Augustin, Dieu, qui nous a créés sans nous, n'a pas voulu, quoiqu'il le pût absolument, nous sauver sans nous. Il falloit donc que Jésus-Christ, pour être parfaitement sauveur, non-seulement en fît lui-même la fonction, mais qu'il nous apprît quelle devoit être, pour l'accomplissement de ce grand ouvrage, notre coopération. Or, je prétends que dans ce mystère, il s'est admirablement acquitté de ces deux devoirs : du premier, en s'assujettissant à la circoncision de l'ancienne loi, qui étoit la circoncision de la chair; et du second, en nous obligeant à la circoncision de la loi nouvelle, qui est la circoncision du cœur.

Voilà de quoi nous lui serons éternellement redevables : il nous a sauvés, et il nous a donné un moyen sûr pour travailler nous-même à nous sauver. Si donc il ne nous sauve pas, ou si nous ne nous sauvons pas nous-même, notre perte, dit le Prophète, ne peut venir que de nous, *Perditio tua, Israel* [1] ; et c'est ce que nous avons infiniment à craindre. Il a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision ; vous le verrez dans la première partie : et il nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-même à nous sauver, par la loi qu'il a établie de la circoncision nouvelle ; je vous le montrerai dans la seconde partie. C'est tout mon dessein, pour lequel je vous demande et j'attends de vous une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'est en se soumettant à la circoncision de l'ancienne loi, que le Fils de Dieu s'est montré véritablement sauveur ; et c'est, à proprement parler, dans le mystère de ce jour, qu'il a commencé à en exercer l'office : écoutez-en les preuves. Car au moment qu'il fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour pouvoir être la victime du péché. Au

[1] Ose. 13.

moment qu'il fut circoncis, il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable, qui devoit être le remède du péché. Au moment qu'il fut circoncis, et en vertu de sa circoncision, il s'engagea à répandre ce même sang plus abondamment sur la croix, pour la réparation entière du péché. Trois choses à quoi la rédemption du monde étoit attachée, et dont la foi nous assure que le salut des hommes dépendoit. Trois raisons solides, que je vous prie d'approfondir avec moi, et qui vous vont faire comprendre, mais d'une manière sensible, sur quoi est fondée cette mystérieuse liaison qui se rencontre entre la circoncision de l'enfant et l'imposition du nom de Jésus : *Circumciditur, et vocatur Jesus.*

Au moment que le Fils de Dieu fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour pouvoir être la victime du péché, et par conséquent pour être parfaitement sauveur; car pour sauver l'homme tombé dans la disgrâce de son Dieu, il falloit satisfaire à Dieu dans toute la rigueur de la justice : Dieu le vouloit ainsi, et c'est un point de religion qui ne peut être contesté. Pour offrir à Dieu cette satisfaction rigoureuse, il falloit un sujet capable de souffrir et de mourir; la croix et la mort étoient les moyens choisis pour cela dans le conseil de la sagesse éternelle: toutes les Écritures nous l'ensei-

gnent. Pour être capable de souffrir et de mourir, il falloit au moins avoir la marque du péché ; la chose est évidente, et c'est sur quoi roule toute la théologie de saint Paul. Cette marque du péché ne devoit être imprimée sur la chair innocente de Jésus-Christ, que par sa sainte circoncision ; et en effet, la circoncision, quelque sainte que nous la concevions dans la personne du Sauveur, étoit en soi, et selon l'institution divine, le sacrement et le sceau de la justification des pécheurs. Que s'ensuit-il de là ? vous prévenez déjà ma pensée : Il s'ensuit qu'avant que Jésus-Christ fût circoncis, il lui manquoit, pour ainsi dire, une condition sans laquelle il ne pouvoit pas encore être la victime de ce sacrifice sanglant et douloureux que Dieu exigeoit pour notre rédemption. Cette condition, c'est-à-dire, ce pouvoir prochain d'être immolé comme victime pour nos péchés, étoit la suite du mystère de sa circoncision ; et c'est ce que l'Évangéliste semble nous déclarer par ces paroles : *Postquam consummati sunt dies ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus :* Lorsque le temps de la circoncision de l'enfant fut venu, et qu'en effet on l'eut circoncis, on lui donna le nom de Jésus. Comme si l'Évangéliste nous disoit : Jusque là, quelque perfection et quelque mérite qu'il eût, il ne portoit pas encore ce nom, parce qu'il n'avoit pas

encore tout ce qui lui étoit nécessaire pour être actuellement sauveur ; mais après la circoncision, il eut droit d'être appelé Sauveur, parce qu'il ne lui manquoit plus rien pour l'être. Donnons à cette vérité plus d'étendue et plus de jour.

Pour sauver des pécheurs et des coupables (ceci vous surprendra, chrétiens, mais c'est votre religion que je vous expose), pour sauver des pécheurs et des coupables, il falloit un juste ; mais un juste, dit saint Augustin, sur qui pût tomber la malédiction que traîne après soi le péché, et le châtiment qui lui est dû. Or ce juste, c'étoit Jésus-Christ : il ne devoit pas être pécheur ; comme pécheur, il eût été rejeté de Dieu : il ne suffisoit pas qu'il fût juste ; comme juste, il n'auroit pu être l'objet des vengeances de Dieu : mais en qualité de médiateur, il devoit, quoique exempt de péché, et quoique impeccable même, tenir une espèce de milieu entre l'innocence et le péché ; et ce milieu entre l'innocence et le péché, ajoute saint Augustin, c'étoit qu'il eût la marque du péché. Ainsi il falloit que Jésus-Christ fût juste en vérité, et pécheur en apparence : juste en vérité, pour pouvoir justifier les hommes ; et pécheur en apparence, pour pouvoir attirer sur soi les châtiments de Dieu. Car Dieu, tout irrité qu'il étoit contre les hommes, ne pouvoit s'en prendre à Jésus-Christ, tandis qu'il ne

voyoit en lui que justice et que sainteté; et cette irrépréhensible sainteté de Jésus-Christ, quelque désir qu'il eût d'expier nos crimes, le rendoit incapable d'en subir pour nous la peine. Que fait-il donc? Il prend la forme de pécheur, et par là il se met en état d'être sacrifié pour les pécheurs; car c'est pour cela, dit saint Paul, que Dieu l'a envoyé revêtu d'une chair semblable à celle du péché, *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati*[1]. Expression dont les manichéens abusoient, lorsqu'ils concluoient de là que Jésus-Christ n'avoit eu qu'une chair apparente; au lieu que les Pères se servoient du même passage pour combattre l'hérésie des manichéens, et pour prouver contre eux la vérité et la réalité de la chair de Jésus-Christ. En effet, comme raisonnoit saint Augustin, l'Apôtre ne dit pas précisément que Dieu a envoyé son Fils avec la ressemblance de la chair, *in similitudinem carnis;* il s'ensuivroit que Jésus-Christ n'auroit pas été vraiment homme, et cela seul saperoit le fondement de tout le christianisme: mais il dit que Dieu l'a envoyé avec une chair semblable à celle du péché, *in similitudinem carnis peccati*, pour marquer que la chair de Jésus-Christ a eu l'apparence et la marque du péché, sans avoir jamais contracté la tache du péché; et c'est ce que nous faisons profession de

[1] Rom. 8.

croire. Il n'en falloit pas davantage, reprend saint Augustin, afin que Jésus-Christ fût en état de souffrir pour nous; car il y a, dit ce saint docteur, entre Dieu et le péché une telle opposition, que l'apparence seule du péché, a suffi pour obliger Dieu à n'épargner pas même le Saint des saints, et pour le déterminer à exécuter sur la chair innocente de Jésus-Christ l'arrêt de notre condamnation. Oui, mes frères, parce que ce Dieu-Homme est couvert de l'ombre de nos iniquités, Dieu le livrera à la mort, et à la mort de la croix; et parce qu'il a consenti à paroître criminel, il sera traité comme s'il l'étoit. Vous diriez à entendre parler l'Écriture, que Jésus-Christ, en conséquence de ce mystère, ait été non-seulement pécheur, mais le péché même, parce qu'il en a pris le caractère et la marque : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit* [1]. Ce sont les termes de saint Paul, qui, pris à la lettre, pourroient nous scandaliser; mais qui, dans le sens orthodoxe, expriment une des vérités les plus chrétiennes et les plus édifiantes. Celui qui ne connoissoit point le péché, a été fait péché pour nous; c'est-à-dire, celui qui ne connoissoit point le péché, a paru devant Dieu comme s'il eût été lui-même le péché, et a été traité de Dieu comme le péché même sub-

[1] 2 Cor. 5.

sistant eût pu mériter de l'être : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.*

Or, dans quel moment de la vie du Sauveur cette étonnante proposition fut-elle exactement et spécialement vérifiée ; et quand peut-on dire que Jésus-Christ s'est pour la première fois présenté aux yeux de son Père, comme s'il eût été le péché même? Au moment de sa circoncision : je m'explique. Dès sa naissance il étoit homme ; mais il n'avoit rien encore alors de commun avec les pécheurs. Son incarnation, l'œuvre par excellence du Saint-Esprit, sa génération dans le sein d'une Vierge toujours vierge, son entrée miraculeuse dans le monde, tout cela l'éloignoit des moindres apparences du péché. Mais aujourd'hui, dit saint Bernard, qu'il se soumet à la loi de la circoncision, cette loi n'ayant été faite que pour les pécheurs, il paroît pécheur. Le voilà donc dans l'état où Dieu le vouloit pour l'immoler à sa justice. Avant qu'il subît cette loi, Dieu offensé cherchoit une victime pour se satisfaire, et il n'en trouvoit point : *Super quo percutiam* [1] ? disoit-il par un de ses prophètes : Sur qui déchargerai-je ma colère, et sur qui dois-je frapper? Sur les coupables, qui sont les pécheurs? quand je les aurois tous anéantis, ma gloire n'en seroit pas réparée. Sur ce juste, qui vient de naître

[1] Isaï. I.

dans l'obscurité d'une étable? c'est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais souverainement, et en qui par là même je n'aperçois rien qui puisse mériter ma vengeance. Voilà, mon Dieu, où votre justice en étoit réduite; et jusques à l'accomplissement de ce mystère, il n'y avoit point encore de Jésus qui pût être pour nos péchés l'hostie de propitiation que vous demandiez. Le Messie qui venoit de paroître au monde, pour être trop saint, n'étoit pas encore en état d'être pour nous un sujet de malédiction, *Factus pro nobis maledictum* [1]; et pour être trop digne de votre amour, il ne pouvoit encore ni ressentir, ni apaiser votre juste courroux : mais maintenant qu'il porte, comme circoncis, la marque du péché, souffrez, Seigneur, que nous vous le disions avec confiance, nous avons enfin un Sauveur. Vous demandez sur qui vous frapperez pour vous venger, *Super quo percutiam?* C'est sur ce divin enfant; car il a désormais tout ce qu'il faut, et tout ce que vous pouvez désirer pour tirer de lui et pour vous donner à vous-même une satisfaction entière. Il a la forme d'un pécheur pour éprouver la rigueur de vos jugements, et il a la sainteté d'un Dieu pour mériter vos miséricordes : en faut-il davantage pour nous sauver? Vengez-vous donc, ô mon Dieu! pourrois-je

[1] Galat. 3.

ajouter avec respect, vengez-vous aux dépens de la chair de cet agneau, qui devient aujourd'hui semblable à la chair du péché, et qui, par cette ressemblance même, se trouve en état d'être la précieuse matière de ce grand sacrifice, qui doit détruire le péché. C'est ainsi que le Fils de Dieu se met, en voulant être circoncis, dans la disposition prochaine et nécessaire pour sauver les hommes.

Mais en demeure-t-il là? Non, chrétiens, sa charité va plus avant : il ne se contente pas d'être en état de nous sauver; il veut dès aujourd'hui en faire l'essai, et dans sa circoncision il en trouve le moyen. Comment cela? En offrant à Dieu les prémices de son sang, qui devoit être le prix de notre salut. Il est vrai, disent les théologiens, que la moindre action du Fils de Dieu, eu égard à la dignité de sa personne, pouvoit suffire pour nous racheter; mais dans l'ordre des décrets divins, et de cette rigide satisfaction à laquelle il s'étoit soumis, il falloit qu'il lui en coûtât du sang. Ainsi étoit-il arrêté dans le conseil de Dieu, que ce seroit lui qui pacifieroit par son sang le ciel et la terre, lui qui par son sang nous réconcilieroit avec son Père, *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt* [1]; et que ce traité

[1] Coloss. 1.

de paix entre Dieu et nous ne commenceroit à être ratifié que quand le sang du Rédempteur auroit commencé à couler : d'où vient que lui-même l'appeloit le sang de la nouvelle alliance : *Hic est sanguis meus novi testamenti*[1]. Ainsi étoit-il ordonné que dans la loi même de grâce, nul péché ne seroit remis sans effusion de sang, *Sine sanguinis effusione non fit remissio*[2], et que le sang de Jésus-Christ auroit seul la vertu de nous purifier et de nous laver : *Sanguis Jesu Christi Filii ejus emundat nos ab omni peccato*[3]. Ainsi la foi nous apprend-elle que l'Église, comme épouse du Dieu sauveur, devoit lui appartenir par droit de conquête ; mais que ce droit ne seroit fondé que sur l'acquisition qu'il en auroit faite par son sang ; *Ecclesiam, quam acquisivit sanguine suo*[4]. Or c'est ici que la condition s'exécute ; et quand je vois, sous le couteau de la circoncision, ce Dieu naissant, je puis vous dire bien mieux que Moïse, *Hic est sanguis fœderis, quod pepigit Dominus vobiscum*[5] : Voici le sang du testament et de l'alliance que Dieu a fait en votre faveur. C'est donc proprement en ce jour que commence la rédemption du monde, et que le Fils de Dieu prend possession de sa qualité de Sauveur, puisque c'est en ce jour qu'il en fait les premières fonctions, et qu'il entre dans le sanctuaire, non

[1] Matth. 26. — [2] Hebr. 9. — [3] 1 Joan. 1. — [4] Act. 20. — [5] Exod. 24.

plus avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, en vérifiant à la lettre cette parole de l'Apôtre : *Per proprium sanguinem introivit in sancta* [1]. Ah! mes frères, s'écrie saint Augustin, que cette conduite de Jésus-Christ est différente de celle qui nous est représentée dans l'Histoire sainte, au troisième livre des Rois! Nous lisons que les prophètes et les prêtres de Baal, dans la célèbre contestation qu'ils eurent avec Élie, se faisoient à eux-mêmes, par un zèle superstitieux, et pour honorer leur Dieu, de douloureuses incisions, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang : *Et incidebant se juxta ritum suum cultris et lanceolis, donec perfunderentur sanguine* [1]. Mais aujourd'hui nous voyons un Dieu qui, par l'excès d'une ardente charité, se fait circoncire pour sauver son peuple. Quelle opposition entre Jésus-Christ et Baal, ou plutôt entre les adorateurs de Baal et ceux du vrai Dieu! Dans le temple de Baal, les hommes répandoient leur sang pour leur dieu : et dans le temple du vrai Dieu, c'est Dieu même qui verse son sang pour les hommes. Là, un peuple idolâtre déchiroit sa chair pour plaire à une fausse divinité; et ici le Dieu incarné n'épargne pas sa propre chair pour faire un peuple fidèle. Un sang impur offert à Baal, voilà le mystère de l'impiété; le sang d'un

[1] Hebr. 9. — [2] 3 Reg. 18.

Dieu qui nous purifie, voilà le mystère de l'amour divin. Mais aussi, poursuit saint Augustin, devons-nous reconnoître que dans cette opposition, ou dans ce parallèle, toute la gloire est du côté de Jésus-Christ : car jamais la superstition n'a donné à Baal, ni aux autres dieux des nations, le titre de Sauveur ; il étoit réservé à Jésus-Christ seul, et ne convenoit qu'à lui. Les païens, comme le même saint docteur le montre évidemment dans son admirable traité de la Cité de Dieu, les païens étoient plutôt les sauveurs de leurs dieux, que leurs dieux n'étoient leurs sauveurs : mais pour nous, reprend-il, nous adorons un Dieu, et un Dieu sauveur ; et de ces deux qualités, l'une nous sert pour conclure l'autre : car nous comprenons que Jésus-Christ n'a rien épargné pour nous sauver, parce qu'il étoit notre Dieu ; et nous ne pouvons plus douter qu'il ne soit notre Dieu, puisqu'au prix même de son sang il a voulu nous sauver.

Cependant, me direz-vous, ce n'étoit pas à la circoncision du Fils de Dieu, mais à sa mort, qu'étoit attaché le salut du monde : j'en conviens, mes chers auditeurs ; mais convenez aussi, et souvenez-vous de ce que j'ai ajouté ; savoir, que la circoncision fut pour le Fils de Dieu un engagement à la mort. Souvenez-vous qu'au moment qu'il fut circoncis, il s'obligea solennellement à

consommer sur la croix le sacrifice sanglant dont il ne faisoit alors que la première oblation ; et de là reconnoissez avec moi que le salut du monde eut donc encore une connexion essentielle avec notre mystère. Ce ne sont point ici mes propres pensées, ni des spéculations; c'est l'expresse doctrine de saint Paul, lorsqu'il déclaroit aux Galates que tout homme qui se faisoit circoncire, en vertu de la circoncision même, se chargeoit d'accomplir toute la loi, *Testificor omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ* [1]; conséquence onéreuse dont le Fils de Dieu fut bien éloigné de se dispenser, puisqu'il protesta depuis hautement qu'il étoit venu pour l'accomplissement de la loi. Or, l'accomplissement de la loi, dit saint Jérôme, par rapport à Jésus-Christ, c'étoit la mort de Jésus-Christ même : car Jésus - Christ étoit la fin de la loi, *Finis enim legis Christus* [2]; et il n'en devoit être la fin que par la consommation du sacrifice de son humanité sainte. Ainsi, du moment qu'il se soumit à être circoncis, il s'engagea, par un pacte solennel, à être crucifié et à mourir : pourquoi? Parce que son crucifiement et sa mort étoient le terme et comme le dénouement de toute la loi, dont il s'imposoit le fardeau, et dont, selon l'expression de l'Apôtre, il devenoit, par sa

[1] Galat. 5. — [2] Rom. 10.

circoncision, le débiteur universel : *Debitor universæ legis faciendæ.*

Concluons, après saint Bernard, que c'est donc avec justice que le nom de Jésus lui est donné. Ah! dit ce Père, nous ne devons pas considérer ce Sauveur comme les autres : car mon Jésus n'est pas semblable à ces anciens sauveurs du peuple de Dieu, et ce n'est pas en vain qu'il porte ce nom : *Neque enim ad instar priorum, meus iste Jesus nomen vanum aut inane portat* [1]. Il n'en a pas seulement l'ombre comme ceux-là, mais la vérité : *Non est in eo magni nominis umbra, sed veritas* [2]. Quand les Princes naissent sur la terre, nous les appelons rois, monarques, souverains; mais ce sont des titres pour signifier ce qui doit être un jour, et non pas ce qui est. Bien loin d'être en état de gouverner les peuples, ils ne sont pas encore en état de se connoître; et dans cet âge tendre et sans expérience, leur foiblesse les réduit à se laisser conduire par leurs propres sujets, avant qu'ils puissent les conduire eux-mêmes. Mais Jésus-Christ ne commence à prendre la qualité de Sauveur qu'au moment qu'il commence à en faire l'exercice; et dès ce jour on peut dire de lui ce que l'Écriture a dit du brave Éléazar, au premier livre des Machabées : *Dedit se ut liberaret populum suum, et acquireret*

[1] Bern. — [2] *Ibid.*

sibi nomen æternum [1]. Il n'est pas plus tôt né, qu'il se livre pour le salut des siens, et pour s'acquérir un nom immortel, qui est le nom de Jésus. N'est-ce pas pour cela, chrétiens, que ce nom lui a été si cher, et que, dans la pensée de saint Jérôme, il lui a tenu lieu d'une récompense proportionnée à toutes les humiliations de sa circoncision et à tous les travaux de sa vie! N'est-ce pas pour cela qu'il l'a porté sur la croix comme un diadème d'honneur, et qu'ayant souffert que les Juifs lui refusassent devant Pilate le titre de roi, il ne permit jamais qu'ils lui contestassent le nom de Jésus? N'est-ce pas pour cela qu'il a fait publier par toute la terre ce saint nom, ce grand nom, cet auguste nom? n'est-ce pas, dis-je, parce qu'il n'est rien de plus naturel que de se glorifier des noms qu'on s'est acquis par sa vertu, plutôt que de ceux qu'on tient du hasard ou du bonheur de la naissance? Or, l'Homme-Dieu n'a possédé le nom de Jésus que par titre de conquête : il l'a mérité en sauvant les pécheurs, et il commença à les sauver en voulant répandre son sang et subir la loi de la circoncision.

Mais quoi, mon Dieu! y avoit-il donc pour vous tant de gloire à racheter de vils esclaves? trouviez-vous tant de grandeur à vous abaisser

[1] 1 Machab. 6.

si profondément pour eux, et des hommes valoient - ils un sang aussi précieux que le vôtre? Oui, mon cher auditeur, voilà ce que valoit votre ame, et ce qu'elle valoit au jugement même de votre Dieu : c'est ainsi qu'il l'a estimée; et en donnant son sang pour elle, il n'a pas cru trop donner; car son amour, tout libéral qu'il est, n'est pas prodigue. Toujours dirigé par sa sagesse, il conforme les moyens à la fin; et puisqu'un Dieu souffre déjà pour votre salut, il faut que votre salut soit le juste prix des souffrances d'un Dieu. Or, mes frères, est-ce là l'estime que vous en faites vous-mêmes, est-ce de la sorte que vous en jugez? Saint Augustin disoit : Voyez ce que votre ame, ou plutôt ce que le salut de votre ame a coûté au Dieu sauveur qui s'en est fait la victime; et par le sang qu'il a versé, vous apprendrez quel bien il a prétendu acheter : *Vide quanto emit, et videbis quid emit* [1]. Mais je dis, moi : Voyez en combien de rencontres vous l'avez sacrifié, ce salut, en combien de rencontres vous le sacrifiez tous les jours à un vain intérêt, à un plaisir profane, et même si abominable; et de là tirez, à votre confusion, cette triste conséquence, que le premier de tous les biens, le souverain bien est de tous les biens le plus méprisé. Car si vous l'estimez, je ne dis pas autant qu'il le mé-

[1] August.

rite, puisqu'il est au-dessus de toutes nos vues, et que Dieu seul en peut connoître tout le prix; mais du moins autant que vous le pouvez, et que vous le devez, pourquoi l'oubliez-vous, pourquoi l'exposez-vous, pourquoi y renoncez-vous si aisément? D'où vient que donnant tout au monde, et faisant tout pour des affaires temporelles, vous ne faites rien pour celle-ci; que vous ne voulez presque jamais en entendre parler; que vous craignez ceux à qui le zèle inspire de vous en représenter les conséquences, et de vous y faire penser; que toutes les pratiques chrétiennes, la prière, la méditation des vérités éternelles, l'assiduité à la parole de Dieu, la lecture des bons livres, l'usage des sacrements, moyens de salut si nécessaires, que tout cela vous fatigue, vous ennuie, vous rebute? Ah! mes chers auditeurs, quelle opposition entre ce Dieu circoncis et nous, et en cela même quel aveuglement de notre part, et quel renversement! Il fait sa gloire et son plus bel emploi de nous sauver; et nous nous faisons un jeu de nous perdre. Lui étoit-il donc plus important d'être sauveur, qu'il ne nous importe d'être sauvé? S'il est sauveur, est-ce pour lui? et si nous sommes sauvés, n'est-ce pas pour nous-même? Sans être sauveur, en eût-il été moins heureux, en eût-il été moins Dieu? et sans être sauvé, que pouvons-

nous être, et quel anathème doit tomber sur nous ? Cependant, pour être sauveur, rien ne lui paroît difficile ; et pour être sauvé, tout nous devient impossible. Mais ne nous y trompons pas, et ne croyons pas qu'il veuille nous sauver sans nous. Je l'ai dit, et je ne puis trop vous le redire, il veut bien sans nous faire les premières avances ; il veut bien sans nous s'immoler pour nous ; il veut bien, pour satisfaire à la justice de Dieu, et pour nous mettre en état de l'apaiser nous-même, se charger de nos iniquités, et en devenir la victime ; se présenter à son Père, tout couvert de sang, et s'engager à en répandre jusqu'à la dernière goutte : voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il fait, et comment, sans nous, et par une pure miséricorde, il est sauveur. Mais que dans la suite il vous dispense de tout ce que vous devez contribuer au salut qu'il vous procure ; mais qu'il en fasse tous les frais, et que vous n'y mettiez rien de votre part ; mais qu'il vous transporte et qu'il vous communique tellement tous ses mérites, que vous soyez pleinement déchargés du soin de vous les appliquer ; mais que tout innocent qu'il est, et l'innocence même, que tout saint qu'il est, et la sainteté même, il porte toute la peine du péché, et que les pécheurs vivent dans les aises et les commodités de la vie, ce n'est pas là ce qu'il a prétendu ; et, si j'ose

ainsi m'exprimer, le nom de Jésus, entendu de la sorte, n'est qu'un fantôme. Il est vrai, disoit le grand Apôtre, touché de cette pensée, il est vrai que mon Dieu a souffert pour moi; mais en acquittant mes dettes, ce que je ne pouvois sans lui, il ne m'a pas dégagé de l'obligation indispensable où je suis de les acquitter moi-même avec lui; et c'est pour cela que j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* [1]. Ainsi parloit saint Paul, et ainsi devons-nous parler nous-mêmes. Mais qu'y a-t-il donc à faire? C'est, mes frères, de coopérer avec Jésus-Christ à l'ouvrage de notre salut : et comment? Ne sortons point de notre mystère pour l'apprendre; car si Jésus-Christ a commencé dans ce mystère à nous sauver, par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision, il nous y donne encore un moyen sûr pour nous aider nous-même à nous sauver par la loi qu'il a établie de la circoncision nouvelle : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Une circoncision qui n'est pas seulement extérieure, mais qui pénètre, pour ainsi dire, jusque

[1] Coloss. 1.

dans les parties les plus intimes de l'ame, *Non quæ in manifesto est circumcisio* [1]; une circoncision qui n'est plus de la main des hommes, mais qui est l'ouvrage de Dieu, et qui sanctifie l'homme devant Dieu, *Circumcisio non manu facta* [2]; une circoncision qui ne consiste plus dans le dépouillement de la chair, mais dans le renoncement aux vices et aux concupiscences de la chair, *In expoliatione corporis carnis* [3]; une circoncision dont l'esprit et le cœur sont les deux principes, aussi bien que les deux sujets : les deux principes, parce qu'elle s'exécute par eux; et les deux sujets, parce qu'elle s'accomplit en eux : c'est-à-dire une circoncision de cœur, qui se fait non selon la lettre, mais dans la ferveur de l'esprit, *Circumcisio cordis in spiritu, non littera* [4]: voilà, mes chers auditeurs, les saintes, mais énergiques et vives expressions dont s'est servi le grand Apôtre pour définir ce que j'appelle la nouvelle circoncision, ou la circoncision évangélique; voilà l'idée qu'il en a conçue; et par là, dit saint Chrysostôme, il nous a marqué l'essentielle différence et la perfection infinie du culte chrétien, comparé à celui des Juifs et des païens. Car les païens, remarque ce Père, pratiquoient un culte tout à la fois charnel et faux; les Juifs, dans leurs cérémonies, en observoient

[1] Rom. 2. — [2] Coloss. 2. — [3] *Ibid.* — [4] Rom. 2.

un pareillement grossier et charnel, mais véritable : les chrétiens seuls ont l'avantage, dans leur religion, d'avoir, tout ensemble, et un culte véritable, et un culte spirituel. C'est donc de cette véritable circoncision qu'il s'agit maintenant de vous parler : encore un moment d'attention s'il vous plaît. Que fait aujourd'hui le Fils de Dieu pour nous apprendre comment nous devons coopérer à l'œuvre de notre salut ? Il nous en propose un moyen aussi divin qu'il est indispensable et nécessaire, savoir : cette mystérieuse, mais réelle circoncision de l'esprit et du cœur. Circoncision dont il nous fait une loi, dont il nous explique le précepte, dont il nous facilite l'usage : trois choses qui sont pour nous autant de grâces, que nous n'estimerons jamais assez, et pour lesquelles nous lui devons une reconnoissance éternelle.

Il nous propose la circoncision du cœur, et il nous en fait une loi : car il n'abolit l'ancienne circoncision ; ou, pour parler plus exactement, l'ancienne circoncision ne finit en lui que parce qu'il établit la nouvelle ; et, comme dit saint Augustin, il ne prend l'ombre et la figure, que parce qu'il apporte la lumière et la vérité : *Suscipit umbram, daturus lucem ; suscipit figuram, daturus veritatem* [1]. Or, la lumière et la

[1] August.

vérité, c'étoit que nous fussions tous circoncis de cœur, comme les Juifs l'étoient selon la chair. Circoncision de cœur, c'est-à-dire, retranchement des désirs vagues et inutiles, des désirs inquiets et bizarres, des désirs déréglés et immodérés, des désirs charnels et mondains, des désirs criminels et illicites, qui naissent dans le cœur et qui le corrompent. Ainsi l'a entendu saint Paul; et parce que ces pernicieux désirs sont excités en nous par de vains objets qui nous charment, par de faux intérêts qui nous aveuglent, par des occasions dangereuses qui nous entraînent et qui nous pervertissent, cette circoncision du cœur doit être une séparation entière de ces objets, un renoncement parfait à ces intérêts, un éloignement salutaire de ces occasions. Car voilà, mes frères, reprend saint Augustin, ce qui nous étoit figuré par la circoncision judaïque; voilà à quoi Dieu préparoit le monde, quand il obligeoit Abraham et tous ses descendants à se circoncire. Comme les sacrements de ce temps-là, ajoute le même Père, étoient non-seulement des figures, mais des promesses; voilà ce que Dieu promettoit au monde, quand il disoit à ce saint patriarche : C'est par là que tu trouveras grâce devant moi : *Ut sit in signum fœderis inter me et vos*[1]. Aujourd'hui la

[1] Genes. 17.

promesse cesse : pourquoi ? Parce qu'en vertu de la circoncision de Jésus-Christ, ce qui étoit alors promis, est présentement exécuté ; je veux dire, parce qu'en conséquence du mystère que nous célébrons, nous sommes, ou du moins il ne tient qu'à nous que nous ne soyons circoncis en Jésus-Christ, de cette circoncision parfaite qui nous dépouille de nous-même, et qui nous rend dignes de Dieu : *In quo et circumcisi sumus*. Car c'est nous, dit l'Apôtre, qui, comme chrétiens, sommes les vrais circoncis, *Nos enim sumus circumcisio* [1] ; et c'est nous qui, par la profession que nous faisons de renoncer au monde, de nous détacher du monde, de mourir et d'être crucifié au monde, avons droit de nous glorifier, en qualité de vrais circoncis, d'être les légitimes enfants d'Abraham. Il est vrai ; mais aussi devons-nous reconnoître, que si nous n'avons nulle part à cette bienheureuse circoncision qui réforme l'intérieur de l'homme, dès-là, quoique extérieurement marqués du sceau de Jésus-Christ, qui est le caractère du baptême, nous n'avons que le nom de chrétiens, nous sommes encore juifs d'esprit et de cœur ; ou plutôt nous ne sommes ni juifs, ni chrétiens, puisque nous n'avons ni la sainteté de la loi, ni la perfection de l'Évangile. État déplorable de tant de mondains

[1] Philip. 3.

qui vivent presque au milieu du christianisme sans religion, parce qu'ils y vivent, pour me servir du terme de saint Paul, dans une incirconcision générale de leurs passions; et Dieu veuille, mes chers auditeurs, que vous ne soyez point de ce nombre! c'est là, dis-je, ce que nous prêche le Fils de Dieu dans cette auguste solennité.

Il nous propose la circoncision spirituelle ou la circoncision du cœur, comme un moyen indispensablement requis pour le salut; car qu'y a-t-il de plus nécessaire au salut que d'arracher, que d'étouffer, que de mortifier, que de détruire ce qui est en nous une source et un principe de damnation? Or, la source de damnation est dans notre cœur; et quiconque la cherche ailleurs, ne la connoît pas, et ne se connoît pas soi-même. Car c'est du cœur, disoit à ses disciples notre divin Maître, en leur expliquant la parabole dont ils lui demandoient l'éclaircissement, c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les actions lâches, les desseins injustes et violents; du cœur que sortent les trahisons, les meurtres, les larcins, les faux témoignages, les médisances, les impudicités, les adultères: c'est dans le cœur que tout cela se forme et s'engendre, et c'est tout cela qui perd l'homme et qui le condamne, *De corde exeunt cogitationes*,

adulteria, furta[1]. Il faut donc que ce cœur soit circoncis, si nous en voulons faire un cœur chrétien, un cœur épuré de l'iniquité du siècle et capable de participer à la grâce de la rédemption : il faut que tout ce qu'il y a dans ce cœur de corrompu, de malin, de vicieux, de contagieux, soit retranché par une mortification solide, et que nous soyons bien persuadés que sans cela c'est un cœur réprouvé de Dieu. C'est aussi, mes chers auditeurs, ce que Jésus-Christ m'oblige à vous annoncer de sa part. Au lieu que saint Paul, instruisant les gentils qui se convertissoient au christianisme, leur déclaroit que s'ils se faisoient circoncire, Jésus-Christ, qui toutefois étoit venu pour les sauver, ne leur serviroit de rien : *Ecce ego Paulus dico vobis, quoniam si circumcidamini, Christus vobis nihil proderit*[2]; parce qu'en effet, après la publication de l'Évangile, la circoncision de la chair étoit au moins pour les gentils devenue un obstacle au salut : moi je vous dis, au contraire, de la circoncision du cœur. Si vous ne la pratiquez généreusement, si vous ne l'accomplissez fidèlement, ce Jésus que vous invoquez aujourd'hui, tout Sauveur et tout Dieu qu'il est, ne vous sauvera pas, et ne sera point Jésus pour vous : *Christus vobis nihil proderit*.

[1] Matth. 15. — [2] Galat. 5.

C'est moi qui vous le dis, chrétiens, et qui vous le dis avec toute l'autorité que me donne mon ministère; mais m'en croirez-vous pour cela, et en serez-vous plus dociles à ma parole, qui est celle de Dieu même? A combien de ceux qui m'écoutent, n'aurois-je pas droit de faire le même reproche que saint Étienne faisoit aux Juifs avec toute l'ardeur de son zèle: *Dura cervice, et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis* [1]; Hommes durs et inflexibles, hommes incirconcis de cœur, vous résistez toujours au Saint-Esprit? Mais il n'étoit pas étonnant, reprend saint Augustin, qu'ils résistassent alors au Saint-Esprit; et le prodige auroit été, qu'avec des cœurs incirconcis, c'est-à-dire avec des cœurs immortifiés, avec des cœurs envenimés, avec des cœurs passionnés, ils eussent été soumis à l'esprit de Dieu qui leur parloit. Aussi ne suis-je pas surpris, mes frères, que parmi vous il y ait encore tant de chrétiens rebelles aux vérités que je leur prêche; tant de chrétiens qui ne m'entendent que pour me contredire secrètement, ou tout au plus pour satisfaire une vaine curiosité qui les attire, mais obstinés et déterminés à ne se pas rendre: pourquoi? Ce sont des cœurs incirconcis, des cœurs emportés, dominés, tyrannisés par leurs pas-

[1] Act. 7.

sions; des cœurs qui n'ont jamais fait nulle épreuve, et qui n'ont aucun exercice de cette mortification chrétienne, laquelle apprend à s'assujettir, à se contraindre, à se modérer; des cœurs en qui l'amour du monde règne souverainement, et agit avec toute la vivacité qui lui est propre. Or, à de tels cœurs rien de plus inutile, ô mon Dieu! que votre parole, quoique sainte, quoique divine. A des cœurs ainsi disposés, rien de plus difficile que le salut, et c'est ce que Dieu voulut expressément nous figurer dans la conduite qu'observa Josué à l'égard des Israélites, quand il fut sur le point de les introduire dans la terre promise. Que fit-il? Il les obligea tous sans exception à se faire circoncire; et de tant de milliers d'hommes qui l'avoient suivi dans le désert, aucun ne fut admis dans cette terre bienheureuse qu'il n'eût auparavant subi la rigueur de cette loi. Cela se faisoit-il sans dessein? Non, sans doute, répond saint Jérôme; mais l'intention de Dieu était de nous faire comprendre, que nul de nous ne devoit entrer dans la gloire, s'il n'avoit la marque de la circoncision évangélique, c'est-à-dire, s'il ne portoit en son corps, et surtout dans son cœur la mortification de Jésus-Christ; et que ce vrai Josué, ce sauveur, ce conducteur par excellence du peuple de Dieu, n'ouvriroit jamais les portes du Ciel qu'à

ceux qui auroient le courage de vouloir être circoncis en lui et avec lui; qu'à ceux qui seroient résolus à se faire les violences nécessaires, et à faire à Dieu les sacrifices convenables pour mériter d'être reçus dans cette terre des vivants.

Car il faut pour cela, ajoute saint Jérôme, et cette instruction est encore plus essentielle à mon sujet, et plus propre à vous édifier que tout ce que je viens de dire; il faut, pour être sauvé, une circoncision entière, une circoncision universelle, une circoncision qui s'étende à tout et qui n'excepte rien. Et la raison, dit ce Père, en est bien évidente, parce qu'il n'y a point de vice en nous qui ne puisse nous faire perdre le salut, si nous le laissons croître et se fortifier; point d'affection déréglée, de quelque nature qu'elle soit, si elle prend l'empire sur nous, qui ne puisse être la cause de notre ruine; point de passion, si nous ne la soumettons à Dieu, qui ne suffise pour nous damner. En effet, ce n'est communément qu'une passion qui fait tout le désordre de notre ame, et qui nous expose à la réprobation éternelle : toutes les autres, si vous voulez, sont dans l'ordre; celle-là seule, parce que nous la négligeons, et que nous ne travaillons pas à la réprimer, nous précipite dans l'abîme. Il faut donc que la circoncision du cœur aille jusqu'à elle, ou plutôt, il faut qu'elle commence

par elle, et qu'elle s'y attache. Et cette mortification universelle des passions, cette mortification sans réserve et sans restriction, c'est ce que j'appelle une circoncision en Jésus-Christ : *In quo et circumcisi sumus.* Voilà le précepte nouveau qu'il établit, et dont il pouvoit bien nous dire dès-lors ce qu'il dit ensuite à ses apôtres, du précepte de la charité : *Mandatum novum do vobis* [1]. Voilà ce qu'il avoit autant de droit d'appeler son commandement : *Hoc est præceptum meum* [2]; voilà l'admirable et sainte loi dont il devoit être le législateur, cette loi de la circoncision des cœurs. Mais il ne se contente pas de l'établir, il veut encore nous l'expliquer par son exemple, et c'est ce qu'il fait d'une manière toute divine dans ce mystère.

En effet, vous me demandez à quoi se réduit cette circoncision nouvelle et si nécessaire au salut? Pour le bien apprendre, considérons plus en détail ce qui se passe dans la circoncision du Sauveur. Son exemple nous fait voir ce que nous devons surtout retrancher dans nous-même, ou plutôt, ce que la grâce y doit retrancher aux dépens de la nature et des inclinations corrompues de notre cœur : car dans la circoncision de Jésus-Christ, nous trouvons les quatre passions les plus dominantes et les plus difficiles à vaincre,

[1] Joan. 13. — [2] Joan. 15.

parfaitement sacrifiées et soumises à Dieu ; celle de la liberté, celle de l'intérêt, celle de l'honneur et celle du plaisir : celle de la liberté, dans l'obéissance que rend ce Dieu-Homme à une loi qui ne l'obligeoit pas, prenez garde, s'il vous plaît, à cette circonstance ; celle de l'intérêt, dans le dépouillement et le dénuement où il veut paroître ; celle de l'honneur, dans ce caractère ignominieux du péché, dont il consent à subir toute la honte ; enfin, celle du plaisir, dans cette opération sanglante et douloureuse qu'il souffre. Tels sont, mes chers auditeurs, les devoirs les plus essentiels d'une circoncision chrétienne : comprenez-les. Pour vous, mondain, elle consiste, cette circoncision en esprit, à retrancher de votre cœur cet amour de l'indépendance, et ce désordre d'une volonté libertine qui ne veut s'assujettir à rien, qui ne suit que ses idées et son caprice, à qui la régularité la plus douce devient insupportable, dès-là qu'elle est régularité ; surtout à retrancher de votre conduite cette facilité malheureuse de s'accorder des dispenses selon son gré, d'interpréter la loi en sa faveur, de croire qu'elle est pour les autres et qu'elle n'est pas pour nous, de s'en adoucir le joug par mille artifices que l'esprit du monde sait bien suggérer ; de lui prescrire des bornes, et de n'en vouloir observer que l'essentiel et le nécessaire, d'en

abandonner toute la perfection pour s'attacher précisément à l'obligation ; maxime la moins soutenable et la plus pernicieuse au salut. Car sans vous faire ici remarquer combien il est indigne de traiter de la sorte avec Dieu ; sans vous faire craindre le retour funeste à quoi vous vous exposez, engageant Dieu par là à vous traiter vous-même dans toute la rigueur, et à ne vous accorder que ces grâces communes que sa providence générale ne refuse pas à ses plus grands ennemis ; sans parler de la conséquence terrible qui s'ensuivroit de cette soustraction des grâces spéciales et des secours extraordinaires que Dieu est bien moins obligé de nous donner, que nous ne le sommes de faire pour son service ce que nous appelons œuvres de surérogation : sans rien dire de tout cela, je prétends, chrétiens, que vous permettant ainsi tout ce que la loi vous permet, vous n'éviterez jamais de vous permettre mille choses que la loi ne vous permet pas. Pourquoi? Parce que je suis certain que, dans le discernement des choses permises et non permises, vous vous flatterez, vous vous aveuglerez, vous vous tromperez vous-même ; et parce qu'il m'est encore évident que, quand vous ne vous tromperiez pas, votre passion vous emportera, et que vous ne serez jamais assez fermes ni assez maîtres de vous-même pour vous en tenir exactement

à ce qui vous est accordé par la loi, et pour ne pas aller plus loin. Mais c'est un commerce innocent, c'est un entretien honnête, c'est un divertissement qui n'a rien de criminel : il n'importe, retranchez, mon cher auditeur. Quand un habile médecin veut guérir une plaie envenimée, il fait couper la chair vive, afin que la contagion ne se communique pas. Or, vous ne devez pas avoir moins de soin du salut de votre ame qu'on en a du salut et de la santé du corps.

Pour vous, avare, elle consiste, cette sainte circoncision, à retrancher cet esprit d'intérêt, qui vous possède ; cette insatiable cupidité, qui vous brûle et qui vous dévore ; ce désir passionné d'avoir, cette impatience d'acquérir, qui vous fait commettre les plus grossières injustices ; cette crainte de manquer, qui vous endurcit aux misères des pauvres ; ce soin de garder, qui vous rend odieux à ceux mêmes que les sentiments de la nature devroient vous attacher d'un nœud plus étroit ; ces chagrins de perdre, qui vous désespèrent, et qui vous révoltent contre le ciel ; cette folie d'amasser, d'accumuler toujours biens sur biens, qui sortiront de vos mains, et qui passeront à des impies ou à des ingrats. Pour vous, ambitieux, votre circoncision doit être, selon l'Évangile, de retrancher cette passion démesurée de vous pousser et de vous élever, à

laquelle vous sacrifiez tout; ces vues de fortune qui vous occupent uniquement, et que vous vous flattez en vain de pouvoir accorder avec les règles d'une droite conscience; ces empressements de parvenir à ce qu'un orgueil présomptueux s'est proposé pour objet; cette disposition secrète à employer pour y réussir toutes sortes de moyens, fussent-ils les plus honteux et les plus bas; ces envies du bonheur d'autrui et de ses prospérités, dont vous vous faites un supplice; ces jalousies qui vont jusqu'à vous inspirer les haines et les aversions les plus mortelles, comme si le mérite du prochain étoit un crime dans lui, et qu'il ne pût, sans vous offenser, jouir des avantages dont le ciel, préférablement à vous, l'a gratifié. Enfin, ce que vous devez retrancher, c'est, homme sensuel et voluptueux, cet attachement opiniâtre qui vous tient depuis longtemps dans le plus dur et le plus vil esclavage; ce jeu, qui, jusqu'à présent, a été la source de tous les désordres de votre vie; ces conversations licencieuses, qui, d'un jour à un autre, vous font perdre insensiblement la pudeur et l'horreur du vice; ces lectures, dont le poison subtil a commencé, et fomente encore maintenant votre libertinage; ces parties de plaisir, qui sont pour vous de si dangereuses tentations, et qui allument le feu dans votre ame. C'est, femme du monde,

cet amour de vous-même, dont vous êtes toute remplie et comme enivrée; cette idolâtrie de votre personne, qui attaque directement le premier devoir de la religion; ces soins outrés de votre santé, qui vous font si aisément transgresser les plus inviolables et les plus saintes lois de l'Église; ces dépenses excessives en habits, en ajustements, en parures, et ce luxe dont rougiroit une païenne; ces nudités immodestes, et ces désirs de plaire, qui vous rendent complice et responsable de tant de crimes; cette vie douce, commode, molle, qu'il est si difficile et comme impossible d'allier avec l'innocence du cœur et la pureté des mœurs. Voilà, chrétiens, pourquoi il faut vous armer de ce glaive, que le Sauveur du monde a lui-même apporté sur la terre; ou pour parler plus simplement, voilà à quoi doit s'étendre cette circoncision dont Jésus-Christ a voulu lui-même être le modèle : sans cela point de salut.

Mais il s'ensuit donc que pour se sauver, il faut mourir à soi-même. En doutez-vous, mon cher auditeur? Le Fils de Dieu ne nous l'a-t-il pas expressément déclaré, quand il nous a dit que pour être son disciple et pour être digne de lui, il falloit renoncer à tout, et porter sa croix? Saint Paul ne nous dit-il pas que, sans la mortification chrétienne, on ne peut avoir part à l'héritage de

Dieu, ni régner avec Jésus-Christ? Et n'est-ce pas ce que nous fait admirablement entendre saint Augustin au livre treizième de la Cité de Dieu? Les paroles de ce Père sont remarquables. Il parle de l'obligation qu'avoient les martyrs de mourir pour la défense de leur foi; mais ce qu'il dit convient parfaitement à mon sujet, et peut très naturellement s'appliquer à la mort des passions. Oui, mes frères (c'est ainsi que s'explique ce saint docteur), il faut mourir au monde pour vivre à Dieu. On disoit autrefois au premier homme, Tu mourras si tu pèches; mais maintenant on dit aux fidèles, Mourez pour ne pas pécher, *Olim dictum est homini, Morieris si peccaveris; nunc dicitur Christiano, Morere ne pecces* [1]. Ce qu'il falloit craindre alors pour ne pas pécher, maintenant il faut le désirer et le faire pour se préserver du péché : *Quod timendum tunc fuerat ut non peccaretur, nunc suscipiendum est ut non peccetur* [2]. La foi nous enseigne que si nos premiers parents n'eussent pas péché, ils ne seroient pas morts; et la même foi nous apprend que les plus justes même pécheront s'ils ne meurent, *Nisi peccassent illi, non morerentur; justi autem peccabunt, nisi moriantur* [3]. Ceux-là sont donc morts, parce qu'ils ont voulu pécher; et ceux-ci ne pèchent point, parce qu'ils veulent bien mourir : *Mortui*

[1] August. 13. de Civit. Dei.—[2] *Ibid.*—[3] *Ibid.*

sunt illi, quia peccaverunt; non peccant isti, quia moriuntur[1]. Ainsi, conclut saint Augustin, Dieu a donné tant de bénédictions à notre foi, que la mort même, qui détruit la vie, est devenue un moyen pour entrer dans la vie : *Sic Deus tantam fidei nostræ, præstitit gratiam, ut mors, quam vitæ constat esse contrariam, instrumentum fieret per quod transiretur ad vitam*[2].

Cette morale, direz-vous, n'est propre que pour les solitaires et les religieux. Erreur, mes frères : en quelque état et de quelque condition que vous soyez, elle vous regarde, et j'ose dire qu'elle vous est encore plus nécessaire dans le monde que partout ailleurs. C'est ce que vous avez tant de peine à vous persuader, et ce qui néanmoins est incontestablement vrai. Il faut que l'homme du monde et le religieux soient circoncis de cœur; mais à comparer les besoins de l'un et de l'autre, cette circoncision du cœur est encore, dans un sens, d'une obligation plus indispensable pour l'homme du monde que pour le religieux. Pourquoi? Parce que l'homme du monde a beaucoup plus de choses à retrancher que le religieux, à qui les vœux de sa profession ont déjà tout ôté; parce que l'homme du monde a des passions beaucoup plus vives que le religieux, puisqu'il a beaucoup plus d'objets capa-

[1] August. 13. de Civit. Dei. — [2] *Ibid.*

bles de les exciter; parce que l'homme du monde est beaucoup plus exposé que le religieux, et qu'il doit par conséquent veiller beaucoup plus sur lui-même, et faire de plus grands efforts pour se défendre et pour se soutenir. Après le premier pas qu'a fait le religieux, après ce premier sacrifice qui l'a dépouillé de tout, il ne lui reste plus rien, ce semble, à offrir; mais vous, dans le monde, qu'avez-vous jusqu'à présent donné à Dieu, ou que n'avez-vous point encore à lui sacrifier?

Je n'ignore pas, après tout, que cette circoncision, qu'on vous demande, a ses peines; elle est difficile, j'en conviens; mais comme Jésus-Christ nous en fait une loi, comme il nous en explique le précepte, il nous en facilite l'usage; et cela par où? Par la vertu même du sang qu'il commence à répandre : car ce sang divin porte avec soi une double grâce; l'une intérieure, et l'autre extérieure. Grâce intérieure, c'est celle du Sauveur; cette grâce que le médiateur des hommes a lui-même apportée; cette grâce qui nous éclaire l'esprit et nous fait connoître nos devoirs, qui nous touche le cœur et nous les fait aimer; cette grâce victorieuse et toute-puissante qui réprimoit dans saint Paul l'aiguillon de la chair, dont il étoit si violemment tourmenté, qui soutenoit les martyrs contre toute l'horreur

des tourments, et qui seule, dans notre plus grande infirmité, peut être pour nous l'appui le plus ferme et le plus inébranlable. Grâce extérieure, c'est celle de ce même exemple par où Jésus-Christ nous explique sa loi, et par où il nous encourage à l'accomplir : car à la vue de ce sang qu'il verse, de quel prétexte pouvons-nous colorer notre lâcheté? Que nous demande-t-il qui égale ce qu'il a fait, et comment, dit saint Bernard, le remède qu'il nous présente, peut-il nous paroître amer, après qu'il l'a pris lui-même avant nous et pour nous?

Il est donc temps, chrétiens, de nous réveiller du profond sommeil où notre foi demeure ensevelie : c'est l'avis que nous donne l'Apôtre, *Hora est jam nos de somno surgere*[1]. Il est temps, poursuit le maître des gentils, que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous vivions dans le siècle présent avec tempérance et avec justice, en vue de cette béatitude que nous attendons, et de ce glorieux avénement de notre Dieu, où il couronnera ses élus, marqués du caractère de l'agneau. Nous entrons aujourd'hui dans une nouvelle année : combien Dieu en voit-il dans cet auditoire qui la commencent, et qui ne la finiront pas! Si tel qui m'écoute, étoit convaincu qu'il est de ce nombre, et si de la part

[1] Rom. 13.

de Dieu je lui disois avec certitude : Pensez à vous, car votre heure approche, et c'est dans le cours de cette année qu'on vous redemandera votre ame; c'est dans le cours de cette année que vous devez comparoître devant le tribunal de Dieu, et y rendre compte de vos actions ; si, dis-je, tel à qui je parle, en étoit assuré, et qu'il n'en doutât point, je n'aurois alors aucune peine à lui persuader cette circoncision du cœur dont je viens de vous entretenir. Quelle impression ne feroit pas sur son esprit cet arrêt de mort que je lui aurois prononcé? Pénétré de cette pensée, Voici la dernière année de ma vie, quelles résolutions ne formeroit-il pas? quelles mesures ne prendroit-il pas? avec quels sentiments de repentir et de douleur ne sortiroit-il pas de cette prédication? quelle pénitence ne seroit-il pas disposé à entreprendre? quel changement et quelle réforme ne verroit-on pas dans toute sa conduite et dans ses mœurs? penseroit-il à sa fortune, seroit-il occupé de ses plaisirs? Ah! chrétiens, sans avoir la même assurance que lui, la seule incertitude où nous sommes ne suffit-elle pas pour produire en nous les mêmes effets? Ayons toujours, comme le Prophète royal, notre ame dans nos mains : *Anima mea in manibus meis semper* [1]. C'est-à-dire, soyons toujours prêts à partir, toujours

[1] Ps. 119.

prêts à nous présenter devant Dieu : pourquoi? Parce que nous ne savons quand il nous appellera, et que ce sera peut-être dès cette année. Quoi qu'il en soit, sanctifions-la, et faisons-en une année de salut : elle passera; mais ce qui ne passera jamais, c'est la récompense éternelle qui vous est promise, et que je vous souhaite, etc.

SERMON

SUR L'ÉPIPHANIE.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Hierosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Hierosolyma cum illo.

Jésus étant né dans Bethléem de Juda, au temps que régnoit Hérode, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandoient : Où est le roi des Juifs, qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Le roi Hérode, ayant appris cela, en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Saint Matthieu, chap. 2.

Voila, chrétienne compagnie, l'accomplissement de la parole de Siméon, lorsque, tenant entre ses bras l'enfant Jésus, il disoit à Marie, sa mère : Cet enfant que vous voyez sera la ruine et la résurrection de plusieurs : *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum*[1]. Les Mages partis de l'Orient pour venir adorer ce

[1] Luc. 2.

divin Sauveur, ce sont ceux pour la résurrection desquels il commence à paroître au monde; et l'impie Hérode, troublé de sa venue et du seul bruit de sa naissance, nous marque ceux au contraire pour qui il doit être une occasion de ruine. Voilà l'effet de ce que le même Fils de Dieu, après le célèbre miracle de la guérison de l'aveugle-né, dit à ses disciples : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident, videant; et qui vident, cæci fiant* [1] ; Je suis venu dans le monde pour y exercer un jugement en conséquence duquel les aveugles voient, et ceux qui voient deviennent aveugles. C'est en ce jour que ce jugement s'accomplit à la lettre. Les Mages, au milieu des ténèbres de la gentilité, sont éclairés des plus vives lumières de la grâce. Hérode et les Juifs avec lui, dans le centre de la vraie religion, sont frappés d'un aveuglement terrible. La crèche de Jésus-Christ est le tribunal, où, en qualité de souverain juge, il prononce ces deux arrêts, et où par avance il peut dire : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident, videant; et qui vident, cæci fiant.* Figurez-vous donc, chrétiens, ce Sauveur naissant, sous l'idée que Jean-Baptiste son précurseur en concevoit, ayant dès aujourd'hui le van à la main, *Cujus ventilabrum in manu sua* [2]; c'est-à-dire,

[1] Joan. 9. — [2] Matth. 12.

faisant dès aujourd'hui le discernement des hommes; prédestinant les uns, réprouvant les autres; appelant et éclairant ceux-ci, abandonnant et aveuglant ceux-là; attirant des étrangers et des infidèles, rejetant les enfants et les héritiers du royaume. Mystère étonnant, où nous devons avec respect adorer les conseils de Dieu. Mystère impénétrable qu'il ne nous est pas permis de sonder, et où je dois néanmoins trouver de quoi vous instruire. Or pour cela, mes chers auditeurs, je m'arrête aux deux premières vues qui se présentent d'abord, et qui semblent partager notre évangile. Nous y voyons, d'une part, les Mages qui viennent chercher Jésus-Christ; et de l'autre, Hérode qui conspire contre Jésus-Christ. C'est à quoi je m'attache, et d'où je veux tirer deux grandes instructions qui vont faire la matière de ce discours, après que, etc. *Ave, Maria.*

C'est des Juifs en particulier que saint Paul a voulu parler, quand il a dit que nul des princes de ce monde n'avoit connu la sagesse cachée dans le mystère d'un Dieu fait homme : *Sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit* [1]. Et la raison qu'il en apporte le fait bien voir, puisqu'il ajoute que s'ils avoient connu cette sagesse, ils n'au-

[1] Cor. 2.

roient jamais crucifié le Seigneur de la gloire : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* [1]. Par là, dis-je, il est évident que les seuls Juifs étoient ceux que l'Apôtre avoit en vue, et dont il déploroit le sort : car il ne pouvoit d'ailleurs ignorer qu'entre les gentils il y avoit eu des sages du monde, des hommes distingués selon le monde, des Mages qui, sous la conduite de l'étoile, ou plutôt sous la conduite de Dieu même, ayant cherché Jésus-Christ, et l'ayant adoré, étoient parvenus à la connoissance de cette sagesse divine. Mais saint Paul, dans la suite du même passage, nous fait remarquer que les Juifs, qui n'avoient pas connu, et qui avoient eu le malheur de ne vouloir pas connoître cette sagesse de Dieu, cachée dans le mystère de l'Homme-Dieu, s'étoient piqués de connoître et de suivre une sagesse tout opposé, savoir la sagesse du siècle. Sagesse réprouvée, et dont Dieu, disoit-il, avoit pris plaisir à confondre la vanité jusqu'à la convaincre de folie : *Nonne Deus stultam fecit sapientiam hujus sæculi* [2] ? Or, il est encore certain qu'entre ces princes du monde, qui, dès le temps de saint Paul, s'étoient ainsi aveuglés dans le judaïsme, Hérode, par toute sorte de raisons, à dû tenir le premier rang. Voilà donc, mes chers auditeurs, les deux

[1] Cor. 2. — [2] Cor. 1.

idées que je me propose, et où je trouve que doit se rapporter toute la morale du grand mystère que nous célébrons, l'idée de la vraie sagesse, et l'idée de la fausse sagesse : l'idée de la vraie sagesse, qui consiste à chercher Dieu ; et l'idée de la fausse sagesse, qui consiste à se chercher soi-même : l'idée de la vraie sagesse, dont nous avons le modèle dans l'exemple des Mages ; et l'idée de la fausse sagesse, que je découvre dans l'exemple d'Hérode : comprenez, s'il vous plaît, ces deux pensées. Qu'étoit-ce que les Mages, dont nous honorons la mémoire? C'étoient les sages de la gentilité, et tous les Pères conviennent qu'ils ont été les prémices de notre vocation à la foi. Il étoit donc naturel que Dieu nous donnât dans eux un parfait modèle de la sagesse chrétienne, et c'est ce qu'il a prétendu, comme je vais vous le montrer dans la première partie. Au contraire, qu'étoit-ce qu'Hérode dans le judaïsme? Un sage politique, un sage mondain, le plus infidèle de tous les hommes envers Dieu. Il étoit donc plus propre que tout autre à nous faire comprendre le désordre de la fausse prudence, et c'est ce que vous verrez avec étonnement et avec frayeur dans la seconde partie. Ainsi, la solide sagesse des élus et des vrais chrétiens dans la conduite des Mages, en cherchant le Fils de Dieu, et l'aveugle sagesse des réprouvés et des impies dans la con-

duite d'Hérode, en persécutant le Fils de Dieu : l'une, qui nous fait connoître les saintes voies par où nous devons marcher pour arriver au terme du salut; l'autre, qui nous fait voir sensiblement les voies d'iniquité dont nous devons nous préserver, et qui ne peuvent aboutir qu'à la perdition : c'est tout mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE.

Non, chrétiens, jamais la Providence n'a donné au monde un modèle plus achevé de cette véritable sagesse, qui consiste à chercher et à trouver Dieu, que celui qu'elle nous propose dans la personne des Mages. Examinons tous les caractères de leur foi, dans son commencement, dans son progrès, et dans sa perfection : dans son commencement, c'est-à-dire dans la promptitude avec laquelle ils se déterminent à suivre la vocation divine qui leur est marquée par l'étoile, et dans le courage qu'ils font paroître en abandonnant tout, pour obéir à l'ordre de Dieu : dans son progrès, c'est-à-dire dans la constance qu'ils témoignent, lorsque l'étoile vient à s'éclipser, s'informant avec soin du lieu où est né l'enfant qu'ils cherchent, le reconnoissant pour roi des Juifs jusqu'au milieu de Jérusalem, et même au milieu de la cour d'Hérode, et déclarant avec

une sainte liberté, qu'ils sont venus pour lui rendre leurs hommages : dans sa perfection, je veux dire, dans l'admirable discernement qu'ils font de Jésus-Christ, ne se scandalisant point de l'état pauvre et humble où ils le trouvent; au contraire, concluànt de là même qu'il est leur Sauveur, l'adorant en esprit et en vérité; et par les mystérieux présents qu'ils lui offrent, lui donnant autant de preuves de leur parfait dévouement et de leur religion. Cherchez-vous Dieu de bonne foi, mes chers auditeurs, et voulez-vous savoir comment on le trouve? en voilà toute la science et tout le secret. Ne disons plus après cela, que les voies de Dieu sont des voies obscures et inconnues : elles nous sont ici révélées trop clairement et trop distinctement, pour avoir droit de tenir désormais un tel langage. Ne nous plaignons plus des difficultés qui s'y rencontrent, et des égarements qui y sont si ordinaires : après l'exemple de ces Mages, qui n'y ont marché avant nous que pour nous y servir de guides, nos plaintes seroient également vaines et injustes. Supposé l'excellent modèle que Dieu nous met devant les yeux, nos erreurs, en matière de salut, ne peuvent plus être excusables; et si, malgré tant de lumières, nous sommes assez malheureux pour ne pas trouver Dieu et pour nous perdre, c'est à notre infidélité, c'est à notre

lâcheté, c'est à notre inconstance, c'est à nos respects humains, c'est à notre orgueil, c'est à notre avarice et à un attachement opiniâtre aux biens de ce monde, c'est à nous-mêmes enfin, que nous devons imputer notre malheur. Attention, chrétiens ; ceci me fournit pour vous des leçons bien importantes.

Promptitude à suivre la vocation du ciel : ce fut le premier effet de la foi des Mages, et le premier trait de cette haute sagesse, qui, par un changement divin, d'infidèles qu'ils étoient, les mit en état de trouver le Dieu sauveur. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour venir à lui : *Vidimus stellam ejus, et venimus* [1]. Ils ne balancèrent point, ils ne délibérèrent point, ils ne s'arrêtèrent point, ni à former de vains projets, ni à prendre de longues mesures. Attentifs à l'étoile qui les éclairoit, et uniquement appliqués à chercher celui qu'elle leur annonçoit, ils hâtèrent leur marche : pourquoi ? Parce qu'ils étoient déjà remplis de cet esprit et de cette sagesse surnaturelle qui conduit les élus de Dieu. Or, comme remarque saint Chrysostôme, chercher Dieu de la manière efficace et solide dont le cherche une ame fidèle, ce n'est plus raisonner, ni délibérer, c'est exécuter et agir : d'où il s'ensuit, dit ce saint docteur, que quand

[1] Matth. 2.

on délibère, quand on consulte et qu'on raisonne, quelque intention qu'on ait de trouver Dieu, le cherchant toujours, ou, pour mieux dire, se flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais. Voilà sur quoi fut fondée la promptitude des Mages. Ils virent l'étoile; et animés d'une foi vive, pressés d'un désir ardent d'arriver au terme où l'étoile les appeloit, ils n'écoutèrent rien de tout ce qui pouvoit les retenir: *Vidimus et venimus;* Nous avons vu, et nous sommes venus. Paroles, ajoute saint Chrysostôme, qui expriment admirablement la force et l'opération de la grâce, puisqu'il est vrai que dans l'affaire du salut tout dépend de certaines vues à quoi la grâce est attachée, ou plutôt en quoi consiste la grâce même. *Ambulate dum lucem habetis* [1]: Marchez, disoit le Fils de Dieu, pendant que vous avez la lumière. Or, c'est ce que font à la lettre ces sages prédestinés de la gentilité. Ils marchent, parce qu'une lumière secrète pénètre intérieurement et touche leurs cœurs, tandis qu'un nouvel astre brille extérieurement à leurs yeux. Ils marchent, parce que cette double lumière leur fait connoître la naissance d'un Dieu et d'un Sauveur: d'un Dieu qui, ne se contentant plus d'être connu dans la Judée, veut recevoir les hommages de toutes

[1] Joan. 12.

les nations ; d'un Sauveur qui les a choisis, et qui veut commencer par eux à montrer qu'il n'est pas seulement venu pour Israël, mais pour tous les peuples de la terre. Ils marchent, et l'extrême diligence dont ils usent, est autant une preuve de leur sagesse, que de l'activité de leur zèle ; ils s'empressent de chercher leur salut, en cherchant celui qui en est l'auteur, et qui en doit être bientôt le consommateur : *Vidimus et venimus*.

Ainsi agissent les Mages : mais nous comparant avec eux, mes chers auditeurs, quel est ici le premier et le grand désordre que nous avons à nous reprocher ? Ne sont-ce pas les retardements éternels, les retardements affectés, les retardements téméraires et insensés, que nous apportons tous les jours à l'exécution des ordres de Dieu, et à ce que la grâce nous inspire ? Peut-être y a-t-il des années entières que Dieu nous appelle, et que nous lui résistons. Élevés dans le christianisme, nous avons pour marcher plus de lumières que les Mages : notre foi est plus établie, plus formée, plus développée ; nous connoissons beaucoup plus distinctement qu'eux les volontés et les desseins de Dieu sur nous. Pour une étoile qu'ils voyoient, mille raisons nous convainquent, mille exemples nous confondent, toutes les Écritures nous parlent : tant de doc-

teurs nous instruisent, tant de prédicateurs nous pressent, nous sollicitent, nous exhortent, mais en vain, parce que nous différons toujours. Ne dirons-nous jamais comme les Mages, *Vidimus, et venimus;* Nous avons vu, et nous sommes venus? Oui, j'ai vu, ou je vois aujourd'hui ce que Dieu demande de moi; et c'est pour cela que dès aujourd'hui je m'engage et je commence à l'accomplir; car que sais-je si je le pourrai demain? que sais-je si je serai demain aussi touché de la vue que Dieu m'en donne? que sais-je si ce rayon de grâce fera dans mon ame la même impression? que sais-je si la lumière de ma foi, après tant de délais qui l'affoiblissent peu à peu, ne viendra point tout-à-fait à s'éteindre? que sais-je, si mettant par là le comble à mes iniquités, je ne tomberai point dans cet aveuglement fatal dont Dieu punit les cœurs rebelles, et si l'habitude que je me fais de temporiser et de ne jamais rien conclure, ne sera point enfin la source de ma réprobation? Ah! suivons cette lumière favorable, qui luit encore pour nous. Marchons, de peur que les ténèbres ne nous surprennent, et ne remettons point à un autre temps ce qui doit avoir la préférence dans tous les temps, ou plutôt ce qui doit être l'affaire de tous les temps. Dieu m'éclaire maintenant, et je ne puis savoir s'il m'éclairera demain, ni s'il y aura même un

lendemain pour moi. Mais quand je le saurois, devrois-je et voudrois-je me prévaloir contre lui de sa patience, et abuser de sa miséricorde pour l'offenser toujours avec plus d'obstination? Promptitude à suivre la voix de Dieu dès que Dieu nous la fait entendre, c'est la première leçon que nous fait l'exemple des Mages; et courage à surmonter pour cela toutes les difficultés qui se présentent, c'est la seconde.

Car pour suivre l'étoile, et pour répondre à la vocation du ciel, les Mages aussi bien qu'Abraham, furent obligés d'abandonner leur pays, leurs maisons, leurs familles, et selon la commune tradition, leurs royaumes et leurs États. Ils durent faire dès-lors ce que saint Pierre et les apôtres firent dans la suite des années; c'est-à-dire, ils durent quitter tout pour Jésus-Christ, et ils eurent droit les premiers de dire comme saint Pierre, et même, dans un sens, avec plus de mérite que saint Pierre: *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te* [1]. Or, leur courage à prendre une telle résolution, leur détachement héroïque, en s'éloignant de ce qu'ils avoient de plus cher, en essuyant les fatigues d'un long voyage, et en sacrifiant de la sorte leur repos, c'est ce que je puis considérer comme une seconde démarche de leur foi naissante, et comme

[1] Matth. 19.

une nouvelle preuve de cette éminente sagesse, qui leur fit trouver Jésus-Christ. Car il est aisé, dit saint Chrysostôme, de suivre le mouvement de la grâce, quand il n'en coûte rien à la nature, et d'obéir à l'inspiration de Dieu, quand il ne s'y rencontre nul obstacle de la part du monde. Le mérite de la foi et de la sagesse chrétienne est de renoncer même, quand il le faut, à ce qu'on aime plus tendrement, de quitter ses habitudes, de rompre ses liens, de se priver des commodités et des douceurs de la vie, et de se faire certaines violences, sans lesquelles on ne parvient point au royaume de Dieu. C'est alors, poursuit saint Chrysostôme, que la prudence de la chair est encore bien plus subtile et plus artificieuse pour nous détourner de la voie où Dieu veut nous conduire. C'est alors que, prenant le parti de notre amour-propre, elle tâche à nous persuader qu'il y a de l'indiscrétion dans un renoncement si général et si absolu. C'est alors que, tirant avantage de notre foiblesse, elle nous représente ce parfait détachement comme une entreprise au-dessus de nos forces et que nous sommes incapables de soutenir. En un mot, c'est alors qu'étouffant les saints désirs que Dieu, par les vives lumières de sa grâce, avoit excités dans nos cœurs, elle nous rend lâches, froids, languissants dans une affaire qui demande toute notre

ardeur et tout notre zèle. S'il s'agissoit d'un intérêt du monde, cette prétendue impossibilité que la prudence humaine nous oppose, ne nous feroit pas balancer un moment. Pour une fortune temporelle, et pour satisfaire notre ambition, nous serions prêts à tout, nous oserions tout, nous nous exposerions à tout : mais parce qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu et de notre conversion, tout nous effraie, et tout nous devient impraticable. Or, c'est cette lâcheté que la foi doit combattre en nous, si nous voulons imiter l'exemple des Mages; et par là même, encore une fois, nous devons juger si la voie où nous marchons est la voie de Dieu. Car l'illusion la plus grossière, est de nous flatter d'avoir trouvé cette voie de Dieu, tandis qu'il ne nous en coûte nul effort. Il y a, pour y entrer et pour y demeurer, des sacrifices à faire; et nulle voie n'est sûre pour nous, qu'autant que nous les faisons à Dieu, ces sacrifices, ou que nous y sommes efficacement et sincèrement disposés. Revenons à notre modèle, et voyons le progrès de la foi des Mages.

Ils arrivent à Jérusalem; et l'étoile qui jusque-là leur avoit servi de guide, par une conduite de Dieu toute particulière, vient tout à coup à disparoître. Que ne pouvoient-ils pas penser? que ne devoient-ils pas craindre? Leur foi n'en dut-elle pas être ébranlée, troublée, déconcertée?

Mais non, chrétiens ; la tentation la plus dangereuse, l'épreuve la plus subite et la moins attendue, le prétexte le plus spécieux qu'elle leur fournit pour penser à leur retour, rien ne les fait changer de résolution. A quelque prix que ce soit, ils veulent trouver le Dieu qu'ils cherchent. Ils ont vu son étoile, et ils ont senti l'onction de sa grâce, c'est assez. Si cette étoile ne paroît plus, c'est un secret de la Providence qu'ils adorent, mais dont ils n'ont garde de se faire un sujet de scandale ; c'est une occasion que Dieu leur donne de lui marquer leur fidélité, et ils comprennent qu'il faut en de pareilles conjonctures se soutenir par la constance. Sans donc se troubler, sans se rebuter, ils espéreront, aussi bien qu'Abraham, contre l'espérance même ; ils continueront leur marche, sûrs du Dieu qui les a appelés, et comptant qu'au défaut de l'étoile il leur tracera lui-même le chemin.

Or, c'est en cela que paroît le don de sagesse, d'intelligence, de conseil, dont ils sont remplis; et voilà, mes chers auditeurs, comment notre Dieu tous les jours en use avec nous. Après nous avoir attirés à son service, et nous y avoir engagés, il retire pour un temps certaines grâces sensibles dont il nous avoit d'abord prévenus. Nous ne sentons plus ces touches secrètes qui nous rendoient son joug aimable, et qui nous

faisoient courir comme David, avec une sainte alégresse, dans la voie de ses commandements. Ainsi délaissés au milieu de notre course, et, pour ainsi dire, abandonnés à nous-même, nous tombons dans des états d'obscurité, de ténèbres, de sécheresse, de dégoût; et alors non-seulement Dieu nous éprouve, mais il veut que nous-même nous nous éprouvions. Car si ces grâces sensibles nous étoient toujours présentes; si nous ne perdions jamais de vue cette étoile lumineuse qui fut le premier attrait de notre conversion, quoi que nous fissions pour Dieu, nous ne pourrions ni répondre de nous à Dieu, ni dans le sens que je l'entends, nous assurer de nous-même: c'est-à-dire, notre ferveur dans cet état nous devroit être suspecte; la sensibilité et l'abondance des consolations divines nous donneroit, ou devroit nous donner une défiance raisonnable de notre vertu; au moins est-il vrai que notre foi n'auroit pas cette fermeté qu'elle doit avoir, pour être une foi parfaite et digne de Dieu. Il faut donc qu'elle soit éprouvée : et par où? Par ces délaissements et ces privations si ordinaires aux ames les plus justes : et si nous ne sommes pas encore assez forts pour dire à Dieu ce que lui disoit le Prophète royal, *Proba me, Domine* [1], Eprouvez-moi, Seigneur, il faut qu'à l'exemple

[1] Psalm. 25.

des Mages, nous soyons assez saintement disposés pour persévérer dans les épreuves où il lui plaît de nous mettre ; il faut que le souvenir des lumières dont nous avons été touchés, nous tienne lieu de ces lumières mêmes, quand Dieu vient à nous les ôter, et qu'il nous suffise de pouvoir dire : *Vidimus stellam ejus* [1] ; Je ne vois plus ce qui m'excitoit autrefois, et ce qui m'attachoit à Dieu, mais je l'ai vu, mais j'en ai connu la vérité et la nécessité, mais j'en ai été persuadé. Or tout ce que j'ai vu subsiste encore : et puisqu'il subsiste encore, qu'il subsistera toujours, et qu'il aura toujours la même force, pourquoi ne fera-t-il pas toujours sur moi la même impression, et ne me servira-t-il pas toujours de motif pour m'animer, et de règle pour me conduire? Raisonner de la sorte, et indépendamment des goûts et des consolations intérieures, tenir toujours la même route, et agir de la même façon, c'est là, chrétiens, que je reconnois la sagesse de l'Évangile, et ce que nous ne pouvons assez admirer dans les Mages.

Cependant que font-ils pour suppléer à l'étoile qu'ils ne voient plus? Ils se servent des moyens naturels que leur fournit la Providence. Il savent que le Dieu qu'ils cherchent se plaît en effet à être cherché, et que c'est à ceux qui le

[1] Matth. 2.

cherchent qu'il se découvre plus volontiers. C'est pour cela qu'ils s'informent exactement du lieu de sa naissance, c'est pour cela qu'ils ont recours aux prêtres et aux docteurs de la loi, comme à ceux qu'ils supposent plus intelligents et plus capables par leur caractère de les instruire : c'est pour cela qu'ils parlent, qu'ils consultent, qu'ils ne se donnent aucun repos. Autre preuve de leur sagesse, dont il faut que nous profitions; car en quelque état d'aveuglement et d'obscurité que je tombe, en quelque ignorance des voies de Dieu que je puisse être, en quelque désordre même que soit ma foi, si je cherche Dieu dans la simplicité du cœur, il est sûr que je le trouverai : c'est lui-même qui me l'a dit, et sa parole y est expresse : *In simplicitate cordis quærite illum, quoniam invenitur ab iis qui non tentant illum* [1]; c'est-à-dire, si je le cherche sincèrement et avec une intention pure et droite, si je le cherche avec humilité, si je le cherche avec confiance, si je le cherche avec persévérance, il est sûr que je ne serai point confondu, *Qui sustinent te, non confundentur* [2], et qu'il ne me manquera pas, *Non dereliquisti quærentes te* [3]. Il est sûr que mon ame, en le cherchant, vivra de la vie des justes : *Quærite Deum, et vivet anima vestra* [4]. Il est sûr qu'à mesure que je chercherai, je m'af-

[1] Sap. 1. — [2] Ps. 24. — [3] Ps. 9. — [4] Ps. 68.

fermirai dans la pratique du bien et dans l'horreur du vice : *Quærite Dominum, et confirmamini*[1]. Oracles de l'Écriture dont il ne m'est pas permis de douter. Or, est-il rien de plus propre à m'encourager dans le soin de chercher Dieu et d'étudier les voies de mon salut? Vous me direz que vous n'avez point assez pour cela de pénétration, et que vos lumières sont trop foibles. Je le veux, mon cher auditeur; mais vous avez, aussi-bien que les Mages, un moyen facile pour éclaircir tous vos doutes, et pour vous tirer de l'incertitude où vous pouvez être. Il y a dans l'Église de Dieu des docteurs et des prêtres, comme il y en avoit alors; il y a des hommes établis pour vous conduire, et qu'il ne tient qu'à vous d'écouter. Interrogez-les comme vos pères, et ils vous diront ce que vous avez à faire : *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi*[2]. Allez à eux comme aux ministres du Seigneur; leurs lèvres, dépositaires de la science, vous enseigneront la science des sciences, qui est celle de trouver Dieu. Pouvez-vous l'ignorer avec cela, et avec cela pouvez-vous même vous y tromper, sans vous rendre absolument inexcusables?

Les Mages nous apprennent quelque chose encore de plus : et quoi? A chercher Dieu avec un

[1] Ps. 104. — [2] Deut. 32.

généreux mépris de tous les respects humains, et avec une liberté digne de la sainteté du christianisme que nous professons. En fut-il jamais un tel exemple? Au milieu de Jérusalem et en la présence d'Hérode, ils demandent où est né le nouveau roi des Juifs. Sans nul ménagement de politiqne, ils déclarent qu'ils sont venus pour l'adorer. Uniquement occupés de cette pensée, ils comptent pour rien toutes les considérations du monde qui pourroient refroidir leur zèle. Qu'Hérode s'en offense et qu'il se trouble; que la synagogue s'en scandalise et qu'elle en murmure; qu'on pense et qu'on dise d'eux tout ce que l'on voudra: ni la censure des Juifs, ni la malignité d'Hérode, ni la crainte de lui déplaire, ni le danger qui les menace, rien ne les empêchera de rendre à ce Sauveur et à ce Dieu naissant le culte qui lui est dû. Est-ce ainsi, mon cher auditeur, que vous l'honorez? est-ce ainsi que vous pratiquez les devoirs de votre religion? est-ce ainsi que vous êtes, quand il le faut être, libre et sincère adorateur de Jésus-Christ? Combien de fois un respect humain a-t-il retenu votre foi dans l'esclavage? combien de fois, jusque dans les sacrés mystères, lorsqu'il s'agissoit d'adorer le même Dieu qu'adorèrent les Mages, avez-vous été un lâche prévaricateur? combien de fois, à la face des autels, la crainte de passer

pour un homme régulier et pieux, vous a-t-elle fait oublier que vous étiez chrétien, et par une foiblesse scandaleuse vous a-t-elle fait paroître impie? combien de fois une honte criminelle vous a-t-elle fermé la bouche dans des occasions où il falloit s'expliquer hautement et parler? où étoit alors cette liberté chrétienne dont vous deviez vous faire, et devant les hommes, et devant Dieu, non-seulement une obligation, mais une gloire? où étoit cet esprit de religion qui devoit vous élever au-dessus du monde? sont-ce là ces saintes victoires que la foi doit remporter? *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* [1]. Ce point de morale occuperoit un discours entier: je le laisse; et pour vous faire voir la sagesse des Mages dans tout son jour, je passe à ce que j'appelle la perfection de leur foi.

Perfection de leur foi. Entrons avec eux dans l'étable de Bethléem: car ils y arrivent enfin après tant de peines et tant de périls. Or, quel spectacle pour des rois, qu'un enfant couché sur la paille et dans une crèche? mais sous des dehors si vils et si méprisables, le discernement qu'ils font de ce Sauveur n'est-il pas l'effet de la plus éminente sagesse? Ils le reconnoissent dans la pauvreté et dans la misère, dans l'enfance et dans l'infirmité, dans l'humiliation et dans le

[1] Joan. 5.

plus profond abaissement. Bien loin que cet état où ils le trouvent altère leur foi, ils en sont touchés, il en sont édifiés; et pénétrant le mystère, ils découvrent sous ces voiles obscurs le Messie promis au monde. S'ils n'eussent eu qu'une foi foible et chancelante, l'étable, la crèche, les langes de cet enfant les eussent rebutés, leur raison se seroit révoltée, leur sagesse alors toute mondaine leur eût inspiré du mépris pour un Sauveur réduit lui-même en de telles extrémités. Ils auroient dit ce que dirent ensuite les Juifs : *Nolumus hunc regnare super nos* [1]; Nous ne voulons point d'un maître sans biens, sans forces, sans pouvoir, sans nom, dénué de tout ; qu'il paroisse sur le trône, et qu'on nous le fasse voir revêtu de gloire et de majesté, et nous nous soumettrons : voilà comment ils auroient parlé, et ce qu'ils auroient pensé. Mais parce qu'ils sont animés d'une foi vive, d'une foi parfaite, d'une foi divine, ils en jugent tout autrement. Ils concluent que Jésus-Christ est roi par lui-même, c'est-à-dire, que pour se faire rechercher et obéir en cette qualité, il n'a nul besoin de toutes les marques extérieures et de tous les ornements de la pompe humaine. Si les autres rois en étoient dépouillés, auroient-ils autour d'eux ces troupes de clients, et ces Cours nombreuses qui rem-

[1] Luc. 19.

plissent leurs palais? Ce n'est pas sur cet éclat et sur cette grandeur apparente qu'est fondée leur royauté; elle vient de Dieu, qui leur a fait part de sa puissance : mais après tout, si leur royauté s'attire tant de respects, et si le monde lui rend tant d'honneurs, c'est parce qu'elle est accompagnée d'une splendeur et d'une magnificence qui frappe les yeux; au lieu que sans cela ce roi nouvellement né se fait respecter et honorer par les rois mêmes. Ils concluent qu'il est roi des esprits et des cœurs, puisqu'il les a si miraculeusement éclairés, inspirés, touchés. Les plus grands rois de la terre n'ont pas ce pouvoir : ils règnent sur nous, dit saint Jérôme; mais Jésus-Christ règne dans nous, et il n'appartient qu'à lui de s'insinuer comme il veut dans les ames, et de leur donner telle impression qu'il lui plaît. Ils concluent qu'il est roi universel, roi du ciel où il vient de faire éclater un nouvel astre, et roi de la terre où il fait sentir sa souveraineté et sa présence aux nations même les plus reculées; roi des Juifs et des gentils, de tous les états et de toutes les conditions, puisque de toutes les conditions et de tous les états il a également appelé à lui et les grands et les petits. C'est, dis-je, ce qu'une sagesse toute céleste leur découvre : et c'est avec la même sagesse et la même foi, qu'une ame, qui, par un retour sincère et par

une pleine consécration, s'attache désormais à ce Sauveur qu'elle a retrouvé, lui dit comme ces bienheureux Mages, car je ne puis douter que ce ne fût là leur sentiment: *Rex regum, et dominus dominantium* [1] : Vous êtes le roi des rois, et le maître des maîtres; vous serez le mien en particulier. Trop long-temps le monde a exercé sur moi sa tyrannie; trop long-temps il m'a tenu dans une dure servitude et soumis à ses lois, ou plutôt à ses bizarreries et à ses caprices : il faut enfin secouer un joug si pesant et si honteux. Vous régnerez dans mon cœur et sur mon cœur; vous y régnerez seul, et seul vous en réglerez tous les désirs, toutes les vues, tous les desseins. Ainsi le pensent les Mages; et ainsi, mes chers auditeurs, devez-vous le dire vous-mêmes, et encore plus le penser.

Perfection de leur foi : non contents d'honorer Jésus-Christ comme le souverain monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu. Non contents de lui rendre un culte extérieur en se prosternant devant lui, *Et procidentes* [2], ils lui rendent un culte intérieur, et l'adorent en esprit et en vérité, *adoraverunt eum* [3]. Car ce fut un culte religieux; et pour être un culte religieux, il devoit partir du cœur. Combien de faux adorateurs dans le christianisme! c'est le vrai Dieu

[1] Apoc. 16. — [2] Matth. 2. — [3] *Ibid.*

qu'ils adorent, mais sans l'adorer comme le vrai Dieu le doit être : pourquoi? Parce qu'ils ne l'adorent que par coutume, parce qu'ils ne l'adorent que par cérémonie, parce qu'ils ne l'adorent que par je ne sais quelles bienséances à quoi ils ne veulent pas manquer, tandis que leur cœur porte ailleurs toutes ses pensées et tous ses vœux ; c'est-à-dire, qu'ils sont chrétiens en apparence, mais sans l'être en effet, comme les Mages commencèrent à le devenir.

Perfection de leur foi : que présentent-ils à Jésus-Christ ? et suivant l'explication des Pères et des interprètes, que de mystères sont renfermés dans les trois offrandes qu'ils lui font! Toute l'idée de Jésus-Christ même y est imprimée d'une manière sensible, sa divinité, son humanité, sa souveraineté : sa divinité, par l'encens, qui n'est dû qu'à Dieu ; son humanité, par la myrrhe, qui servoit à embaumer et à conserver les corps ; enfin, sa souveraineté, par l'or, qui est le tribut ordinaire que nous payons aux princes et aux monarques : *Et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham* [1]. Voilà les grandes vues que leur donna une sagesse supérieure à toute la sagesse du siècle ; et ce fut dès-lors que le Sauveur des hommes put bien dire qu'il n'avoit point trouvé

[1] Matth. 2.

tant de foi, même dans Israël : *Non inveni tantam fidem in Israel*[1]. En effet, demande saint Augustin, que devons-nous plus admirer, ou la foi des Mages, ou l'aveuglement et l'infidélité des Juifs? Les Juifs avoient au milieu d'eux le Messie, et ils ne le connoissoient pas : les Mages en étoient éloignés ; et malgré la plus longue distance des lieux, ils viennent le chercher dans la Judée, et ont le bonheur de l'y trouver. Les Juifs le renoncèrent, quoique né dans leur pays ; et les Mages, quoique étrangers, l'adorèrent. Les Juifs, dans la suite des années, le crucifièrent, lors même qu'il opéroit les plus grands miracles ; et les Mages, tout enfant qu'il étoit encore, se dévouèrent à lui, lors même qu'il n'étoit pas en état de prononcer une parole. Ceux-ci le virent sur la paille, réduit à la plus vile condition des hommes, et cependant ils s'humilièrent devant lui comme devant un Dieu : ceux-là, témoins des hautes merveilles dont il étoit l'auteur, le virent agir en Dieu ; et toutefois ils ne lui rendirent pas même les devoirs de justice et de charité, qu'on ne peut sans crime refuser à un homme. Marque évidente, reprend saint Augustin, mais effet terrible de leur endurcissement.

Ah! mes frères, n'est-ce point une image de ce qui nous arrive à nous-mêmes, ou de ce qui

[1] Matth. 8.

doit bientôt nous arriver? Jusque dans le sein de l'Église et dans le centre du christianisme, avons-nous la même foi que les Mages? ou, si nous croyons comme eux, agissons-nous comme eux, et cherchons-nous Dieu comme eux? Ils furent, ces saints Mages, selon la pensée et l'expression des Pères, les prémices de notre vocation à la foi: c'est par eux que Jésus-Christ voulut commencer à nous transmettre ce précieux trésor de la foi, dont il les fit dépositaires: c'est par eux qu'il commença à substituer les gentils en la place des Juifs, ou plutôt qu'il voulut associer les gentils et les Juifs dans la même créance. Mais au lieu d'imiter ces gentils fidèles, nous imitons les Juifs incrédules. Nous sommes le peuple de Dieu, et à peine connoissons-nous Dieu, ou si nous le connoissons, nous n'y pensons pas; ou si quelquefois nous y pensons, ce n'est que pour rendre notre malice plus obstinée, en nous éloignant de lui, et ne retournant presque jamais à lui. Il est vrai que nous avons reçu la foi que les Juifs ne voulurent pas recevoir; mais ce riche héritage, comment l'avons-nous conservé, comment l'avons-nous cultivé, quels fruits en retirons-nous, et comment le faisons-nous profiter? Car qu'est-ce maintenant que la foi des chrétiens; cette foi si pure, si ferme, si généreuse, si agissante dans les Mages; mais dans nous si languis-

santé, mais dans nous si paresseuse et si lente, mais dans nous si stérile et dépouillée de toutes les œuvres qui la doivent accompagner, et qui la vivifient devant Dieu? Or ne craignons-nous point que Dieu ne prononce enfin contre nous le même arrêt qu'il prononça contre les Juifs par la bouche de son Apôtre? *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes: sic enim præcepit nobis Dominus*[1]: Mes frères, leur disoit saint Paul, c'étoit à vous qu'il falloit d'abord annoncer la parole de Dieu, puisque Dieu vous avoit spécialement choisis; mais vous la rejetez, cette divine parole, vous la méprisez, et vous ne voulez pas l'entendre. C'est une parole de vie; mais vous renoncez à cette vie éternelle où elle devoit vous conduire. Le Seigneur donc nous ordonne de porter aux nations le saint Évangile que vous refusez d'embrasser: *Ecce convertimur ad gentes; sic enim præcepit nobis Dominus*. N'avons-nous pas, dis-je, sujet de craindre que Dieu ne nous traite de la sorte; qu'après nous avoir distingués entre les nations, qu'après avoir fait luire sur nous sa lumière, et nous avoir donné la préférence à tant de peuples qu'il a laissés dans les ténèbres, il ne nous enlève le talent qu'il nous

[1] Act. 13.

a confié, et qu'il ne le transporte loin de nous dans des terres étrangères? N'est-ce point déjà même ce qui commence à s'accomplir? Nous entendons parler des merveilles qu'opère la prédication de l'Évangile au-delà des mers; nous voyons partir d'auprès de nous des ministres de Jésus-Christ pour aller cultiver une chrétienté naissante au milieu de l'idolâtrie; le nom du Seigneur est porté aux extrémités du monde. Que votre miséricorde, ô mon Dieu, en soit éternellement bénie, et malheur à nous, si nous avions sur cela d'autres sentiments! Mais, chrétiens, selon la parole expresse du Sauveur des hommes, tandis que les peuples de l'Orient entrent dans le royaume de Dieu, les enfants mêmes du royaume n'en seront-ils point bannis? La ruine des Juifs fit l'abondance et l'élévation des gentils; et la richesse de tant de nations, sur qui Dieu répand ses trésors, ne fera-t-elle point notre pauvreté et notre misère? Si la foi passe en de vastes contrées où elle étoit inconnue, n'est-ce point qu'elle nous quitte, après que nous l'avons si long-temps outragée, si long-temps déshonorée, si long-temps retenue captive dans l'injustice et l'iniquité? Prévenons, mes chers auditeurs, cet affreux châtiment. Ranimons notre foi, et suivons-la: c'est notre guide, c'est notre étoile; ne la perdons jamais de vue. Allons à

Dieu, et n'y allons pas les mains vides. L'encens que nous lui devons présenter, c'est, selon l'explication de saint Grégoire, la ferveur de nos prières; la myrrhe que nous lui devons offrir, c'est, suivant la pensée du même Père, la mortification de nos corps et l'austérité de la pénitence; l'or qu'il attend de nous, ce sont nos bonnes œuvres. Avec cela nous le trouverons aussi-bien que les Mages; et j'ai dit que c'étoit le souverain point de la solide sagesse des élus. Voyons maintenant, dans l'exemple d'Hérode, quelle est l'aveugle sagesse des impies et des réprouvés : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est un oracle de l'Apôtre, et par conséquent un oracle de la vérité éternelle, que la sagesse de ce monde est ennemie de Dieu. Mais comme elle est ennemie de Dieu, cette sagesse mondaine, aussi Dieu en est-il ennemi; et c'est lui-même qui s'en déclare par un de ses prophètes : *Perdam sapientiam sapientium* [1]; Je confondrai la prudence des prudents du siècle. Voilà, dit saint Chrysostôme, les deux caractères de cette fausse sagesse qui règnent parmi les impies, et qui est le principe de leur conduite. Elle s'élève

[1] Cor. I.

contre Dieu, et Dieu la confond; elle fait la guerre à Dieu, et Dieu la réprouve; elle voudroit anéantir Dieu, et Dieu la détruit et l'anéantit. Caractères dont l'opposition même fait la liaison, puisque l'un, comme vous le verrez, est inséparable de l'autre. Elle est ennemie de Dieu, voilà son désordre; et Dieu, par un juste retour, est son plus mortel ennemi, voilà son malheur. Or, je soutiens que jamais ces deux caractères de la sagesse du monde n'ont paru plus visiblement que dans la personne d'Hérode. Car quelle a été la destinée de ce prince, et à quoi sa détestable politique fut-elle occupée? Vous le savez, chrétiens : à former des desseins contre Jésus-Christ, à lui susciter une cruelle persécution, à vouloir l'étouffer dès son berceau, et par la plus abominable hypocrisie, à le chercher en apparence pour l'adorer, mais en effet pour le faire périr. C'est ce que j'appelle le crime de la sagesse du siècle. Et que fit de sa part Jésus-Christ naissant, ou plutôt que ne fit-il pas, pour montrer que cette prétendue sagesse étoit une sagesse maudite et réprouvée? Vous l'avez vu dans l'Évangile : il la troubla, il la rendit odieuse, il apprit à tout l'univers combien elle est vaine et impuissante contre le Seigneur; enfin, il la fit servir malgré elle au dessein de Dieu qu'elle vouloit renverser. Quatre effets sensibles de la jus-

tice divine, qui, par une singulière disposition de la Providence, eurent dans Hérode leur entier accomplissement, et c'est en quoi consiste le châtiment de la politique du monde. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, à l'excellente morale que je prétends tirer de là, et que j'aurai soin d'abréger, pour ne pas passer les bornes du temps qui m'est prescrit.

Hérode, quoique étranger et usurpateur, vouloit régner dans la Judée, et sa passion dominante étoit une damnable ambition à laquelle il sacrifia tout. C'est ce qui le pervertit, ce qui l'aveugla, ce qui l'endurcit, ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Il sut que les Juifs attendoient un nouveau roi, et par une grossière erreur, il crut que ce nouveau roi venoit le déposséder. Il n'en fallut pas davantage pour piquer sa jalousie : sa jalousie inquiète et tyrannique le porta aux derniers excès de la violence et de la fureur, et lui inspira contre le Saint des saints une haine irréconciliable. On lui dit que ce roi qu'il craint, doit être de la maison de David; pour s'assurer donc, ou pour se délivrer de lui, il forme l'affreuse résolution d'exterminer toute la race de David. En vain lui remontre-t-on que celui qu'il veut perdre est le Messie promis par les Prophètes; que c'est lui qui doit sauver et racheter Israël; il renonce à la rédemption

d'Israël plutôt que de renoncer à son intérêt, et il aime mieux qu'il n'y ait point de Sauveur pour lui, que d'avoir un concurrent. Bien loin de se préparer à recevoir ce Messie et à profiter de sa venue, il jure sa ruine : l'arrivée des Mages à Jérusalem lui fait comprendre qu'il est né; il emploie la fourberie et l'imposture pour le découvrir; il feint de vouloir l'adorer, pour l'immoler plus sûrement à sa fortune; et pour en être le meurtrier, il contrefait l'homme de bien. Lorsqu'il se voit trompé par les Mages et frustré de son espérance, il lève le masque, il se livre à la colère et à la rage, et dans son emportement il oublie toute l'humanité. Les prêtres qu'il a assemblés, lui ont répondu que ce roi des Juifs devoit naître dans la contrée de Bethléem : pour ne pas le manquer, il ordonne que dans Bethléem et aux environs, on égorge tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous : pourvu qu'il s'affermisse la couronne sur la tête, il ne compte pour rien de remplir de sang et de carnage tout un pays. Telle fut la source de son désordre : son ambition le rendit jaloux, son ambition le rendit cruel, son ambition le rendit impie, son ambition le rendit fourbe et hypocrite, son ambition en fit un tyran, son ambition en fit non-seulement le plus méchant de tous les hommes, mais le persécuteur d'un Dieu : il est vrai, et c'est ce

qui doit nous faire trembler, quand nous voyons dans cet exemple ce que peut et jusqu'où va une passion, dès qu'elle a pris une fois l'empire sur un cœur.

Mais il est encore vrai que l'ambition d'Hérode n'eut des suites si affreuses, que parce qu'elle fut conduite par les règles d'une politique humaine. Car, si Hérode, dans sa malice, eût été un insensé, un emporté, un homme volage et inconsidéré, il eût été, dans sa malice même, moins opposé à Jésus-Christ, et moins ennemi de Dieu. Sa politique fut comme la consommation de son impiété, et c'est ce qui mit le comble à tous ses vices. C'étoit un sage mondain : et par là, souffrez que je m'exprime ainsi, ce fut un parfait scélérat. Or, ce que vous concevez en lui de plus monstrueux, et ce qui vous fait plus d'horreur, est néanmoins par proportion ce qui se passe tous les jours parmi vous, et ce que vous avez même cent fois détesté dans des sujets plus communs, mais aussi réels. Car ne croyez pas, mes chers auditeurs, qu'Hérode soit un exemple singulier, ni que son péché ait cessé dans sa personne. On voit encore dans le monde des Hérodes et des persécuteurs de Jésus-Christ : peut-être y sont-ils plus obscurs et plus cachés aux yeux des hommes, mais peut-être n'y sont-ils pas moins corrompus, ni moins criminels

devant Dieu ; et ma douleur est d'être obligé de reconnoître que la même impiété se renouvelle sans cesse jusqu'au milieu du christianisme ; que dans le sein de l'Église il se trouve encore des hommes animés du même esprit, et pleins des mêmes sentiments que ce roi infidèle, dont au reste je puis dire, que jamais il n'eût persécuté le Fils de Dieu, s'il l'eût connu comme nous le connoissons. Ce qui m'afflige, c'est de penser que je n'exagère point, quand je parle de la sorte ; et qu'Hérode, dans l'opinion des Pères, ayant été le premier antechrist, il s'en est depuis formé d'autres, dont le nombre croît chaque jour : *Et nunc antichristi multi facti sunt* [1]. Car combien, dans le monde, de faux chrétiens, si j'ose le dire, aussi antechrists qu'Hérode, et d'esprit et de cœur? Expliquons-nous : combien, dans le monde, de faux chrétiens, aussi contraires à Jésus-Christ, aussi opposés à ses maximes, aussi ennemis de son humilité, aussi remplis d'orgueil et de fierté, aussi ambitieux et aussi idolâtres de leur fortune, aussi jaloux de leur rang, aussi prêts à tout sacrifier pour leur grandeur imaginaire? Combien de mondains du caractère d'Hérode, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt ; qui ne connoissent ni foi ni loi, et ne distinguent ni sacré ni profane, quand il s'agit de maintenir cet intérêt ; à

[1] 1 Joan. 2.

qui cet intérêt fait oublier les plus inviolables devoirs, non-seulement de la conscience, mais de la probité et de l'honneur; en qui ce démon de l'intérêt étouffe non-seulement la charité, mais la piété et la compassion naturelle; que l'attachement à cet intérêt rend durs, violents, intraitables; qui, aveuglés par cet intérêt, renoncent sans peine à leur salut, non pas pour un royaume, comme Hérode, mais pour de vaines prétentions? Combien d'hypocrites qui se couvrent aussi bien qu'Hérode, du voile de la religion pour arriver à leurs fins criminelles; qui, sous les apparences d'une trompeuse piété, cachent toute la corruption d'une vie impure et d'un libertinage raffiné? Mais ce que je déplore encore bien plus, combien d'esprits préoccupés et entêtés des erreurs du siècle, qui, à la honte du christianisme qu'ils professent, se font de tout cela une politique, je veux dire, qui, par un renversement de principes, se font de leur ambition même une vertu, une grandeur d'ame, une supériorité de génie; de leur injustice, un talent, un art, un secret de réussir dans les affaires; de leur duplicité, une prudence, une science du monde, une habileté, qui, en suivant le mouvement de leurs plus ardentes passions, se croient souverainement sages, affectent de passer pour tels, se glorifient et s'applaudissent de l'être; qui se moquent de tout

ce que l'Écriture appelle simplicité du juste; qui ne regardent qu'avec mépris la soumission et la patience des gens de bien; qui traitent de foiblesse la conduite d'une ame fidèle, modérée dans ses désirs, occupée à régler son cœur, tranquille dans sa condition et sincère dans sa religion? Car voilà, mon Dieu, les désordres de cette prudence charnelle qui règne dans le monde! Elle n'a pas épargné le Messie que vous y avez envoyé. Dès qu'il a paru, elle s'est élevée contre lui, elle lui a déclaré une guerre ouverte; et depuis tant de siècles elle n'a point cessé de lui susciter des persécuteurs plus dangereux qu'Hérode même. Peut-être en voyez-vous dans cet auditoire. Ah! Seigneur, que ne puis-je les toucher aujourd'hui, et leur imprimer une sainte horreur de l'état où les a réduits la fausse sagesse à laquelle ils se sont abandonnés, et qui les a perdus!

Cependant si la sagesse du monde est ennemie de Dieu, j'ajoute que Dieu n'en est pas moins ennemi; et c'est ici, chrétiens, que je vous demande une attention toute nouvelle. Car que fait Jésus-Christ naissant, pour confondre la malheureuse politique d'Hérode? En premier lieu, il la trouble: *Audiens autem Herodes rex, turbatus est* [1]. Ce Dieu de paix qui venoit pour pacifier le monde, commence par y répandre l'épouvante et la terreur: et comment? voici la merveille: Par

son seul nom, par le seul bruit de sa venue, par le seul doute s'il est né. Chose étrange, dit saint Chrysostôme ! Jésus-Christ ne paroît point encore, il n'a point encore fait de miracles, il n'est pas encore sorti de l'étable de Bethléem ; c'est un enfant couché dans une crèche, qui pleure et qui souffre ; et cependant Hérode est déjà déconcerté : le voilà déjà combattu de mille soupçons et de mille frayeurs ? *Audiens autem Herodes rex, turbatus est* [1]. Quoi qu'il en soit de ce prince, et quel que puisse être le sujet de ses craintes, rien, mes frères, ajoute le même saint docteur, rien n'est plus capable de troubler la paix d'un mondain, que l'idée d'un Dieu pauvre et humble ; surtout, quand avec un esprit et un cœur possédés du monde, il ne laisse pas d'avoir encore un reste de foi, et d'être toujours, quoique très imparfaitement, chrétien. Car c'est alors que l'idée d'un tel Sauveur a quelque chose de bien désolant pour lui et de bien effrayant. Ce reste de foi avec les sentiments et les maximes d'un cœur mondain, ce reste de foi avec une ambition païenne, ce reste de foi avec le désordre d'une passion déréglée, voilà ce qui fait le trouble intérieur d'une ame partagée entre le monde et sa religion. Si l'on ne croyoit point du tout ce mystère de l'humilité d'un Dieu, peut-être seroit-on moins à

[1] Matth. 2.

plaindre : si on le croyoit bien, et que l'on conformât sa vie à sa créance, on jouiroit d'un parfait repos. Mais le croire, quoique foiblement, et d'ailleurs penser, parler, agir comme si on ne le croyoit pas, c'est ce que le mondain prétendu sage n'a jamais accordé, ni n'accordera jamais avec le calme.

Et en effet, quoi qu'on fasse alors pour s'aveugler ou pour se dissiper, pour s'étourdir ou pour s'endurcir, on sent malgré soi un fonds de trouble qui subsiste, et dont on ne peut se défaire. Car au moins est-il vrai que le mondain, avec ce reste de foi, ne peut rentrer dans lui-même sans être alarmé de ces réflexions affligeantes : Si le Dieu qui vient pour me sauver, est tel qu'on m'assure, je suis un impie; si les maximes de ce Dieu sont aussi solides qu'on me le dit, je suis non-seulement un insensé, mais un réprouvé; si je dois être jugé selon son Évangile, il n'y a point de salut pour moi. Or, ces réflexions, dont je défie le plus fier mondain de se pouvoir défendre, doivent l'agiter, pour peu qu'il ait de sens, des plus mortelles inquiétudes. Avec cela, quoiqu'il s'efforce d'étouffer les remords de cette foi qui l'importune, il reconnoît bien par lui-même qu'il n'en peut venir à bout; ou s'il en vient à bout, sa condition pour cela n'en est pas meilleure. Du trouble que lui causoit sa foi, il tombe

dans un autre trouble encore plus déplorable, qui est celui de son incrédulité. Le seul doute, si Jésus-Christ étoit né, fit trembler Hérode : le seul doute d'un mondain, si ces maximes qu'on lui prêche ne sont pas les vrais principes qu'il doit suivre ; le seul doute, s'il ne se trompe pas ; le seul doute sur les risques qu'il court, et dont son libertinage ne le peut garantir, tout cela doit le jeter dans une affreuse confusion de pensées, et former en lui comme un enfer. Ah! disoit le saint homme Job, ce sont deux choses incompatibles que d'être tranquille et rebelle à Dieu : *Quis restitit ei, et pacem habuit* [1] ? Hérode n'y put parvenir : qui le pourra ?

Je n'en ai pas encore dit assez, outre que le Fils de Dieu, dès sa naissance, trouble la politique et la fausse sagesse du monde, il la rend odieuse. Hérode, comme persécuteur de Jésus-Christ, est devenu l'horreur du genre humain. Il a tout sacrifié à son ambition ; mais sa mémoire est en abomination. Il n'a rien épargné pour satisfaire la passion qu'il avoit de régner ; mais c'est pour cela que son règne, au rapport même des historiens profanes, a été un règne monstrueux. Il a cru pour sa sûreté devoir répandre du sang ; mais ce sang répandu criera éternellement contre lui, et Dieu, jusqu'à la fin des siècles, vengera ce

[1] Job. 9.

sang innocent, par le caractère d'ignominie qui se trouve attaché au seul nom d'Hérode, et qui ne s'effacera jamais. Inévitable destinée du sage mondain, qui, malgré lui, se rend odieux en se cherchant lui-même. Qu'y a-t-il en effet de plus odieux dans le monde qu'un homme intéressé, qu'un homme ambitieux et jaloux, c'est-à-dire un homme ennemi par profession de tous les autres hommes, je dis, de tous ceux qui peuvent lui donner quelque ombrage, et s'opposer à ses prétentions; un homme qui n'aime sincèrement personne, et que personne ne peut sincèrement aimer; un homme qui n'a de vues que pour lui-même, et qui rapporte tout à lui-même; un homme qui ne peut voir dans autrui la prospérité sans l'envier, ni le mérite sans le combattre; toujours prêt dans la concurrence à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère en profiter? Qu'y a-t-il, encore une fois, non-seulement de plus haïssable dans l'idée du monde, mais même de plus haï? Or, par là, dit saint Chrysostôme, le monde, tout corrompu qu'il est, se fait lui-même justice; car voilà, par un secret jugement de Dieu, ce que le mondain veut être, et en même temps ce qu'il ne peut souffrir; ce qu'il entretient dans lui-même, et ce qu'il déteste dans les autres: comme si Dieu, ajoute ce Père, se plaisoit à

réprouver la sagesse du monde par elle-même; au lieu que le monde, quoique d'ailleurs plein d'injustice, ne peut s'empêcher néanmoins d'aimer dans les autres l'humilité, d'honorer dans les autres le désintéressement, de respecter dans les autres la droiture, la bonne foi, toutes les vertus, et de rendre hommage par là même à la sagesse chrétienne.

Jésus-Christ fait plus: il apprend à tout l'univers combien la sagesse du monde est vaine et inutile. Hérode a beau chercher le Roi des Juifs, il ne le trouvera pas: il a beau user d'artifice en dissimulant avec les Mages, pour les engager à lui en venir dire des nouvelles, les Mages prendront une autre route, et ne retourneront plus à Jérusalem. Il a beau faire un massacre de tous les enfants qui sont aux environs de Bethléem, celui qu'il cherche n'y sera pas enveloppé. Il en égorgera mille pour un seul; et ce seul dont il veut s'assurer, est celui qui lui échappera: pourquoi? Parce qu'il est écrit qu'il n'y a point de conseil, ni de prudence contre le Seigneur: *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum*[1]. Ainsi, chrétiens, sans parler d'Hérode, jamais le mondain, avec sa prétendue sagesse, ne parvient, ni ne parviendra à la fin qu'il se propose; car il se propose d'être heureux, et jamais il ne le sera.

[1] Prov. 21.

Il sera riche si vous le voulez, comblé d'honneurs si vous le voulez; mais suivant les principes et les règles de la fausse prudence, il n'arrivera jamais au bonheur où il aspire. Or, dès-là sa sagesse n'est plus sagesse, puisqu'elle ne peut le conduire à son but. Vérité aussi ancienne que Dieu même, mais encore plus incontestable depuis que le Fils de Dieu a établi la béatitude des hommes dans des choses où évidemment la sagesse du monde n'est d'aucun usage. Car supposé, comme l'Évangile nous l'enseigne, que la béatitude d'un chrétien consiste à être pauvre de cœur, à souffrir persécution pour la justice, à pardonner les injures; en quoi la prudence du siècle nous peut-elle être désormais utile? Quelle prudence du siècle, dit saint Chrysostôme, faut-il pour tout cela? Usant de cette prudence, quel avantage en tirez-vous, et à quoi vous mènera-t-elle? Si vous vous servez de cette prudence de la chair pour satisfaire vos désirs, vous renoncez à la béatitude du christianisme. Si vous prétendez à la béatitude du christianisme, cette prudence de la chair n'y peut en rien contribuer. Par conséquent elle n'est plus prudence; ou plutôt de prudence qu'elle sembloit être, elle devient folie, puisque bien loin de vous découvrir la véritable félicité et de vous aider à la trouver, elle y devient un obstacle; ce qui faisoit dire à l'Apôtre :

Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus sæculi[1] ?

Enfin, le Sauveur, venant au monde, fait servir malgré elle aux desseins de Dieu la politique même du monde. Car, prenez garde, il falloit que la naissance de Jésus-Christ fût publiée et connue; et c'est la violence et la tyrannie d'Hérode qui la rend publique. Il vouloit éteindre le nom de ce nouveau roi d'Israël; et c'est lui qui le fait connoître. Il vouloit qu'il n'en fût point parlé; et la voie qu'il prend pour cela, est justement le moyen d'en faire parler par toute la terre et dans tous les siècles. Quel bruit en effet, et quel tumulte! que de mouvements différents, et que d'effroi, lorsque tant de victimes innocentes sont impitoyablement arrachées du sein de leurs mères, et immolées devant leurs yeux! Quels cris confus, et quels gémissements se firent entendre de toutes parts! *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus*[2]. Étoit-il possible qu'une action si éclatante demeurât cachée? Étoit-il possible que de la Judée elle ne passât pas bientôt dans les pays voisins, et de là chez les nations les plus éloignées? Étoit-il possible qu'on n'en voulût pas savoir le sujet, et qu'on ne prît pas soin de s'en faire instruire? Et par une conséquence nécessaire, n'étoit-ce pas là de quoi rendre

[1] 1. Cor. 1. — [2] Math. 2.

Jésus-Christ célèbre, et de quoi faire admirer sa puissance, lorsqu'on apprendroit que des Mages et des rois étoient venus l'adorer; qu'Hérode en avoit conçu de la jalousie; que, dans l'excès de sa fureur, il avoit fait les derniers efforts pour perdre cet enfant; et que, malgré tous ses efforts, cet enfant sans armes et sans défense avoit su néanmoins se dérober à ses coups? Sagesse adorable de mon Dieu, c'est ainsi que vous vous jouez de la sagesse des hommes, quand elle se tourne contre vous, et que vous employez à exécuter vos immuables décrets cela même qui devoit, selon nos vues foibles, les arrêter. C'est ainsi que s'accomplit cette menace que vous nous aviez fait entendre par la bouche de votre Apôtre: *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* [1]; Je détruirai la sagesse des sages du siècle, et je la réprouverai. Combien de preuves en a-t-on eues dans les âges précédents, et combien en avons-nous encore dans le nôtre? Combien de fois l'impie, selon le langage de l'Écriture, a-t-il vu retomber sur lui son impiété même; combien de fois s'est-il trouvé, par une secrète disposition de la Providence, engagé et pris dans le piége où il vouloit attirer les autres? Aman vouloit perdre Mardochée et tous les Juifs avec lui; mais courtisan ambitieux, ce

[1] 1. Cor. 1.

sera vous-même qui servirez à l'établissement de cette nation que vous vouliez exterminer; vous-même qui servirez à relever la gloire de cet homme juste que vous vouliez opprimer; vous-même qui périrez, et qui périrez par le même supplice que vous lui aviez préparé. L'orgueilleux veut s'agrandir, et c'est par-là souvent qu'il est dépouillé; le voluptueux veut satisfaire sa passion, et sa passion devient son bourreau, et lui fait souffrir les plus cruelles peines. Effets sensibles de la suprême sagesse de notre Dieu! Mais que n'ai-je le temps de vous développer tant d'autres mystères qui nous sont cachés! mystères profonds, et surtout mystères d'autant plus terribles, qu'ils regardent, non plus la ruine temporelle, mais l'éternelle damnation du sage mondain.

Renonçons, mes chers auditeurs, mais renonçons pour jamais et de bonne foi, à cette sagesse réprouvée qui se cherche elle-même, et qui ne cherche qu'elle-même: en nous cherchant nous-même, nous nous perdons. Je me trompe: en nous cherchant nous-même, nous nous trouvons; mais le plus grand de tous les malheurs pour nous, est de nous trouver nous-même, puisqu'en nous trouvant nous-même, nous ne pouvons trouver que ce que nous sommes; c'est-à-dire que confusion, que désordre, que misère, que péché. Cherchons Dieu, et sans penser à nous, nous nous

trouverons saintement, sûrement, heureusement en Dieu. Cherchons Dieu, et dès cette vie nous trouverons notre souverain bien, qui ne peut être hors de Dieu. Et parce que Dieu ne peut plus être désormais trouvé qu'en Jésus-Christ, à l'exemple des Mages, pour trouver Dieu, cherchons Jésus-Christ. Et parce que Jésus-Christ ne peut être trouvé lui-même que dans les états où il a voulu se réduire pour nous servir de modèle, ne le cherchons point ailleurs; c'est-à-dire, parce que Jésus-Christ ne peut être trouvé que par la voie d'une humilité sincère, d'une obéissance fidèle, d'un véritable renoncement au monde, ne le cherchons point par d'autres voies que celles-là. Aimons-les ces saintes voies, qui nous conduisent à lui; et, puisqu'il n'y a plus d'autre sagesse que la sienne, attachons-nous à cette divine sagesse : étudions-la dans les maximes de ce Sauveur, dans la pureté de sa doctrine et de sa loi, dans la sainteté de ses mystères, dans la perfection de ses exemples. Préférons cette sagesse chrétienne à toute la sagesse du monde, ou plutôt, faisons profession de ne connoître point d'autre sagesse, pour pouvoir dire avec saint Paul : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* [1]. C'est cette sagesse qui nous éclairera, cette sagesse

[1] 1 Cor. 2.

qui nous sanctifiera, cette sagesse qui ſera de nous des hommes parfaits sur la terre, et des bienheureux dans le ciel, où nous conduise, etc.

SERMON

SUR LA

PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Sequebatur autem illum multa turba populi, et mulierum quæ plangebant et lamentabantur illum. Conversus autem ad illas Jesus, dixit : Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros.

Or, il étoit suivi d'une grande multitude de peuple, et de femmes qui se frappoient la poitrine et qui le pleuroient. Et Jésus se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Saint Luc, chap. 23.

SIRE,

EST-IL donc vrai que la Passion de Jésus-Christ, dont nous célébrons aujourd'hui l'auguste, mais le triste mystère, quelque idée que la foi nous en donne, n'est pas l'objet le plus touchant qui doive occuper nos esprits et exciter notre douleur? Est-il vrai que nos larmes peuvent être plus saintement et plus utilement employées qu'à pleurer la mort de l'Homme-Dieu, et qu'un autre devoir, plus pressant et plus nécessaire, sus-

pende, pour ainsi dire, l'obligation qu'une si juste reconnoissance, d'ailleurs, nous impose, de compatir par des sentiments de tendresse aux souffrances de notre divin Rédempteur? Nous ne l'aurions jamais pensé, chrétiens, et c'est néanmoins Jésus-Christ qui nous parle, et qui, pour dernière preuve de la charité la plus généreuse et la plus désintéressée qui fut jamais, allant au Calvaire où il doit mourir pour nous, nous avertit de ne pas pleurer sa mort, et de pleurer toute autre chose que sa mort : *Nolite flere super me, sed super vos flete* [1]. Saint Ambroise, faisant l'éloge funèbre de l'empereur Valentinien le jeune, en présence de tout le peuple de Milan, crut s'être bien acquitté de son ministère, et avoir pleinement satisfait à ce que ses auditeurs attendoient de lui, quand il les exhorta à reconnoître, par le tribut de leurs larmes, ce qu'ils devoient à la mémoire de cet incomparable prince, lequel avoit exposé sa vie et s'étoit comme immolé pour eux : *Solvamus bono principi stipendiarias lacrymas, qui pro nobis etiam vitæ stipendium solvit* [2]. Mais moi, engagé à vous entretenir, dans ce discours, de la sanglante mort d'un Dieu sauveur des hommes, je me vois réduit à vous tenir un langage bien différent, puisqu'au lieu d'emprunter les paroles de saint Ambroise, qui sembloient

[1] Luc. 23. — [2] Ambr.

naturellement convenir à mon sujet, je dois vous dire, au contraire : Non, mes frères, ne donnez point à ce Dieu mourant des larmes qu'il n'exige pas de vous : ces larmes que vous verseriez, sont des larmes précieuses, ayez soin de les ménager ; on vous les demande pour un sujet plus important que tout ce que vous concevez. Non-seulement Jésus-Christ vous permet de ne pas pleurer sa mort, mais il vous le défend même expressément, si de la pleurer est pour vous un obstacle à pleurer un autre mal qui vous touche de bien plus près, et qui est en effet plus déplorable que la mort du Fils même de Dieu. Je sais que toutes les créatures y devinrent, ou y parurent sensibles, que le soleil s'éclipsa, que la terre trembla, que le voile du temple se déchira, que les pierres se fendirent, que les tombeaux furent ouverts, que les cendres des morts se ranimèrent, que toute la terre en fut émue : l'homme seul, encore une fois, est dispensé de ce devoir, pourvu qu'il s'acquitte d'un autre moins tendre en apparence, mais plus solide dans le fond. Laissons donc aux astres et aux éléments, ou, si vous voulez leur associer des créatures intelligentes, laissons aux anges bienheureux le soin d'honorer les funérailles de Jésus-Christ par les marques de leur deuil : ces anges de paix, dit Isaïe, l'ont amèrement pleuré. Pour nous, sur qui Dieu

a d'autres desseins, au lieu de pleurer Jésus-Christ, pleurons avec Jésus-Christ, pleurons comme Jésus-Christ, pleurons ce qui a fait pleurer Jésus-Christ; c'est ainsi que nous sanctifierons nos larmes, et que nous nous les rendrons salutaires. Croix adorable! nous les répandrons devant vous, et vous leur communiquerez cette vertu céleste et ce caractère de sainteté que vous reçûtes en recevant dans vos bras le Saint des saints! Pleins de confiance, nous avons recours à vous, et nous vous disons avec toute l'Église: *O crux! ave.*

Un mal plus grand dans l'idée de Dieu, que la mort même d'un Dieu; un mal plus digne d'être pleuré, que tout ce qu'a enduré le Fils unique de Dieu; un mal auquel nos larmes sont plus légitimement dues, qu'à la passion de l'Homme-Dieu, vous êtes trop éclairés, chrétiens, pour ne le pas comprendre d'abord; c'est le péché. Il n'y avoit dans tous les êtres possibles que le péché qui pût l'emporter sur les souffrances de Jésus-Christ, et justifier la parole de ce Dieu sauveur, lorsqu'il nous dit, avec autant de vérité que de charité: Ne pleurez point sur moi, mais sur vous; *Nolite flere super me, sed super vos.* Pour obéir, chrétiens, à ce commandement que nous fait notre divin maître, et pour profiter d'un si im-

portant avis, ne considérons aujourd'hui le mystère de sa sainte Passion que pour pleurer le désordre de nos péchés, et ne pleurons le désordre de nos péchés que dans la vue du mystère de sa sainte Passion. En effet, si Jésus-Christ avoit souffert indépendamment de notre péché, sa Passion, quelque rigoureuse qu'elle fût pour lui, n'auroit plus rien de si affreux pour nous; et si notre péché n'avoit nulle liaison avec les souffrances de Jésus-Christ, tout péché qu'il est, il nous seroit moins odieux. C'est donc par le péché que nous devons mesurer le bienfait inestimable de la passion du Fils de Dieu; et c'est par le bienfait inestimable de la passion du Fils de Dieu que nous devons mesurer la grièveté du péché; du péché, dis-je, prenez garde à ces trois propositions que j'avance, et qui vont partager ce discours : du péché, qui fut la cause essentielle de la passion de Jésus-Christ; du péché, qui est un renouvellement continuel de la passion de Jésus-Christ; enfin, du péché qui est l'anéantissement de tous les fruits de la passion de Jésus-Christ. En trois mots, passion de Jésus-Christ causée par le péché; passion de Jésus-Christ renouvelée par le péché; passion de Jésus-Christ rendue inutile, et même préjudiciable par le péché : voilà ce qui mérite toutes nos larmes, et ce qui demande toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est quelque chose, chrétiens, de bien prodigieux dans l'ordre de la nature, que ce qui nous y est aujourd'hui représenté par la foi, savoir : un Dieu souffrant ; mais j'ose dire que ce prodige, tout surprenant qu'il est, n'approche pas encore de celui que la même foi nous découvre dans l'ordre de la grâce, quand elle nous met devant les yeux un Dieu pénitent. Telle est néanmoins, (ô profondeur et abîme des conseils de Dieu !) telle est la qualité que le Sauveur du monde a voulu prendre, et qu'il a aussi saintement que constamment soutenue dans tout le cours de son adorable Passion. Tel est le mystère que nous célébrons ; et parce que, selon l'Écriture, la vraie pénitence consiste surtout en deux choses, la contrition, qui nous fait détester le péché, et la satisfaction, qui doit expier le péché ; quand je dis un Dieu pénitent, j'entends un Dieu touché de la contrition la plus vive en vue du péché de l'homme ; j'entends un Dieu satisfaisant aux dépens de lui-même, et dans toute la rigueur de la justice, pour le péché de l'homme ; deux obligations dont l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, s'étoit chargé dès le premier instant de sa vie, et dont vous allez voir s'il s'acquitta

exactement au jour de sa passion. Car voilà les deux états, et comme les deux scènes où je vais produire ce médiateur par excellence entre Dieu et les hommes. Le jardin où il s'affligea, et le Calvaire où il expira : le jardin où il s'affligea, c'est là que je ferai paroître un Dieu contrit et ressentant toute l'amertume du péché : le Calvaire où il expira, c'est là que je vous ferai contempler dans sa personne un Dieu immolé pour la réparation du péché. D'où nous conclurons avec saint Léon, pape, que la passion du Fils de Dieu a été la pénitence universelle, la pénitence publique et authentique, la pénitence parfaite et consommée de tous les péchés des hommes, et que ce sont aussi les péchés des hommes qui l'ont causée. En faut-il davantage pour nous obliger vous et moi à verser des larmes, non pas d'une vaine et stérile compassion, mais d'une efficace et sainte componction? *Nolite flere super me, sed super vos*. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, et commençons par les douleurs intérieures de Jésus-Christ, pour apprendre ce qui doit être pour jamais le sujet de notre douleur.

A peine est-il entré dans le jardin où il alloit prier, qu'il tombe dans une tristesse profonde : *Cœpit contristari*[1]. Le sentiment est si vif, qu'il ne le peut cacher ; il s'en déclare à ses disciples :

[1] Matth. 26.

Tristis est anima mea usque ad mortem [1]. La frayeur le saisit, *cœpit pavere* [2]; l'ennui l'accable, *cœpit tædere* [3]; à force de combattre contre lui-même, il souffre déjà par avance une espèce d'agonie, *factus in agonia* [4]; et par la violence de ce combat, il sue jusqu'à du sang, *factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis* [5]. Que signifie tout cela, demande saint Chrysostôme, dans un Dieu qui étoit la force même, et dont les foiblesses apparentes ne pouvoient être qu'autant de miracles de sa toute-puissante charité? Que craint-il, de quoi se trouble-t-il? pourquoi cet accablement dans une ame qui, jouissant d'ailleurs de la claire vision de Dieu, ne laissoit pas d'être comblée des plus pures joies de la béatitude? pourquoi cette guerre intestine et ce soulèvement de passions dans un esprit incapable d'être mû par d'autres ressorts que ceux de la souveraine raison? Ah! chrétiens, voilà ce que nous avons à bien méditer, et ce que nous ne pouvons trop bien comprendre pour notre édification. Car de dire que le Sauveur du monde s'affligea seulement parce qu'il alloit mourir; que l'ignominie seule de la croix, ou la rigueur du supplice qu'on lui préparoit, lui causèrent ces agitations, ces dégoûts, ces craintes mortelles, ce ne seroit point avoir une assez haute

[1] Matth. 26. — [2] Marc. 14. — [3] *Ibid.* — [4] Luc. 22. — [5] *Ibid.*

idée des passions d'un Dieu. Non, non, mes frères, reprend éloquemment saint Chrysostôme, ce n'est pas là de quoi cette grande ame fut plus troublée. La croix que Jésus-Christ avoit choisie comme l'instrument de notre rédemption, ne lui parut point un objet si terrible. Cette croix, qui devoit être le fondement de sa gloire, ne lui devint point un sujet de honte. Le calice que son Père lui avoit donné, et qui, par cette raison même, lui étoit si précieux, ne fut point ce calice amer dont il témoigna tant d'horreur: et ce qui fit sortir de tous les membres de son corps une sueur de sang, ce ne furent point précisément les approches du mystérieux baptême de sa mort. Car quelque sanglant que dût être ce baptême, il l'avoit lui-même ardemment désiré, il l'avoit recherché avec de saints empressements; il avoit dit à ses apôtres : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor, usquedum perficiatur*[1]! Je dois être baptisé d'un baptême; et qu'il me tarde que ce baptême s'accomplisse! Il y eut donc autre chose que la présence de la mort qui le désola, qui le consterna. Et quoi? je vous l'ai déjà marqué, mes chers auditeurs, mais il me faudroit, Seigneur, pour le bien imprimer et dans les esprits et dans les cœurs de ceux qui m'écoutent, tout le zèle dont vous fûtes con-

[1] Luc. 12.

sumé ; quoi? dis-je : Le péché, le seul de tous les êtres opposé à Dieu, le seul mal capable d'attrister l'Homme-Dieu, et de faire de ce Dieu de gloire un Dieu souffrant et pénitent. Élevez-vous, chrétiens, au-dessus de toutes les pensées humaines, et concevez, encore une fois, cette grande vérité. En voici l'exposition fidèle tirée des Pères de l'Église, mais surtout de saint Augustin.

Car, tandis que les princes des prêtres et les pharisiens tenoient chez Caïphe conseil contre Jésus-Christ, et qu'ils se préparoient à l'opprimer par de fausses accusations et par des crimes supposés, Jésus-Christ lui-même, dans le jardin, humilié et prosterné devant son Père, se considéra, toutefois sans préjudice de son innocence, comme chargé de crimes véritables ; et suivant l'oracle d'Isaïe, qui se vérifia à la lettre, Dieu mit sur lui toutes les iniquités du monde : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* [1]. Or, en conséquence du transport que Dieu fit de nos iniquités sur son Fils adorable, ce juste, qui n'avoit jamais connu le péché, se trouva couvert des péchés de toutes les nations, des péchés de tous les siècles, des péchés de tous les états et de toutes les conditions. Oui, tous les sacriléges qui jamais devoient être commis, et que son infinie

[1] Isaï. 53.

prescience lui fit distinctement prévoir, tous les blasphèmes que l'on devoit proférer contre le Ciel, toutes les abominations qui devoient faire rougir la terre, tous les scandales qui devoient éclater dans l'univers, tous ces monstres que l'enfer devoit produire, et dont les hommes devoient être encore plus les auteurs, vinrent l'affliger en foule et lui servir déjà de bourreaux. Qui nous l'apprend? Lui-même, seul témoin et seul juge de ce qu'il souffrit dans cette cruelle alarme : *Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me* [1]. Car, selon l'interprétation de saint Augustin, c'est personnellement de Jésus-Christ que devoient être entendues ces paroles du psaume : Les douleurs de la mort m'ont environné, et des torrents d'iniquité ont rempli mon ame de trouble. Ce fut donc en vue de ce bienheureux, et, tout ensemble, de ce douloureux moment, que Jérémie, comme prophète, eut droit de dire à Jésus-Christ : *Magna est velut mare contritio tua* [2] : Ah! Seigneur, votre douleur est comme une vaste mer dont on ne peut sonder le fond ni mesurer l'immensité. Ce fut pour grossir et pour enfler cette mer que tous les péchés des hommes, ainsi que parle l'Écriture, entrèrent comme autant de fleuves dans l'ame du Fils de Dieu ; car c'est encore de

[1] Psalm. 17. — [2] Thren. 2.

sa passion et de l'excès de sa tristesse qu'il faut expliquer ce passage : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* [1]. Avec cette différence, qu'au lieu que les fleuves entrant dans la mer s'y confondent et s'y perdent, en sorte qu'il n'est plus possible de les distinguer les uns des autres, ici, tout au contraire, c'est-à-dire, dans cet abîme de péchés et dans cette mer de douleurs dont l'ame du Sauveur fut inondée, il discerna sans confusion et sans mélange toutes les espèces de péchés pour lesquelles il alloit souffrir : les péchés des rois et ceux des peuples, les péchés des riches et ceux des pauvres, les péchés des pères et ceux des enfants, les péchés des prêtres et ceux des laïques. Dans ces torrents d'iniquité, il démêla les médisances et les calomnies, les impudicités et les adultères, les simonies et les usures, les trahisons et les vengeances. Il se représenta, mais avec toute la vivacité de sa pénétratiou divine, les emportements des superbes et des ambitieux, les dissolutions des sensuels et des voluptueux, les impiétés des athées et des libertins, les impostures et les malignités des hypocrites. Faut-il s'étonner si tout cela, suivant la métaphore du Saint-Esprit, ayant formé un déluge d'eaux dans cette ame bienheureuse, elle

[1] Psalm. 68.

en demeura comme absorbée; et si d'ailleurs, dans le serrement de cœur et dans la tristesse que lui causa son zèle pour Dieu, et sa charité pour nous, ce déluge d'eaux fut suivi d'une sueur de sang? *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis* [1].

Voilà, chrétiens, ce que j'appelle la contrition d'un Dieu, et ce qui fut le premier acte de sa pénitence. Est-ce ainsi que nous envisageons le péché, et la douleur que nous en ressentons opère-t-elle en nous par proportion de semblables effets? Entrons aujourd'hui dans le secret de nos consciences; et profitant du modèle que Dieu nous propose, voyons si nos dispositions dans l'exercice de la pénitence chrétienne ont au moins la juste mesure qui en doit faire la validité. Est-ce ainsi, dis-je, que nous considérons le péché? en concevons-nous la même horreur? en perdons-nous le repos de l'ame? en sommes-nous agités et désolés? Ce péché, par l'idée que nous nous en formons, nous est-il un supplice comme à Jésus-Christ? le craignons-nous comme Jésus-Christ, plus que tous les maux du monde? nous réduit-il par ses remords dans une espèce d'agonie? Ah! mes frères, s'écrie saint Chrysostôme, touché de cette comparaison, voilà le grand désordre que nous avons à nous reprocher,

[1] Luc. 22.

et pour lequel nous devons éternellement pleurer sur nous. Un Dieu se trouble à la vue de notre péché, et nous sommes tranquilles; un Dieu s'en afflige, et nous nous en consolons; un Dieu en est humilié, et nous marchons la tête levée; un Dieu en sue jusqu'à l'effusion de son sang, et nous n'en versons pas une larme : c'est ce qui doit nous épouvanter. Nous péchons, et bien loin d'en être tristes jusqu'à la mort, peut-être après le péché insultons-nous encore à la justice et à la providence de notre Dieu, et disons-nous intérieurement comme l'impie : *Peccavi, et quid mihi accidit triste* [1]? J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux? En suis-je moins à mon aise, m'en considère-t-on moins dans le monde, en ai-je moins de crédit et d'autorité? De là cette fausse paix, si directement opposée à l'agonie du Fils de Dieu; cette paix dont on jouit dans l'état le plus affreux, qui est l'état du péché. Quoique ennemis de Dieu, nous ne laissons pas de paroître contents. Non-seulement nous affectons de le paroître, mais nous sommes capables de l'être, jusqu'à pouvoir nous dissiper et nous répandre dans les joies frivoles du siècle : paix réprouvée qui ne peut venir que de la dureté de nos cœurs; paix mille fois plus funeste que toutes les autres peines du péché, et dans un

[1] Eccli. 5.

sens, pire que le péché même. De là cette vaine confiance, si contraire aux saintes frayeurs de Jésus-Christ: confiance présomptueuse qui nous rassure, là où cet Homme-Dieu a tremblé; qui nous fait tout espérer, là où il a cru pour nous devoir tout craindre; qui nous flatte d'une miséricorde, et qui nous promet de la part de Dieu une patience sur laquelle il ne compta point. Miséricorde mal entendue, patience molle et chimérique, qui ne serviroit, et qui, en effet, par l'abus que nous en faisons, ne sert qu'à fomenter dans nous le péché. De là cette hardiesse du pécheur, et, si j'ose user de ce terme, cette effronterie qui ne rougit de rien, et qui paroît si monstrueuse, quand elle est mise en parallèle avec la confusion de Jésus-Christ. En péchant contre Dieu, on n'en est pas moins fier devant les hommes; on soutient le péché avec hauteur; et bien loin de s'en confondre, on s'en glorifie, on s'en applaudit, on s'en élève, on en triomphe. C'est ce qui oblige le Verbe divin à s'anéantir: l'insolence scandaleuse de certains pécheurs ne pouvoit se réparer par d'autres humiliations que celles de Jésus-Christ; l'aveugle témérité de tant de libertins ne pouvoit être expiée par d'autres craintes que celles de Jésus-Christ; l'indifférence de tant d'ames insensibles n'avoit pas besoin d'un moindre remède que la

sensibilité de Jésus-Christ. Afin que Dieu fût satisfait comme il le devoit être, que le péché fût une fois détesté autant qu'il étoit détestable, il falloit qu'une fois on en conçût une douleur proportionnée à sa malice. Or, il n'y avoit que l'Homme-Dieu capable de mettre cette proportion, parce qu'il n'y avoit que lui de capable de connoître parfaitement et dans toute son étendue la malice du péché, et par conséquent il n'y avoit que lui qui pût nous apprendre à haïr le péché. C'est pour cela qu'il est venu, et que, dans les jours de sa vie mortelle, comme dit saint Paul, ayant offert même avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui pouvoit le sauver de la mort, il nous a donné la plus excellente idée de la pénitence chrétienne. Si donc nous apportons encore à ce sacrement des cœurs tièdes, des cœurs froids, des cœurs secs et durs, ne doutons point, mes frères, conclut saint Bernard, que ce ne soit à nous-mêmes que le Sauveur adresse aujourd'hui ces paroles : *Nolite flere super me, sed super vos flete* [1].

En effet, savez-vous ce qui nous condamnera davantage au jugement de Dieu ? Ce ne sont point tant nos péchés, que nos prétendues contritions : ces contritions languissantes, et si peu conformes à la ferveur de Jésus-Christ pénitent; ces con-

[1] Luc. 23.

tritions superficielles, où nous savons si bien conserver toute la liberté de notre esprit, tout l'épanouissement de notre cœur, tout le goût des plaisirs, toutes les douceurs et tous les agréments de la société; ces contritions imaginaires qui ne nous affligent point, et qui, par une suite infaillible, ne nous convertissent point. Si nous agissions par l'esprit de la foi, il ne faudroit qu'un péché, pour déconcerter toutes les puissances de notre ame, pour nous jeter dans le même effroi que Caïn, pour nous faire pousser les mêmes cris qu'Ésaü, quand il se vit exclu de l'héritage et privé de la bénédiction de son père; pour nous faire frémir comme ce roi de Babylone, lorsqu'il aperçut la main qui écrivoit son arrêt: disons mieux, et en un mot, pour nous faire sentir au fond du cœur, selon la parole de l'Apôtre, ce que Jésus-Christ sentit en lui-même: *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [1]. Mais parce que l'habitude du péché a fait peu à peu de nos cœurs des cœurs de pierre, ce qui effraya Jésus-Christ ne nous étonne plus, ce qui excita toutes ses passions ne nous touche plus. Ah! Seigneur, disoit David, et devons-nous dire avec lui, guérissez mon ame: *Sana animam meam* [2]. Mais pour guérir pleinement mon ame, guérissez-la de ses contritions foibles

[1] Philip. 2. — [2] Ps. 40.

et imparfaites, qui rendent ses blessures encore plus incurables, au lieu de les fermer, *Sana contritiones ejus*[1]; guérissez-là, parce qu'au moins elle est ébranlée, *Sana, quia commota est*[2]. Mais ce n'est point assez qu'elle soit ébranlée, il faut qu'elle soit convertie par la force invincible de l'exemple et de la pénitence de son Dieu. Conformons-nous à ce modèle; quelque pécheurs que nous soyons, nous trouverons grâce auprès de Dieu. Ayons toujours ce modèle devant les yeux; la pénitence, dont nous avons si souvent abusé, nous deviendra salutaire. Ce ne sera plus pour nous, comme elle l'a été tant de fois, une pure cérémonie; ce sera un vrai retour, un vrai changement, une vraie conversion. On vous a dit, et il est vrai, que la douleur du péché, pour être recevable dans ce sacrement, devoit avoir des qualités aussi rares que nécessaires; qu'elle devoit être surnaturelle, absolue, sincère, efficace, universelle; que Dieu en devoit être le principe, l'objet et la fin; qu'elle devoit surpasser toute autre douleur, et que, le péché étant le souverain mal, elle devoit nous le faire abhorrer au-dessus de tout autre mal; qu'il n'y avoit point de péché, même possible, qu'elle ne dût exclure, point de tentation qu'elle ne dût avoir la vertu de surmonter, point d'occasion

[1] Ps. 59. — [2] *Ibid.*

qu'elle ne dût nous faire éviter ; et que, manquant d'une seule de ces qualités, ce n'étoit plus qu'une contrition vaine et apparente. Mais je vous dis aujourd'hui que toutes ces qualités ensemble sont comprises dans la contrition de Jésus-Christ; je vous dis que, pour vous assurer d'une contrition solide, d'une contrition parfaite, vous n'avez qu'à vous former sur Jésus-Christ, en vous appliquant ce que Dieu disoit à Moïse : *Inspice, et fac secundum exemplar*[1]. Si ce n'est pas là notre règle, pleurons pour cela même, mes chers auditeurs, et pleurons d'autant plus amèrement, que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous. Insensibles à nos péchés, pleurons au moins notre insensibilité; pleurons de ce que nous ne pleurons pas, et affligeons-nous de ce que nous ne nous affligeons pas. Par là nous pourrons arriver à la véritable contrition, et par là nous commencerons à devenir les imitateurs de la pénitence du Sauveur.

Cependant, outre cette passion intérieure, si je puis parler de la sorte, que lui causa d'abord le péché, en voici une autre dont les sens sont plus frappés, et dont le péché ne fut pas moins le sujet malheureux et le principe. Car du jardin où Jésus-Christ pria, sans m'arrêter présentement à tout le reste, je vais au Calvaire, où il expira :

[1] Exod. 25.

et là, contemplant en esprit ce Dieu crucifié, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, selon l'expression du grand Apôtre, au lieu d'une vie tranquille et heureuse dont il pouvoit jouir, meurt de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse; surpris d'un événement si nouveau, j'ose en demander à Dieu la raison, j'en appelle à sa sagesse, à sa justice, à sa bonté; et tout chrétien que je suis, il s'en faut peu qu'à l'exemple du Juif infidèle, je ne me fasse de ce mystère de ma rédemption un scandale. Et qu'est-ce, en effet, de voir le plus innocent des hommes traité comme le plus criminel, et livré à d'impitoyables bourreaux? Mais Dieu, jaloux de la gloire de ses attributs, et intéressé à détruire un scandale aussi spécieux en apparence, mais dans le fond aussi pernicieux que celui-là, sait bien réprimer ce premier mouvement de mon zèle : et comment? En me faisant connoître que cette mort est la peine de mes péchés; en m'obligeant à confesser que tout ce qui se passe au Calvaire, quelque horreur que j'en puisse concevoir, est justement ordonné, sagement ménagé, saintement et divinement exécuté : pourquoi? parce qu'il ne falloit rien de moins pour punir le péché, et qu'il est vrai, comme l'a remarqué saint Jérôme, que si, dans les trésors de la colère de Dieu, il n'y avoit point eu pour le péché

d'autres châtiments que ceux qu'approuve notre raison, notre raison étant bornée, et le péché, de sa nature, étant quelque chose d'infini, Dieu n'auroit jamais été pleinement satisfait.

Notre erreur, chrétiens, appliquez-vous, s'il vous plait, à ces deux pensées bien dignes de vos réflexions; notre erreur est de considérer aujourd'hui le Sauveur du monde par ce qu'il est en soi, et non par ce qu'il voulut être pour nous; ce qui nous trompe, c'est de regarder sa Passion par rapport aux Juifs, qui n'en ont été que les instruments, et jamais par rapport à Dieu, qui en a été l'agent principal et le souverain arbitre. Je m'explique. Jésus-Christ en soi est le Saint des saints, le bien-aimé du Père, l'objet des complaisances de Dieu, le chef des élus, la source de toutes les bénédictions, la sainteté substantielle et incarnée. Voilà pourquoi notre raison se révolte en le voyant souffrir : mais nous ne prenons pas garde qu'au Calvaire, il cessa, pour ainsi dire, d'être tout cela; et qu'au lieu de ces qualités, qui furent pour un temps obscurcies et comme éclipsées, il se trouva réduit à être, selon le texte de l'Écriture, malédiction pour les hommes, *Factus pro nobis maledictum* [1]; à être la victime du péché, *Propitiatio pro peccatis* [2]; et puisque saint Paul l'a dit, je le dirai après lui,

[1] Galat. 3. — [2] 1 Joan. 2.

et dans le même sens que lui, à être le suppôt du péché, et le péché même : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*[1]. Or, en cet état, remarque saint Chrysostôme, il n'y avoit point de supplice qui ne fût dû à Jésus-Christ : humiliations, outrages, fouets, clous, épines, croix; tout cela, dans le style de l'Apôtre, étoit la solde et le paiement du péché : et puisque le fils de Dieu représentoit alors le péché, et qu'il s'étoit engagé à être traité de son Père comme l'aurait été le péché même, il étoit de l'ordre qu'il essuyât tout ce qu'il a eu à endurer. Le prenant de la sorte, a-t-il trop souffert? Non : sa charité, dit saint Bernard, a été pleine et abondante, mais elle n'a point été prodigue; il s'appelle l'homme de douleurs, mais, répond Tertullien, c'est le nom qui lui convient, puisqu'il est l'homme de péché; nous le voyons déchiré et meurtri de coups, mais entre le nombre des coups qu'il reçoit et la multitude des crimes qu'il expie, il n'y a que trop de proportion : on l'abandonne à des scélérats, barbares et cruels, qui ajoutent à l'arrêt de sa mort tout ce que la rage leur suggère; mais, quoi qu'ils ajoutent à l'arrêt de Pilate, ils n'ajoutent rien à celui de Dieu : on le maltraite et on l'insulte, mais aussi le péché, s'il se produisoit en substance, mérite-

[1] 2. Cor. 5.

roit-il d'être insulté et maltraité; il expire sur la croix, aussi est-ce le lieu où le péché doit être placé. Rectifiez donc, chrétiens, vos sentiments; et tandis que ce divin Agneau est immolé, au lieu de vous préoccuper du mérite de sa sainteté et de ses vertus, souvenez-vous que c'est pour vos désordres secrets et publics qu'on le sacrifie, que c'est pour vos excès, pour vos intempérances, pour vos attachements honteux et vos plaisirs infâmes. Si vous vous le figurez tel qu'il est, chargé de toutes nos dettes, cette flagellation à laquelle on le condamne, n'aura plus rien qui vous choque; ces épines qui le déchirent, ne blesseront plus la délicatesse de votre piété; ces clous dont on lui perce les pieds et les mains, n'exciteront plus votre indignation. Mon péché, direz-vous, en vous accusant vous-même, méritoit toutes ces peines; et puisque Jésus-Christ est revêtu de mon péché, il les devoit toutes porter. Aussi est-ce dans cette vue que le Père Éternel, par une conduite aussi adorable qu'elle est rigoureuse, oubliant qu'il est son Fils, et l'envisageant comme son ennemi (pardonnez-moi toutes ces expressions), se déclara son persécuteur, ou plutôt le chef de ses persécuteurs. Les Juifs se font de leur haine un zèle de religion pour exercer sur son sacré corps tout ce que peut la cruauté : mais la cruauté des Juifs ne suffisoit pas pour

punir un homme tel que celui-ci, un homme couvert des crimes de tout le genre humain ; il falloit, dit saint Ambroise, que Dieu s'en mêlât, et c'est ce que la foi nous découvre sensiblement.

Oui, chrétiens, c'est Dieu même et non point le conseil des Juifs qui livre Jésus-Christ : ce juste, mes frères, leur disoit saint Pierre, ne vous a été remis entre les mains comme coupable, que par un ordre exprès de Dieu et par un décret de sa sagesse : *Definito consilio et præscientia Dei traditum*[1] ; déclaration qu'il faisoit dans leur synagogue, sans craindre qu'ils s'en prévalussent, ni qu'ils en tirassent avantage pour étouffer les remords du déicide qu'ils avoient commis. Il est vrai que les pharisiens et les docteurs de la loi ont poursuivi Jésus-Christ pour le faire mourir; mais ils ne l'ont poursuivi, Seigneur, reprenoit David par un esprit de prophétie, que parce que vous l'avez frappé le premier : *Domine, quem tu percussisti, persecuti sunt*[2]. Jusque-là ils l'ont respecté, jusque-là, quelque animés qu'ils fussent, ils n'ont osé attenter sur sa personne ; mais du moment que vous vous êtes tourné contre lui, et que, déchargeant sur lui votre courroux, vous leur avez donné main-levée, ils se sont jetés sur cette proie innocente et

[1] Act. 2. — [2] Ps. 68.

réservée à leur fureur. Mais par qui réservée, sinon par vous, ô mon Dieu! qui dans leur vengeance sacrilége, trouviez l'accomplissement de la vôtre toute sainte? Car c'étoit vous-même, Seigneur, qui justement changé en un Dieu cruel, faisiez sentir, non plus à votre serviteur Job, mais à votre Fils unique, la pesanteur de votre bras. Depuis long-temps vous attendiez cette victime; il falloit réparer votre gloire et satisfaire votre justice : vous y pensiez; mais ne voyant dans le monde que de vils sujets, que des têtes criminelles, que des hommes foibles dont les actions et les souffrances ne pouvoient être d'aucun mérite devant vous, vous vous trouviez réduit à une espèce d'impuissance de vous venger. Aujourd'hui vous avez de quoi le faire pleinement; car voici une victime digne de vous, une victime capable d'expier les péchés de mille mondes, une victime telle que vous la voulez, et que vous le méritez. Ce Sauveur attaché à la croix est le sujet que votre justice rigoureuse s'est elle-même préparé. Frappez maintenant, Seigneur, frappez : il est disposé à recevoir vos coups; et sans considérer que c'est votre Christ, ne jetez plus les yeux sur lui que pour vous souvenir qu'il est le nôtre, c'est-à-dire qu'il est notre hostie, et qu'en l'immolant, vous satisferez cette divine haine dont vous haïssez le péché.

Dieu ne se contente pas de le frapper, il semble vouloir le réprouver, en le délaissant et l'abandonnant au milieu de son supplice : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[1] ? Ce délaissement et cet abandon de Dieu est en quelque sorte la peine du dam, qu'il falloit que Jésus-Christ éprouvât pour nous tous, comme dit saint Paul. La réprobation des hommes auroit été encore trop peu de chose pour punir le péché dans toute l'étendue de sa malice : il falloit, s'il m'est permis d'user de ce terme, mais vous en pénétrez le sens, et je ne crains pas que vous me soupçonniez de l'entendre selon la pensée de Calvin ; il falloit que la réprobation sensible de l'Homme-Dieu remplît la mesure de la malédiction et de la punition qui est due au péché. Vous avez dit, Prophète, que vous n'aviez jamais vu un juste délaissé, *Non vidi justum derelictum*[2] ; mais en voici un exemple mémorable que vous ne pouvez désavouer, Jésus-Christ, abandonné de son Père céleste, et pour cela n'osant presque plus le réclamer sous le nom de Père, et ne l'appelant que son Dieu : *Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Toutefois ne vous en scandalisez pas, puisque après tout il n'y a rien dans ce procédé de Dieu qui ne soit selon les règles de l'équité. Non, conclut saint Augustin, il n'y eut jamais de mort,

[1] Matth. 27. — [2] Psalm. 36.

ni plus juste, ni plus injuste tout ensemble, que celle du Rédempteur : plus injuste par rapport aux hommes, qui en furent les exécuteurs ; plus juste par rapport à Dieu, qui en a porté la sentence. Imaginez-vous, mes chers auditeurs, c'est la réflexion de l'abbé Rupert, dont vous serez peut-être surpris, mais qui, dans la doctrine des théologiens, est d'une vérité certaine ; imaginez-vous que c'est aujourd'hui singulièrement et souverainement le jour prédit par les oracles de toutes les Écritures, je veux dire le jour de la vengeance du Seigneur : *Dies ultionis Domini* [1]. Car ce n'est point dans le jugement dernier que notre Dieu, offensé et irrité, se satisfera en Dieu ; ce n'est point dans l'enfer qu'il se déclare plus authentiquement le Dieu des vengeances ; c'est au Calvaire : *Deus ultionum Dominus* [2]. C'est là que sa justice vindicative agit librement et sans contrainte, n'étant point resserrée, comme elle l'est ailleurs, par la petitesse du sujet à qui elle se fait sentir : *Deus ultionum libere egit* [3]. Tout ce que les damnés souffriront n'est qu'une demi-vengeance pour lui ; ces grincements de dents, ces gémissements et ces pleurs, ces feux qui ne doivent jamais s'éteindre, tout cela n'est rien ou presque rien en comparaison du sacrifice de Jésus-Christ mourant.

[1] Isai. 34. — [2] Psalm. 93. — [3] *Ibid.*

Voilà, mes chers auditeurs, ce que le péché coûte à un Dieu : mais que nous a-t-il coûté jusques à présent à nous-mêmes? et dans la monstrueuse opposition qui se trouve là-dessus entre lui et nous, entre lui tout saint qu'il est, et nous tout coupables que nous sommes, n'a-t-il pas bien droit de nous dire? Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous : *Nolite flere super me, sed super vos flete.* Car n'est-ce pas le plus déplorable renversement, de voir des coupables épargnés, tandis que le juste fait pénitence et une sévère pénitence; des pécheurs ménagés et flattés, tandis que l'innocent est sacrifié; le péché même dans l'honneur et dans les délices, tandis, si je puis ainsi parler, que la ressemblance du péché est dans l'opprobre et dans les tourments? Toutefois, hommes du siècle, hommes délicats et sensuels, c'est le triste parallèle qui se présente ici à vos yeux, et qui doit vous couvrir de confusion. Il meurt cet agneau sans tache, ce Dieu qui pour nous s'est fait la victime du péché; et il meurt, comment? déchiré et ensanglanté, couronné d'épines et attaché à une croix. Et vous, dignes de tous les fléaux et de tous les châtiments du Ciel, comment vivez-vous? tranquilles et recherchant toutes les commodités, jouissant de toutes les aises, goûtant toutes les douceurs de votre condition. Ah! Seigneur, puisque le péché, ce

monstre que l'enfer a formé contre vous, vous a causé la mort, et la mort de la croix, ce seroit assez à des cœurs reconnoissants pour concevoir contre lui toute la haine dont ils sont capables! mais vous nous ordonnez de ne pas verser nos pleurs sur vous, et de ne les répandre que sur nous-même; et puisque le péché nous cause la mort à nous-même, non point comme à vous une mort naturelle et temporelle, mais une mort spirituelle, une mort éternelle, que ne devons-nous point employer pour le détruire? Cependant, au lieu de travailler à le détruire dans nous, nous l'y entretenons, nous l'y nourrissons, nous l'y laissons dominer avec empire! Y a-t-il maintenant quelque pénitence dans le christianisme, ou s'il y en a, quelle est la pénitence des chrétiens, et à quoi se réduit-elle? Est-ce une pénitence qui châtie le corps, une pénitence qui mortifie les sens, une pénitence qui crucifie la chair? Vous le savez, mes chers auditeurs; et ce qui doit encore plus sensiblement vous toucher, c'est de voir la passion de Jésus-Christ, non plus seulement causée par le péché, mais renouvelée par le péché, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

Il faut que la passion de Jésus-Christ, quelque douloureuse et quelque ignominieuse qu'elle nous paroisse, ait été néanmoins pour Jésus-Christ même un objet de complaisance, puisque cet Homme-Dieu, par un secret merveilleux de sa sagesse et de son amour, a voulu que le mystère en fût continué et solennellement renouvelé dans son Église jusqu'à la dernière consommation des siècles. Car qu'est-ce que l'Eucharistie, qu'un renouvellement perpétuel de la passion du Sauveur? et qu'a prétendu le Sauveur en l'instituant, sinon que tout ce qui se passa au Calvaire, non-seulement se représentât, mais s'accomplît sur nos autels? C'est-à-dire, que lui-même, faisant encore aujourd'hui la fonction de victime, y est de nouveau à tous moments sacrifié, comme s'il ne lui suffisoit pas d'avoir une fois souffert, à moins que sa charité, aussi puissante qu'elle est ingénieuse, n'eût donné à ses adorables souffrances ce caractère de perpétuité qu'elles ont dans le sacrement, et qui nous le rend si salutaire. Voilà ce qu'a inventé l'amour d'un Dieu; mais, voici, chrétiens, ce qui est arrivé par la malice des hommes: c'est qu'en même temps que Jésus-Christ, dans le sacrement de son corps, renou-

velle d'une manière toute miraculeuse sa sainte Passion, les hommes, faux imitateurs, ou plutôt indignes corrupteurs des œuvres de Dieu, ont trouvé moyen de renouveler cette même Passion, non-seulement d'une manière profane, mais criminelle, mais sacrilége, mais pleine d'horreur. Ne vous imaginez pas que je parle en figure. Plût au Ciel, chrétiens, que ce que je vais vous dire ne fût qu'une figure, et que vous eussiez droit de vous inscrire aujourd'hui contre les expressions terribles dont je suis obligé de me servir! Je parle dans le sens littéral, et vous devez être d'autant plus touché de ce discours, que si les choses que j'avance vous semblent outrées, c'est par vos excès qu'elles le sont, et nullement par mes paroles. Oui, mes chers auditeurs, les pécheurs du siècle, par les désordres de leur vie, renouvellent dans le monde la sanglante et tragique passion du Fils de Dieu; je veux dire, que les pécheurs du siècle causent au Fils de Dieu, dans l'état même de sa gloire, autant de nouvelles Passions, qu'ils lui font d'outrages par leurs actions; et pour vous en former l'idée, appliquez-vous, et dans ce tableau qui vous surprendra, reconnoissez ce que vous êtes pour pleurer amèrement sur vous : *Nolite flere super me, sed super vos*. Que voyons-nous dans la passion de Jésus-Christ? Un Dieu trahi et abandonné par

de lâches disciples, un Dieu persécuté par des pontifes et des prêtres hypocrites, un Dieu raillé et moqué dans le palais d'Hérode par des courtisans impies; un Dieu mis en parallèle avec Barabbas, et à qui Barabbas est préféré par un peuple aveugle et inconstant; un Dieu exposé aux insultes du libertinage, et traité de roi imaginaire par une troupe de soldats également barbares et insolents; enfin, un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux: car voilà en abrégé ce qu'il y eut de plus humiliant et de plus cruel dans la mort du Sauveur du monde. Or, dites-moi si ce n'est pas là en effet et à la lettre ce qui s'offre encore présentement à notre vue, et de quoi nous sommes tous les jours témoins. Reprenons, et suivez-moi.

Un Dieu trahi et abandonné par de lâches disciples: telle a été, ô divin Sauveur! votre destinée. Ce n'étoit pas assez que les apôtres, ces premiers hommes que vous aviez choisis pour être à vous, au préjudice du plus saint engagement, vous eussent délaissé dans la dernière scène de votre vie; que l'un d'eux vous eût vendu, l'autre renoncé, tous généralement déshonoré par une fuite qui fut peut-être la plus sensible de toutes les plaies que vous ressentîtes en mourant. Il a fallu que cette plaie se rouvrît par un million d'infidélités plus scandaleuses; il a fallu que, dans tous les

siècles du christianisme, on vît des hommes portant le caractère de vos disciples, et n'ayant pas la résolution de le soutenir; des chrétiens prévaricateurs et déserteurs de leur foi; des chrétiens honteux de se déclarer pour vous, n'osant paroître ce qu'ils sont, renonçant au moins extérieurement à ce qu'ils ont professé, fuyant lorsqu'il faudroit combattre; en un mot, des chrétiens de cérémonie, prêts à vous suivre jusqu'à la cène et dans la prospérité, tandis qu'il ne leur en coûte rien, mais déterminés à vous quitter au moment de la tentation. C'est pour vous et pour moi, mes chers auditeurs, que je dis ceci; et voilà ce qui doit être le sujet de notre douleur.

Un Dieu mortellement persécuté par des pontifes et des prêtres hypocrites. N'entrons pas, chrétiens, dans la discussion de cet article, dont votre piété seroit peut-être scandalisée, et qui pourroit affoiblir ou intéresser le respect que vous devez aux ministres du Seigneur. C'est à nous, mes frères, à méditer aujourd'hui cette vérité dans l'esprit d'une sainte componction, à nous consacrés au ministère des autels, à nous prêtres de Jésus-Christ, et que Dieu a choisis dans son Église pour être les dispensateurs de ses sacrements. Il ne me convient pas de vous faire ici des remontrances, et je dirois avec bien plus de raison que saint Jérôme: *Absit hoc a me, ut*

de his judicem, qui apostolico gradui succedentes, Christi corpus sacro ore conficiunt; non est hoc humilitatis meæ. A Dieu ne plaise que j'entreprenne de juger ceux dont la bouche a la vertu de produire le corps de Jésus-Christ : cela n'est pas du devoir de l'humilité, à laquelle ma condition m'engage; surtout parlant, comme je fais, devant plusieurs ministres dont la vie irrépréhensible contribue tant à l'édification des peuples : je n'ai garde, encore une fois, de me faire le juge, beaucoup moins le censeur de leur conduite. Mais quand ce ne seroit que pour reconnoître les grâces dont Dieu vous prévient, par l'opposition de l'affreux aveuglement où il permet que d'autres tombent, souvenez-vous que les prêtres et les princes des prêtres sont ceux que l'Évangéliste nous marque comme les auteurs de la conjuration formée contre le Sauveur du monde, et de l'attentat commis contre lui : souvenez-vous que ce scandale est, de notoriété publique, ce qui se renouvelle encore tous les jours dans le christianisme : souvenez-vous, mais avec crainte et avec horreur, que les plus grands persécuteurs qu'ait Jésus-Christ, ne sont pas les laïques libertins, mais les mauvais prêtres, et qu'entre les mauvais prêtres, ceux dont la corruption et l'iniquité est couverte du voile d'hypocrisie, sont encore ses plus dangereux et

ses plus cruels ennemis. L'envie, déguisée sous le nom de zèle et colorée du spécieux prétexte de l'observance de la loi, fut le premier mobile de la persécution que suscitèrent au Fils de Dieu les pharisiens et les pontifes; craignons que ce ne soit encore la même passion qui nous aveugle. Malheureuse passion, s'écrie saint Bernard, qui répand le venin de sa malignité jusque sur le plus aimable des enfants des hommes, et qui n'a pu voir un Dieu sur la terre sans le haïr. Envie non-seulement de la prospérité et du bonheur, mais, ce qui est encore plus étrange, du mérite et de la perfection d'autrui : passion lâche, honteuse, qui, non contente d'avoir causé la mort de Jésus-Christ, continue à le persécuter, en déchirant son corps mystique, qui est l'Église, en divisant ses membres qui sont les fidèles, en étouffant dans les cœurs la charité qui en est l'esprit. Car voilà, mes frères, la tentation subtile dont nous avons à nous défendre, et à laquelle il ne nous est que trop ordinaire de succomber.

Un Dieu raillé et moqué dans le palais d'Hérode par des courtisans impies. Ce fut sans doute un des plus sensibles affronts que reçut Jésus-Christ; mais ne croyez pas, chrétiens, que l'impiété en soit demeurée là : elle a passé de la cour d'Hérode, de ce prince sans religion, dans celles

même des princes chrétiens; et le Sauveur n'y est-il pas encore aujourd'hui un sujet de raillerie pour tant d'esprits libertins qui les composent? On l'y adore extérieurement; mais, au fond, comment y regarde-t-on ses maximes? quelle idée y a-t-on de son humilité, de sa pauvreté, de ses souffrances? la vertu n'y est-elle pas presque toujours inconnue, ou méprisée; et quel autre parti y a-t-il à prendre pour elle, que de s'y cacher ou d'en sortir? Ce n'est point un zèle emporté qui me fait parler de la sorte: c'est ce que vous ne voyez que trop souvent, chrétiens; c'est ce que vous sentez peut-être dans vous-même; et pour peu de réflexion que vous fassiez sur la manière dont on se gouverne à la cour, vous ne trouverez rien dans ce que je dis, qui ne se confirme par mille exemples, et dont vous ne soyez quelquefois malheureusement complices. Hérode avoit souhaité avec ardeur de voir Jésus-Christ; la réputation que lui avoient acquise tant de miracles, piquoit la curiosité de ce prince; et il ne doutoit point qu'un homme qui commandoit à toute la nature, ne fît quelque coup extraordinaire pour se dérober à la persécution de ses ennemis. Mais le Fils de Dieu, qui n'avoit pas épargné les prodiges pour le salut des autres, les épargna pour lui-même, et ne voulut pas dire une seule parole pour son propre salut: il con-

sidéra Hérode et ses courtisans comme des profanes, avec qui il ne crut pas qu'il dût avoir aucun commerce; et il aima mieux passer pour un insensé, que de contenter la fausse sagesse du siècle. Comme son royaume n'étoit pas de ce monde, ainsi qu'il le fit entendre à Pilate, *Regnum meum non est de hoc mundo*, ce n'étoit pas à la cour qu'il prétendoit s'établir : il savoit trop bien que sa doctrine ne pouvoit être goûtée dans un lieu où l'on ne suit que les règles d'une politique mondaine, et que tous les miracles qu'il y eût pu faire, n'eussent pas été capables de gagner des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes, et entêtés de leur grandeur. L'on ne respire dans cette région corrompue qu'un certain air de vanité, l'on n'y estime que ce qui a de l'éclat, l'on n'y parle que d'élévation; et de quelque côté qu'on jette les yeux, l'on n'y voit rien, ou qui ne flatte, ou qui n'allume les désirs ambitieux du cœur de l'homme. Quelle apparence donc que Jésus-Christ, le plus humble de tous les hommes, pût être écouté là où règne le faste et l'orgueil? S'il eût apporté avec lui des honneurs et des richesses, il eût trouvé des partisans auprès d'Hérode, et il en trouveroit encore partout ailleurs; mais ne prêchant à ses disciples que le renoncement au monde et à soi-même, ne nous étonnons pas qu'on lui ait marqué tant

de mépris. Et telle est la prédiction qu'avoit faite de lui le saint homme Job, et qui devoit s'accomplir après lui dans la personne de tous les justes : *Deridetur justi simplicitas* [1]. En effet, mes chers auditeurs, vous le savez, quelque vertu et quelque mérite que l'on ait, ce n'est point assez pour être considéré à la cour. Entrez-y, et n'y paroissez avec Jésus-Christ que revêtu de la robe d'innocence, n'y marchez avec Jésus-Christ que par la voie de la simplicité, n'y parlez avec Jésus-Christ que pour rendre témoignage à la vérité, et vous verrez si vous y serez autrement traités que Jésus-Christ. Pour y être bien reçu, il faut de la pompe et de l'éclat. Pour s'y maintenir, il faut de l'artifice et de l'intrigue.. Pour y être favorablement écouté, il faut de la complaisance et de la flatterie. Or, tout cela est opposé à Jésus-Christ ; et la cour étant ce qu'elle est, c'est-à-dire le royaume du prince du monde, il n'est pas surprenant que le royaume de Jésus-Christ ne puisse s'y établir. Mais malheur à vous, princes de la terre, reprend Isaïe, malheur à vous, hommes du siècle, qui méprisez cette sagesse incarnée ; car elle vous méprisera à son tour ; et le mépris qu'elle fera de vous est quelque chose pour vous de bien plus terrible que le mépris que vous faites d'elle ne

[1] Job. 12.

lui peut être préjudiciable : *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris* [1] ?

Un Dieu mis en parallèle avec Barabbas, et à qui Barabbas est préféré par un peuple aveugle et inconstant. Combien de fois avons-nous fait à Jésus-Christ le même outrage que lui fit le peuple juif? Combien de fois, après l'avoir reçu comme en triomphe dans le sacrement de la communion, séduits par la cupidité, n'avons-nous pas préféré à ce Dieu de gloire ou un plaisir, ou un intérêt, que nous recherchions au préjudice de sa loi? Combien de fois, partagés entre la conscience qui nous gouvernoit, et la passion, qui nous corrompoit, n'avons-nous pas renouvelé ce jugement abominable, cette indigne préférence donnée à la créature au-dessus même de notre Dieu? Prenez garde, chrétiens, à cette application, elle est de saint Chrysostôme; et si vous la concevez bien, il est difficile que vous n'en soyez pas touchés. La conscience, qui, malgré nous, préside en nous comme juge, nous disoit intérieurement : Que vas-tu faire? voilà ton plaisir d'une part, et ton Dieu de l'autre : pour qui des deux te déclares-tu? car tu ne peux sauver l'un et l'autre tout ensemble; il faut perdre ton plaisir ou ton Dieu, et c'est à toi à décider : *Quem vis tibi de duobus dimitti?* Et la passion, qui s'étoit en nous

[1] Isai. 33.

rendue la maîtresse de notre cœur, par une monstrueuse infidélité, nous faisoit conclure : Je veux mon plaisir. Mais que deviendra donc ton Dieu, répliquoit secrètement la conscience, et qu'en ferai-je, moi qui ne puis pas m'empêcher de soutenir ses intérêts contre toi? *Quid igitur faciam de Jesu* [1]*?* Qu'il en soit de mon Dieu ce qui pourra, répondoit insolemment la passion; je veux me satisfaire, et la résolution en est prise. Mais sais-tu bien, insistoit la conscience par ses remords, qu'en t'accordant ce plaisir, il faut qu'il en coûte à ton Dieu de mourir encore une fois, et d'être crucifié dans toi-même? Il n'importe, qu'il soit crucifié, pourvu que je me contente : *Crucifigatur* [2]. Mais encore, quel mal a-t-il fait, et quelle raison as-tu de l'abandonner de la sorte? *Quid enim mali fecit?* Mon plaisir, c'est ma raison; et puisque mon Dieu est l'ennemi de mon plaisir, et que mon plaisir le crucifie, je le redis : Qu'il soit crucifié : *Crucifigatur*. Car voilà, mes chers auditeurs, ce qui se passe tous les jours dans les consciences des hommes, et ce qui s'est passé dans vous et dans moi, autant de fois que nous sommes tombés dans le péché qui cause la mort à Jésus-Christ, aussi-bien qu'à notre ame; voilà ce qui fait la grièveté et la malice de ce péché. Je sais qu'on ne parle pas toujours,

[1] Matth. 27. — [2] *Ibid.*

qu'on ne s'explique pas toujours en des termes si exprès et d'une manière si sensible ; mais après tout, sans s'expliquer si distinctement et si sensiblement, il y a un langage du cœur qui dit tout cela. Car, du moment que je sais que ce plaisir est criminel et défendu de Dieu, je sais qu'il m'est impossible de le désirer, impossible de le rechercher sans perdre Dieu ; et par conséquent je préfère ce plaisir à Dieu, dans le désir que j'en forme et dans la recherche que j'en fais. Or, cela suffit pour justifier la pensée de saint Chrysostôme, et la doctrine des théologiens sur la nature du péché mortel.

Un Dieu exposé aux insultes, et traité de roi chimérique par une troupe de faux adorateurs : quel spectacle, chrétiens ! Jésus-Christ, le Verbe éternel, couvert d'une pauvre robe de pourpre, un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête, livré à une insolente soldatesque, qui fait de celui que les anges adorent en tremblant, selon l'expression de Clément Alexandrin, un roi de théâtre : *Scenam Deum facitis* [1]. Ils fléchissent le genou devant lui, et, par la plus sanglante dérision, ils lui arrachent le roseau qu'il tient, pour lui en frapper la tête : image trop naturelle de tant d'impiétés qui se commettent tous les jours durant la célébration du plus auguste

[1] Clem. Alex.

de nos mystères. Le Sauveur du monde y est caché sous les espèces du sacrement, mais sous ces mêmes espèces qui le couvrent il est toujours Dieu, et par conséquent toujours digne de nos adorations. Or, quels hommages lui rendons-nous ? Il ne faut point ici des raisonnements étudiés pour nous l'apprendre : ouvrons les yeux, voyons ce qui se passe autour de nous, et reconnoissons avec douleur un des plus grands désordres du christianisme. Je ne suis point surpris que ses bourreaux l'aient comblé d'ignominies et d'opprobres : ils le regardoient comme un criminel chargé de la haine publique et ennemi de la nation. Mais vous, chrétiens, vous ne pouvez ignorer qu'il est votre Dieu, et présent sous les symboles mystérieux qui le dérobent à votre vue. S'il y paroissoit avec toute sa majesté, et tel qu'il se fera voir dans son second avénement, vous en seriez saisis de frayeur; cependant, dit saint Bernard, plus il se fait petit, plus est-il digne de nos respects, puisque c'est son amour et non la nécessité qui le réduit dans cet état d'anéantissement. Mais il semble que vous preniez plaisir à détruire son ouvrage, en opposant votre malice à sa bonté; vous l'insultez jusque sur le trône de sa grâce, et pour me servir des paroles de l'Apôtre, vous ne craignez pas de fouler aux pieds le sang du nouveau Testament.

Car en vérité, que faites-vous autre chose par tant d'irrévérences et tant de scandales qui déshonorent également et le sanctuaire où vous entrez, et le Dieu qui y est renfermé? Ah! mes frères, je pourrois bien maintenant demander à la plupart des chrétiens ce que saint Bernard leur demandoit de son temps : *Vide jam quid de Deo tuo sentias* [1] ? Que pensez-vous de votre Dieu, et quelle idée en avez-vous conçue? S'il tenoit dans votre esprit le rang qu'il y doit avoir, vous porteriez-vous devant lui à de telles extrémités? iriez-vous à ses pieds l'insulter? car j'appelle insulter Jésus-Christ, venir à la face des autels se distraire, se dissiper, parler, converser, troubler les sacrés mystères par des ris immodestes et par des éclats. J'appelle insulter la majesté de Jésus-Christ, demeurer en sa présence dans des postures immodestes, et avec aussi peu de retenue que dans une place publique. J'appelle insulter l'humilité de Jésus-Christ, étaler avec ostentation et à ses yeux tout le luxe et toutes les vanités du monde. J'appelle insulter la sainteté de Jésus-Christ, apporter auprès de son tabernacle, et dans sa sainte maison, une passion honteuse que l'on y entretient, et que l'on y allume tout de nouveau par des regards libres, par des désirs sensuels, par les discours les plus dissolus, et

[1] Bern.

quelquefois par les plus sacriléges abominations. Dieu se plaignoit autrefois de l'infidélité de son peuple, en lui disant par la bouche de son Prophète : Vous avez profané mon saint nom : *Polluistis nomen sanctum meum* [1]. Mais, ce n'est pas seulement son nom que nous profanons, c'est son corps, c'est son sang, ce sont ses mérites infinis, c'est sa divinité même, c'est tout ce qu'il y a dans lui de plus respectable et de plus grand. Toutefois ne vous y trompez pas ; car le Seigneur aura son tour, et justement piqué de tant d'injures, il ne les laissera pas impunies, mais il saura s'en venger, en vous couvrant d'une éternelle confusion.

Enfin, chrétiens, un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux, dernier effet de la cruauté des hommes sur la personne innocente du Fils de Dieu. C'étoit au pied de cette croix où nous le voyons attaché, que la justice de son Père l'attendoit depuis quatre mille ans. Ainsi il la regarda, quelque affreuse qu'elle fût, comme un objet de complaisance, parce qu'il y trouvoit la réparation de la gloire divine et la punition de nos offenses. Mais autant que cette première croix eut de charmes pour lui, autant a-t-il d'horreur de celle que nos péchés lui dressent tous les jours. Aussi, disoit saint Augustin, ce n'est point de la

[1] Ezech. 36.

rigueur de celle-là qu'il se plaint, mais la dureté et la pesanteur de celle-ci lui paroît insoutenable: *Cur me graviorum criminum tuorum cruce, quam illa in qua pependeram, afflixisti*[1]? Il savoit que sa croix, tout ignominieuse qu'elle étoit, passeroit du Calvaire, comme parle même saint Augustin, sur la tête des empereurs. Il prévoyoit que sa mort seroit le salut du monde, et que son Père rendroit un jour ses opprobres si glorieux, qu'ils deviendroient l'espérance et le bonheur de toutes les nations. Mais dans cette autre croix, où nous l'attachons nous-même par le péché, qu'y a-t-il, et que peut-il y avoir pour lui de consolant? il y voit son amour méprisé, ses grâces rejetées, d'indignes créatures préférées au Créateur. Si donc le soleil se cacha pour n'éclairer pas l'action barbare de ses ennemis qui le crucifièrent, de quelles ténèbres, pécheur, ne devroit-il pas se couvrir à la vue de vos déréglements et de vos excès? Car c'est par là, comprenez-le une fois, si vous ne l'avez pas encore assez bien compris, c'est par là, mon cher auditeur, que vous renouvelez sans cesse toute la passion de Jésus-Christ. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Paul dans l'épître aux Hébreux : *Rursum crucifigentes sibimet ipsis Filium Dei, et ostentui habentes*[2]. Comme si ce grand apôtre s'expliquoit

[1] August. — [2] Hebr. 6.

de la sorte : Ne croyez pas, mes frères, qu'il n'y ait eu que les Juifs qui aient trempé leurs mains dans le sang du Sauveur; vous êtes complices de ce déicide : et par où? Par vos impiétés, par vos sacriléges, par vos impudicités, par vos jalousies, vos ressentiments, vos inimitiés, vos vengeances, par tout ce qui corrompt votre cœur, et qui le soulève contre Dieu : *Rursum crucifigentes sibimet ipsis Filium Dei, et ostentui habentes.* N'est-il donc pas juste qu'en pleurant sur Jésus-Christ, vous pleuriez encore plus sur vous-mêmes, puisque vous n'êtes pas seulement les auteurs de sa mort, mais que vos péchés en détruisent encore, par rapport à vous, tout le mérite, et vous la rendent inutile et même préjudiciable, comme il me reste à vous faire voir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Qu'il y ait des hommes, et des hommes chrétiens, à qui, par un jugement secret de Dieu, la passion de Jésus-Christ, toute salutaire qu'elle est, devienne inutile, c'est une vérité trop essentielle dans notre religion pour être ignorée, et trop funeste pour n'être pas le sujet de notre douleur. Quand le Sauveur, du haut de sa croix, prêt à rendre l'ame, poussa ce cri vers le ciel,

Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me [1]? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? il n'y eut personne qui ne crût que la violence des tourments lui arrachoit cette plainte; et peut-être nous-mêmes le croyons-nous encore. Mais le grand évêque Arnould de Chartres, pénétrant plus avant dans les pensées et dans les affections de ce Dieu mourant, dit avec bien plus de raison, que la plainte de Jésus-Christ à son Père vint du sentiment dont il fut touché en se représentant le peu de fruit que produiroit sa mort; en considérant le petit nombre d'élus qui en profiteroient; en prévoyant, mais avec horreur, la multitude infinie de réprouvés pour qui elle seroit sans effet : comme s'il eût voulu faire entendre que ses mérites n'étoient pas assez amplement ni assez dignement récompensés, et qu'après tant de travaux il avoit lieu de se promettre tout un autre succès en faveur des hommes. Les paroles de cet auteur sont admirables : *Subtracta sibi agonum suorum stipendia Christus queritur, protestans non esse quæstuosos tanti discriminis sudores, si hi quibus tanti laboris impensa est opera, sic derelinquantur* [2]. Jésus-Christ se plaint, dit ce savant prélat : et de quoi se plaint-il? De ce que la malice des pécheurs lui fait perdre ce qui devoit être le paiement et la solde

[1] Matth. 27.—[2] Arn. Carn.

des combats qu'il a soutenus; de ce que des millions d'hommes pour qui il souffre n'en seront pas moins exclus du bénéfice de la rédemption. Et parce qu'il se regarde dans eux comme leur chef, et qu'il les regarde eux-mêmes, malgré leur indignité, comme les membres de son corps mystique; les voyant délaissés de Dieu, il se plaint de l'être lui-même : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* [1] ? Il se plaint de ce qui faisoit gémir saint Paul, lorsque, transporté d'un zèle apostolique, il disoit aux Galates : Eh quoi! mes frères, Jésus-Christ est-il donc mort inutilement? le mystère de sa croix est-il donc anéanti pour vous? ce sang qu'il a abondamment répandu, n'aura-t-il donc pas la vertu de vous sanctifier? *Ergo gratis Christus mortuus est? ergo evacuatum est scandalum crucis* [2] ?

Mais ici, chrétiens, je me sens touché d'une pensée qui, toute contraire qu'elle paroît à celle de l'Apôtre, ne laisse pas de la fortifier et de la confirmer. Car saint Paul s'afflige de ce qu'il semble que Jésus-Christ ait souffert en vain; et moi je me consolerois presque, si c'étoit seulement en vain qu'il eût souffert, et si sa Passion ne nous étoit rendue qu'inutile par nos péchés. Ce qui me consterne, c'est qu'au même temps que nous nous la rendons inutile, il faut, par

[1] Matth. 27. — [2] Gal. 2 et 5.

une inévitable nécessité, qu'elle nous devienne pernicieuse. Car cette Passion, dit saint Grégoire de Nazianze, est de la nature de ces remèdes qui tuent dès qu'ils ne guérissent pas, et dont l'effet est de donner la vie, ou de se convertir en poison : ne perdez rien de ceci, je vous prie. Souvenez-vous donc, chrétiens, de ce qui arriva dans la suite du jugement, et sur le point de la condamnation du Fils de Dieu, lorsque Pilate se lavant les mains devant les Juifs, et leur ayant déclaré qu'il n'étoit point coupable du sang de ce juste, mais qu'il s'en déchargeoit sur eux et que ce seroit à eux d'en répondre; ils s'écrièrent tous d'une voix qu'ils y consentoient, et qu'ils vouloient bien que le sang de ce juste retombât sur eux et sur leurs enfants : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros*[1]. Vous savez ce que leur a coûté cette parole : vous savez les malédictions qu'une telle imprécation leur a attirées, le courroux du Ciel qui commença dès-lors à éclater sur cette nation; la ruine de Jérusalem qui suivit bientôt après, c'est-à-dire, le carnage de leurs citoyens, la profanation de leur temple, la destruction de leur république; le caractère visible de leur réprobation que porte encore aujourd'hui leur malheureuse postérité, ce bannissement universel, cet exil de seize cents

[1] Matth. 27.

ans, cet esclavage par toute la terre; et cela, en conséquence de la prédiction authentique que Jésus-Christ leur en fit allant au Calvaire; et cela, avec des circonstances qui font incontestablement voir qu'une punition aussi exemplaire que celle-là ne peut être imputée qu'au déicide qu'ils avoient commis dans la personne du Sauveur, puisqu'il est évident, dit saint Augustin, que jamais les Juifs ne furent d'ailleurs ni plus éloignés de l'idolâtrie, ni plus religieux observateurs de leur loi qu'ils l'étoient alors, et que, hors le crime de la mort de Jésus-Christ, Dieu, bien loin de les punir, eût dû, ce semble, les combler de ses bénédictions : vous savez, dis-je, tout cela, et tout cela est une preuve convaincante qu'en effet le sang de ce Dieu-Homme est retombé sur ces sacriléges, et que Dieu, les condamnant par leur propre bouche, s'est servi, quoique malgré lui-même, pour les perdre, de ce qui étoit destiné pour les sauver : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*

Or cela même, chrétiens, pour parler avec le Saint-Esprit, n'est arrivé aux Juifs qu'en figure : ce n'est encore que l'ombre des affreuses malédictions dont l'abus des mérites et de la passion du Fils de Dieu doit être pour nous la source et la mesure. Je m'explique. Que faisons-nous, mes chers auditeurs, quand, emportés par les

désirs déréglés de notre cœur, nous consentons à un péché contre lequel notre conscience réclame ; et que faisons-nous quand, possédés de l'esprit du monde, nous résistons à une grâce qui nous sollicite et qui nous presse d'obéir à Dieu ? Sans y penser et sans le vouloir, nous prononçons secrètement le même arrêt de mort que les Juifs prononcèrent contre eux-mêmes devant Pilate, lorsqu'ils lui dirent : *Sanguis ejus super nos.* Car cette grâce que nous méprisons, est le prix du sang de Jésus-Christ ; et le péché que nous commettons, est une profanation actuelle de ce même sang. C'est donc comme si nous disions à Dieu : Je vois bien, Seigneur, à quoi je m'engage, et je sais quel risque je cours ; mais plutôt que de ne me pas contenter, je consens que le sang de votre Fils retombe sur moi, ce sera à moi d'en porter le châtiment ; mais je satisferai ma passion : vous aurez droit d'en tirer une juste vengeance ; mais cependant je viendrai à bout de mon entreprise.

Ainsi, nous condamnons-nous nous-mêmes ; et voilà, chrétiens, un des fondements essentiels de ce mystère si terrible de l'éternité des peines, dont la foi nous menace, et qui révolte notre raison. Nous désespérons d'en avoir l'intelligence dans cette vie, et nous ne prenons pas garde, dit saint Chrysostôme, que nous la

trouvons tout entière dans le sang du Sauveur, ou plutôt dans la profanation que nous en faisons tous les jours. Car ce sang, mes frères, ajoute ce saint docteur, suffit pour nous rendre, non pas moins affreuse, mais moins incroyable cette éternité, et voici par où. Ce sang est d'une dignité infinie; il ne peut donc être vengé que par une peine infinie. Ce sang, si nous nous perdons, s'élévera éternellement contre nous au tribunal de Dieu; il excitera donc éternellement contre nous la colère de Dieu. Ce sang, en tombant sur les réprouvés, leur imprimera une tache qui ne s'effacera jamais; leurs tourments ne doivent donc aussi jamais finir. Un réprouvé dans l'enfer paroîtra toujours aux yeux de Dieu, teint de ce sang qu'il a si indignement traité : Dieu donc aura toujours horreur de lui; et comme l'horreur de Dieu pour sa créature est ce qui fait l'enfer, de là vient que l'enfer sera éternel. Et en cela, mon Dieu, vous êtes souverainement équitable, souverainement saint et digne de nos louanges et de nos adorations : *Justus es, Domine, et sanctus, qui hæc judicasti* [1]. C'est ainsi que le disciple bien-aimé s'en expliquoit à Dieu même dans son Apocalypse : Les hommes, lui disoit-il, Seigneur, ont répandu le sang de vos serviteurs et de vos prophètes; c'est pourquoi ils

[1] Apoc. 16.

ont mérité de le boire, mais de le boire dans le calice de votre indignation : *Quia sanguinem sanctorum fuderunt, et sanguinem dedisti eis bibere* [2]. Expression dont se sert l'Écriture pour signifier les derniers efforts de la vengeance divine. Ah! si le sang des prophètes a attiré sur les hommes les fléaux de Dieu, que sera-ce du sang de Jésus-Christ? Si le sang des martyrs s'est fait entendre jusqu'au Ciel contre les persécuteurs de la foi, comment sera entendu le sang du Rédempteur?

Car voilà encore une fois, chrétiens, la déplorable nécessité où nous sommes réduits. Il faut que ce sang qui coule au Calvaire, demande grâce pour nous, ou justice contre nous. Lorsque nous nous l'appliquons par une foi vive et par une sincère pénitence, il demande grâce; mais quand, par nos désordres et nos impiétés, nous en arrêtons la salutaire vertu, il demande justice et il l'obtient infailliblement. C'est dans ce sang, dit saint Bernard, que toutes les ames justes sont purifiées; mais, par un prodige tout opposé, c'est aussi dans ce même sang que tous les pécheurs de la terre se souillent et se rendent, si je l'ose dire, plus hideux devant Dieu. Ah! mon Dieu, paroîtrai-je jamais à vos yeux souillé de ce sang qui lave les crimes des autres? Encore

[1] Apoc. 16.

si je ne l'étois que de mes propres péchés, peut-être pourrois-je me promettre un jugement moins rigoureux : considérant mes péchés comme mes misères, comme mes foiblesses, comme mes ignorances, peut-être vous en tiendriez-vous moins offensé. Mais que ces péchés dont je serois couvert, se présentassent à moi comme autant de sacriléges, par rapport au sang de votre Fils; que l'abus de ce sang fût mêlé et confondu dans tous les déréglements de ma vie; qu'il n'y en eût aucun contre lequel ce sang ne criât plus haut que le sang d'Abel contre Caïn; alors, ô Dieu de mon ame! que deviendrois-je en votre présence? Non, Seigneur, s'écrioit affectueusement le même saint Bernard, ne permettez pas que le sang de mon Sauveur retombe sur moi de la sorte ! Qu'il tombe dans moi pour me sanctifier, et non pas sur moi pour me réprouver, *In me, non super me* [1]; dans moi, par le bon usage des grâces qui en sont les divins écoulements, et non pas sur moi, par l'aveuglement d'esprit et l'endurcissement de cœur qui en sont les peines les plus redoutables; dans moi, par la participation de l'adorable Eucharistie, qui en est la précieuse source, et non pas sur moi, par les malédictions attachées au mépris de vos sacrements; enfin, dans moi, par le réglement de mes mœurs et par la

[1] Bern.

pratique des œuvres chrétiennes, et non pas sur moi, par mes égarements, par mes infidélités, par mon obstination et mon impénitence. C'est, mes frères, ce que nous devons aujourd'hui demander à Jésus-Christ crucifié, c'est dans ce sentiment que nous devons aller au pied de sa croix, et recueillir le sang qui en découle. C'étoit le Sauveur des Juifs aussi-bien que le nôtre; mais de ce Sauveur, dit saint Augustin, les Juifs ont fait leur juge : *Crucifixerunt Salvatorem suum, et fecerunt damnatorem suum* [1]. Préservons-nous de ce malheur : il ne tient qu'à nous. Qu'il soit notre Sauveur, ce Dieu mort pour nous sauver; qu'il le soit pendant tout le cours de notre vie, et que ses mérites répandus sur nous avec abondance ne perdent rien entre nos mains de leur efficace, mais la conservent tout entière par le fruit que nous en tirerons : qu'il le soit à la mort; et qu'à ce dernier moment la croix soit notre soutien, et nous aide à consommer l'ouvrage de notre salut qu'elle a commencé : qu'il le soit dans l'éternité bienheureuse, où il nous fera part de sa gloire autant que nous aurons pris de part à ses souffrances. C'est ce que je vous souhaite, etc.

[1] August.

DEUXIÈME SERMON

SUR

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Nunc judicium est mundi; nunc princeps hujus mundi ejicietur foras : et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. Hoc autem dicebat significans, qua morte esset moriturus.

C'est aujourd'hui le jugement du monde; c'est maintenant que le prince du monde va en être chassé : et quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disoit pour marquer de quel genre de mort il devoit mourir. Saint Jean, chapitre 12.

SIRE,

C'EST ainsi que le Sauveur du monde parloit de lui-même, et qu'entretenant ses disciples de ce qui devoit lui arriver, il leur déclaroit tout à la fois, par un esprit prophétique, trois grands mystères renfermés dans celui de sa Passion et de sa mort, le jugement du monde commencé, le prince du monde chassé, le Fils de l'homme élevé, et attirant à soi tout le monde. De ces trois mystères et de ces trois oracles prononcés

par Jésus-Christ; nous en voyons déjà deux sensiblement accomplis. Le Fils de l'homme élevé, et attirant tout à lui: car quelle vertu la croix, où nous le comtemplons en ce saint jour, n'a-t-elle pas eue pour lui attirer les cœurs? De cette croix qui l'a élevé de la terre, combien de sectateurs de sa doctrine, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs de son nom, combien de martyrs, témoins irréprochables de la vérité de sa religion, combien de disciples zélés pour sa gloire; disons mieux, combien de peuples, combien de royaumes et d'États n'a-t-il pas gagnés et soumis à son Évangile? *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Le prince du monde chassé: car en vertu de ce mystère de la croix, combien de temples ont été renversés, combien d'idoles brisées, combien de faux sacrifices abolis, combien d'erreurs confondues, combien de superstitions détruites, combien d'infidèles convertis, combien de pécheurs sanctifiés? Tout cela, aux dépens du prince du monde, et de ce fort armé que le Fils de Dieu, plus puissant encore et plus fort, est venu combattre, non par la force néanmoins et par la puissance, mais par la foiblesse et par l'infirmité: *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* Il ne reste donc plus que le jugement du monde, et c'est l'important mys-

tère que j'ai choisi pour sujet de ce discours. Jésus-Christ nous assure que ce jugement du monde a commencé dans sa Passion : *Nunc judicium est mundi;* et c'est ce que j'entreprends de justifier, après que nous aurons rendu à la croix, qui fut l'instrument de toutes ces merveilles, les devoirs ordinaires, en lui adressant la prière de l'Église : *O crux! ave.*

Que celui qui est Dieu, et sans usurpation égal à Dieu, juge le monde et le condamne, c'est l'ordre naturel et inviolable; mais que le monde entreprenne de juger et de condamner un Dieu, c'est le renversement de l'ordre et le comble même de tous les désordres. Il appartient, dit saint Ambroise, au supérieur de juger, et à l'inférieur d'être jugé. Pour juger, il faut avoir l'autorité; et pour être jugé et condamné, il faut être dépendant et criminel. Le monde étoit le criminel et le sujet, et Jésus-Christ étoit le juste et le souverain. C'étoit donc Jésus-Christ qui devoit juger le monde, et non pas le monde qui devoit juger Jésus-Christ. Cependant, mes chers auditeurs, nous voyons ici l'un et l'autre; et le mystère des souffrances du Sauveur n'est qu'une preuve sensible et convaincante de cette parole que j'ai prise pour mon texte, et qui s'est vérifiée à la lettre dans le double sens que je

lui vais donner : *Nunc judicium est mundi.* C'est aujourd'hui le jugement du monde : pourquoi? Parce que c'est aujourd'hui que le Fils de Dieu, par un secret impénétrable de sa sagesse et de sa charité divine, s'est soumis à être jugé et condamné par le monde; et parce que c'est aujourd'hui que le monde, par un retour nécessaire et inévitable, a été malgré lui condamné et jugé par le Fils de Dieu. Deux juges et deux coupables tout à la fois; ou plutôt un coupable érigé en juge, et un juge dégradé jusqu'à la condition de coupable : un faux juge, et un vrai coupable qui est le monde; un coupable apparent, et un juge légitime qui est Jésus-Christ : tous deux prononçant, tous deux décidant; tous deux, par une opposition mutuelle et bien surprenante, se réprouvant. Deux jugements dans la vue desquels je puis m'écrier d'abord avec le Prophète royal : *Judicia tua abyssus multa* [1]; Ah! Seigneur, que vos jugements sont profonds! Soit que je considère celui que le monde a porté contre vous, soit que je médite celui que vous avez porté contre le monde, tous deux me paroissent de vastes abîmes : l'un de péchés, l'autre de vertus; l'un d'horreurs et d'iniquités, l'autre de grâce et de sainteté. Abîme d'iniquité, dans le jugement où je vois le Saint des saints condamné par

[1] Ps. 35.

des pécheurs ; abîme de sainteté, dans le jugement où je vois les pécheurs condamnés par les exemples d'un Dieu mourant. En deux mots, chrétiens, Jésus-Christ jugé par le monde, et le monde jugé par Jésus-Christ : c'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas sans un dessein de Dieu particulier que Jésus-Christ, qui devoit être le juge de toutes les conditions des hommes, a voulu être jugé par des hommes de toutes les conditions. Le Juif et le gentil, dit saint Chrysostôme, le laïque et le prêtre, le pontife et le magistrat, le sujet et le roi, le peuple et la cour, tous l'ont condamné, parce qu'ils devoient tous être jugés par lui ; et quand nous voyons cet Homme-Dieu conduit de tribunal en tribunal, pour éprouver l'iniquité des divers jugements du monde, nous ne devons pas le considérer comme un coupable qui les doit subir, mais comme un Dieu qui va les confondre. Il parut devant trois différents tribunaux, celui de Caïphe, celui d'Hérode et celui de Pilate : celui de Caïphe où son innocence fut opprimée, celui d'Hérode où sa sainteté fut méprisée, celui de Pilate où sa cause fut trahie et abandonnée : celui de Caïphe que j'appelle le

tribunal de la passion, celui d'Hérode que j'appelle le tribunal du libertinage, celui de Pilate que j'appelle le tribunal de la politique. Trois jugements du monde, auxquels Jésus-Christ a bien voulu se soumettre, et dont je vais vous représenter l'injustice : écoutez-moi, s'il vous plaît.

Les soldats, dit le texte sacré, s'étant rendus maîtres de Jésus-Christ, et l'ayant pris dans le jardin, le menèrent d'abord chez Caïphe; et là, les docteurs de la loi et les anciens du peuple étoient assemblés : *Tenentes Jesum duxerunt ad Caipham, principem sacerdotum, ubi scribæ et seniores convenerant* [1]. Voilà le premier tribunal où le Fils de Dieu fut présenté, et où les hommes portèrent contre lui un jugement que j'appelle jugement de passion. Pourquoi? appliquez-vous à ma pensée : Parce que ce fut un jugement auquel la passion seule présida; un jugement où l'on n'observa point d'autres procédures que celles que la passion y employa; et ce qui est encore plus inique, un jugement que la seule passion exécuta : *Nunc judicium est mundi* [2].

La passion seule y présida : car c'étoient les ennemis de Jésus-Christ, qui, contre toutes les lois de l'équité, se déclarèrent alors ses juges. Les mêmes qui l'avoient hautement persécuté,

[1] Matth. 26. — [2] Joan. 12.

les mêmes qui, par un dessein formé, avoient entrepris de le faire périr, les mêmes qui étoient connus dans Jérusalem par leur animosité et leur haine contre lui, ce furent ceux qui prirent séance pour décider de sa cause. Ils avoient la rage dans le cœur; une maligne envie les piquoit et les irritoit; possédés de ce démon, ils méditoient une vengeance d'éclat, et c'est dans cette disposition qu'ils tinrent conseil. A quoi pensons-nous, disoient-ils? On ne parle plus que des miracles de cet homme, tout le monde court après lui, le peuple l'écoute comme un prophète; et si nous le souffrons plus longtemps, il nous détruira : il vaut donc mieux le prévenir; et puisque sa ruine est le seul moyen nécessaire pour empêcher la nôtre, il faut nous hâter de le perdre. C'est ainsi que raisonnoient ces esprits prévenus et envenimés. Le Fils de Dieu étoit pour eux un concurrent importun. Les pharisiens se tenoient mortellement offensés de ce qu'il découvroit leur hypocrisie; les scribes, les savants de la synagogue, de ce que leur doctrine étoit moins approuvée que la sienne; les pontifes et les prêtres, de ce qu'il étoit plus honoré qu'eux; et parce qu'ils désespéroient de pouvoir obscurcir sa réputation, ils l'attaquent lui-même et travaillent à l'opprimer. Mais il falloit un prétexte : ah! mes chers auditeurs, la passion en manqua-t-elle ja-

mais? et quand elle n'en auroit point d'autre, le masque de la piété n'a-t-il pas été de tout temps le voile spécieux dont elle a su se couvrir? Ils font passer cette conjuration pour un vrai zèle : Caïphe la leur propose comme uu expédient nécessaire pour le bien et le salut du peuple, c'est-à-dire qu'il les engage au plus grand de tous les sacriléges, comme à un acte de religion et de charité. Ainsi, les mesures prises pour faire réussir leur attentat, ils commencèrent à éclater, mais avec une violence, ou pour mieux dire, avec une fureur qui n'eut point d'égale; voulant que Jésus-Christ fût jugé et condamné à mort le jour même qu'on célébroit la Pâque, sans respecter la solennité, sans déférer à la coutume, sans garder nulle bienséance, parce que la passion avoit éteint dans eux toutes les lumières de la raison.

Mais encore quelle procédure, quelle forme observa-t-on dans ce jugement? Je vous l'ai dit : point d'autre que celle que la passion leur suggéra. Car prenez bien garde, s'il vous plaît; ils sont juges, et toute leur application est à chercher contre Jésus-Christ de faux témoignages pour le faire mourir : *Principes autem sacerdotum, et omne concilium quærebant falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti traderent* [1]. Au dé-

[1] Matt. 26.

faut de la vérité, ils emploient l'imposture et la calomnie : d'un grand nombre d'accusateurs qui ne parloient ni conséquemment, ni à leur gré, ils en subornent deux, dont la déposition vaine et frivole est reçue avec applaudissement. Ils pressent le Sauveur de répondre s'il n'est pas vrai qu'il s'est vanté de détruire le temple de Dieu et de le rétablir trois jours après ; et quoiqu'il se fût expliqué d'une manière à faire entendre aux plus grossiers, que c'étoit du temple de son corps qu'il s'agissoit, ils lui font, de cette marque qu'il avoit voulu donner de son pouvoir, un prétendu crime. Ils l'interrogent touchant sa doctrine et ses disciples; et parce qu'il répond qu'il n'a rien dit en secret, qu'il a toujours parlé publiquement, et qu'il veut bien s'en rapporter à ceux qui l'ont entendu (réponse pleine de sagesse, d'humilité, de modestie), ils le traitent d'insolent, comme s'il eût perdu le respect qu'il devoit au souverain pontife. Le grand-prêtre lui commande par le Dieu vivant, de déclarer s'il est en effet le Christ, Fils de Dieu ; et sans autre examen, ayant tiré de lui cet aveu, il l'accuse de blasphème, il déchire ses habits, il le juge digne de mort. Jamais la passion prononça-t-elle un jugement plus irrégulier? Mais elle ne se contente pas de l'avoir prononcé, puisqu'au même temps, malgré toutes les lois de

l'humanité, elle en vient à l'exécution. A peine Caïphe a-t-il conclu, au nom de tous contre Jésus-Christ, que chacun d'eux, oubliant la qualité de juge, ne pense plus qu'à l'outrager et à l'insulter : les uns lui crachent au visage, les autres le chargent de coups, ceux-ci lui donnent des soufflets, ceux-là lui bandent les yeux, et en le frappant, le défient de leur marquer et de dire quel est celui qui le frappe : *Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt*[1].

Il semble qu'on ne pouvoit rien ajouter à cet emportement. Vous vous trompez, chrétiens ; une nouvelle circonstance eut quelque chose encore de plus piquant, et mit le comble à tout le reste. C'étoit la coutume de délivrer au temps de la Pâque un criminel : et sur le choix qu'on leur donne à faire, ou de Jésus surnommé le Christ, ou de Barabbas, un des plus méchants hommes de la Judée, toujours également remplis de fiel, et aveuglés par la passion qui les transporte, ils persuadent au peuple de demander Barabbas, et d'abandonner Jésus. Cieux ! s'écria le Prophète, en vue de cette iniquité, soyez-en saisis d'étonnement : *Obstupescite, cœli, super hoc*[2]. Le Saint des saints est mis en parallèle avec un séditieux et un homicide : que devons-nous, après cela, penser de la fausse estime du monde?

[1] Matth. 26. — [2] Jerem. 2.

Mais aux dépens du Sauveur; l'extravagance de l'estime du monde va bien encore plus loin; car la chose, mise en délibération, sans variété d'opinions et de suffrages, d'une commune voix, Jésus-Christ est abandonné, et Barabbas absout. Un scélérat infame est préféré à l'innocence même; et ce peuple, dont les acclamations retentissoient, il y a quelques jours, à la gloire du Fils de David, ce peuple qui le reçut comme le Messie, comme l'envoyé de son père, comme le roi d'Israël, par un changement d'autant plus inconcevable qu'il est extrême, le met au-dessous de Barabbas, l'accable de malédictions, sollicite sa mort, et demande avec empressement et par mille cris redoublés qu'on le crucifie.

Encore une fois, chrétiens, voilà le jugement du monde; jugement de passion, et par là même jugement corrompu et réprouvé. De vous dire que c'est ainsi que nous en usons tous les jours, et que la plupart des jugements des hommes sont encore de ce caractère; des jugements où la passion domine, où elle prononce des arrêts, et où elle décide souverainement, mais cruellement au désavantage du prochain; des jugements que forme l'aversion et l'envie, et dont les pernicieuses conséquences ne vont pas moins que celui des Juifs, au renversement de toute l'équité naturelle... De vous dire qu'il nous suffit,

par exemple, de regarder un homme comme notre ennemi, pour ne pouvoir plus lui rendre justice, tant nous sommes alors déterminés à le censurer et à le décrier; que du moment qu'il s'est attiré notre indignation, ou que, sans sujet, il a eu le malheur d'encourir notre disgrâce, l'effet de la passion qui nous préoccupe est de noircir dans notre esprit ses plus innocentes actions, et d'empoisonner jusqu'à ses intentions, de nous cacher ses vertus et de nous grossir ses vices; qu'en vain il feroit des miracles, puisque ses miracles mêmes ne serviroient qu'à nous le rendre plus odieux : pourquoi? parce que nous jugeons de lui, non par les qualités qui sont en lui, mais par la passion et la malignité qui est en nous... De vous dire que, par une indignité dont nous devons rougir, et qu'on ne peut assez nous reprocher, il n'est presque pas en notre pouvoir de conserver des sentiments raisonnables pour ceux qu'une malheureuse jalousie nous fait envisager comme nos compétiteurs, pour ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous, pour ceux qui sont en état de nous les disputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent et qu'on nous préfère; que par là, si nous n'y prenons bien garde, nous devenons ennemis de tout bien et capables de tout mal; que par là, sans scrupule et sans remords, nous en-

trons dans des intrigues qui ruinent absolument la charité chrétienne ; que par là, faisant servir Dieu à notre injustice, ainsi que parle le Prophète, semblables aux pharisiens, nous appelons la religion au secours de notre passion, et nous regardons comme autant de sacrifices nos ressentiments et nos vengeances ; que de là naissent les médisances, de là les suppositions et les impostures, de là mille autres désordres si connus et si pernicieux dans la société des hommes... De vous dire, enfin, qu'à l'exemple des Juifs, parce que nous sommes passionnés, nous sommes non-seulement aveugles, mais inconstants, mais bizarres, mais emportés dans nos jugements ; inconstants, condamnant aujourd'hui ce que nous approuvions hier, rabaissant par mépris jusqu'au néant celui que nous élevions jusqu'au ciel, disant anathème à qui, peu de jours auparavant, nous avions applaudi ; bizarres, ne faisant grâce qu'à qui nous plaît, nous entêtant par caprice en faveur des uns, et nous déchaînant sans raison contre les autres, détruisant indiscrètement ou malicieusement ceux-ci pour élever injustement ceux-là, et parce que c'est la passion qui nous fait juger, préférant les sujets les plus indignes à ceux qu'un vrai mérite rend malgré nous recommandables ; emportés, nous formant de fausses consciences pour justifier nos aigreurs, pour

persécuter plus impunément le juste et pour accabler le foible... De m'étendre, dis-je, sur cette morale aussi salutaire qu'humiliante pour nous, ce seroit un champ trop vaste. J'ai à vous dire quelque chose encore de plus, en vous faisant voir Jésus-Christ à un autre tribunal.

Le second tribunal où comparut le Sauveur du monde, c'est celui d'Hérode et de sa cour : tribunal de l'impiété, qui, de tout temps ayant affecté de juger des œuvres de Dieu, entreprit de juger la personne de Dieu même. Ne craignons point de nous expliquer : parlant ici devant le plus chrétien de tous les rois, et le plus zélé pour sa religion, je puis hardiment, et sans aucun risque, profiter de l'avantage que me fournit mon sujet, pour vous représenter dans toute son horreur le désordre d'une cour profane et impie ; et si, parmi mes auditeurs, il y avoit encore aujourd'hui de ces courtisans réprouvés, qui se font un mérite et une gloire de leur libertinage, je sais trop les dispositions et les intentions du monarque qui m'écoute, pour ne pas seconder sa piété, en leur déclarant une guerre ouverte, et employant contre eux toute la force et toute la liberté du ministère évangélique. Hérode, homme sans religion, voit le Fils de Dieu soumis non-seulement à sa puissance, mais à son jugement. Que fait-il, tout impie qu'il est?

Il reçoit d'abord Jésus-Christ avec honneur, et même avec joie, dans l'espérance de lui voir faire des miracles. Ne perdez rien, s'il vous plaît, des circonstances que je marque. Au lieu des miracles que cherche Hérode, Jésus-Christ en fait d'autres devant lui, encore plus convaincants et plus touchants ; mais Hérode ne les connoît pas. Frustré de son attente, il méprise cet homme, dont il avait entendu tant de merveilles: *Sprevit illum cum exercitu suo* [1], et par dérision, il le renvoie revêtu d'une robe blanche : *Illusit indutum veste alba, et remisit* [2]. Quatre caractères de l'impiété, et surtout de celle qui règne plus communément à la cour, savoir : la curiosité, l'ignorance, le mépris des choses de Dieu, l'esprit railleur. En peut-on produire un exemple plus approchant de nos mœurs et plus sensible que celui-ci ? Il y avoit long-temps, dit l'Évangéliste, qu'Hérode souhaitoit de voir Jésus-Christ, parce qu'on lui en avoit beaucoup parlé, et c'est pour cela qu'il lui fit en apparence un favorable accueil, et qu'il le prévint, l'interrogeant sur plusieurs choses : *Viso Jesu gavisus est valde; erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eo quod audierat multa de eo. Interrogabat autem eum multis sermonibus* [3]. Voilà l'esprit du monde, et en particulier, l'esprit de la cour. On veut voir

[1] Luc. 23. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

à la cour les hommes extraordinaires, les hommes rares et singuliers, les hommes même distingués par la sainteté de leur vie. On les veut voir, non pas pour les écouter, ni pour les croire, mais pour les examiner et pour les censurer, mais pour y découvrir du foible, mais pour en rabattre l'estime; car c'est à quoi aboutit cette maligne curiosité dont le monde se pique. Comme les entrées à la cour sont toujours riantes et agréables, et que les issues en sont ordinairement tristes et funestes, c'est ce que le Sauveur éprouve lui-même: il est reçu dans la cour d'Hérode comme un prophète et comme un faiseur de miracles, mais il en sort bientôt après comme un misérable et comme un insensé: pourquoi cela? C'est que la joie qu'on témoigne de l'y voir, ne vient pas d'un désir sincère d'apprendre de sa bouche les vérités éternelles, mais d'un esprit vain et curieux qui ne cherche qu'à se satisfaire. Or, il est injurieux à Dieu, dit admirablement saint Augustin, de servir de sujet à la vanité et à la curiosité de l'esprit de l'homme; et c'est en quoi l'homme est impie, de vouloir contenter sa raison aux dépens de la majesté de Dieu, ou plutôt de vouloir soumettre la majesté de Dieu au jugement de sa raison, au lieu de suivre l'ordre contraire en soumettant, par la foi, sa raison et son jugement à l'esprit de Dieu.

De plus, Hérode espéra que Jésus-Christ feroit quelque miracle en sa présence, et il le désira avec passion : *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri* [1]. Autre caractère de l'infidélité du siècle; on veut voir des miracles, et sans cela on ne veut rien croire : *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis* [2]. Mais Jésus-Christ, bien loin de s'accommoder en ceci au caprice et au goût de l'impiété, la laisse dans son endurcissement et la confond, suspendant les effets de cette vertu divine, dont il avoit donné en tant de rencontres des marques éclatantes, et ne voulant pas prodiguer, pour ainsi dire, sa toute-puissance au gré et selon les idées d'un esprit mondain. S'il eût fait un miracle devant Hérode, peut-être Hérode se seroit-il converti : mais il aime mieux, ô profondeur et abîme des conseils de Dieu! il aime mieux qu'Hérode périsse, que d'autoriser dans la personne de ce prince une curiosité directement opposée à l'humilité de la vraie religion. Il a fait, dit saint Chrysostôme, des miracles pour seconder la foi des peuples, il en a fait pour soulager les misérables, il en a fait pour exaucer les pécheurs; mais il n'en fera point pour déférer à l'incrédule et au libertin : et en cela, mon Dieu, paroît votre gloire, aussi bien que votre sagesse; en cela même vos serviteurs trouvent un fonds

[1] Luc. 23. — [2] Joan. 4.

de consolation pour eux. Il a fait des miracles dans les bourgades de la Judée et de la Galilée, et il n'en veut point faire à la cour. Ah! mes frères, reprend saint Chrysostôme, n'est-ce point parce que la cour en est indigne, et qu'il étoit de l'honneur et de la sainteté de Jésus-Christ, la voyant dans cette corruption entière et de mœurs et de créance, de la dédaigner? Ainsi, en cessant même de faire des miracles, cet Homme-Dieu montre-t-il ce qu'il est, et réprouve-t-il le jugement du monde. Mais encore, direz-vous, pourquoi refuse-t-il ce remède à l'impiété, et puisque l'impiété ne peut être convaincue que par les miracles, pourquoi ne condescend-il pas à sa foiblesse? Pour deux raisons, qu'en apporte saint Grégoire, pape : premièrement, parce que l'impiété, indépendamment des miracles, n'a d'ailleurs que trop de lumières pour se convaincre, et qu'il n'est pas juste que Dieu s'oblige à employer des moyens extraordinaires, tandis qu'il nous en fournit d'autres suffisants, mais dont nous abusons par notre malice; secondement, parce que tout impie et tout libertin qui demande des miracles pour se convertir, n'en seroit pas moins libertin ni moins impie après les avoir vus, et qu'ayant étouffé dans son cœur toutes les lumières de la raison et de la foi, il sauroit bien encore, pour se maintenir dans la

possession de son libertinage, éluder la preuve que formeroient contre lui les miracles, en les attribuant, soit à l'illusion des sens et à l'art magique, soit à toute autre vertu occulte, mais naturelle.

Tel étoit l'état d'Hérode, telle étoit la situation de son esprit, et telle est celle de tous les esprits prétendus forts que je combats. Car le Sauveur, encore une fois, pratiquant lui-même ce qu'il avoit enseigné, ne vouloit point, selon l'expression de l'Écriture, donner aux chiens les choses saintes, et faire des miracles dont il n'y avoit nul fruit à attendre. Que dis-je, chrétiens? Jésus-Christ fit des miracles en présence d'Hérode, mais il en fit qu'Hérode ne connut pas, et dont son ignorance, compagne inséparable de l'impiété, ne lui permit pas de faire le discernement: car la curiosité d'Hérode alloit à voir des miracles de puissance, des miracles de grandeur, des miracles de gloire et d'éclat; et Jésus-Christ, par une opposition à l'esprit du monde, qu'il soutint jusqu'à l'extrémité et aux dépens de lui-même, lui fit voir des miracles d'humilité, des miracles de charité et de douceur: miracles que le monde ignore, et qu'il fait profession de méconnoître; et c'est en cela que consiste la dépravation de son jugement. Car si Hérode eût bien raisonné, cette modestie d'un homme que tant de miracles avoient

rendu célèbre et vénérable, ce silence si constant, ce refus de se justifier, cet abandon de sa propre cause et par conséquent de sa vie, cette tranquillité et cette patience au milieu des outrages et des insultes, cette fermeté à les souffrir sans se plaindre, tout cela lui auroit paru quelque chose de plus surnaturel et de plus divin que les miracles mêmes qu'il avoit souhaité de voir. Et en effet, c'est par là qu'un de ces deux criminels crucifiés avec Jésus-Christ, fut non-seulement touché, mais persuadé et converti. La force héroïque et surprenante avec laquelle il vit le Sauveur sur la croix recevoir les injures et les pardonner, prier pour ses persécuteurs et les recommander à son Père, lui fit conclure qu'il y avoit en lui quelque chose au-dessus de l'homme, et que quiconque mouroit de la sorte, ne mouroit pas pas en homme, mais en Dieu. Ainsi en jugea-t-il; et ce ne put être que l'esprit de Dieu, qui, élevant sa raison et la fortifiant, lui donna cette vue supérieure à toutes les vues humaines. Mais le monde en juge tout autrement : ces miracles de patience n'y sont ni reconnus, ni goûtés. Bien loin de les tenir pour des miracles, il les regarde comme des marques de foiblesse; et c'est en quoi, remarque saint Grégoire, pape, paroît visiblement l'ignorance du monde, de ne vouloir pas convenir qu'il y a plus de force et

plus de vertu à pardonner qu'à se venger, à s'immoler qu'à se sauver, à se taire qu'à se défendre. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ se laisse condamner par ce jugement du monde perverti, plutôt que de l'autoriser en faisant des miracles contraires à l'ordre de son Père. Il choisit plutôt, ajoute saint Jérôme, de périr lui-même et de sauver le monde par les miracles de sa charité, que de satisfaire le monde et de se glorifier lui-même par des miracles de sa propre volonté.

De là Hérode ne trouvant pas dans Jésus-Christ de quoi contenter sa curiosité, il le méprise : troisième caractère de l'esprit libertin du monde : *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo* [1]. Hérode avec sa cour : observez, s'il vous plaît, cette parole, avec sa cour. Car que ne peut point l'exemple d'un roi, pour imprimer à toute une cour les sentiments de mépris ou de respect dont il est prévenu à l'égard de Dieu? et selon les lois du monde, que doit-on attendre autre chose de ceux que leur naissance, leur emploi, ou quelque autre engagement attachent à la cour, sinon qu'emportés par le torrent, ils se fassent un mérite, si le maître qu'ils servent est impie, de l'être comme lui? L'usage du monde ne va-t-il pas là? et quand par sa miséricorde Dieu nous donne un roi qui respecte sa religion, et qui veut

[1] Luc. 23.

que sa religion soit respectée, vous, mes chers auditeurs, qui, quoique courtisans, êtes chrétiens, et qui, lorsqu'il s'agit d'être chrétiens, devez peu estimer d'être courtisans, ne devez-vous pas regarder un don si précieux comme une des grâces les plus singulières? Hérode méprisa Jésus-Christ, et plût à Dieu que Jésus-Christ n'eût jamais été méprisé que dans la cour d'Hérode! c'étoit la cour d'un roi infidèle : et ma douleur est que, de la cour d'un roi infidèle, cette impiété et ce mépris de Jésus-Christ a passé dans les cours des princes chrétiens.

Enfin, dernier caractère du libertinage, Hérode joint au mépris la raillerie la plus outrageante. Le Verbe de Dieu, la sagesse éternelle de Dieu lui sert de jouet, et il donne Jésus-Christ en spectacle à toute sa cour et à tout le peuple, le faisant couvrir d'une robe blanche et le renvoyant comme un fou : *Indutum veste albâ*[1]. Telle est la ressource la plus ordinaire du libertin, et sa plus forte défense, un esprit railleur. Vous aurez beau vous appuyer des raisonnements les plus solides, pour convaincre un de ces esprits malignement enjoués et agréables; une vaine plaisanterie lui tiendra lieu de réponse : et parce que ceux qui l'écoutent ne sont souvent ni mieux instruits ni mieux disposés que lui,

[1] Luc. 23.

on s'attachera plutôt à un mot qu'il dira et qu'il saura assaisonner d'un certain sel, à un conte qu'il inventera, à un trait vif qui lui échappera, qu'aux solides vérités que vous voudrez lui faire comprendre. Esprit opposé à l'esprit de Dieu, surtout lorsqu'il s'attaque aux choses saintes : on traite de folies les plus sages maximes de l'Évangile, et d'amusements frivoles les plus salutaires pratiques du christianisme. Esprit le plus difficile à guérir, parce qu'il ne peut être guéri que par de sérieuses réflexions, et qu'on se fait de tout un badinage et un jeu. Esprit de la cour, où la conduite d'un homme de bien n'est souvent regardée que comme superstition, que comme vision, que comme simplicité, pusillanimité, lâcheté. Reprenons. Voilà donc Jésus condamné au tribunal de la passion, condamné au tribunal du libertinage : il ne lui reste plus que de l'être au tribunal de la politique; c'est celui de Pilate.

Quel autre que Pilate devoit, dans un abandon si général, se déclarer le protecteur de l'innocence? Mais ce fut au contraire la malheureuse politique de Pilate, qui acheva de sacrifier l'innocence du Fils de Dieu, en portant l'arrêt de sa condamnation. Politique, remarquez bien ceci, chrétiens, politique timide et foible pour les intérêts de Dieu; politique ardente et zélée pour les intérêts du monde; politique subtile et arti-

ficieuse pour accorder les intérêts du monde avec ceux de Dieu; politique déterminée à tout pour son intérêt propre. Puis-je vous en faire une peinture plus naturelle, et ne la connoissez-vous pas à ces traits? Je dis politique timide et foible pour les intérêts de Dieu : car il devoit user de son autorité absolue pour maintenir le bon droit de Jésus-Christ, dont il étoit persuadé, il devoit résister hautement à la violence des Juifs; mais il voulut les adoucir, il craignit de les choquer, il ménagea leurs esprits. Il devoit leur dire : Vous êtes des imposteurs, et c'est injustement que vous accusez cet homme; mais il voulut les gagner par voie de remontrance; et pour les flatter, il consentit même qu'ils jugeassent le Fils de Dieu selon leur loi : *Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate* [1]. Je dis politique zélée pour les intérêts du monde : car dès qu'il entendit parler de César, et du rapport que cette cause pouvoit avoir à la personne de ce prince, il rentra dans la salle de l'audience, il fit paroître de l'empressement et de l'ardeur, il recommença l'interrogatoire, il ne témoigna plus à Jésus-Christ la même bienveillance; au contraire, il lui parla avec empire, il l'intimida, il le menaça, pour montrer combien il avoit à cœur tout ce qui regardoit les intérêts de César, et combien il déféroit à

[1] Joan. 18.

ce seul nom. Je dis politique subtile et artificieuse, pour accorder les intérêts de Dieu avec ceux du monde : voilà pourquoi il condamna Jésus-Christ à une sanglante et honteuse flagellation; espérant par là d'une part lui sauver la vie, et de l'autre contenter les Juifs, mais ne prenant pas garde qu'en voulant contenter les Juifs, il faisoit le dernier outrage à Jésus-Christ, et qu'en voulant sauver Jésus-Christ, il ne contenteroit jamais les Juifs. Je dis politique déterminée à tout pour son intérêt propre : car les Juifs le pressant toujours, et lui déclarant que s'il hésitoit à prononcer l'arrêt de mort, ils regarderoient ce refus comme un attentat contre l'empereur, il consentit à tout ce qu'ils lui demandèrent, aimant mieux perdre Jésus-Christ que de se perdre soi-même, et conserver sa fortune que de conserver sa conscience et son honneur.

Encore une fois, chrétiens, ne voilà-t-il pas dans la personne de ce juge, ministre de l'iniquité, une peinture achevée de la politique du siècle? Car prenez garde que ce ne fut point l'ignorance de Pilate qui le porta à une telle extrémité; ce ne fut point la préoccupation de son esprit, ni la malice de son cœur, mais ce fut une fausse prudence; et il ne parut en cette occasion le plus injuste et le plus corrompu des hommes, que parce qu'il étoit un sage mondain. Il avoit

pour Jésus-Christ les intentions les plus droites, il cherchoit les moyens de le délivrer, il protesta plus d'une fois qu'il ne trouvoit point de crime en lui; et, pour s'en déclarer plus hautement, il lava ses mains devant le peuple, en disant : Je suis innocent de la mort de cet homme. Cependant c'est lui qui l'a sacrifié : pourquoi? Parce qu'il n'eut pour le Fils de Dieu que de bonnes intentions, et rien de plus. Or, avec de bonnes intentions, observez cette réflexion de saint Augustin, si propre ou à vous édifier, ou à vous faire trembler; avec de bonnes intentions, on peut faire et on fait tous les jours les plus grands maux ; avec de bonnes intentions, on commet des injustices énormes; avec de bonnes intentions, on se damne et on se perd. Et tel est, mes chers auditeurs, le désordre, ou si vous voulez, le malheur des grands. Dieu leur ayant donné des ames nobles et naturellement vertueuses, ils ont, aussi-bien que Pilâte, de bonnes intentions; et si ces intentions étoient secondées, quels biens ne feroient-ils pas, et quels maux n'empêcheroient-ils pas? Mais parce qu'ils en demeurent là, c'est-à-dire parce que ce ne sont que des intentions qu'une foiblesse pitoyable rend vaines et inutiles, et qui, n'étant pas à l'épreuve de la politique du siècle, ne sont suivies de nul effet; avec ces bonnes intentions, ils se trouvent

chargés devant Dieu d'un nombre infini de péchés, qu'ils commettent à tous moments, sans se les imputer jamais; d'autant plus criminels, qu'ils ne sont pas seulement responsables de leurs propres iniquités, mais des iniquités d'autrui, et que les intentions qu'ils ont eues de faire le bien et de s'opposer au mal, les condamnent par eux-mêmes, parce que les ayant eues sincèrement, et ne les ayant jamais eues efficacement, ils se sont eux-mêmes jugés, et ont employé contre eux-mêmes l'intégrité de leur raison et la droiture de leur cœur. On sait assez que ce que je dis est l'écueil de leur condition, et l'un des endroits par où, malgré leur grandeur, ils sont plus à plaindre. On sait que ceux qu'ils écoutent, et qui, abusant de leur confiance, servent d'obstacles à leurs justes intentions, sont encore plus coupables qu'eux : mais cela les justifie-t-il, et de bonnes intentions, anéanties ou par de pernicieux conseils, ou par une sagesse humaine, peuvent-elles leur tenir lieu d'une légitime réparation auprès du prochain qui en a souffert? Non, chrétiens, point d'excuse en cela pour eux. Ils ont beau dire comme Pilate, *Innocens ego sum a sanguine justi hujus* [1]; ils ont beau, comme lui, se laver les mains de tant d'injustices et de violences; dès qu'elles sont autorisées de leur

[1] Matth. 27.

nom, ils en doivent être garants; et quelque louange qu'ils se donnent d'avoir été bien intentionnés, on leur dira toujours : *Sanguis ejus super vos*[1] ? Oui, vous étiez bien disposés ; mais le sang de ce pauvre que vous avez laissé opprimer, mais le sang de cette veuve que vous avez abandonnée, mais le sang de ces misérables dont vous n'avez pas pris la cause en main, ce sang, dis-je, retombera sur vous, et vos bonnes dispositions rendront leur voix plus forte, pour demander à Dieu vengeance de votre infidélité.

Ah ! chrétiens, n'attirez pas sur vous une si affreuse malédiction. L'avantage de vos conditions, si vous voulez bien le reconnoître, c'est que votre honneur, selon les idées même du monde, est attaché à votre conscience, et que votre conscience est inséparable de votre honneur ; que vous ne pouvez renoncer à l'un sans renoncer à l'autre, et que par là les seules vues du monde même vous mettent dans une heureuse nécessité d'agir en chrétiens. Quoi qu'il en soit, soyez zélés pour Dieu, et Dieu le sera pour vous ; intéressez-vous pour Dieu, et Dieu s'intéressera pour vous ; exposez-vous, et s'il est nécessaire, perdez-vous pour Dieu, et Dieu fera des miracles pour vous. Voilà ce qu'un apôtre appelle la religion pure et sans tache ; et voilà ce

[1] Matth. 27.

que vous devez établir comme le fondement essentiel de toute votre conduite. Rendez à César ce qui est dû à César, c'est-à-dire aux hommes ce qui est dû aux hommes, aux grands ce qui est dû aux grands; mais ne séparez jamais ce que vous leur devez de ce que vous devez à Dieu : et souvenez-vous de la belle maxime de saint Jérôme, que tous les intérêts de César sont bien les intérêts de Dieu, mais que les intérêts de Dieu ne sont pas toujours ceux de César. Si vous vous faites, mon cher auditeur, l'esclave des hommes aux dépens de votre conscience, en se servant de vous ils vous mépriseront : mais en chrétien et en homme de bien, faites votre devoir, au hasard de leur déplaire; quand ils vous haïroient, ils vous honoreront. Or il vaut encore mieux être honoré d'eux, quoique haï, en faisant son devoir, que d'en être aimé et méprisé en ne le faisant pas. Que dis-je? si vous le faites constamment, et qu'ils en soient persuadés, ils vous aimeront et vous honoreront tout ensemble, et votre probité connue vous attirera de leur part plus d'estime et plus de confiance, qu'un dévouement lâche et sans bornes à toutes leurs volontés. Craignez de leur déplaire, j'y consens, et vous le devez; mais ne le craignez jamais, quand il faudra leur déplaire pour ne pas déplaire à Dieu. Telle est la vraie piété : par là

vous vous préserverez de la corruption des jugements du monde, et par là vous éviterez la rigueur du jugement de Dieu : jugement commencé dans la passion et à la mort de Jésus-Christ, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, chrétiens, mais par une providence de Dieu toute particulière, que les mêmes signes qui doivent précéder le jugement universel, parurent visiblement et distinctement à la mort de Jésus-Christ, puisqu'il est de la foi que la mort de Jésus-Christ fut comme la première scène de ce jugement général du monde, ou pour parler plus simplement, puisqu'elle fut déjà le jugement même du monde : *Nunc judicium est mundi* [1]. Il y aura, disoit le Sauveur instruisant ses apôtres, et les préparant à ce dernier jour qui doit décider du sort de tous les hommes, il y aura des prodiges dans la nature; le soleil s'obscurcira, la terre tremblera, tous les éléments seront dans la confusion, les morts sortiront de leurs tombeaux : et alors on verra le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Pour vous, ajoutoit ce divin maître, parlant dans

[1] Joan. 12.

la personne de ses disciples à tous les fidèles, quand ces choses arriveront, ne craignez point, mais levez la tête, parce que votre rédemption approchera. Or, sans attendre la fin du monde, nous voyons déjà toutes ces choses arrivées, et nul de ces signes n'a manqué à la passion de Jésus-Christ. Car au moment qu'il expira, le soleil, par le miracle le plus étonnant, et contre toutes les lois de la nature, parut éclipsé; la terre, par un prodigieux tremblement, fut ébranlée; les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, les corps de plusieurs saints ensevelis dans le sommeil de la mort ressuscitèrent. N'étoit-il donc pas évident alors, que le jugement du monde commençoit? Il ne restoit plus que de voir le Fils de l'homme assis sur la nuée qui doit lui servir de trône : mais au lieu de le voir sur cette nuée, on le voyoit sur la croix; et la croix étoit le premier tribunal où, comme juge de l'univers, il devoit prononcer des arrêts de vie et de mort, de vie en faveur des élus, de mort contre les réprouvés : *O ineffabilis gloria Passionis, in qua et tribunal Domini, et judicium mundi, et potestas est crucifixi* [1] *!* s'écrie le savant pape saint Léon : O Passion adorable et mystérieuse, qui nous a fait voir par avance, et même qui nous a fait sentir la rigueur infinie du jugement

[1] Leo.

que nous attendons, la sainteté du maître devant qui nous devons comparoître, et le pouvoir suprême de ce Dieu crucifié, qui, tout mourant qu'il étoit, ne laissoit pas, selon saint Paul, d'être le Dieu vivant entre les mains duquel il est terrible, mais infaillible de tomber!

C'est pour cela, dit saint Augustin, et cette remarque est essentielle à mon sujet, c'est pour cela que Jésus-Christ, malgré l'opposition des Juifs, et par une destinée bien surprenante, fut proclamé roi sur la croix : *Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam : Hic est Jesus Nazarenus Rex* [1]. Qualité qui lui avoit été disputée jusqu'alors, mais qui lui fut juridiquement accordée : pourquoi? Parce que c'étoit là qu'il commençoit à exercer la fonction de juge : car qui dit roi, dit juge absolu, juge-né, juge sans appel et en dernier ressort : d'où vient que dans la description du jugement, je dis de celui qui se fera à la fin des siècles, l'Évangéliste ne donne point au Fils de Dieu d'autre titre que celui de roi : *Tunc dicet Rex his qui a sinistris ejus erunt* [2]. Prenez garde, mes frères, continue saint Augustin : roi au Calvaire, et roi sur le Thabor dans son dernier avénement, parce que c'est au Calvaire qu'il a usé premièrement du pouvoir de juger que lui avoit donné le Père céleste, et sur

[1] Matth. 27. -- [2] Matth. 25.

le Thabor qu'il en doit finir l'exercice. Approfondissons cette importante vérité; car ce qui rendra le jugement de Dieu si terrible, ce ne seront point ces signes extérieurs dont l'Évangéliste nous fait une si vive peinture, mais la venue d'un Dieu sauveur, transformé dans un Dieu vengeur, dans un Dieu animé de colère et armé de foudres pour les lancer sur les pécheurs. Or de même en est-il du redoutable mystère de la Passion, que nous célébrons. Que le soleil s'obscurcisse, et que les étoiles tombent du ciel, disoit éloquemment saint Chrysostôme, ce n'est point ce qui me trouble quand je pense au jugement dernier; mais le sujet de ma crainte et de ma frayeur, c'est de penser que le même Dieu qui m'a sauvé, descendra en personne pour me juger. Ainsi parloit ce saint docteur; et moi, par la même raison, je dis aujourd'hui: Que la terre tremble, et que les pierres se fendent, ce n'est point là de quoi je suis touché; mais ce qui me pénètre et ce qui me saisit à la vue de Jésus-Christ expirant, c'est la réflexion que je fais, non-seulement que le même Dieu qui me sauve et qui meurt pour moi, est celui qui me jugera et qui me condamnera, mais qu'il me condamne actuellement, et qu'actuellement il me juge en me sauvant et en mourant pour moi. Voilà, si j'ai le don d'intelligence, et si je sais discer-

ner les œuvres de Dieu, ce qui doit me faire frémir.

Car il est vrai, mes chers auditeurs, que ce Dieu, devant qui nous craignons tant vous et moi de répondre, quelque sévère et quelque inflexible que nous le concevions, ne prononcera contre les hommes d'autres arrêts de réprobation que ceux qu'il aura prononcés et signés de son sang, en accomplissant l'ouvrage de notre rédemption. Il est vrai que si son jugement doit être exact et rigoureux, c'est par le rapport qu'il aura à son crucifiement et à sa mort. Enfin, il est vrai que la dernière malédiction qu'il donnera aux pécheurs de la terre, quand il leur dira, Retirez-vous de moi, maudits, ne sera qu'une ratification générale de toutes les malédictions particulières qu'il aura données en mourant aux ennemis de sa croix. En effet, que fera-t-il lorsqu'il jugera les vivants et les morts? Ce qu'il faisoit en publiant au monde son Évangile, et en fulminant contre les mondains ces fameux anathèmes, quand il disoit : *Væ vobis* [1] ; Malheur à vous. Or c'est sur la croix, reprend saint Jérôme, qu'il les a fulminés solennellement et authentiquement ; c'est sur la croix qu'il a eu droit de dire, et qu'il a dit : *Væ mundo* [2] ; Malheur à vous, ames sensuelles et voluptueuses,

[1] Luc. 6. — [2] Matth. 18.

qui, quoique chargées de crimes, secouez le joug de la pénitence, et ne respirez que la joie et le plaisir. Malheur à vous, riches avares, qui retenant vos biens sans jamais les répandre, ou les faisant servir à vos passions; êtes insensibles aux misères des pauvres. Malheur à vous, esclaves de l'ambition et de la gloire, qui, vous croyant tout permis pour vous élever, sacrifiez à votre fortune votre conscience et votre religion. Malheur à vous, cœurs durs et insensibles, qui, traitant de foiblesse l'oubli des injures, vous faites de la vengeance un faux honneur et un faux triomphe. Malheur à vous, homicides des ames, qui par vos artifices et vos scandales faites périr celles que je suis venu racheter. C'est sur la croix, dis-je, que cet Homme-Dieu, avec autant de raison que d'autorité, parlant, ou plutôt agissant, non pas en simple législateur, mais en juge et en juge irréprochable, frappe de tous ces anathèmes autant de mauvais chrétiens qu'il y en a qui se les attirent. S'il n'étoit monté sur la croix, ces anathèmes, quoique sortis de sa bouche, auroient moins de force; disons mieux, s'il n'étoit monté sur la croix, ces anathèmes ne seroient jamais sortis de sa bouche, puisque nous savons qu'il n'a reçu le pouvoir de juger, que parce qu'il étoit Fils de l'homme, et capable, comme fils de l'homme, de souffrir

et de mourir : *Et potestatem dedit ei judicium facere, quia filius hominis est* [1]. En sorte que la même croix qui fut le trône de son humilité, de sa patience et de sa charité, par une conséquence nécessaire, devient à ce moment-là même le siége de sa justice pour condamner les hauteurs de notre orgueil, les délicatesses de notre amour-propre, la dureté de notre cœur, et les sensualités de notre chair. Il a fallu qu'il fût l'homme de douleurs, et traité comme le dernier des hommes, pour être en possession de dire aux ambitieux et aux impudiques : *Væ vobis*. J'ai donc eu raison de vous le représenter, tout crucifié et tout mourant qu'il est, comme jugeant et réprouvant le monde, et de conclure avec lui-même : *Nunc judicium est mundi*.

Ce ne sont point là de vaines spéculations, ni de simples idées que la piété inspire. Trois circonstances essentielles, spécifiées dans l'Écriture pour nous marquer le jugement de Dieu, vont vous convaincre sensiblement de ce que je dis. Car il est de la foi, première circonstance, que quand toutes les nations de la terre seront assemblées pour subir ce jugement divin, le signe du Fils de l'homme paroîtra dans le ciel, *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo* [2]; et, selon tous les Pères de l'Église, ce signe du Fils de

[1] Joan. 5. — [2] Matth. 24.

l'homme dont parle l'Évangéliste, c'est la croix du Sauveur. Pourquoi paroîtra-t-elle dans le ciel? demande saint Chrysostôme, et après lui saint Hilaire. Pour séparer ceux que le Sauveur, alors reconnu et déclaré juge, renoncera et rejettera de son royaume, d'avec ceux qu'il couronnera et qu'il recevra au nombre de ses prédestinés; pour nous être confrontée, si je puis ainsi parler, et pour faire ou notre justification, ou notre condamnation, selon la conformité ou l'opposition qui se trouvera entre elle et nous; par conséquent, pour signifier et pour exécuter au même temps, par une action secrète et intérieure, la sentence définitive qui réprouvera les impies. Point donc de titre de damnation plus efficace et plus fort contre une ame pervertie par l'esprit du monde, que la croix de Jésus-Christ; et cette croix, après avoir été le supplice du Dieu sauveur, sera éternellement celui de l'homme réprouvé et perdu. Oui, chrétiens, c'est de quoi l'Évangile ne nous permet pas de douter; c'est ce que tous les Saints, éclairés des lumières de la grâce, ont considéré dans le jugement de Dieu avec le plus d'horreur, quand ils ont médité ces paroles : *Tunc parebit signum Filii hominis.*

Or, dites-moi, ce signe véritable du Fils de l'homme ne paroît-il pas dès aujourd'hui, et dès aujourd'hui ne sépare-t-il pas les superbes d'avec

les humbles, les vindicatifs d'avec les miséricordieux, les sensuels d'avec les pénitents? L'Église, en nous le proposant sur nos autels comme l'objet de notre culte, ne nous oblige-t-elle pas à regarder ce signe comme l'étendard qui partage déjà le christianisme en deux troupes, aussi contraires que celles qui nous ont été désignées sous ces symboles mystérieux des brebis et des boucs? Parlons sans figure; cette croix que nous révérons n'a-t-elle pas dès maintenant tout ce qui consternera, tout ce qui désolera, tout ce qui accablera les ames mondaines au dernier avénement de Jésus-Christ? et quand elle paroîtra à la fin des siècles, aura-t-elle quelque chose de plus affreux, je dis de plus affreux pour un damné, que ce qu'elle a pour un pécheur dans le mystère de ce jour? Si présentement il n'en est pas ému, ce pécheur dont je parle, comme il le sera alors, n'est-ce pas l'effet de son endurcissement? Mais approche, lui dirois-je, s'il y en avoit ici quelqu'un de ce caractère, et plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un seul! approche, et quelque endurci que tu sois, rends par ton expérience propre un témoignage sincère à la vérité que je te prêche. Pourras-tu aujourd'hui te présenter devant la croix de ton Dieu? Possédé d'une passion criminelle, et livré à un amour impur, pourras-tu, selon l'usage de l'Église, l'adorer,

et ne pas te confondre en l'adorant? Cette croix, tandis que tu lui rendras ce devoir apparent de ta religion, ne te reprochera-t-elle pas tes abominations et tes scandaleux attachements? ne te convaincra-t-elle pas des extravagances de ton orgueil, des déréglements de ta cupidité, des injustices de tes projets et de tes entreprises, et ne renversera-t-elle pas tous les prétextes dont tu voudrois inutilement justifier devant Dieu et ton impénitence, et ton péché? Pourras-tu, en te prosternant devant elle, soutenir les pressantes accusations qu'elle formera contre toi? Or, voilà ce que j'appelle le jugement du pécheur : *Nunc judicium est mundi* [1]. Hommes de Galilée, dirent les anges aux apôtres, en les voyant sur la montagne appliqués à contempler la gloire de Jésus-Christ dans sa bienheureuse ascension; hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder vers le ciel? Ce triomphe de votre Maître n'est pas ce qui doit occuper vos esprits; mais pensez à ce que nous vous annonçons, et ne l'oubliez jamais; savoir, que ce Jésus viendra tel que vous l'avez vu monter : *Hic Jesus qui assumptus est a vobis, sic veniet quemadmodum vidistis eum* [2]. Permettez-moi, mes chers auditeurs, de vous adresser les mêmes paroles. Non, chrétiens, ne vous arrêtez point aujourd'hui à

[1] Joan. 12. — [2] Act. 1.

admirer la grandeur et la profondeur des mystères qui s'accomplissent dans la passion d'un Dieu mourant : ne vous contentez pas de regarder la croix de Jésus-Christ comme la source de son élévation et de la vôtre ; et si vous avez quelque sentiment de piété, ne vous en tenez point à une vaine et stérile componction que la solennité de ce jour excite communément dans les cœurs. Ce que j'ai à vous annoncer est bien plus digne de vos réflexions, et plus digne même de vos larmes : et quoi ? C'est que ce Jésus que vous voyez élevé sur la croix, *Hic Jesus qui assumptus est*, non-seulement viendra, mais viendra de la même sorte que vous le voyez, c'est-à-dire armé contre l'impiété, de la croix même sur laquelle il meurt : *Sic veniet quemadmodum vidistis eum*. Quelque languissante et quelque assoupie que soit votre foi, cette prédiction que je vous fais ne doit-elle pas la réveiller ? Mais voici un motif plus pressant que j'y ajoute, c'est que ce Jésus, élevé de terre comme il le paroît maintenant à vos yeux, *Hic Jesus qui assumptus est*, ne viendra pas seulement, mais est déjà venu, puisque sur la croix il a déjà fait tout ce que pouvoit faire un Dieu de plus juridique et de plus fort pour la destruction de l'impiété et pour la réprobation du monde. En sorte, dit saint Augustin, que le monde se trouvera déjà tout réprouvé, et l'im-

piété toute détruite, quand ce Jésus, brillant de gloire, viendra pour la seconde fois : *Hic Jesus qui assumptus est, sic veniet quemadmodum vidistis eum*. Je le répète, chrétiens, voilà ce qui doit jeter dans nos ames l'épouvante et la terreur, si nous savons peser les choses au poids du sanctuaire.

En effet, seconde circonstance qui se rapporte à la première, il est de la foi que le désespoir des damnés, selon la parole de saint Jean, sera de voir le Dieu qu'ils auront outragé, persécuté, crucifié; et une des raisons pourquoi le Sauveur du monde, après sa résurrection, conserva les cicatrices et les vestiges de ses plaies, fut de les produire aux impies quand il les jugera, comme autant de bouches ouvertes pour leur condamnation : *Videbunt in quem transfixerunt*[1] : Ils verront celui qu'ils ont percé de leurs traits; et cette seule vue, par les violents remords qu'elle leur causera, par la douleur profonde où elle les plongera, par les fureurs secrètes qu'elle leur inspirera contre eux-mêmes, leur tiendra lieu de conviction et de punition : *Videbunt in quem transfixerunt*. La vue des démons, exécuteurs de l'arrêt de Dieu, ne fera tout au plus sur eux qu'une légère impression : mais celle d'un Dieu immolé pour eux, celle d'un Dieu portant encore

[1] Joan. 19.

les marques de sa bonté et de leur ingratitude, celle d'un Dieu qui, leur découvrant ses plaies, semblera leur dire, Voilà ce que j'ai souffert pour toi; c'est pour toi que ce côté a été ouvert, pour toi que ces pieds et ces mains ont été percés; ces plaies étoient des sources intarissables, où il ne tenoit qu'à toi de puiser les eaux de ma grâce; je voulois par là te donner entrée dans mon cœur, mais ton endurcissement a rendu inutiles tous les desseins de ma miséricorde : réponds-moi donc, ame insensée! qu'ai-je pu faire pour ton salut que je n'aie pas fait, et que n'as-tu pas fait, ou voulu faire de tout ce qui pouvoit contribuer à ta perte? cette vue, dis-je, accompagnée de ces reproches, sera plus insoutenable que la vue même de l'enfer. Or, dès ce jour, les réprouvés du siècle et les mondains ont à soutenir cette vue; et quand l'Église, selon sa religieuse coutume, leur découvrira le visage de ce Christ qu'elle tient depuis si long-temps voilé, ce qu'a dit saint Jean ne s'accomplira-t-il pas? *Videbunt in quem transfixerunt* [1]. Ils verront ce Dieu percé d'une lance et de clous, du moins ils en verront la figure, et elle suffira pour leur reprocher leur insensibilité, l'abus qu'ils font des grâces divines, et l'oubli de leur salut où ils ont vécu et où ils veulent vivre. Ils le ver-

[1] Joan. 19.

ront, *Videbunt;* et pour peu qu'il leur reste de religion, la vue de ce Sauveur, dont les plaies sanglantes demandent justice et crient plus haut que le sang d'Abel, remuera tous les ressorts de leur conscience, et les remplira de trouble et d'effroi : *Videbunt in quem transfixerunt* [1]. Ah! Seigneur, s'écrioit Job, qui m'accordera par grâce que je sois caché dans les ombres de la mort jusqu'à ce que votre colère soit passée? *Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus* [2]? comme si le tombeau, tout affreux qu'il est, étoit un asile à rechercher, quand il est question de se mettre à couvert des yeux et de la présence d'un juge aussi courroucé que le sera Jésus-Christ. Ainsi parloit ce saint patriarche. Et moi, si j'étois assez malheureux pour être de ces chrétiens du siècle dont je déplore ici le sort, concevant Jésus-Christ crucifié plus redoutable pour moi que Jésus-Christ glorieux, je lui dirois aujourd'hui dans le même esprit : Oui, Seigneur, cachez-moi, s'il est nécessaire, dans le fond des abîmes, et que je sois enveloppé des plus sombres ténèbres, plutôt que de vous voir, pécheur et impénitent que je suis, sur cette croix où mes péchés vous ont attaché, et qui me retrace toute l'iniquité de mes désordres, et

[1] Joan. 19.—[2] Job. 14.

toute la justice de vos divins jugements : *Videbunt in quem transfixerunt* [1]. Pourquoi ne le dirois-je pas, puisque c'est le conseil qu'il donna lui-même aux filles de Jérusalem, lorsque, marchant vers le Calvaire, il les avertit de pleurer et de ne pas pleurer; de ne pas pleurer sur lui, qui par sa mort alloit être glorifié; mais de pleurer sur elles-mêmes et sur leurs enfants, parce que le temps approchoit où les hommes auroient sujet de dire : Montagnes, tombez sur nous; couvrez-nous, collines, et défendez-nous du triste spectacle qui va se présenter à nos yeux, c'est-à-dire de la vue d'un Dieu mourant pour le monde, et par sa mort même jugeant le monde.

Achevons, chrétiens, et suivons cette pensée. Les prophètes nous apprennent, troisième et dernière circonstance, que le jour du jugement doit être singulièrement et par excellence le jour des vengeances du Seigneur, *Dies ultionis* [2]; jour que Dieu a destiné pour punir toutes les iniquités des hommes, jour qu'il a consacré à sa justice la plus rigoureuse, jour qu'il a choisi entre tous les autres jours pour se satisfaire, et pour tirer raison des injures qu'il a reçues. Or, il est d'ailleurs évident que jamais Dieu, à proprement parler, et dans la rigueur, n'a bien

[1] Joan. 19. — [2] Jérem. 46.

commencé à se venger que dans la passion de Jésus-Christ : pourquoi? Parce qu'il n'y avoit que les souffrances de Jésus-Christ qui pussent être une réparation suffisante du péché. Le déluge avoit inondé la terre; le feu du ciel avoit consumé Sodome : mais le feu du ciel et le déluge, tant d'autres fléaux que Dieu jusqu'alors avoit employés, et dont il s'étoit servi contre les pécheurs, n'avoient été pour lui que des essais de vengeance : je dis plus, l'éternité des peines que souffriront les réprouvés, quelque infinie qu'elle soit dans sa durée, ne sera jamais, par rapport à lui, une vengeance complète, puisque c'est pour cela même qu'elle ne finira jamais. Il falloit dans la plénitude des temps un sacrifice plus parfait, et qui, par son mérite et sa dignité, rétablit pleinement les intérêts de Dieu aux dépens de l'homme. Il falloit qu'un Dieu-Homme mourût, afin qu'il fût vrai une fois de dire que Dieu étoit satisfait. Or, c'est ce qui s'accomplit aujourd'hui. Voici donc ce jour si clairement prévu, et si distinctement marqué par Isaïe, lorsque, envisageant le Sauveur ensanglanté et défiguré sur la croix, il lui mettoit dans la bouche ces paroles : *Dies enim ultionis in corde meo, dies redemptionis meæ venit* [1]. Le jour de la vengeance est venu ; et quel est-il, Seigneur?

[1] Isai. 63.

Celui de la rédemption. Prenez garde, chrétiens, il ne sépare point ces deux jours : et bien loin de les séparer, il les confond en quelque sorte, et exprime l'un par l'autre : pourquoi? Parce qu'en effet, dit saint Augustin, Dieu n'a été vengé que dans le moment où l'homme a été racheté. D'où il s'ensuit que le jour de la rédemption a été celui de la vengeance, et par une conséquence nécessaire, que le jour de la passion de Jésus-Christ a été celui du jugement du monde. Jugement du monde, vengeance de Dieu qui s'exécuta dès-lors dans le cœur adorable du Sauveur, et dont nous n'attendons plus que la manifestation : *Dies ultionis in corde meo, dies redemptionis meæ venit.* Vengeance de Dieu, qui commença par le juste et par l'innocent, mais qui se terminera par les coupables. Car, si le bois vert est ainsi traité, ajouta le Fils de Dieu aux femmes de Jérusalem, que sera-ce du bois sec? c'est-à-dire, si l'unique du Père et le Saint des saints, parce qu'il a eu l'ombre du péché, et qu'il s'est revêtu d'une chair semblable à celle du péché, a essuyé tant de rigueurs, que sera-ce du péché même? que sera-ce de ceux qui en ont toute la malice, de ceux en qui le péché règne, et qui font régner le péché par leurs scandales ; de ceux dont la chair corrompue et dissolue est une source de péchés ; de ceux qui semblent n'avoir de raison

et de liberté que pour se rendre rebelles à Dieu et esclaves de leurs sens; de ceux qui, non contents d'être pécheurs, se plaisent à l'être et se glorifient de l'être? que peuvent-ils et que doivent-ils attendre, après que le Dieu des vengeances a si peu épargné celui même, qui, malgré l'apparence du péché, ne laissoit pas d'être toujours l'objet de ses complaisances?

En voulez-vous voir, chrétiens, quelques effets particuliers? je dis quelques effets particuliers de ces vengeances divines dont vous êtes menacés : ne quittons point notre mystère, mais considérons ce qui se passe à la mort du Sauveur, et tremblons. Il meurt en réprouvant les Juifs, et leur annonçant leur ruine future; ruine temporelle, ruine spirituelle. Or, si sa mort, reprend saint Augustin, a servi, contre son intention même, à la réprobation des Juifs; combien plus servira-t-elle à la réprobation des mauvais chrétiens? Il meurt en réprouvant Judas et l'abandonnant d'abord à son avarice, et ensuite à son désespoir. Il meurt en réprouvant un criminel crucifié avec lui, et le laissant mourir dans son endurcissement et dans son impénitence. Mais que fais-je, mes chers auditeurs, et, dans ce jour de salut, dois-je vous renvoyer tous sans consolation? Le jugement de Dieu ne sera pas terrible pour tous les hommes : il y aura des élus et des

saints, pour qui même il sera glorieux; et tandis que les réprouvés sècheront de peur, les justes triompheront de joie. Or, il en est de même, par proportion, de ce mystère. Jésus-Christ ne paroît pas tant, après tout, sur la croix pour condamner les hommes, que pour les convertir, que pour les toucher, que pour les sanctifier, que pour répandre sur eux les dons de sa grâce, et pour leur assurer le Ciel; et c'est encore à ces hommes que j'ai le droit de dire, *Nunc judicium est mundi* [1]; Voici le jugement du monde, non plus un jugement de rigueur, mais un jugement de faveur: appliquez-vous, je finis; car Jésus-Christ meurt en promettant sa gloire à ce criminel pénitent qui se tourne vers lui, et qui lui demande d'être reçu dans son royaume. Or, un arrêt aussi favorable et aussi décisif que celui-ci, *Hodie mecum eris in paradiso* [2], n'étoit-ce pas quelque chose encore de plus exprès que l'invitation qu'il fera à ses élus, quand il leur dira: *Venite, benedicti* [3]? Il meurt en convertissant des gentils, c'est-à-dire des infidèles, et leur ouvrant les yeux, leur communiquant le don de la foi, les appelant à son Église; témoin le centenier et ceux de sa troupe, qui s'en retournent glorifiant Dieu, et reconnoissant le Sauveur, tout mort qu'il est, pour le vrai Fils de Dieu. Il meurt en sauvant

[1] Joan. 12. — [2] Luc. 23. — [3] Matth. 25.

ceux qui le crucifient, en pardonnant à ses ennemis, mais d'un pardon sincère et efficace, qui va jusqu'à les gagner, jusqu'à en faire des saints, jusqu'à effacer, par son sang, le péché même qu'ils ont commis en le répandant : *Iste sanguis sic fusus est*, dit saint Augustin, *ut ipsum peccatum posset delere quo fusus est*[1]. C'est donc ici le jour du salut, et de votre salut, pécheurs, si vous en voulez profiter. Le Dieu qui meurt sur cette croix y a établi le trône de sa miséricorde. Approchez, on vous y appelle. Allez recueillir ce sang divin, c'est pour vous qu'il coule ; allez vous jeter entre les bras de ce Dieu mourant, ils sont ouverts pour vous recevoir. Ah! Seigneur, vous ne m'en désavouerez point, et vous ratifierez la parole que je leur donne en votre nom. Vous vous souviendrez que vous êtes sur la croix encore plus sauveur que juge. Au moment que le pécheur viendra à vos pieds confesser son injustice et la pleurer, vous vous attendrirez tout de nouveau sur lui, vous le comblerez de l'abondance de vos mérites ; et par la vertu de ces mérites infinis, il sera purifié, il sera justifié, il sera remis en grâce, il rentrera dans tous ses droits à l'héritage éternel que vous lui avez acheté, et où nous conduise, etc.

[1] August.

TROISIÈME SERMON

SUR

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum; ut peccatis mortui, justitiæ vivamus.

C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix; afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice. Première épître de saint Pierre, chap. 2.

SIRE,

VOILA le précis de tout le mystère qui fait aujourd'hui le sujet de la dévotion publique, et qui cause dans l'Église un deuil si universel. Nous célébrons la Passion d'un Dieu mort pour nous, d'un Dieu qui nous a aimé jusqu'à se faire la victime de notre salut, jusqu'à se rendre anathème devant le Ciel pour en attirer sur nous les plus abondantes bénédictions, jusqu'à vouloir être traité comme pécheur, tout Dieu qu'il étoit, et à se charger de toute l'ignominie et de toute la peine de nos péchés. Car, quand Jésus-Christ eût été pécheur, quand il eût été le péché même, paroîtroit-il dans un autre état que celui où nous

l'allons considérer? et pourquoi s'est-il soumis à un si rigoureux châtiment, sinon, ajoute le texte sacré, afin que nous soyons guéris par ses plaies, afin que nous soyons lavés dans son sang, afin que nous soyons justifiés par l'arrêt de sa condamnation, et que nous trouvions dans sa mort le principe de notre vie? Tel fut, dis-je, l'excès de la charité d'un Dieu et d'un Dieu Sauveur; mais tandis que l'amour d'un Dieu le rend si sensible à nos intérêts, que seroit-ce si nous devenions insensibles à ses souffrances? C'est, ô chrétiens, ce que je regarderois dans vous comme un caractère de réprobation! et la menace que Dieu faisoit aux Israélites, ne s'accompliroit-elle pas à votre égard? *Anima quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populis suis* [1]. Dieu vouloit qu'au jour solennel destiné pour les expiations de son peuple, chacun prît des sentiments de douleur; et s'il y avoit une ame assez endurcie pour n'entrer pas dans l'affliction commune, il ordonnait qu'elle fût exterminée, et qu'on ne la comptât plus parmi son peuple. Or voici, mes chers auditeurs, le grand jour des expiations, puisque c'est le jour où Jésus-Christ a expié par son sang tous les péchés des hommes. Et par conséquent c'est en ce jour que Dieu a droit de nous dire : *Anima quæ afflicta non fuerit die hac,*

[1] Levit. 23.

peribit de populis suis. Cependant, mes frères, il ne s'agit point précisément ici de s'affliger et de pleurer : il s'agit de méditer et de goûter les vérités importantes qui nous sont proposées; il s'agit, pour ainsi parler, d'ouvrir le livre de la croix, qui est le grand livre de notre foi, et de comprendre, autant que nous le pouvons, combien Dieu a en horreur le péché, puisque, pour détruire le péché, il n'a pas épargné son propre Fils; de reconnoître combien Dieu a aimé le monde, puisque, pour sauver le monde, il a sacrifié ce Fils même, l'objet de ses complaisances éternelles; de mesurer le degré de perfection et de sainteté où Dieu nous appelle, puisque dans la personne de ce Sauveur mourant il nous a donné de si illustres exemples de toutes les vertus. Ne cherchons point, pour profiter de ces leçons si solides et si nécessaires, d'autre secours que celui de la croix; car la croix doit être aujourd'hui notre asile, et l'unique médiatrice à qui nous devons recourir. Rendons-lui nos hommages, en lui adressant les paroles de l'Église, et lui disant: *O crux! ave.*

De toutes les idées dont le Saint-Esprit s'est servi dans l'Écriture pour exprimer le mystère adorable de la passion et de la mort du Fils de Dieu, je n'en trouve point de plus noble que

celle de saint Paul dans l'épître aux Colossiens, lorsqu'il dit que le Sauveur des hommes étant attaché à la croix, y attacha avec lui la cédule de notre condamnation pour l'effacer de son sang, et qu'en même temps il désarma les puissances et les principautés, les menant comme en triomphe à la vue du ciel et de la terre, après les avoir vaincues dans sa personne : *Delens, quod adversus nos erat, chirographum decreti, expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semet ipso*[1]. Prenez garde, s'il vous plaît, chrétiens : l'Apôtre nous représente le Calvaire comme un champ de bataille où le Fils de Dieu parut pour combattre tous les ennemis de la gloire de son Père, mais surtout le péché, qui s'étoit montré le plus indocile et le plus rebelle. Il faisoit depuis longtemps la guerre à Dieu ; mais l'Homme-Dieu est venu pour le détruire, et c'est sur la croix qu'il lui a donné le coup de la mort. Voilà le grand mystère dont j'ai à vous parler. Cependant qu'est-il arrivé? Ce qui arrive quelquefois dans les combats particuliers d'homme à homme, lorsque deux adversaires se trouvent égaux, et que l'un et l'autre se portent des coups mortels, en sorte que l'un et l'autre demeurent tout à la fois vaincus et vainqueurs. Ainsi le péché a fait mourir

[1] Coloss. 2.

Jésus-Christ dans sa Passion, et Jésus-Christ dans cette même Passion, a fait mourir le péché. Deux propositions auxquelles je m'arrête, et qui vont faire les deux parties de ce discours. Dans la première, je vous représenterai le péché agissant contre le Fils de Dieu, et lui faisant perdre la vie; et dans la seconde, je vous ferai voir le Fils de Dieu détruisant le péché par ses souffrances, et lui donnant la mort. Voilà ce qui nous est marqué dans ces paroles du Prophète: *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*[1]. Qui l'a couvert ce Dieu-Homme de tant de blessures dans sa Passion? Ce sont nos iniquités: *Vulneratus est propter iniquitates nostras*. Et pourquoi dans sa Passion a-t-il reçu tant de blessures? Pour abolir et pour réparer nos iniquités: *Attritus est propter scelera nostra*. Le péché donc, cause essentielle de la passion du Fils de Dieu, c'est le premier point; et par un miracle de la Providence, le péché trouvant aussi sa destruction dans la passion du Fils de Dieu, c'est le second. Dans toute la suite de ce discours, je m'attacherai fidèlement à l'histoire des souffrances du Sauveur, selon qu'elle est rapportée dans l'Évangile, tant pour satisfaire votre piété, qui attend cela de moi, que pour concilier davantage votre attention.

[1] Isai. 53.

PREMIERE PARTIE.

Que le péché ait causé la mort du Sauveur du monde, c'est une vérité, chrétiens, dont il ne nous est pas permis de douter, tant elle est évidente par elle-même, suivant les principes de notre foi. Car s'il n'y avoit point eu de péché, il n'y auroit point eu de Sauveur; ou du moins, celui que nous appelons Sauveur n'eût jamais été sujet aux souffrances et à la mort, puisqu'il n'a souffert et n'est mort que parce que l'homme avoit péché. Je n'ai garde de m'étendre sur cette proposition générale, dont vous êtes déjà convaincus; mais selon mon dessein, et pour en venir à mon sujet, je l'applique à certains péchés particuliers, que nous pouvons dire avoir été les causes prochaines et immédiates de la mort du Fils de Dieu. Car, si je puis m'exprimer de la sorte, j'en trouve un qui a conspiré la mort de Jésus-Christ, un autre qui l'a trahi et vendu, un autre qui l'a accusé, un autre qui l'a abandonné, un autre qui l'a condamné, enfin un dernier qui a exécuté l'arrêt porté contre lui. Or, je ramasse ces différentes espèces de péchés, et voici le plan de cette première partie. Le péché qui a conspiré la mort du Fils de Dieu, c'est l'envie des scribes et des pharisiens : le péché qui

a trahi et vendu le Fils de Dieu, c'est l'avarice de Judas : le péché qui a accusé le Fils de Dieu, c'est la calomnie des témoins qui déposèrent contre lui : le péché qui a condamné le Fils de Dieu, c'est l'inconstance et la légèreté du peuple juif : le péché qui a abandonné le Fils de Dieu, c'est la politique de Pilate ; enfin, le péché qui a exécuté l'arrêt de mort porté contre le Fils de Dieu, c'est la cruauté de ses bourreaux. Méditons tout ceci, chrétiens, selon que le temps nous le permettra ; et par de saintes réflexions, tâchons à nous instruire et à concevoir une éternelle horreur du péché. Je reprends, et je vous prie de me suivre.

C'est par l'envie du démon, dit l'Écriture, que la mort est entrée dans le monde, et c'est par l'envie des hommes que commença l'entreprise détestable de la mort du Fils de Dieu. Une envie, chrétiens, dont les divers caractères sont autant de leçons pour nous ; une envie formée en cabale, animée d'un faux zèle et d'une maligne émulation, colorée du prétexte de la piété, et dans le fond violente et emportée jusqu'à la fureur. Voilà ce qui a fait périr le Saint des saints, et ce qui lui a suscité la persécution où son innocence a enfin succombé. Pilate le comprit d'abord, et sans autre preuve que la conduite même des ennemis de Jésus-Christ, il fut persuadé que

c'étoit l'envie qui les faisoit agir : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum* [1]. En effet, ce divin Sauveur n'avoit pas plus tôt paru dans la Judée, qu'ils s'étoient élevés contre lui. C'étoit un parti composé de trois sortes de personnes : des pontifes et des prêtres destinés aux ministères du temple, des docteurs de la synagogue employés à interpréter la loi, et des pharisiens, c'est-à-dire des dévots du judaïsme, qui, par profession, se séparoient des autres, et affectoient une austérité de vie et une réforme toute particulière. Car ce sont là, ô abîme des conseils de Dieu ! ce sont là ceux qui furent les auteurs de l'attentat sacrilége commis contre le Fils de Dieu. Ces trois factions donc, quoique divisées d'ailleurs d'intérêt, s'unissent ensemble contre Jésus-Christ, et, par les ressorts d'une intrigue puissante et artificieuse, entreprennent de l'opprimer. Vous me demandez ce qui les piquoit : je vous l'ai dit, chrétiens, Une maligne émulation. Ils voyoient avec peine le succès et le crédit du Sauveur du monde dans Jérusalem : *Quid facimus* [2]? disoient-ils, *ecce mundus totus post eum abiit* [3] : A quoi pensons-nous ? on ne parle plus que de cet homme, chacun court à lui, le peuple l'écoute comme un prophète, et, si nous le laissons faire, il nous détruira. Or il vaut mieux le prévenir ; et

[1] Matth. 27. — [2] Joan. 11. — [3] Joan. 12.

puisque sa ruine est le seul moyen de nous défendre, il faut le ruiner lui-même et le perdre. Allons, concluent-ils, dans le livre de la Sagesse, expliqué même littéralement selon saint Jérôme, dressons-lui des embûches dont il ne puisse se sauver, condamnons-le à une mort infame : et pourquoi? parce qu'il est contraire à nos desseins : *Circumveniamus justum, quoniam contrarius est operibus nostris* [1]. C'est ainsi qu'ils raisonnoient; et le Saint-Esprit ajoute : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, et nescierunt sacramenta Dei; excæcavit enim eos malitia eorum* [2]: Voilà les projets que formoient ces esprits de ténèbres; et cependant ils ne connoissoient pas les mystères de Dieu, et ne voyoient pas le sacrement adorable de la rédemption des hommes qui s'accomplissoit au milieu d'eux, parce que l'envie les aveugloit. Le Fils de Dieu étoit un rival trop importun : les pharisiens ne pouvoient souffrir que, malgré leur hypocrisie, il fût estimé plus saint qu'eux; les savants de la synagogue, que sa doctrine fût plus approuvée que la leur; et les prêtres, qu'on eût pour lui seul plus de vénération que pour eux tous. Et parce qu'il leur étoit difficile d'obscurcir l'éclat d'une réputation aussi établie que celle-là, il s'attaquent à sa personne, et se déterminent à le faire

[1] Sap. 2. — [2] Ibid.

mourir. Mais il falloit un prétexte : ah ! chrétiens, l'envie en a-t-elle jamais manqué, et quand elle n'en auroit point d'autre, le masque de la piété n'a-t-il pas été de tout temps le voile spécieux dont elle a trouvé moyen de se couvrir? Ils font passer cette conjuration pour un dessein important à la gloire de Dieu et au salut du peuple, pour un devoir indispensable de maintenir la loi et les traditions de Moïse; c'est-à-dire qu'ils font passer le plus grand de tous les sacriléges pour un acte héroïque de religion. Ainsi, toutes les mesures prises, ils commencèrent à se déclarer, mais avec une violence, disons mieux, avec une furie qui n'eut jamais d'égale, parce que la passion s'étoit rendue la maîtresse de leur raison.

Voilà, mes chers auditeurs, le désordre de l'envie; et c'est à vous que cette instruction s'adresse, à vous qui vivez au milieu de la cour où la Providence vous a appelés, mais où l'on sait assez que le péché dominant est l'envie. C'est à vous à profiter de cet exemple. Si je vous disois que l'envie est une passion lâche et honteuse, peut-être seriez-vous moins touchés de ce motif: mais quand je vous dis qu'elle est l'ennemie mortelle de votre Dieu, qu'elle fait mourir dans vos cœurs la charité par où Jésus-Christ y doit vivre; pour peu que vous ayez de foi, en faut-il davan-

tage pour vous la faire détester ? Cependant il ne suffit pas de détester cette passion ; le point essentiel est de vous garantir de ses surprises, et d'employer toutes les lumières de la grâce à en découvrir dans vous les mouvements secrets, parce que c'est la plus subtile de toutes les tentations. Une passion charnelle se fait aisément connoître ; et, quelque dangereuse qu'elle soit pour nous corrompre, elle est incapable de nous tromper. Mais l'envie a mille déguisements, mille fausses couleurs, sous lesquelles elle se présente à notre esprit, et à la faveur desquelles elle se glisse imperceptiblement dans notre cœur. Or, dès qu'elle y est une fois entrée, il ne faut pas moins qu'un miracle pour la chasser, et vous n'ignorez pas combien ce miracle est rare. La grande maxime est donc de vous défier sur cela des prétextes les plus apparents, et en particulier du prétexte de l'émulation, car s'il y a des émulations de vertu, il y en a de contention et de jalousie ; et l'expérience nous apprend que, pour une émulation légitime, il y en a cent de criminelles. Surtout, mes frères, disoit saint Augustin, n'exerçons jamais nos envies sous le prétexte de la piété, ou plutôt ne faisons jamais servir la piété à la plus basse de nos passions, qui est l'envie. Cette hypocrisie a été le premier mobile de la conspiration des Juifs contre le Sauveur.

L'envie toute seule n'eût pas osé l'attaquer, la religion seule n'auroit eu que du respect pour lui; mais l'envie autorisée de la religion, la religion corrompue par l'envie, c'est ce qui l'a fait mourir. Et tout chrétiens que nous sommes, nous n'avons que trop à craindre le même désordre. Il ne faut qu'une passion d'envie pour anéantir dans nous tous les effets de la grâce. Avec cela, nous avons beau faire les zélés, nous avons beau travailler pour Dieu, nous avons beau vouloir observer la loi, ce ver de l'envie infectera tout : pourquoi? Parce que du bien même que nous ferons par ce principe, naîtront les dissentions, les animosités, les querelles, les schismes, les hérésies; car ce sont là, mes chers auditeurs, les suites naturelles que l'envie traîne après soi, et mille épreuves n'ont-elles pas dû nous l'apprendre? Passons plus avant.

La mort de Jésus-Christ résolue par l'envie de ses ennemis, ils ne cherchent plus qu'à s'assurer de sa personne. Judas les prévient, et poussé d'une avarice la plus infame dans son entreprise, la plus aveugle dans son commerce, la plus endurcie dans sa résolution et la plus désespérée dans son issue, il s'engage, s'ils veulent traiter avec lui, à leur livrer entre les mains cet Homme-Dieu. Pouvons-nous mieux comprendre que par là, jusqu'où le désir d'avoir est capable de porter

une ame intéressée? Je dis poussé d'une avarice la plus infame dans son entreprise; car c'est un disciple, et un disciple comblé de faveurs qui trahit son maître. Dans un esclave même, cette infidélité feroit horreur; qu'est-ce dans un ami, dans un confident, dans un apôtre? Chose étonnante! dit saint Chrisostôme: Judas venoit d'être consacré prêtre, il venoit de recevoir une puissance spirituelle et toute divine sur le corps et le sang de Jésus-Christ; mais au lieu de cette puissance surnaturelle, il en exerçoit une autre toute sacrilége et pleine d'impiété. Par le sacerdoce où il venoit d'être initié, il avoit pouvoir de sacrifier sur les autels l'Agneau de Dieu; et par la trahison qu'il commettoit, il usoit sur cette adorable victime d'un pouvoir diabolique, en l'immolant à la fureur des Juifs. Que pouvez-vous concevoir de plus monstrueux et de plus énorme? Mais si l'avarice de cet apôtre fut si infame dans son entreprise, elle ne fut pas moins aveugle dans son commerce. Car, quel aveuglement! il vend pour trente deniers celui qui devoit être la rédemption du monde entier. Si Judas eût eu un rayon de prudence, et seulement même de cette prudence réprouvée des enfants du siècle, il eût estimé le Sauveur, sinon ce qu'il valoit, au moins ce qu'il pouvoit le faire valoir. Voyant les Juifs déterminés à ne rien épargner pour le perdre, il

eût profité de leur haine, et leur faisant acheter bien cher la satisfaction de leur vengeance, il eût trouvé lui-même de quoi contenter son insatiable cupidité; mais la passion le troubloit, et avoit éteint toutes les lumières de son esprit. Écoutez-le parler aux Juifs : Que voulez-vous me donner, leur dit-il, et dès aujourdhui je vous le livre : *Quid vultis mihi dare*[1] ? Il s'en remet, remarque saint Jérôme, à leur discrétion, et il les prend eux-mêmes pour juges du mérite de Jésus-Christ : *Christum quasi vile mancipium in ementium ponens æstimatione*[2]. Le prix ordinaire des esclaves, c'étoit trente deniers, et il s'en tient là. Ah! perfide, s'écrie saint Augustin, que fais-tu? Jésus-Christ veut te sauver aux dépens de sa propre personne, et tu le vends, tout Dieu qu'il est, pour une vile somme d'argent; il và donner sa vie pour toi, et tu le donnes lui-même pour rien. Mais Judas ferme les yeux à tout; et l'aveuglement de son avarice le conduit à l'endurcissement et à l'obstination. En vain le Sauveur du monde met-il en œuvre les artifices de sa grâce pour le détourner de son dessein; en vain lui déclare-t-il confidemment que c'est lui qui le trahira; en vain lui prédit-il le malheur de sa réprobation : rien ne le touche; il sort de la cène, il va trouver les princes des prêtres, il traite avec

[1] Matth. 26. — [2] Hieron.

eux, il marche à la tête des soldats, il paroît dans le jardin, il approche de Jésus, le salue, l'embrasse, et par un baiser le fait connoître et le trahit. *Amice*, Mon ami, *ad quid venisti*[1] *?* que venez-vous faire? *Osculo Filium hominis tradis*[2] *!* Quoi! vous me saluez pour me trahir, vous m'embrassez pour me perdre! C'est l'aimable reproche que lui fait le Sauveur du monde; mais tous les reproches du Sauveur du monde et toute la douceur dont il lès accompagne ne font sur ce cœur avare et vénal nulle impression : pourquoi? Parce qu'il n'est rien de plus propre à nous endurcir que l'avarice. Quand elle domine une fois, plus d'amitié, plus de fidélité, plus d'humanité; on oublie tous les devoirs, on s'accoutume aux plus honteuses lâchetés, on se fait une ame de bronze pour résister aux plus vifs remords de la conscience et de l'honneur.

Ceci vous effraie dans l'exemple de Judas; mais ne concevons point tant d'indignation contre ce disciple que nous n'en réservions pour nous-même. Car voilà les effets que produit tous les jours dans nous une insatiable convoitise : elle nous rend durs et insensibles, non-seulement à la misère, mais à la ruine du prochain; elle nous jette dans un aveuglement d'autant plus criminel qu'il est volontaire, et d'autant plus mortel que

[1] Matth. 26. — [2] Luc. 22.

nous l'aimons; elle nous fait commettre des indignités qui nous couvriroient pour jamais de confusion, si en nous les inspirant elle ne nous apprenoit à n'en point rougir : *Quid vultis mihi dare*[1] ? Que me donnerez-vous, dit-on dans le monde, je dis dans le monde même où l'on paroît plus sensible à l'honneur, je dis dans les maisons des grands, et jusqu'à la cour; Que me donnerez-vous? et je vous délivrerai de celui-ci, et je vous sacrifierai celui-là. En effet, avec cette espérance et dans cette vue de l'intérêt, point d'affaire qui ne passe, point d'innocence qui ne soit opprimée, point de violence et d'injustice qui ne soit soutenue. Dès qu'un homme a de quoi donner, il est en possession de tous les crimes, parce qu'il ne manque jamais de ministres déterminés à le servir, et qui lui disent sans cesse : *Quid vultis mihi dare ?* Combien d'amitiés violées par les plus sordides conventions ! combien de maîtres vendus par l'avidité d'un domestique qui s'est laissé corrompre! combien de trahisons exécutées par l'entreprise d'une femme à qui il falloit de l'argent, et qui, sans s'expliquer, ne disoit néanmoins que trop haut : *Quid vultis mihi dare ?* Car, de quelque droiture que le monde se pique, vous savez si j'exagère; et parce que ce commerce d'iniquité est encore plus abomi-

[1] Matth. 26.

nable lorsqu'il se pratique dans les choses saintes, et par des personnes consacrées comme Judas au ministère des autels, voilà, disoit saint Bernard, ce qui fait aujourd'hui l'abomination de la désolation dans le temple de Dieu ; ce désordre de la simonie dont Judas a été l'auteur, puisque ce fut le premier dans le christianisme qui sut vendre, et nous apprit à vendre le spirituel et même le divin. De là tant d'abus dans les dignités et les bénéfices de l'Église, tant de permutations, de provisions, de résignations mercenaires, tant de pensions plutôt achetées qu'accordées. Commerce, poursuit saint Bernard, qui déshonore la religion, qui attire la malédiction sur les royaumes et sur les États, qui damne et les traitants et les négociants avec ceux qui les autorisent. Car qu'est-ce, chrétiens, dans le langage des Pères, que ces bénéfices? Le sang de Jésus-Christ; et ce sang de Jésus-Christ n'est-il pas tous les jours exposé, et, si j'osois user de cette expression, mis à l'enchère par tant de profanateurs qui en font trafic? On ne s'en cache pas même : ce que la bienséance au moins obligeroit à déguiser et à couvrir, passe maintenant pour une proposition honnête : *Quid vultis mihi dare?* Qu'avez-vous à me donner en échange? de quoi pouvez-vous m'accommoder? que m'assurez-vous? Commerce peut-être encore plus outrageux au Sauveur du

monde, que celui de Judas, puisque enfin Judas se repentit d'avoir ainsi vendu le sang de son maître, au lieu que ceux à qui je parle, le font sans scrupule et aveo la plus grande impunité. Or, à quoi aboutit ce péché? Souvent à un désespoir absolu du salut; au désespoir de réparer les désordres dont ces détestables négoces embarrassent, ou pour mieux dire, accablent une conscience; au désespoir de faire les restitutions légitimes et nécessaires; au désespoir de se soumettre en cela aux lois rigoureuses de l'Église; et par là même au désespoir d'en obtenir jamais le pardon, et de trouver grâce auprès de Dieu. Car voilà l'issue qu'eut l'avarice de Judas: *Infelix*, dit saint Augustin, *projecit pretium quo vendiderat Dominum; non agnovit pretium quo redemptus erat a Domino* [1]. Remarquez bien ces paroles, et jugez, en passant, si ce grand docteur a jamais douté que Jésus-Christ ne fût mort pour les réprouvés. Judas, par un sentiment de pénitence, jeta le prix pour lequel il avoit vendu son maître; mais par un excès de désespoir, il ne connut pas le prix salutaire dont son maître l'avoit racheté: *Non agnovit pretium quo redemptus erat a Domino*. Telle est la destinée de tous les avares de la terre, qui, selon la réflexion de saint Grégoire, pape, ayant fait leur Dieu de leur

[1] August.

argent, ne peuvent plus mettre leur confiance dans un autre, tombent dans un oubli profond de la providence et de la miséricorde du vrai Dieu, désespèrent de se réconcilier jamais avec lui; et pour consommer leur réprobation, abandonnant malgré eux à la mort ce qui leur a fait renoncer pendant la vie leur Rédempteur, ne veulent pas même alors reconnoître le prix qu'il a offert pour eux, et qu'il ne tient qu'à eux de s'appliquer : *Non agnovit pretium quo redemptus erat a Domino.*

Mais il faut que la calomnie seconde la trahison de Judas, et il est temps de la voir agir, ou plutôt de l'entendre parler contre Jésus-Christ. Car c'est elle qui l'a accusé, c'est elle qui a rendu tant de faux témoignages contre cet Homme-Dieu : les Juifs lui ont servi d'organe, mais c'est elle-même qui s'est expliquée par leur bouche. Entrons dans la salle de Pilate, et voyons avec quelle hardiesse elle avance les plus grossières impostures, avec quelle foiblesse elle les soutient, et de quels artifices elle use pour séduire et pour corrompre les esprits. Pilate, pressé par les ennemis du Sauveur, leur demande quel est donc le crime qu'ils ont à lui imputer; et ils se contentent de lui répondre que, si cet homme n'étoit pas coupable, ils ne l'auroient pas déféré à son tribunal. Remarquez,

dit saint Augustin : Jésus-Christ passoit dans toute la Judée pour un prophète envoyé de Dieu ; on ne parloit que de la sainteté de sa vie et de la grandeur de ses miracles : et ceux-ci prétendent que c'est un homme déjà condamné par la voix publique, dont les crimes sont si connus, que, d'en douter même, c'est leur faire injure. Langage ordinaire de la calomnie, qui ne s'énonce jamais plus hardiment que quand elle en impose plus faussement, et qui, pour autoriser le mensonge, ne manque point de le proposer comme une évidence ; au lieu que la vérité toujours modeste, lorsqu'elle est même forcée à dire le mal, ne le dit qu'avec réserve, ne le dit qu'avec crainte, ne le dit qu'en gardant toutes les mesures d'une sage circonspection : pourquoi? Parce qu'elle n'accuse et qu'elle ne condamne que dans l'ordre de la charité. Mais encore, reprend Pilate, quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit*[1]? Ce qu'il a fait, c'est qu'il a voulu pervertir notre nation ; c'est que nous l'avons trouvé semant parmi le peuple des maximes damnables, qui vont au renversement des mœurs. On eût dit, à en croire les Juifs, que Jésus-Christ étoit en effet un corrupteur et un séducteur ; et toutefois on savoit assez dans Jérusalem qu'il n'avoit prêché que l'obéissance, que l'humilité, que le

[1] Luc. 23.

renoncement à soi-même. Calomnie non moins foible à soutenir ses impostures, qu'elle paroît hardie à les avancer. Car, quand il en faut venir à la vérification des faits, c'est alors que l'iniquité se dément elle-même : on n'entend que les bruits confus d'une multitude passionnée, mais rien de positif ni de vraisemblable. Ils se déclarent tous pour témoins; mais leurs témoignages se détruisent les uns les autres. Pilate est surpris de voir tant d'emportement d'une part, et de l'autre si peu de preuves; mais c'est pour cela même, dit saint Chrysostôme, c'est parce qu'il n'y a point de preuves, qu'il y a de l'emportement. Que font-ils donc? Ils ont recours à l'artifice, et préoccupant l'esprit de ce juge par des raisons d'État, ils déposent que Jésus-Christ, par une témérité punissable, a pris la qualité de roi, qu'il a des prétentions sur la monarchie des Juifs, que souvent il les a détournés de payer le tribut à César; accusations dont ils voyoient bien que le seul soupçon seroit contre le Fils de Dieu un des plus forts préjugés. Et c'est aussi par là que leur calomnie, quoique sans fondement, a tout le succès d'une légitime déposition.

Je n'ai garde, chrétiens, de m'étendre ici en de longues réflexions sur l'horreur d'un péché que vous détestez vous-mêmes, et que je sais être le dernier de tous les désordres où la pas-

sion pourroit vous porter. Mais si j'avois un reproche à vous faire, ce seroit que, détestant pour vous-même la calomnie, vous ne laissiez pas de la fomenter tous les jours dans les autres, de l'écouter favorablement, de lui donner créance, d'en aimer les discours malins et d'en répandre les bruits scandaleux. Vous ne voudriez pas être auteurs de la calomnie; mais combien de fois avez-vous autorisé les calomniateurs, en leur marquant de criminelles complaisances, en les faisant parler, en les excitant, en leur applaudissant, et vous rendant par là non-seulement fauteurs et complices, mais responsables de toutes leurs suppositions? Voilà, dis-je, ce que j'aurois à vous reprocher : mais un Dieu m'inspire aujourd'hui pour votre édification une morale chrétienne, fondée sur ce silence tout divin que garde le Sauveur du monde au milieu de tant d'imposteurs. Car, tandis qu'ils le chargeoient de calomnies, que leur répondoit-il? Pas une parole ni contre ses accusateurs, ni pour soi-même : ni contre ses accusateurs, silence de soumission aux ordres de son Père et de charité envers ses ennemis; ni pour soi-même, silence de patience et d'humilité : *Jesus autem tacebat* [1]. Quels mystères, mes chers auditeurs! tâchons à les comprendre. Il est accablé de faux témoignages, ce

[1] Matth. 26.

Dieu-Homme, et il ne se plaint point de ceux qui les rendent contre lui, et il n'en appelle point au Ciel pour être vengé de leur injustice; et, quoiqu'il le pût aisément, il ne se met point en devoir de les confondre. Silence si héroïque, que le Saint-Esprit en a fait un éloge particulier dans l'Écriture : *Qui cum malediceretur, non maledicebat* [1]. Mais pourquoi se tait-il de la sorte? Ah! chrétiens, pour établir cette maxime de son Évangile si surprenante et si opposée à l'esprit du monde : Tenez-vous heureux, quand les hommes se déclareront contre vous, qu'ils s'attacheront à vous décrier, qu'ils en diront tout le mal qu'un esprit aigri et envenimé leur inspirera : *Beati estis cum maledixerint vobis, et dixerint omne malum adversum vos* [2]. Toute la nature devoit se soulever contre cette vérité, et c'est pour cela qu'il falloit que le Sauveur la justifiât dans sa personne; car, ce qu'il y a de moins supportable à l'amour-propre, c'est d'être accusé faussement, et de voir la calomnie l'emporter sur notre innocence. Voilà ce qui nous révolte, ce qui nous jette quelquefois dans les plus violents transports : mais ce sont ces transports que le Fils de Dieu a voulu réprimer; et comment? Par un moyen que sa sagesse seule pouvoit inventer, et qui est le miracle de sa grâce; savoir, en nous faisant une

[1] 1 Petr. 2. — [2] Matth. 5.

béatitude de la calomnie même, ne se contentant pas de nous dire, Modérez-vous, surmontez-vous, fortifiez-vous, consolez-vous; mais ajoutant: Réjouissez-vous d'être calomniés et outragés: *Gaudete et exultate* [1]. Notre raison aveugle et présomptueuse devoit traiter cette maxime évangélique, sinon de folie, au moins d'illusion et de simplicité; mais ce Dieu-Homme, dont le silence nous parle, veut aujourd'hui nous faire connoître que cette simplicité est la vraie sagesse, et que notre raison est sur cela condamnée par toutes les raisons éternelles. Il ne fait nulle plainte de ses calomniateurs; pourquoi? Parce qu'il les envisage, dit saint Bernard, comme les exécuteurs des ordres de son Père, et comme les instruments que Dieu a choisis pour accomplir dans sa personne le grand ouvrage de la rédemption. Or, en cette qualité il ne peut pas se plaindre d'eux; et bien loin de s'élever contre eux, il se sent obligé même à les honorer. Il déteste la calomnie, mais il en aime l'effet; et parce que l'exécution des arrêts de Dieu se trouve attachée à la calomnie qu'ils lui font, par respect pour ces arrêts divins il ne répond rien. Cette calomnie est la plus énorme de toutes les injustices; mais il sait que Dieu doit tirer de cette injustice sa plus grande gloire et la plus sainte de toutes

[1] Matth. 5.

les justices ; et c'est pourquoi il garde un silence profond, adorant la justice de Dieu dans l'injustice des hommes. En un mot, il distingue, dans le péché des Juifs qui l'accusent, ce que Dieu veut, et ce que fait l'homme ; il a en horreur ce que fait l'homme, et il regarde avec vénération ce que Dieu veut : mais parce qu'il arrive que ce que Dieu veut est une suite de ce que fait l'homme, il n'invective point contre l'homme, pour ne point murmurer contre Dieu ; il souffre l'un parce qu'il se soumet à l'autre, et il nous apprend ainsi la règle admirable du silence de soumission et de charité.

Voilà, mes chers auditeurs, ce qui engage aujourd'hui le Fils de Dieu à demeurer muet devant ceux qui l'oppriment ; et voilà ce qui nous oblige nous-mêmes à ne rien dire en mille rencontres où l'on nous calomnie, et à prier même pour ceux qui nous calomnient. *Maledicimur et benedicimus, blasphemamur et obsecramus*[1] : On nous maudit, et nous bénissons, disoit saint Paul; on vomit contre nous des blasphèmes, et nous y répondons par des prières. Telle étoit, du temps de cet apôtre, la marque du christianisme : c'est par là que l'on discernoit les fidèles ; et quiconque ne vivoit pas dans cette ferme pratique, de réprimer les saillies de sa langue, et de s'imposer

[1] 1 Cor. 4.

au moins silence à l'égard de ses ennemis, de quelque perfection d'ailleurs qu'il se piquât, étoit censé n'être chrétien qu'à demi: pourquoi? Parce qu'il n'agissoit pas dans ces vues de foi et dans ces sentiments que la solide religion nous inspire, lorsqu'elle nous enseigne que ceux qui nous attaquent par la calomnie ou par la médisance, sont ceux qui, dans l'ordre de la Providence ou du salut, doivent faire devant Dieu notre mérite et notre couronne. D'où saint Jacques concluoit, parlant de quiconque n'étoit pas persuadé de ce principe, que, quelque apparence de religion qu'il eût, ce n'étoit qu'une religion imaginaire, plus propre à le tromper et à le séduire qu'à le sanctifier : *Si quis putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio*[1].

Mais, me direz-vous, pourquoi Jésus-Christ, quelque déterminé qu'il fût à épargner ses faux accusateurs, ne parloit-il pas au moins pour sa légitime défense? Ah! chrétiens, voilà le prodige que la morale païenne, avec toute sa prétendue sagesse, n'a jamais connu. A ce silence de soumission et de charité, le Fils de Dieu en ajoute un autre, que j'appelle un silence de patience et d'humilité. Pilate le presse de répondre aux accusations des Juifs : N'entendez-vous pas, lui

[1] Jacob. 1.

dit-il, tout ce qu'on dépose contre vous? *Non audis quanta isti adversum te dicunt testimonia* [1]? Parlez donc; et si vous êtes innocent, faites-le paroître. Mais à cela, Jésus ne réplique rien : *Et non respondit ei ad illud verbum* [2]. Il étoit, ce semble, de la gloire de Dieu que la calomnie fût confondue. Il est vrai, reprend saint Bernard, mais il étoit encore plus de la même gloire qu'un juste calomnié demeurât dans le silence, et c'est pourquoi il se tait : *Jesus autem tacebat* [3]. Il y alloit de l'honneur de son ministère, que lui qui avoit prêché les vérités du salut, ne passât pas pour un corrupteur du peuple, je l'avoue; mais l'honneur de son ministère l'engageoit encore plus à pratiquer lui-même ce qu'il avoit enseigné, savoir : d'abandonner sa propre cause; et c'est pour cela qu'il ne dit pas un seul mot : *Jesus autem tacebat*. L'intérêt de la religion vouloit que lui, qui en étoit le chef et l'auteur, ne fût pas regardé comme un criminel, j'en conviens; mais il n'étoit pas moins de l'intérêt de la religion, que lui qui en devoit être l'exemple et le modèle, apprît aux hommes à faire le plus grand de tous les sacrifices, qui est celui de la réputation; et c'est ce qui lui ferme la bouche : *Jesus autem tacebat*. Il devoit épargner à ses disciples la honte et l'opprobre d'avoir eu un maître séditieux;

[1] Matth. 27. — [2] *Ibid.* — [3] Matth. 26.

j'en demeure d'accord : mais il aimoit encore mieux leur laisser cette belle leçon, d'avoir eu un maître patient jusqu'à l'insensibilité et jusqu'à un entier oubli de lui-même; et de là vient qu'il demeure muet : *Jesus autem tacebat.* Il se devoit à lui-même la justification de sa vie et de sa conduite, surtout en présence de Pilate, lequel étant étranger ne pouvoit pas le connoître, et qui, en qualité de juge, devoit en faire son rapport à Rome; à Rome, dis-je, où il étoit si important à Jésus-Christ de n'être pas décrié, puisque c'étoit là que son Évangile devoit être bientôt prêché, et qu'il vouloit établir le siége de son Église; je le confesse: mais son Évangile devoit être un évangile d'humilité, et son Église ne devant point avoir d'autre fondement que celui-là, il trouve sa vie mieux justifiée par son silence que par ses paroles; et cela fait qu'il ne parle point : *Jesus autem tacebat.*

Que ce silence, chrétiens, nous dit de choses, si nous le savons bien pénétrer! Les Pères de l'Église demandent pourquoi le Sauveur du monde fut si constant à ne vouloir point se défendre; et ils en apportent diverses raisons. Saint Ambroise prétend qu'il en usa de la sorte, parce qu'il savoit bien que ses ennemis étoient déjà résolus à le perdre, et que, quoi qu'il alléguât pour lui, il n'en seroit pas cru. Mais s'il n'en eût

été cru par ses ennemis, du moins Pilate, prévenu en sa faveur, et qui ne cherchoit qu'à le sauver, auroit pu s'en prévaloir. La pensée de saint Jérôme est que le Fils de Dieu ne se justifia point, de peur que Pilate, qu'il voyoit bien disposé, ne le renvoyât absout, et qu'ainsi la rédemption des hommes ne fût troublée et interrompue, parce que, selon l'ordre des décrets éternels de Dieu, cette rédemption dépendoit de sa condamnation. Mais il me semble que c'est attacher les décrets de Dieu, et toute l'économie du salut des hommes, à une circonstance trop légère. Le sentiment de Théophylacte me paroît plus naturel, que Jésus-Christ ne voulut rien dire, parce qu'en parlant il n'auroit fait qu'irriter davantage ses accusateurs, qui, pour soutenir leurs premières calomnies, en auroient inventé de nouvelles, ce qui n'eût servi qu'à les rendre encore plus coupables. D'autres croient, avec saint Chrysostôme, et cette opinion est la plus vraisemblable, que Jésus-Christ n'entreprit point de faire son apologie, parce qu'il n'en avoit pas besoin, parce que son innocence étoit manifeste, et que Pilate, son juge, en étoit lui-même convaincu. Mais de toutes les raisons, voici celle à quoi je m'attache : concevez-là bien, parce qu'elle doit nous instruire, et qu'elle se rapporte à nous. Car le Sauveur du monde ne se justifie point de-

vant Pilate pour nous apprendre à ne nous pas justifier nous-même, mais à nous taire en mille occasions où nous ne pouvons nous expliquer sans troubler la paix et l'union; pour condamner mille mouvements inquiets et passionnés que nous nous donnons tous les jours sur des sujets où nous croyons être innocents, lorsque nous ne le sommes pas; pour les arrêter même quand nous le sommes en effet; pour nous faire abandonner notre cause à Dieu, lui disant avec son Prophète, *Tibi revelavi causam meam*[1]; pour modérer notre ardeur à poursuivre nos droits en plusieurs rencontres, où il est plus raisonnable de les céder; enfin, pour corriger en nous cette passion, qui nous est si ordinaire, de vouloir maintenir, quoi qu'il arrive, et faire valoir notre innocence; passion qui est le principe de tant de désordres: on croit toujours avoir raison; et, par une erreur plus pernicieuse, on se persuade que, dès qu'on a raison, il faut éclater et résister. Or, de là les plus grands déréglements du monde, de là mille fautes contraires à l'humilité chrétienne, mille emportements au préjudice de la vraie obéissance, de là les révoltes contre les supérieurs, de là les ruptures entre les égaux, de là je ne sais combien d'autres scandales; parce qu'on n'a pas bien compris, dit saint Bernard, cette vérité,

[1] Jerem. 20.

qu'il y a des temps et des conjonctures où l'on doit sacrifier à Dieu son innocence même. Belle leçon que nous fait le Sauveur du monde ! car quelque bon droit et quelque raison que je puisse avoir, si c'est la foi qui me gouverne, comment aurois-je tant de chaleur à me justifier, en voyant qu'un Dieu ne se justifie pas ? Est-il possible que je ne me rende pas à la force de cet exemple? Je ne suis pas plus saint, ni plus juste que Jésus-Christ; les choses dont on m'accuse ne sont pas plus atroces que celles qu'on a imposées à Jésus-Christ; on ne m'a point encore traité de scélérat ni d'infame comme Jésus-Christ; ma réputation n'est pas d'une conséquence plus grande que celle de Jésus-Christ, et il n'est pas plus de l'intérêt de Dieu que mon innocence soit reconnue que celle de Jésus-Christ. Soit donc que j'aie tort, ou que je ne l'aie pas, pourquoi ne serois-je pas prêt à renoncer à tous mes droits quand Dieu le voudra, quand il sera question de souffrir pour lui, quand la nécessité ou sa volonté m'y obligeront ? Et pourquoi n'aurois-je pas le courage de dire comme saint Paul : *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die* [1] ? Accusez-moi, noircissez-moi, calomniez-moi, pensez de moi ce qu'il vous plaira ; que m'importe de quelle manière vous en jugerez, pourvu que je sois jugé

[1] 1 Cor. 4.

favorablement de Dieu? car je n'ai que faire de me justifier, sinon auprès de celui qui me doit juger. Or, ce ne sont pas les hommes qui doivent être mes juges, c'est Dieu : *Qui autem judicat me, Dominus est*[1].

Mais revenons : si, pour l'accomplissement de ses adorables desseins, Dieu n'avoit permis que l'infidélité des hommes allât dans la passion de Jésus-Christ jusqu'à l'excès, ce divin Sauveur, ainsi accusé et calomnié, eût pu se promettre tout de l'attachement du peuple, qui lui avoit toujours été dévoué, et qui, selon l'Évangile, s'étoit souvent déclaré pour lui, jusqu'à faire trembler ses ennemis mêmes. Surtout Pilate, par son premier jugement, ayant remis aux Juifs le choix du criminel qui devoit être délivré à la fête de Pâques, on ne pouvoit douter que, malgré la rage des pharisiens, le peuple ne sauvât le Fils de Dieu. Cependant, chrétiens, c'est ce peuple qui l'abandonne par une inconstance aussi subite dans son changement, qu'elle est violente dans les extrémités à quoi elle se porte. Inconstance la plus subite dans son changement ; car c'est six jours après la réception solennelle qu'ont fait à Jésus-Christ les habitants de Jérusalem, six jours après l'avoir proclamé roi d'Israël, six jours après l'avoir comblé d'éloges, en l'appelant Fils de Da-

[1] 1 Cor. 4.

vid, en lui donnant mille bénédictions, *Hosanna Filio David! Benedictus qui venit in nomine Domini*[1]; c'est, dis-je, alors qu'ils se déclarent le plus hautement contre lui, et qu'ils poursuivent sa mort avec plus d'ardeur. Inconstance la plus violente dans les extrémités à quoi elle se porte, puisque tout à coup ils vont jusqu'à lui préférer Barabbas, c'est-à-dire jusqu'à lui préférer un insigne voleur, et jusqu'à demander que celui qu'ils venoient de reconnoître pour leur Messie fût crucifié: *Crucifigatur*[2]. Voilà le monde, chrétiens; voilà les légèretés et les perfidies du monde: et néanmoins ce monde, si changeant et si perfide, c'est ce que nous aimons, et sur quoi nous nous appuyons; ceux même qui passent parmi vous pour les plus versés dans la connoissance du monde, sont les premiers à s'y laisser tromper; ils en ont mille fois éprouvé l'infidélité, et, après tant d'épreuves, ils en sont toujours idolâtres: ils font là-dessus des leçons aux autres, ils sont éloquents à en parler; mais il y a toujours un certain charme qui les attache à ce monde qu'ils méprisent; et il semble que plus il est inconstant pour eux, plus ils s'opiniâtrent à être constants pour lui. Mais laissons là les partisans du monde, et considérons-nous nous-même. Voilà, mes chers auditeurs, ce qui nous arrive, lorsque,

[1] Matth. 21. — [2] Matth. 27.

par des inconstances criminelles à l'égard de notre Dieu, nous sommes tantôt à lui, et tantôt contre lui ; aujourd'hui pleins de zèle, et demain la lâcheté même; aujourd'hui chrétiens et religieux, et demain libertins et impies : renonçant à Dieu dans des circonstances toutes semblables à celles où le peuple Juif renonça Jésus-Christ, c'est-à-dire immédiatement après l'avoir reçu dans nous, comme notre Dieu, par la communion; lui préférant un aussi indigne sujet que Barabbas, un vil intérêt ou un plaisir honteux, et, pour ce plaisir et cet intérêt ; consentant qu'il meure, et selon l'expression de l'Apôtre, qu'il soit tout de nouveau crucifié. Si saint Paul ne nous le disoit pas, jamais pourrions-nous croire que le désordre de notre inconstance pût aller jusque là?

Cependant, chrétiens, dans un déchaînement si général et si injuste contre le Sauveur, à qui étoit-ce de prendre sa cause en main et de le défendre? A Pilate : mais c'est au contraire la politique de ce juge qui lui fait sacrifier l'innocent, et porter l'arrêt de sa condamnation. Qui l'eût cru? après avoir si hautement protesté qu'il ne voyoit rien en quoi Jésus-Christ fût coupable, et par où il eût mérité la mort ; après avoir fait tant d'efforts pour le retirer des mains de ses ennemis ; Pilate enfin le livre aux Juifs : pourquoi ?

Parce qu'il craint César dont il est menacé, et qu'au lieu d'écouter les reproches de sa conscience, il n'est attentif qu'aux intérêts de sa fortune. S'il eût suivi les règles et les sentiments d'une justice inflexible et droite, il se fût élevé contre les Juifs, il se fût déclaré contre les accusateurs du Fils de Dieu, il en eût appelé lui-même à l'empereur; et, au hasard de perdre la faveur du prince, il eût protégé le bon droit et l'innocence du juste. Mais où trouve-t-on de ces hommes désintéressés, et combien de courtisans vendroient encore ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, pour s'avancer ou pour se maintenir auprès du maître? Qu'ils lui rendent tous les hommages dus à sa grandeur, qu'ils s'attachent à sa personne, qu'ils respectent ses ordres, qu'ils s'empressent à lui plaire; je le veux, et ils le doivent, autant que la conscience et la loi de Dieu le permettent. Mais s'il faut trahir l'une et l'autre, s'il faut pour ne pas blesser l'homme, offenser Dieu; pour ne pas s'attirer la disgrâce de l'homme, s'exposer à la haine de Dieu; ah! c'est alors que tout chrétien doit s'armer d'une sainte assurance, et fouler aux pieds tous les respects humains: c'est alors qu'il doit être déterminé à perdre tout et à se rendre l'objet de l'indignation publique, plutôt que de manquer à son Dieu, et à ce que demandent indispensablement de lui

l'intérêt de son ame et l'équité. Ce n'est pas là néanmoins l'esprit de la politique du monde, de cette malheureuse politique qui nous fait avoir pour les grands une complaisance si aveugle; qui nous fait faire sans discernement tout ce qu'ils veulent; souvent même plus qu'ils ne veulent; et cela, aux dépens de nos devoirs les plus essentiels. Écueil funeste, où échoue toute la fermeté et toute la droiture de Pilate. Jusque-là il s'étoit comporté en juge intègre et sage : mais au nom seul de César, il se trouble, il craint, il fait des réflexions, il est ébranlé, déconcerté, vaincu; et la conclusion est qu'il abandonne honteusement Jésus-Christ aux soldats, et qu'il laisse aux Juifs une pleine liberté d'exercer sur lui toute leur fureur : *Tradidit Jesum voluntati eorum* [1].

Ils ne diffèrent pas un moment; et c'est ici, chrétiens, que vous allez voir l'humilité d'un Dieu, sa modestie, sa pudeur, sa sainteté outragée et profanée par l'insolence des hommes; car c'est l'insolence du libertinage qui met le comble aux souffrances de Jésus-Christ. *Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem* [2] : Alors, dit l'Évangéliste, les soldats de la garde de Pilate se saisirent de Jésus, le conduisirent

[1] Luc. 23. — [2] Matth. 27.

dans le prétoire, c'est-à-dire, dans la salle de l'audience; et là, ayant assemblé autour de lui toute leur compagnie, ils le traitent d'une manière également brutale et impie : brutale, sans aucun sentiment d'humanité; impie, sans aucun respect de religion. Je dis barbare et brutale : car quand Jésus-Christ eût été criminel, le voyant condamné à mort, ils devoient en avoir compassion; c'est un sentiment que la nature nous inspire, même pour les plus grands scélérats. Mais leurs cœurs deviennent plus durs que la pierre et que le bronze : ils doivent être les exécuteurs de son supplice, et par avance ils veulent se payer de leurs peines aux dépens de sa personne; c'est une victime qu'on leur a donnée à sacrifier, mais ils veulent la préparer au sacrifice de la croix par des cérémonies que leur seule brutalité étoit capable d'imaginer. Que font-ils? Tout condamné qu'il est, ils se mettent à l'insulter par des railleries sanglantes, ils le chargent d'injures et de blasphèmes; et lui ayant bandé les yeux, ils lui donnent des soufflets, en lui demandant quel est celui qui l'a frappé. Fut-il jamais un traitement plus cruel? mais en fut-il jamais un plus impie, que de profaner, comme ils font, deux des plus augustes et des plus saintes qualités de ce divin Sauveur, celle de Christ et celle de Roi? Ils le traitent de Christ par dérision,

en l'obligeant à prophétiser : *Prophetiza nobis, Christe* [1]. Ils en font un roi de théâtre, en lui donnant pour sceptre un roseau, en le revêtant de pourpre, en fléchissant devant lui le genou, et lui disant : Nous vous saluons, roi des Juifs : *Ave, rex Judæorum* [2]. O mon Sauveur! falloit-il que votre royauté adorée dans le ciel fût ainsi violée sur la terre! falloit-il que cette onction sacrée de roi, de grand-prêtre et de prophète, que vous exprimez par votre nom de Christ, et qui est la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions, servît d'objet à l'impiété et à l'irréligion!

Ce n'est rien néanmoins encore, j'ose le dire : et voici l'appareil d'un nouveau supplice dont on n'entendit jamais parler, et dont les lois les plus sévères ne nous ont jamais donné d'exemple. On en veut faire la première épreuve sur le Fils de Dieu. On lui prépare une couronne d'épines qu'on lui enfonce avec violence dans la tête. Le sang coule de toutes parts, et autant de pointes qui le percent, font autant de blessures. Voilà comment la synagogue a traité son roi; voilà comment elle a traité votre roi et le mien; voilà comment elle a traité le maître et le roi de toute la nature. Indignité que nous détestons! mais tandis que nous la détestons dans les autres, que ne la détes-

[1] Matth. 26. — [2] Matth. 27.

tons-nous dans nous-mêmes? Car n'est-ce pas nous-mêmes, chrétiens, qui cent fois en avons usé de la sorte à l'égard de Jésus-Christ? Mettons-nous en parallèle avec les soldats qui insultèrent ce roi de gloire : nous reconnoîtrons ce que nous faisons tous les jours, et ce que nous sommes ; car telle est l'idée des pécheurs et des impies du siècle. Saint Paul, écrivant aux Philippiens, leur disoit qu'ils étoient sa couronne : *Gaudium meum et corona mea* [1]. Suivant la même règle, ne pouvons-nous pas dire que nous sommes la couronne de Jésus-Christ, mais une couronne de souffrances? Il attendoit que de nos bonnes œuvres nous lui fissions une couronne d'honneur, et par nos iniquités nous lui en faisons une d'ignominie. Il se promettoit de nous des fruits de grâce, de vérité et de vertu ; il n'en recueille que des ronces et des épines. C'est ainsi, dit saint Bernard, qu'il est couronné de nos péchés ; mais du moins, ajoute le même Père, présentons-lui dans cet état l'hommage d'une sincère douleur et d'une vive componction. *Egredimini, et videte, filiæ Sion, regem in diademate* [2]; Venez, filles de Sion, ames rachetées du sang d'un Dieu, venez et voyez votre roi avec ce diadème sanglant que vous lui avez fait porter ; venez reconnoître vos infidélités, et les pleurer ; venez réparer par vos larmes et par

[1] Philip. 4.—[2] Cant. 3.

les saintes rigueurs de la pénitence ce que vous lui avez fait souffrir par vos crimes : et après avoir appris comment le péché a fait mourir Jésus-Christ, apprenez comment Jésus-Christ a fait mourir le péché, et comment vous le devez faire mourir vous-mêmes : c'est la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

C'est un principe et une vérité de foi, que comme la grâce de l'innocence et de la justice originelle sanctifioit l'homme tout entier, aussi l'homme tout entier a-t-il ressenti les pernicieux effets du désordre et de la corruption du péché. Il les a ressentis dans son corps, dans son esprit, dans sa volonté, et dans ses passions : dans son corps, par la révolte des sens et par leur mollesse; dans son esprit, par l'orgueil; dans sa volonté; par l'amour de l'indépendance; et dans ses passions, par leurs désirs aveugles et déréglés. Il falloit donc que le Fils de Dieu, mourant pour détruire le péché, le fît mourir dans tout l'homme. Or, en effet je dis qu'il l'a fait mourir dans le corps de l'homme, en nous inspirant par son exemple la mortification contre la sensualité et la mollesse. Je dis qu'il l'a fait mourir dans l'esprit de l'homme, en nous inspirant par son exemple l'humilité contre l'orgueil. Je dis qu'il

l'a fait mourir dans la volonté de l'homme, en nous inspirant par son exemple la soumission contre l'amour de l'indépendance. Enfin, je dis qu'il l'a fait mourir dans les passions de l'homme, particulièrement dans la plus violente de toutes, qui est la vengeance, en nous apprenant par son exemple à pardonner les injures, et à rendre le bien pour le mal. Ceci me donnera lieu de vous le représenter encore en quatre états bien propres à vous toucher et à vous instruire. Suivez-moi toujours, s'il vous plaît.

Je me figure d'abord un chrétien sensuel, et esclave de cette concupiscence de la chair, qui est la source funeste du péché, ou plutôt esclave du péché même, qui est la suite comme infaillible de cette concupiscence de la chair, quand elle est fomentée par une vie molle et voluptueuse : et pour détruire en lui ce corps de péché, dont parle si souvent saint Paul, je lui produis le Sauveur du monde dans l'état où Pilate le présenta aux Juifs, quand il leur dit : *Ecce homo*, Voilà l'homme ; c'est-à-dire, je lui produis cet Homme-Dieu tout couvert de plaies et déchiré de coups, tel qu'il parut après sa flagellation. Les évangélistes ne nous disent point quelle fut la mesure ou l'excès de ce supplice : ils nous le laissent à conjecturer ; mais cette conjecture que nous en avons, peut-être surpasse-t-elle tout ce

qu'ils nous en auroient appris; car Pilate, ne pouvant contenter la haine du peuple, trouva enfin un expédient pour la satisfaire, et ce fut de condamner Jésus à être fouetté. Voilà par où nous devons juger de ce que souffrit le Fils de Dieu. Ce peuple étoit transporté de fureur, il n'y avoit que le sang de cette victime qui le pût apaiser; il demandoit ce sang avec instance, et Pilate vouloit qu'il fût content. De là concluez avec quelle rigueur on le traita. Quand on nous rapporte sur ce point les révélations de certaines ames pieuses et saintes, elles nous semblent quelquefois des exagérations, et à peine font-elles quelque impression sur nous. Mais quand je dis que le Sauveur du monde fut mis, par le commandement de Pilate, dans un état où la cruauté de ses ennemis, quelque impitoyable qu'elle fût, eut de quoi être satisfaite, n'en dis-je pas autant et plus même qu'il ne faut? Pourquoi les évangélistes ne sont-ils pas entrés là-dessus dans un plus grand détail? Ah! répond saint Augustin, parce que l'évangéliste de l'ancien Testament, Isaïe, s'en étoit déjà suffisamment expliqué pour eux. Qu'en a donc dit ce Prophète? Des choses, chrétiens, qui vont au-delà de toutes nos expressions; savoir, que Jésus-Christ, après cette cruelle flagellation, n'avoit plus la figure d'homme, *Vidimus eum, et non*

erat aspectus [1]; qu'il faisoit horreur à voir, et qu'on l'auroit pris pour un lépreux frappé de la main de Dieu, *Quasi leprosum et percussum a Deo* [2]. Car ce n'est point par application ni par figure, mais dans le sens littéral de la prophétie, que ce texte d'Isaïe se rapporte à Jésus-Christ.

C'est dans cet état que je le propose aux pécheurs du siècle, avec ces paroles si touchantes et si capables d'attendrir les cœurs même les plus endurcis : *Ecce homo* [3] : Le voilà, chrétiens, cet homme que vous adorez comme votre Dieu, et qui l'est en effet ; le reconnoissez-vous? c'est vous qui l'avez ainsi défiguré, vous qui l'avez ainsi meurtri et ensanglanté. Ne vous en défendez point; car il s'en déclare lui-même, et il en doit être cru : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* [4]. Il nous fait entendre que ce sont les pécheurs qui ont déchargé sur lui leurs coups, et n'êtes-vous pas de ce nombre? C'est donc à vous que ce reproche s'adresse. Oui, c'est par vous et pour vous que sa chair innocente et virginale a été immolée dans ce sacrifice de douleur. Sans parler d'un million de désordres, dont je ne veux pas ici vous retracer l'idée, c'est pour vos délicatesses, c'est pour ces attachements indignes à servir votre corps, à l'engraisser, à l'idolâtrer, à lui donner tout ce qu'il

[1] Isaï. 53. — [2] *Ibid.* — [3] Joan. 19. — [4] Psalm. 128.

demande, et plus qu'il ne demande; c'est pour ces recherches affectées de toutes vos aises, pour ces soins outrés de votre santé aux dépens des devoirs les plus essentiels de la religion, pour ces dispenses que vous vous accordez au préjudice des lois de Dieu et de son Église, pour cette oisiveté criminelle, pour ces divertissements sans mesure, pour cette horreur de la vraie pénitence, pour cette vie des sens, si contraire à la raison même, et qui entretient dans vous le règne du péché; c'est, dis-je, pour tout cela que Jésus-Christ est devenu un homme de douleurs. Car si votre chair avoit été soumise à Dieu, jamais la sienne n'eût été livrée aux bourreaux. *Ecce homo :* Voilà l'homme établi de Dieu comme notre chef, et à qui il faut, par nécessité, que nous soyons unis en qualité de membres vivants. Or, entre les membres et le chef, il doit y avoir de la proportion; et c'est une chose monstrueuse, dit saint Bernard, que de voir des membres délicats sous un chef couronné d'épines. Quand le chef souffre, tous les membres souffrent par sympathie; et s'il y en a quelqu'un qui ne souffre pas, c'est un membre gâté et corrompu. *Ecce homo :* Voilà l'homme à l'image duquel Dieu nous a prédestinés, et auquel il faut, par conséquent, que vous vous rendiez semblables, ou que vous soyez réprouvés de Dieu. Car, de quelque con-

dition que vous puissiez être, il n'y a point de milieu entre ces deux termes, la conformité avec Jésus-Christ souffrant, ou la réprobation éternelle; et de quelque espérance que l'on vous flatte, il faut que vous choisissiez l'un de ces deux partis, puisqu'il est certain que jamais Dieu ne relâchera rien de la rigueur de cette loi : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui*[1]. Voilà l'homme : *Ecce homo*; l'homme dont saint Paul veut que vous fassiez paroître la vie dans vos personnes. Il ne se contente pas que vous la fassiez paroître aux anges et à Dieu même dans l'intérieur de vos ames; il veut que vous la fassiez paroître extérieurement, et que vos corps en portent les caractères sensibles. Or, cela ne peut se faire que par la mortification de la chair; et de là vient que ce grand apôtre vouloit que nos corps fussent continuellement revêtus de cette sainte mortification, *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*[2]; en sorte, disoit-il, que la vie de Jésus, qui n'a été que mortification, paroisse dans nous comme en autant de sujets qu'elle doit vivifier et animer : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris*[3]: Car il y a de la contradiction qu'un corps nourri dans les délices, et qui n'a aucun usage de la pénitence chrétienne, représente ce Jésus, qui

[1] Rom. 8. — [2] 2. Cor. 4. — [3] *Ibid.*

vient d'éprouver à la colonne un traitement si rigoureux. *Ecce homo :* Voilà l'homme dont la chair, quelque mortifiée qu'elle ait été par les cruautés qu'on a exercées sur elle, demande encore, pour la perfection de ses souffrances, quelque chose qui lui manque, et sans quoi tout ce qu'elle a souffert n'est de nul effet pour nous devant Dieu. Or, ce qui lui manque, c'est ce qui nous reste à accomplir nous-même. Mais où l'accomplir ? dans le cœur, dans la propre volonté, dans le retranchement des désirs ? Peut-être en voudrions-nous demeurer là ; mais ce n'est point assez : car saint Paul qui l'entendoit mieux que nous, et qui n'avoit pas plus besoin de pénitence, se faisoit un devoir indispensable de l'accomplir dans sa chair : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea* [1]. Motif admirable pour nous faire aimer la mortification des sens, de l'envisager comme le supplément, ou pour mieux dire, comme l'accomplissement des souffrances du Sauveur. Motif puissant pour nous soutenir dans l'exercice de cette vertu, de considérer que la mortification de nos corps, quand nous la pratiquons, n'est pas tant notre mortification que la mortification de Jésus-Christ même : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* [2]. Car si c'étoit la nôtre,

[1] Coloss. 1. — [2] 2. Cor. 4.

dit saint Chrysostôme, quelque nécessaire que je la conçoive, j'en aurois du mépris; mais étant celle de Jésus, le moyen que je ne l'aime pas et que je ne l'honore pas ?

Tel est, chrétiens, le premier ennemi du salut de l'homme, que le Fils de Dieu a détruit par sa Passion, la mollesse de la chair. Il y en avoit un autre encore plus dangereux, et c'est l'orgueil de l'esprit, l'ambition de s'élever et de se faire grand, l'entêtement, si j'ose parler ainsi, d'une gloire mondaine, à laquelle on croit non-seulement pouvoir, mais devoir tout sacrifier. Il falloit terrasser ce monstre qui s'opposoit à Dieu : et qu'a fait pour cela l'Homme-Dieu? Ah! chrétiens, suivez-le dans sa marche depuis le prétoire jusqu'au lieu de son supplice, et contemplez-le dans l'abîme d'humiliation où il paroît aujourd'hui à la face du ciel et de la terre; c'est-à-dire chargé de sa croix, conduit au Calvaire comme un criminel, accompagné de deux voleurs, escorté de soldats, de gardes, de bourreaux, et traîné par les rues de Jérusalem dans cet appareil ignominieux. Surtout souvenez-vous que c'est celui devant qui les anges tremblent, et qui n'a point cru que ce fût une usurpation de se dire et d'être égal à son Père. Voilà, dit saint Chrysostôme, le dernier abaissement où pouvoit être réduit un Dieu; et moi j'ajoute : Voilà le dernier

et le souverain remède qui devoit guérir l'orgueil de l'homme. Prenez garde : le Sauveur des hommes, pour s'abaisser aux yeux du monde, avoit fait des démarches bien étonnantes, et le Saint-Esprit, pour nous en donner une juste idée, les compare à des pas de géant : *Exaltavit ut gigas* [1]. La première, qui fut celle de son incarnation, a été jusqu'à l'anéantissement : *Exinanivit semet ipsum* [2] ; mais dans cet anéantissement, il n'avoit pas laissé de trouver encore des degrés de profondeur à descendre : car, outre qu'il s'étoit fait homme, il avoit voulu naître enfant ; outre qu'il étoit né enfant, il avoit pris la forme de serviteur et d'esclave ; outre qu'il s'étoit fait esclave, il s'étoit revêtu des apparences et des marques du pécheur : pécheur, esclave, enfant, tout cela, dit Zénon de Vérone, c'étoit les surérogations infinies de l'adorable mystère d'un Dieu incarné. Cette parabole est bien remarquable. Mais son humilité, ou plutôt son zèle pour détruire notre orgueil, le porte encore plus loin en ce jour. Il veut être mis au rang des scélérats, et des scélérats condamnés par la justice humaine : il veut, dans cette qualité, essuyer tout l'opprobre du supplice le plus honteux, et cela au milieu de sa nation, dans la capitale de son pays, le jour de la plus grande solennité,

[1] Psalm. 18. — [2] Philip. 2.

au lieu le plus éminent de la ville ; il veut y être mené en pompe, et vérifier l'oracle de Jérémie, qu'il sera rassasié d'outrages et d'affronts : *Saturabitur opprobriis* [1]. Ce qui me paroît plus surprenant, c'est qu'il fait tout cela sans se mettre en peine du scandale des Juifs, ni du mépris des gentils ; prévoyant que les premiers ne voudront jamais reconnoître un Messie crucifié, et que les autres le traiteront de fou et d'insensé : *Judæis scandalum, gentibus stultitiam* [2]. Il n'importe : que le Juif s'en scandalise, et que le gentil s'en moque, ce Dieu, si grand par lui-même, veut être donné en spectacle aux anges et aux hommes ; je dis, en spectacle de confusion : car quelle confusion pour lui, quand on le chargea de ce bois infame, l'objet de la malédiction et de l'exécration du peuple ! quelle confusion, quand il fallut sortir en cet état et se faire voir dans la place publique !

Ah ! chrétiens, nous avons maintenant de la vénération pour tous ces mystères, et la foi qui nous apprend que ce sont les mystères d'un Dieu Sauveur, efface les affreuses idées qu'on devoit alors s'en former. Quand nous voyons aujourd'hui les princes et les monarques fléchir les genoux devant ce bois, qui a été l'instrument de notre salut, bien loin d'avoir peine à l'hono-

[1] Thren. 3. — [2] I. Cor. I.

rer, nous nous sentons portés à lui rendre le devoir de notre religion. Mais à ce triste jour où nous nous représentons un Dieu souffrant, que pensoit-on de la croix et de celui qui la portoit? Je rougirois de vous le dire, et je vous le laisse à juger. Ce que je sais, c'est que Jésus-Christ conçut l'infamie de ce supplice avec un tel sentiment d'horreur que, si sa raison y eût consenti, il auroit renoncé au dessein de nous racheter, plutôt que de nous racheter à ce prix. Il en fit même la proposition à son Père, quand il lui dit : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste* [1]; Ah! mon Père, s'il étoit possible que ce calice passât et s'éloignât de moi! Mais l'arrêt en est prononcé; et il se le prononça à lui-même au même temps qu'il faisoit cette prière, soumettant sa volonté et acceptant toute la confusion de sa croix. C'étoit ainsi qu'il falloit faire mourir l'orgueil des hommes. Or, c'est ce que font souverainement, efficacement et sensiblement les humiliations du Sauveur. Car, qu'un chrétien adore un Dieu humilié, et, selon l'expression de saint Paul, un Dieu anéanti, et qu'en même temps il soit lui-même entêté des vaines grandeurs du monde; qu'il ne cherche qu'à s'élever, qu'à se distinguer, qu'à paroître; que toutes ses réflexions, toutes ses vues, tous ses desseins ne tendent qu'à

[1] Matth. 23.

contenter son ambition, et cela sans mesure et sans égard; sans mesure, voulant toujours accroître sa fortune, toujours monter à un plus haut rang, toujours s'attirer de nouveaux honneurs; sans égard, ni à la droiture et à la bonne foi, ni à l'équité et à la justice, ni à sa conscience et à son salut; sacrifiant tout à sa passion, les intérêts de Dieu, les intérêts du prochain, les intérêts de son ame; ayant des délicatesses infinies sur ce qui lui est dû, ou sur ce qu'il croit lui être dû, et n'étant jamais disposé à se relâcher du moindre de ses droits, ni à pardonner la moindre injure : qu'un chrétien, dis-je, ait le cœur plein de ces sentiments; qu'il se fasse de ces maximes des règles de conduite, et qu'avec cela il puisse se présenter devant son Dieu, sans rougir et sans se confondre, c'est, mes frères, dit saint Bernard, ce qui me semble impossible. Sentant qu'il est superbe, il ne peut plus ni invoquer Dieu, ni se confier en Dieu; et s'il le fait, ce n'est qu'en se disant intérieurement à lui-même : Je suis un hypocrite; car j'invoque un Dieu qui ne m'a sauvé qu'en s'abaissant au-dessous de tous les hommes; et cependant je ne cherche devant les hommes que l'élévation et la grandeur : j'établis ma confiance dans ses opprobres; et dans la pratique, je les déteste et je les fuis, ces mêmes opprobres : qu'est-ce que

cela, sinon hypocrisie et contradiction? Or, la reconnoître, cette contradiction, cette hypocrisie, et se trouver là-dessus dans la nécessité de se condamner, c'est ce que j'appelle la destruction de l'orgueil dans un chrétien. Avançons.

Le Sauveur du monde arrivé au Calvaire, on dispose la croix, on l'y étend; et c'est ici que vous allez voir un troisième ennemi du salut de l'homme, je veux dire, le libertinage de la volonté, vaincu par l'obéissance héroïque de cet Homme-Dieu. De ces principautés et de ces puissances dont Jésus-Christ, selon la parole de saint Paul, que j'ai déjà rapportée, triompha sur la croix, et qu'il désarma, quelle étoit la plus fière et la plus orgueilleuse? demande saint Augustin. C'étoit, répond ce saint docteur, la volonté de l'homme : cette volonté ennemie de la sujétion, cette volonté qui veut toujours être maîtresse d'elle-même, qui suit en tout son penchant, ne cherche qu'à s'émanciper et à se licencier, et qui pour cela se révolte sans cesse contre la loi et contre le devoir. Voilà cette puissance qu'on pouvoit justement nommer la principauté du monde, puisqu'elle y régnoit au préjudice de Dieu même. Or, apprenez, chrétiens, comment elle a été vaincue par Jésus-Christ dans le mystère de son crucifiement. Ce divin Sauveur est attaché à la croix, et il se soumet à y mourir.

Ce n'est pas seulement, remarque saint Chrysostôme, par un motif de charité, ce n'est pas par le seul zèle de glorifier son Père, ce n'est pas par un simple désir de sauver les hommes, mais par obéissance : *Factus obediens* [1], et par la plus rigoureuse obéissance, *usque ad mortem, mortem autem crucis*. Or, quand je dis par obéissance, je dis par un commandement exprès du Ciel; je dis par obligation, par nécessité, par l'engagement d'une volonté qui n'est plus à elle-même, et qui n'a plus aucun droit sur ses actions. Car l'obéissance comprend tout cela. Je sais que les théologiens et les Pères nous enseignent que cette obéissance du Fils de Dieu fut volontaire dans son principe; que l'ordre de mourir ne lui fut donné que parce qu'il le voulut accepter, que ce fut lui-même qui pria son Père de le lui imposer; et qu'il étoit libre d'en demander dispense. Je conviens de toutes ces vérités; mais c'est ce que je trouve encore de plus admirable, que, pouvant de lui-même choisir ou ne pas choisir le supplice de la croix, il ait voulu qu'il lui fût marqué et ordonné; que, pouvant se faire dispenser de ce précepte, il ait voulu l'accomplir dans toute son étendue. Ce n'est pas tout; non-seulement il est crucifié par obéissance à son Père, mais par obéissance aux hommes, et aux

[1] Philip. 2.

plus indignes de tous les hommes, qui sont ses bourreaux et ses persécuteurs. Ces ministres d'iniquité en disposent comme il leur plaît : qu'ils parlent, il exécute; que la cruauté leur inspire une nouvelle manière de l'attacher à l'instrument de sa mort, il leur présente ses mains et ses pieds pour être percés de clous. Il n'y a qu'un seul point sur quoi il refuse de les écouter. Car s'ils lui reprochent que, ayant sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même, s'ils le défient de descendre de la croix, s'ils lui demandent cette preuve de sa divinité, et s'ils lui promettent, après ce témoignage, de croire en lui, il préfère à de si belles espérances le mérite de l'obéissance. Bien loin de descendre de la croix parce qu'il est Fils de Dieu, c'est pour cela même qu'il n'en descend pas, dit saint Bernard, puisque, étant Fils de Dieu, il doit et il veut obéir à Dieu. Il aime mieux passer pour foible, et ne donner nulle marque de sa vertu toute-puissante, que de la faire connoître par des miracles de sa propre volonté. Il aime mieux, en demeurant dans l'état de dépendance où il s'est réduit, laisser périr ces infidèles, que d'en sortir pour les convaincre et pour les toucher.

Or, de là qu'apprenons-nous, ou que devons-nous apprendre? Deux choses essentielles, et qui vont à l'anéantissement de notre volonté

propre, savoir, la nécessité de l'obéissance et la mesure de l'obéissance. La nécessité de l'obéissance, puisque c'est par elle que s'accomplit aujourd'hui notre salut : non, chrétiens, ce n'est point précisément par la croix, mais par l'obéissance de la croix. La croix toute seule ne nous a pas sauvés ; il a fallu que l'obéissance lui donnât le prix qui a fait notre rédemption. En vain donc prétendons-nous pouvoir nous sauver par une autre voie. Faites des miracles, pratiquez toutes les austérités de la pénitence chrétienne, convertissez tout le monde ; si ce n'est pas dans l'ordre d'une entière soumission à Dieu et à son Église, tout votre zèle, tous vos miracles, toutes vos austérités et vos pénitences ne sont rien. Car, comme disoit le prophète Samuel, l'obéissance vaut mieux que tous les sacrifices, et tous les sacrifices sans l'obéissance ne peuvent être devant Dieu de nulle valeur. Obéissance, chrétiens, non-seulement à Dieu, mais aux hommes revêtus de l'autorité de Dieu, fussent-ils d'ailleurs les plus imparfaits, fussent-ils même les plus vicieux : *Non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis* [1]. En effet, Seigneur, à qui ne dois-je pas obéir pour vous, quand je vous vois obéir pour moi à des sacriléges et à des déicides? Obéissance jusqu'à la mort, et s'il étoit néces-

[1] Petr. 2.

saire, jusqu'à la mort de la croix : *Usque ad mortem, mortem autem crucis* [1], c'est-à-dire sans exception et sans restriction. Car telle est la mesure de l'obéissance d'un chrétien ; et s'il y a une chose que notre obéissance ne renferme pas, et à laquelle elle ne soit pas préparée, c'est une obéissance que Dieu réprouve. Cette obéissance parfaite est héroïque ; mais, après tout, ce n'est point trop pour nous sauver, et Dieu ne mérite ni ne veut rien de moins. Comprenons ce que c'est que Dieu, et ce que vaut le salut éternel, nous ne serons plus surpris de tout ce que Dieu peut exiger de nous.

Il restoit encore un ennemi que Jésus-Christ devoit surmonter, c'est la passion de la vengeance. Rien de plus naturel à l'homme que cette passion, et rien de plus contraire aux sentiments de l'homme que le pardon des injures. Dans tout le reste, dit saint Augustin, notre religion ne nous prescrit rien en matière de mœurs qui ne soit évidemment raisonnable et juste : mais quand elle nous ordonne d'aimer jusqu'à nos persécuteurs, il semble qu'elle entreprenne alors sur notre raison ; et tout soumis que nous sommes à cette loi, nous avons de la peine à ne la pas condamner : *Cum vero legitur, Diligite inimicos vestros, et benefacite his qui oderunt vos,*

[1] Philip. 2.

tunc ipsa pene accusatur religio [1]. C'est néanmoins cet amour des ennemis qui nous fait proprement chrétiens ; et selon Tertullien, c'est en cela que consiste le caractère de notre sainteté : *Ita jubemur inimicos diligere, ut hæc sit perfecta et propria bonitas nostra* [2]. Il falloit donc, pour établir solidement le christianisme, faire mourir tout désir de vengeance. Or, il n'y avoit qu'un Dieu, et un Dieu mourant dans la plus injuste persécution ; qui pût en venir à bout ; et c'est ce qu'il a fait sur la croix, qui fut comme le théâtre de sa charité. On diroit qu'il n'y est monté que pour triompher de ce démon. La première parole qu'il y prononce, c'est en faveur de ceux qui le crucifient : *Pater, dimitte illis* [3]. Il ne pense point à ses apôtres, il ne pense point aux fidèles de Jérusalem, il ne pense pas même encore à sa sainte Mère, ni à son bien-aimé disciple ; mais il pense à ses bourreaux, mais il pense à ses calomniateurs ; et comme s'il leur devoit la préférence dans son cœur, il veut qu'ils aient la première place dans son testament : *Pater, dimitte illis*. Se contente-t-il de leur pardonner? Non. Ne fait-il qu'oublier les outrages qu'il en a reçus? Ah ! répond saint Chrysostôme, c'est trop peu pour lui, parce qu'il ne veut pas que ce soit assez pour nous. Il les aime, il prie pour eux, il

[1] August. — [2] Tertull. — [3] Luc. 23.

tâche à les justifier auprès de son Père, il répand sur eux ses grâces les plus spéciales et ses plus abondantes miséricordes, il les convertit, il en fait des prédestinés; et cela, lors même qu'ils sont plus animés contre lui, et au moment même qu'ils le comblent de malédictions. Voilà quelle fut la charité de cet Homme-Dieu. Oui, mes frères, il a aimé ses bourreaux : c'étoit bien les aimer, dit saint Grégoire, pape, que de vouloir les réconcilier avec son Père; car il ne pouvoit les réconcilier avec son Père, sans les réconcilier avec lui-même. Il a prié pour eux; et, ce qui est plus étonnant, il s'est servi de ses plaies et des blessures qu'ils lui faisoient pour plaider leur cause auprès de Dieu : *O caritas admiranda*, s'écrie le grand Hildebert, archevêque de Tours, *dum clavi manibus, dum lancea lateri, dum fel ori admoveretur; et manus, et latus, et os agebant pro inimicis* [1] ! O prodige d'amour ! pendant que les Juifs perçoient de clous les mains du Sauveur, pendant qu'ils ouvroient son sacré côté avec une lance; qu'ils abreuvoient sa bouche de fiel; et sa bouche, et ses mains, et son côté demandoient grâce pour ces infidèles! Il a excusé leur crime: *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt*; et quoiqu'au fond leur ignorance fût inexcusable, il l'a employée pour diminuer

[1] Hild.

la grandeur et l'énormité de l'attentat qu'ils commettoient. Que n'auroit-il pas fait, chrétiens, si cette ignorance eût été entièrement involontaire? Il a répandu sur eux les grâces les plus spéciales et les plus abondantes miséricordes, ne considérant pas, dit saint Augustin, que c'étoit par eux qu'il souffroit, mais que c'étoit pour eux : *Non enim attendebat quod ab ipsis patiebatur, sed quia pro ipsis moriebatur* [1].

Après cela, mon cher auditeur, il prétend avoir droit de vous adresser ces paroles, et de vous faire cette loi : *Ego autem dico vobis, Diligite inimicos vestros* [2]; Pour moi je vous dis, Aimez vos ennemis. Je vous le dis, et sans me contenter de vous le dire, je vous l'apprends par mon exemple, qui doit être pour vous l'exemple le plus convaincant et le plus touchant. Vous voulez vous venger : mais ai-je été vengé? ai-je demandé à l'être? On vous a offensé : mais l'avez-vous été plus que moi? l'avez-vous été autant que moi? voyez ma croix, elle vous instruira. Dans le rang que vous tenez, une injure vous doit être sensible : mais vous doit-elle être plus sensible, ou aussi sensible qu'à moi? car qu'êtes-vous, et qui suis-je? C'est par une malignité affectée et par un dessein prémédité que cet homme s'est tourné contre vous : mais par quel

[1] August. — [2] Matth. 5.

dessein mes persécuteurs ont-ils conjuré ma ruine, et avec quelle fureur l'ont-ils poursuivie? C'est un outrage que vous ne pouvez pardonner, et qu'on ne pardonne jamais dans le monde: mais j'ai pardonné ma mort. Celui dont vous avez reçu cet outrage est indigne de toute grâce, mais en suis-je indigne, moi, qui m'intéresse pour lui, et est-ce lui-même, ou n'est-ce pas moi, que vous devez envisager dans le pardon que vous lui accorderez? Ainsi, chrétiens, de quelque prétexte que votre vengeance puisse se couvrir, il y a dans ce Dieu sauveur de quoi la confondre; il y a de quoi en réprimer, de quoi en étouffer tous les sentiments.

Finissons. Voilà donc le péché détruit par la croix; mais hélas! mes chers auditeurs, combien de fois l'avons-nous ressuscité, et combien de fois l'allons-nous faire revivre? C'est l'ennemi de Dieu et son ennemi capital; il a fait mourir Jésus-Christ: cela seul ne vous le doit-il pas faire connoître, ce monstre abominable, et n'est-ce pas assez de le connoître pour le haïr souverainement? Allez, pécheurs, allez au pied de la croix; contemplez-y le douloureux mystère de la passion de notre Sauveur; comptez, si vous le pouvez, tous les coups qu'il a reçus, toutes les plaies dont il est couvert, toutes les épines qui lui percent la tête, toutes les gouttes

de sang qu'il a répandues, et demandez-lui, avec le Prophète, qui l'a frappé de la sorte, et qui l'a ainsi traité? Vous entendrez qu'il vous répondra, que c'est le péché, que c'est votre péché, que c'est vous-mêmes. Moi, Seigneur, moi l'auteur de votre sanglante Passion! et je n'en suis pas pénétré, saisi de douleur! et je pourrois regarder encore d'un œil tranquille et indifférent, je pourrois encore aimer le péché qui vous a donné le coup de la mort! De plus, mes frères, si le péché est le capital ennemi de Dieu, Dieu n'est pas moins son ennemi; s'il a fait mourir Jésus-Christ, Jésus-Christ l'a fait mourir lui-même. Mais qu'en a-t-il pour cela coûté à ce divin Rédempteur? Le pouvez-vous ignorer? et si vous l'ignorez, tant de blessures ouvertes sur son corps ne sont-elles pas autant de bouches qui vous le disent hautement et qui vous le crient? Or voulez-vous ranimer contre lui l'ennemi qu'il a terrassé? voulez-vous vous rengager dans un esclavage dont il vous a délivré à si grands frais? voulez-vous lui susciter de nouveaux combats, l'exposer à de nouvelles souffrances, l'attacher à une nouvelle croix? N'avez-vous point d'autres sentiments à prendre en ce jour de pénitence et de conversion? Ah! Seigneur, pénitence et conversion, c'est là que je m'en tiens: mais conversion sincère, solide,

efficace ; mais pénitence constante et durable. Vous avez vaincu le péché ; j'en triompherai comme vous et par vous. Vous l'avez vaincu par le supplice de la croix ; j'en triompherai par les salutaires rigueurs d'une vie austère et mortifiée. Dans ce combat, votre croix sera mon modèle, sera mon soutien, comme elle est toute mon espérance pour l'éternité, où nous conduise, etc.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE PAQUES.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Respondens autem Angelus, dixit mulieribus : Nolite expavescere; Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum : surrexit, non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum.

L'Ange dit aux femmes : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici; voici le lieu où on l'avait mis. Saint Marc, chap. 16.

Sire,

Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissants qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine? A cette triste inscription : *Hic jacet*; ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre,

et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa grandeur l'en puisse tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre, qu'il en sort dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière; en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là : *Non est hic* [1]. Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum* [2]. Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-Homme. C'est là, c'est, pour ainsi parler, dans le centre même de la foiblesse, qu'il fait éclater toute sa force; et jusque entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son Église, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétienne : car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours. Saluons

[1] Matth. 28. — [2] Isai. 11.

d'abord Marie, et félicitons-la, en lui disant : *Regina cœli*, etc.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondements et de notre foi, et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après saint Augustin ; et, m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce Père, le partage le plus juste, et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le Fils de Dieu, dans sa résurrection, nous présente tout à la fois et un grand miracle, et un grand exemple : *In hac resurrectione et miraculum, et exemplum* [1]. Un grand miracle, pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas ;* et un grand exemple, pour animer notre espérance, *exemplum ut speres*. En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établies les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir, que Jésus-Christ est Dieu ; et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ,

[1] August.

preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi, et ce sera la première partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est par là qu'il anime notre espérance, et ce sera la seconde partie. Deux points d'une extrême conséquence. Dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est ; dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection, nous apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au Ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande parole, chrétiens, et qui mérite d'être écoutée avec tous les sentiments de respect que la religion est capable de nous inspirer, quand saint Paul nous dit que l'auguste mystère de la résurrection a établi dans le monde la foi de la divinité de Jésus-Christ : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute, ex resurrectione mortuorum, Jesu Christi Domini nostri* [1]. Ainsi parloit l'Apôtre, persuadé, rempli, pénétré de cette vérité : Nous adorons, mes frères, un Sau-

[1] Rom. 1.

veur qui a été prédestiné Fils de Dieu, en vertu de sa résurrection glorieuse. Au lieu de prédestiné, le texte grec et le syriaque portent, manifesté et déclaré; mais saint Ambroise concilie ces deux versions, en disant que Jésus-Christ, qui étoit un Dieu caché dans son incarnation, devoit, selon l'ordre de sa prédestination éternelle, être un Dieu révélé et un Dieu connu dans sa résurrection : *Christus latens in incarnatione, prædestinatus erat ut declararetur Filius Dei in resurrectione* [1]. Je ne sais, mes chers auditeurs, si vous avez jamais fait réflexion à une autre proposition bien remarquable du même apôtre, dans cet excellent discours qu'il fit au peuple d'Antioche, et qui est rapporté au livre des Actes. Voici comment s'expliquoit le Docteur des gentils : *Et nos vobis annuntiamus eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, quoniam hanc Deus adimplevit, resuscitans Jesum, sicut in secundo psalmo scriptum est : Filius meus es tu, ego hodie genui te* [2]: Nous vous annonçons l'accomplissement d'une grande promesse, que Dieu avoit faite à nos pères, et qui a été durant tant de siècles le sujet de leur espérance et de leurs vœux : Dieu a voulu que nous, qui sommes leurs enfants, eussions l'avantage de la voir enfin consommée; et l'exécution de cette promesse, est

[1] Ambr. — [2] Act. 13.

qu'il a ressuscité Jésus, selon ce qui est écrit dans le psaume : Vous êtes mon Fils, et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. Que signifie cela, chrétiens? et de quel jour saint Paul prétendoit-il parler? Si c'étoit de celui où Jésus-Christ, comme Fils de Dieu et comme Verbe incréé, est engendré de son Père, pourquoi l'appliquoit-il au mystère de sa résurrection? et s'il l'entendoit du jour où Jésus-Christ, comme Dieu-Homme, est ressuscité selon la chair, pourquoi faisoit-il mention de sa génération éternelle? *Resuscitans Jesum, sicut scriptum est : Ego hodie genui te.* Quel rapport de l'un à l'autre? Ah! répond saint Ambroise, il est admirable, et jamais l'Apôtre n'a parlé plus conséquemment; pourquoi? Parce qu'en effet la résurrection de Jésus-Christ a été pour lui une seconde naissance, mais bien plus heureuse et plus avantageuse que la première; puisque en renaissant, pour ainsi dire, du tombeau, il a fait éclater visiblement dans sa personne ce caractère de Fils de Dieu, dont il étoit revêtu. Et c'est pour cela que le Père éternel le reconnoît singulièrement dans ce mystère, et lui adresse ces paroles dans un sens particulier : *Filius meus es tu, ego hodie genui te;* Oui, mon Fils, c'est en ce jour que je vous engendre pour la seconde fois, mais d'une manière qui justifiera parfaitement la grandeur de votre origine,

et la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, id est, meum hodie te probasti esse Filium* [1]. Comme s'il lui disoit : Tandis que vous avez été sur la terre, quoique vous fussiez sans contestation Fils de Dieu, on ne vous a considéré que sous la qualité de Fils de l'homme. Mais maintenant que vous triomphez de la mort, et que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage si authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut plus désormais vous être disputée ; et quoique j'aie toujours été votre père dans le temps et dans l'éternité, je ne laisse pas de m'en faire aujourd'hui un honneur spécial, distinguant ce jour bienheureux entre les autres jours qui ont composé votre destinée, et le choisissant pour déclarer à tout l'univers que vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Mais venons au fond de la question, et pour nous instruire d'une vérité aussi essentielle que celle-ci, voyons dans quel sens et comment il est vrai que la résurrection de Jésus-Christ établit particulièrerement la foi de sa divinité. Car vous me direz : Le Sauveur du monde, pendant le cours de sa vie mortelle, n'avoit-il pas fait des miracles qui l'autorisoient dans la qualité qu'il

[1] Ambr.

prenoit de Fils de Dieu ? les démons chassés, les aveugles-nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'étoit-ce pas autant de démonstrations, mais de démonstrations palpables et sensibles, du pouvoir tout divin qui résidoit en lui ? quel effet plus singulier devoit avoir sa résurrection pour confirmer cette créance? Écoutez-moi, chrétiens, voici le nœud de la difficulté et comme le point décisif du mystère que je traite. Je dis que la révélation de la divinité de Jésus-Christ étoit surtout attachée à sa résurrection; *Qui prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum* [1] : pourquoi? Pour quatre raisons, ou plutôt, pour une seule renfermée dans ces quatre propositions : parce que la résurrection de Jésus-Christ étoit la preuve que cet Homme-Dieu devoit expressément donner aux Juifs pour leur faire connoître sa divinité : parce que cette preuve étoit en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité : parce que, de tous les miracles de Jésus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a pas un qui ait été si avéré, ni d'une évidence si incontestable que celui de la résurrection de son corps ; et parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'Évangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-

[1] Rom. I.

Christ et de confesser sa divinité : d'où vient que les chrétiens des premiers siècles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils se formoient de la résurrection du Sauveur, par un usage reçu entre eux, l'appeloient simplement *le témoignage ;* jusque-là, que l'empereur Constantin, ayant bâti dans la nouvelle Jérusalem un superbe temple sous le titre de Jésus-Christ ressuscité, lui donna le nom de *Martyrium*, c'est-à-dire *testimonium.* Et saint Cyrille, patriarche de la même ville, en apporte la raison ; savoir, que ce temple étoit consacré à un mystère que Dieu avoit lui-même choisi pour être le témoignage solennel de la divinité de son Fils. C'est ce que vous verrez, chrétiens, dans l'exposition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car, premièrement, n'est-ce pas une remarque bien solide, qu'autant de fois que Jésus-Christ se trouve, dans l'Évangile, pressé par les Juifs sur le sujet de sa divinité, et qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autre que sa résurrection, dont il se sert ou pour convaincre leurs esprits, ou pour confondre leur incrédulité? Cette nation infidèle, disoit-il, veut être assurée par un miracle, de ce que je suis; et elle n'aura point d'autre miracle que celui du prophète Jonas, ou plutôt, que celui dont le prophète Jonas fut la figure; savoir,

qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de la baleine : *Generatio prava signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ* [1]. Vous me demandez, ajoutoit-il en s'adressant aux pharisiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'user du pouvoir absolu et de l'autorité indépendante que je m'attribue : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis* [2]? Or, voici par où je veux que vous en jugiez ; c'est qu'après que vous aurez détruit, par une mort cruelle et violente, ce temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisième jour dans le même état, et dans un état même plus parfait : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud* [3]. Prenez garde, s'il vous plaît, chrétiens : il pouvoit leur produire cent autres miracles, qu'il opéroit au milieu d'eux ; mais il les supprime tous, et vous diriez qu'en les faisant il ne se proposoit rien moins que de faire connoître aux hommes sa divinité : car, s'il change l'eau en vin aux noces de Cana, c'est par une déférence comme forcée à la priere de Marie : s'il délivre la fille de la Chananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme : s'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion. Dans la plupart même

[1] Matth. 12. — [2] Joan. 2. — [3] *Ibid.*

de ces actions surhumaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu. Et quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Père céleste parlant en personne le reconnoît pour son Fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis a mortuis resurgat*[1]. Pourquoi cela? Par la raison qu'en apporte saint Chrysostôme, que dans le dessein de Dieu la résurrection de Jésus-Christ ayant été ordonnée pour être le signe de la filiation divine, c'étoit elle qui devoit mettre le sceau à tous les autres miracles, et qui en devoit consommer la preuve. De là dépendoit la foi de tout le reste; car ce Sauveur des hommes ayant dit, Je suis égal à mon Père et Dieu comme lui, et, pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort; s'il n'eût pas été tel qu'il prétendoit, il étoit impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors, en concourant au miracle de sa résurrection, eût autorisé l'imposture et le mensonge. Si donc, après cette déclaration, il est ressuscité, il falloit aussi, par une suite nécessaire, qu'il fût Dieu. Étant Dieu, tous ses miracles subsistoient, puisqu'il est naturel à un

[1] Matth. 17.

Dieu de faire des miracles. Et au contraire, s'il n'étoit pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvoit détruite par sa propre bouche; sa divinité détruite, ses miracles ne devoient plus avoir de force, ses paroles n'étoient que fausseté, sa vie qu'artifice et illusion, toute la foi chrétienne qu'un fantôme; et voilà le sens littéral de ce passage de saint Paul : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra* [1]. Tout cela, encore une fois, parce que Jésus-Christ avoit marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité.

Mais pourquoi choisissoit-il celui-là préférablement à tous les autres ? Ah ! chrétiens, en pouvoit-il choisir un plus éclatant et plus sensible que de se ressusciter lui-même ? Le miracle, dit saint Augustin, est pour les créatures intelligentes, le langage et la voix de Dieu, et le plus grand de tous les miracles est la résurrection d'un mort; mais entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse? n'est-ce pas, poursuit ce saint docteur, de se rendre la vie à soi-même, et de se ressusciter par sa propre vertu ? Ce n'est donc point sans raison que Jésus-Christ s'attachoit spécialement à ce signe pour vérifier qu'il étoit Dieu et Fils de Dieu. En effet,

[1] 1 Cor. 15.

il n'appartient qu'à un Dieu de dire comme lui : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterum sumendi eam*[1]; J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre; l'un m'est aussi facile que l'autre; et comme je ne la quitterai que quand je voudrai, aussi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a, dis-je, qu'un Dieu qui puisse s'exprimer de la sorte. Avant Jésus-Christ, ne perdez pas cette réflexion de saint Ambroise, également solide et ingénieuse; avant Jésus-Christ, on avoit vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Élisée, par le souffle de sa bouche, avoit ranimé le cadavre du fils de la Sunamite; et par la prière d'Élie, l'enfant de la veuve de Sarepta, mort de défaillance et de langueur, avoit été rendu à sa mère désolée, plein de vigueur et de santé. Mais, comme remarque saint Ambroise, ceux qui étoient alors ressuscités, ne recevoient la vie que par une vertu étrangère; et ceux qui opéroient ces miracles, ne les faisoient que dans des sujets étrangers. La merveille inouie, c'étoit que le même homme fît tout à la fois le double miracle, et de ressusciter, et de se ressusciter. Car c'est ce qu'on n'avoit jamais entendu, *A sæculo non est auditum*[2]; et voilà le miracle que Dieu réservoit à son Fils,

[1] Joan. 10. — [2] Joan. 9.

afin de déclarer au monde qu'il étoit tout ensemble homme et Dieu : homme, puisqu'il étoit ressuscité ; et Dieu, puisqu'il s'étoit ressuscité : *Ut ostenderet quoniam erat in ipso, et resuscitatus homo, et resuscitans Deus* [1]. Mystère adorable que saint Jérôme, par ce don de pénétration qu'il avoit pour bien entendre les Écritures, observe dans ces paroles du psaume, qui, selon la lettre même, conviennent à Jésus-Christ, et ne se peuvent rapporter qu'à lui : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum ; factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber* [2] : On m'a mis au rang des morts, et l'on a cru qu'en mourant je ne devois point avoir d'autre sort que le commun des hommes ; mais il y a eu néanmoins entre eux et moi deux grandes différences, l'une, que j'ai été libre entre les morts, *Inter mortuos liber*, et l'autre, que parmi les morts, je n'ai eu besoin du secours de personne, *Sicut homo sine adjutorio*. Que veut-il dire, chrétiens ? C'est-à-dire que Jésus-Christ est entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain ; non pas comme esclave, mais comme vainqueur ; non pas comme dépendant de ses lois, mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *Inter mortuos liber*. De sorte que, pour en sortir par la voie de la résurrection, il

[1] Ambr. — [2] Ps. 87.

ne lui a fallu que lui-même : point de prophète qui priât pour lui, qui lui commandât de se lever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant Dieu il ne devoit être aidé que de sa vertu toute-puissante : *Factus sum sicut homo sine adjutorió, inter mortuos liber.* Paroles, ajoute saint Jérôme, que le Saint-Esprit semble avoir dictées pour composer l'épitaphe de Jésus-Christ qui devoit ressusciter.

Il est donc vrai que la résurrection de cet Homme-Dieu étoit la preuve la plus authentique qu'il pouvoit donner de sa divinité ; et c'est pourquoi toute la Synagogue, conjurée contre lui, fit de puissants efforts pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde. Tous les Juifs étoient persuadés que si l'on croyoit une fois, et s'il étoit constant, que Jésus-Christ fût ressuscité, dès là il se trouveroit dans une pleine possession et de la qualité de Messie, et de celle de Fils de Dieu. Mais qu'est-il arrivé ? Par une conduite toute merveilleuse de la Providence, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si incontestable ; en sorte, dit saint Augustin, qu'un païen même et un infidèle, examinant sans préoccupation toutes les circonstances de ce

miracle, est forcé d'en reconnoître la vérité. Et ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint docteur, c'est que les deux choses qui naturellement auroient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection, savoir, la haine des pharisiens et l'incrédulité des apôtres, sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer et pour la fortifier. Oui, les ennemis de Jésus-Christ les plus passionnés ont malgré eux contribué par leur haine même, à vérifier le miracle de la résurrection de son corps, et, par conséquent à établir notre foi. Car prenez garde, chrétiens : à peine Jésus-Christ est-il expiré, qu'ils s'adressent à Pilate ; et que lui représentent-ils? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore vivant : Je ressusciterai trois jours après ma mort; il s'y est publiquement engagé, et il a voulu qu'on éprouvât par là s'il étoit fidèle et véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction ; et si son corps venoit maintenant à disparoître, il n'en faudroit pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pourvoir, et nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur répond Pilate, vous avez des gardes, usez-en comme il vous semblera bon, je vous donne tout pouvoir. Et aussitôt le sé-

pulcre est investi de soldats; la pierre qui en ferme l'ouverture, est scellée; on n'omet rien pour une entière sûreté. Quel effet de cette prévoyance? Point d'autres que d'écarter jusqu'aux moindres doutes, et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ. Car, malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau; que pouvoient dire les pharisiens? Que ses disciples l'avoient enlevé à la faveur de la nuit, et tandis que la garde étoit endormie? Mais, reprend saint Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps, sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs, si la garde étoit endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avoit enlevé, et qui l'avoit enlevé; et si elle n'étoit pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? Quelle apparence que les disciples, qui étoient la foiblesse et la timidité même, soient devenus tout à coup si hardis, et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus, quand ils l'auroient osé, à quel dessein voudroient-ils faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur auroit été clairement connue? que pourroient-ils espérer de là? Car s'ils avoient

enlevé le corps, il leur étoit évident que Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité, et qu'il les avoit trompés; et comme ils s'étoient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il étoit naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux magistrats que c'étoit un imposteur: témoignage que toute la synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple; au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne devoient attendre que les traitements les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant, voilà l'unique défaite des Juifs, pour éluder le miracle de la résurrection de Jésus-Christ: Ses disciples enlevèrent son corps. Ce n'est pas seulement de l'Évangéliste que nous l'apprenons, mais de Justin, martyr, lequel, ayant été juif de religion, étoit mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde, que le sépulcre avoit été forcé. Mais le mensonge étoit si visible, que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple. Josèphe lui-même n'en a pu disconvenir, quelque intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu: et afin que la gentilité aussi-bien que le judaïsme rendît hommage à ce Dieu ressuscité,

Pilate, selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité, et déjà chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibère : *Ea omnia super Christo Pilatus, et ipse pro conscientia sua jam christianus, Tiberio renuntiavit* [1]. Sur quoi ce Père n'a pas craint d'ajouter, que les empereurs auroient cru dès lors en Jésus-Christ, s'ils n'avoient été, comme empereurs, nécessaires au siècle, ou si les chrétiens qui renonçoient au siècle avoient pu être empereurs : *Si aut Cæsares non fuissent sæculo necessarii, aut christiani potuissent esse Cæsares* [2]. Mais ce qui me surprend au-delà de tout le reste, et ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les apôtres, qui, pendant la vie de leur maître, ne pouvoient pas même comprendre ce qu'il leur disoit de sa résurrection, qui, dans le temps de sa Passion, en avoient absolument désespéré, et qui rejetoient après sa mort, comme des fables et des rêveries, ce qu'on leur racontoit de ses apparitions ; de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs et les martyrs d'un mystère qui, jusque-là, avoit été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité, aller devant les tribunaux et les juges de la terre confesser une résurrection dont ils s'étoient toujours fait

[1] Tertul. — [2] *Ibid.*

une matière de scandale, ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, et s'estimer heureux, pourvu qu'en mourant ils servissent à Jésus-Christ glorieux et triomphant, de témoins fidèles. Qui fit ce changement en eux, et qui étoit capable de le faire, sinon l'assurance et la foi de sa résurrection? Mais une foi si ferme, après une incrédulité si obstinée, n'étoit-elle pas un coup de la main du Très-Haut? *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*[1]. Aussi est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'Évangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à considérer l'origine et la naissance de l'Église. Jamais les apôtres ne prêchoient Jésus-Christ dans les synagogues, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique. *Hunc Deus suscitavit tertia die*[2]. C'est celui, disoient-ils sans cesse, qui est ressuscité le troisième jour; celui que le Dieu de nos pères a glorifié, en le délivrant de la mort; celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On diroit que c'étoit là le seul article qui rendoit leur prédication

[1] Psalm. 76. — [2] Act. 20.

efficace et invincible. Car en quoi faisoient-ils paroître la force de ce zèle apostolique dont ils étoient remplis? A rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ : *Virtute magna reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi Domini nostri* [1]. En cela consistoit tout le soin et tout le fruit de leur ministère; jusque-là même, que lorsqu'il fallut procéder à l'élection d'un nouveau disciple en la place du perfide Judas, la grande raison qu'ils apportèrent, fut qu'ayant vu ce qu'ils avoient vu, et qu'étant au Sauveur du monde ce qu'ils lui étoient, ils devoient s'associer quelqu'un pour être avec eux témoin de sa résurrection, *Oportet enim testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis* [2]; comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendoit à la force de ce témoignage. Les Juifs n'y pouvoient résister, les gentils en étoient persuadés, le nombre des chrétiens croissoit tous les jours; et nous apprenons de saint Chrysostôme, qu'immédiatement après la profession de foi que faisoient les catéchumènes, en reconnoissant que Jésus-Christ étoit ressuscité, on leur conféroit le baptême. Pourquoi cela? Parce que professer la résurrection de Jésus-Christ, c'étoit professer qu'il étoit Dieu; et professer qu'il

[1] Act. 4. — [2] Act. 1.

étoit Dieu, c'étoit embrasser sa religion, puisqu'il est certain que toute la religion chrétienne est fondée sur la divinité de Jésus-Christ, et que la divinité de Jésus-Christ ne nous a été authentiquement révélée que par le miracle de sa résurrection.

Arrêtons-nous ici, et pour répondre au dessein de Dieu dans ce mystère, élevons-nous par les sentiments de la foi au-dessus de notre bassesse. Entrons, si j'ose m'exprimer de la sorte, dans le sanctuaire de la divinité de Jésus-Christ qui nous est ouvert; et profitant de la fête que nous célébrons, disons avec les vieillards de l'Apocalypse, prosternés devant le trône de l'Agneau: *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem*[1]. Oui, l'Agneau sacrifié pour nous, mérite de recevoir l'hommage que toute l'Église lui rend aujourd'hui. En adorant son Être divin, faisons à ce Sauveur la même protestation que lui fit saint Pierre: *Tu es Christus Filius Dei vivi*[2]. Vous êtes le Fils du Dieu vivant; ou pour la concevoir dans des termes d'autant plus forts et plus énergiques qu'ils sont plus simples et plus naturels, servons-nous de l'expression de saint Thomas, *Dominus meus et Deus meus*[3], mon Seigneur et mon Dieu: expression qui confondoit autrefois l'impiété arienne, et qui fermera éter-

[1] Apoc. 5.—[2] Matth. 16.—[3] Joan. 20.

nellement la bouche à l'infidélité des libertins. Au lieu qu'avant la résurrection du Fils de Dieu, et Thomas et les autres apôtres se contentoient de lui dire, *Magister*, *Domine* [1]; Seigneur, Maître; maintenant qu'il est ressuscité, faisons-nous un devoir de lui répéter cent fois : *Dominus meus et Deus meus*. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, et vous me le faites connoître si évidemment dans votre résurrection, que j'aurois presque lieu de craindre qu'elle ne fît perdre à ma foi une partie de son mérite. Car je sens mon ame toute pénétrée des vives lumières qui sortent de votre humanité sainte, et qui sont comme les rayons de la divinité qu'elle renferme. Je ne comprenois pas ce que saint Paul vouloit faire entendre aux Hébreux, quand il leur disoit que le Père éternel avoit commandé aux anges d'adorer son Fils dans le moment qu'il ressuscita, et qu'il fit sa seconde entrée dans le monde : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei* [2]: mais j'en vois maintenant la raison; c'est que Jésus-Christ, en ressuscitant, montra à tout l'univers qu'il étoit Dieu, et que l'adoration est le culte propre de Dieu, et uniquement affecté à Dieu. Voilà pourquoi le Père éternel voulut que ce culte fût rendu solennellement à Jésus-Christ

[1] Matth. 22 et 25. — [2] Hebr. 1.

par tous les esprits bienheureux : *Et adorent eum omnes angeli Dei.* De savoir pourquoi il s'adressa aux anges, et non pas aux hommes pour leur donner cet ordre ; ah ! mes frères, dit saint Jérôme, expliquant ce passage, c'est notre instruction d'une part, mais notre confusion de l'autre. Car il ne s'adressa aux anges que dans la connoissance anticipée qu'il eut de l'ingratitude, de la dureté, de l'insensibilité des hommes. Il ne s'adressa aux anges que parce qu'il prévit que les hommes seroient des esprits mondains, qui, bien loin d'adorer Jésus-Christ en vérité, l'outrageroient, le blasphémeroient, et par le déréglement de leur vie le couvriroient de honte et d'opprobre. Il est vrai que les hommes, encore plus que les anges, devoient adorer ce Dieu renaissant du tombeau, puisque c'étoit leur Sauveur, et non pas le Sauveur des anges : mais le désordre des hommes, le libertinage des uns, l'hypocrisie des autres, l'orgueil de ceux-ci, la lâcheté de ceux-là, c'est ce qui détermina le Père céleste à recourir aux anges comme à des créatures plus fidèles, quand il voulut procurer à son Fils unique le tribut d'honneurs qui lui étoit dû en conséquence de sa résurrection ; *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei;* comme s'il eût dit : Que les anges soient ses adora-

teurs, puisque les hommes sont des impies qui le scandalisent. Car c'est le reproche que chacun de nous a dû se faire aujourd'hui dans l'amertume de son ame : reproche qui suffiroit pour nous tirer de l'assoupissement où nous sommes, et pour ranimer notre foi ; reproche qui, par une suite nécessaire, produiroit notre conversion et le changement de nos mœurs.

En effet, cette foi de la divinité de Jésus-Christ a sanctifié le monde ; et n'est-ce pas par cette même foi que le monde qui nous enchante, et dont les maximes nous corrompent, doit être sanctifié dans nous ? Si j'ai cette foi, ou je suis juste, ou je suis dans la voie de l'être : si je ne l'ai pas, il n'y a dans moi que péché et qu'iniquité. Qui est celui, demande le bien-aimé disciple saint Jean, qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est Dieu ? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei* [1] ? C'est-à-dire, quel est celui qui, maître de ses passions, est réglé dans sa conduite, modéré dans ses désirs, continent, patient, charitable, sinon celui qui se laisse gouverner et conduire par la foi de ce Dieu sauveur ? au contraire, quel est celui qui demeure toujours esclave du monde et de ses concupiscences, esclave de l'ambition, esclave de l'intérêt, esclave

[1] Joan. 5.

de la sensualité, si ce n'est pas celui qui a renoncé à cette foi, ou en qui cette foi est languissante? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Consultez l'expérience, et vous verrez avec quelle raison parloit l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir se maintenir indépendamment de cette foi, et en a voulu secouer le joug; mais on sait de quelle manière elle y a réussi, et les tristes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des chrétiens s'ériger en philosophes, et laissant Jésus-Christ s'en tenir à la foi d'un Dieu : mais, par une disposition secrète de la Providence, leur philosophie n'a servi qu'à faire paroître encore davantage l'égarement de leurs esprits et la corruption de leurs cœurs. Il semble qu'avec la connoissance d'un Dieu, ils devoient être naturellement sages et naturellement vertueux : mais parce qu'on ne peut être solidement vertueux et sage que par la grâce, que la grâce est attachée à Jésus-Christ, que Jésus-Christ ne nous est rien sans la foi, que la foi qui nous unit à lui est celle qui nous révèle sa divinité, de là vient qu'avec toutes ces belles idées de sagesse, ils ont été des insensés, des emportés; qu'ils se sont laissé entraîner au torrent du vice, qu'ils ont succombé aux plus honteuses passions; qu'ils se sont, comme dit saint Paul, évanouis dans leurs pro-

pres pensées, et qu'affectant d'être philosophes, ils ont même cessé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence et la pureté de la vie? Dans cette sainte et divine foi, qui nous apprend que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Voilà ce qui nous justifie; voilà ce qui nous ouvre le trésor des grâces et des vertus; voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu pour avoir part un jour à cette bienheureuse résurrection qui nous est promise. Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi. Résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est ainsi qu'il anime notre espérance, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

De tous les articles de notre religion, il n'y en a aucun, dit saint Augustin, qui ait été plus contredit que la résurrection des hommes, parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir, et qui les assujettisse davantage aux lois divines : *In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei christianæ, quam in resurrectione carnis* [1]. Car si les hommes doivent ressusciter, il y a

[1] August

donc une autre vie que celle-ci : toutes nos espérances ne se terminent donc pas à la mort; nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité; Dieu nous réserve donc à d'autres récompenses, ou à d'autres peines que celles que nous voyons; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes et à éviter les autres; il faut donc rapporter nos actions à cette fin, et tout le reste doit donc être indifférent; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des misères de cette vie, et de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, et même notre unique bien. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertullien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matière par ces belles paroles : *Fiducia christianorum, resurrectio mortuorum* [1]. Au contraire, dit saint Paul, si nous ne devons pas ressusciter, et si c'est au bonheur de ce monde que nos espérances sont bornées, nous sommes les plus misérables de tous les hommes : car tout ce que nous faisons est inutile. C'est en vain que nous nous exposons à tant de dangers, en vain que j'ai soutenu tant de combats à Éphèse pour la foi; il n'y a plus de

[1] Tertull.

conduite, plus de règle à garder, et l'on peut donner à ses sens tout ce qu'ils demandent; le devoir et la piété sont des biens imaginaires, et l'intérêt présent est le seul bien qui nous doive gouverner. Prenez garde, chrétiens : de cette erreur, que les hommes ne ressusciteront pas, l'Apôtre tiroit toutes ces conclusions par un raisonnement théologique, dont il y a peu de personnes encore aujourd'hui qui comprennent toute la force, mais que saint Chrysostôme a très bien développé, en observant contre qui saint Paul avoit alors à disputer. Ce n'étoit pas, remarque ce Père, contre des hérétiques, qui, reconnoissant l'immortalité des ames, ne voulussent pas reconnoître la résurrection des corps; son argument eût été nul : mais il combattoit les libertins et les athées, qui nient la résurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des ames, ni une vie future. Car quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion absolument nécessaire, elles sont néanmoins inséparablement jointes dans l'opinion des impies, qui, tâchant d'effacer de leur esprit l'idée des choses éternelles, afin de se mettre en possession de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir premièrement la foi de la résurrection des corps, et, par un progrès d'infidélité qui est presque inévitable, s'aveuglent ensuite jusqu'à se persua-

der même que les ames ne sont pas immortelles. Et voilà pourquoi saint Paul se sert des mêmes armes pour attaquer l'une et l'autre de ces deux impiétés.

Quoi qu'il en puisse être, je dis chrétiens, pour m'en tenir précisément à mon sujet, que dans la résurrection de Jésus-Christ, nous avons un gage sensible et assuré de notre résurrection : comment cela ? Parce que dans cette résurrection du Sauveur, nous trouvons tout à la fois le principe, le motif et le modèle de la nôtre : le principe par où Dieu peut nous ressusciter, le motif qui engage Dieu à nous ressusciter, et le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Ceci demande toutes vos réflexions.

Je prétends d'abord, que nous trouvons dans la résurrection du Fils de Dieu le principe de la nôtre : pourquoi? Parce que cette résurrection miraculeuse est, de la part de Jésus-Christ, l'effet d'une force souveraine et toute-puissante. Car, s'il a pu par sa toute-puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne? C'est l'invincible raisonnement de saint Augustin. Il y en a, dit ce Père, qui croient la résurrection du Sauveur, et qui se rendent là-dessus au témoignage incontestable des Écritures. Mais, fidèles sur ce point, ils corrompent d'ailleurs leur

créance, et donnent dans une erreur grossière; ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre, comment il s'ensuit de là que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes. Or, reprend ce saint docteur, Jésus-Christ ressuscité dans une chair semblable à la mienne, et ressuscité par sa propre vertu, n'est-ce pas une preuve évidente que je puis un jour, non pas me ressusciter moi-même comme lui, mais être ressuscité par lui? Si, selon les fausses idées des manichéens, poursuit saint Augustin, il n'avoit pris en venant sur la terre, qu'un corps fantastique et apparent; s'il avoit laissé dans la corruption du tombeau cette chair formée dans le sein de Marie, et dont il s'étoit revêtu pour vivre parmi les hommes; si, reprenant une vie glorieuse, il avoit repris un autre corps que le mien, un corps d'une substance plus déliée et composée de qualités plus parfaites, je pourrois peut-être douter de ma résurrection. Mais aujourd'hui il renaît avec la même chair, avec le même sang dont il fut conçu dans les chastes flancs d'une vierge; et ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raison aurois-je de croire qu'il ne puisse pas l'accomplir en moi? Car est-il moins puissant en moi et pour moi, qu'il ne l'est en lui-même et pour lui-même, et si c'est toujours la même vertu, ne sera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles.

C'est donc par cette suprême puissance qu'il ira dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres et des cavernes, dans les lieux du monde les plus obscurs et les plus cachés, recueillir ces restes de nous-mêmes que la mort avoit détruits, rassembler ces cendres dispersées; et tout insensibles qu'elles seront, leur faire entendre sa voix et les ranimer.

Ainsi le comprenoit saint Paul, parlant aux premiers fidèles. Jésus-Christ est ressuscité, mes frères, leur disoit ce maître des nations; on vous l'annonce, et vous le croyez : mais ce qui m'étonne, ajoutoit le grand Apôtre, c'est que, ce Dieu-Homme étant ressuscité, il s'en trouve encore parmi vous qui osent contester la résurrection des hommes : *Si autem Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quia resurrectio non est* [1]? car l'un n'est-il pas une conséquence de l'autre, et ne sera-ce pas ce Dieu ressuscité qui réparera les ruines de la mort, et qui rétablira nos corps dans leur première forme et leur premier état? *Qui et reformabit corpus humilitatis nostræ* [2]. Mais encore, par où opérera-t-il ce miracle? sera-ce seulement par l'efficace de son intercession? sera-ce seulement par la vertu de ses mérites? Non, re-

[1] Cor. 15 — [2] Philip. 3.

marque saint Chrysostôme; mais l'Apôtre nous fait entendre que ce sera par le domaine absolu qu'a l'Homme-Dieu sur toute la nature : *Secundum operationem qua etiam possit subjicere sibi omnia*[1].

Ainsi même l'avoit compris le patriarche Job, cet homme suscité de Dieu, trois mille ans avant Jésus-Christ, pour en parler dans des termes si précis et si forts, et pour prédire si clairement la résurrection du Sauveur et la nôtre. Oui, je crois, s'écrioit-il, pour s'encourager lui-même et pour se soutenir dans ses souffrances, je crois et je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je dois après les peines de cette vie, et après avoir payé le tribut à la mort, ressusciter dans ma propre chair : *Scio quod Redemptor meus vivit*, ces paroles sont admirables, *et in novissimo die de terra surrecturus sum*[2]. Voyez-vous la liaison qu'il met entre ces deux résurrections, celle de Jésus-Christ, son rédempteur, *Scio quod Redemptor meus vivit*; et la sienne propre, *et in novissimo die de terra surrecturus sum?* Qu'auroit-il dit, s'il eût vécu de nos jours, et qu'il eût été témoin comme nous de cette résurrection glorieuse du Fils de Dieu, où nous ne trouvons pas seulement le principe de la nôtre, mais encore le motif?

Car il est naturel que les membres soient unis

[1] Philip. 3. — [2] Job. 19.

au chef; et quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite qu'il doit ressusciter ses membres avec lui? Or notre chef, c'est Jésus-Christ, et nous sommes tous les membres de Jésus-Christ. Je puis donc bien appliquer à ce mystère ce que saint Léon disoit de la triomphante ascension du Sauveur au ciel, que là où le chef entre, ses membres l'y doivent suivre: et de même que Jésus-Christ, selon la pensée de ce grand pape, n'est pas seulement rentré dans le séjour de sa gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire, pour nous en ouvrir les portes et pour nous y appeler après lui; par la même règle et dans le même sens, n'ai-je pas droit de conclure que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, pour nous-mêmes qu'il est sorti du tombeau et qu'il est ressuscité? Et certes, s'il veut, en qualité de chef, que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui, pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui? N'est-il pas juste que, nous faisant part de ses travaux, il nous fasse part de sa récompense: et puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérites avec son âme, n'est-il pas engagé par là même à récompenser, pareillement en nous, et le corps et l'âme?

C'est la belle et consolante théologie de saint Paul ; et voilà pourquoi ce grand apôtre l'appelle les prémices des morts, *Primitiæ dormientium*[1]; le premier-né d'entre les morts, *Primogenitus ex mortuis*[2]. Des prémices supposent des suites ; et pour être le premier-né, ou, si vous voulez, le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que les morts doivent pareillement renaître à la fin des siècles et reprendre une nouvelle vie. Vérité si incontestable dans la doctrine du maître des gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire, que si les morts ne doivent pas ressusciter après la résurrection de Jésus-Christ, et en vertu de cette bienheureuse résurrection, il s'ensuit que ce n'est qu'une résurrection imaginaire et supposée : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit*[3].

Il est donc vrai, mes chers auditeurs, que nous ressusciterons par Jésus-Christ, ou plutôt, par la toute-puissance de Jésus-Christ ; il est vrai que nous ressusciterons, parce que Jésus-Christ est ressuscité : et pour mettre le comble à notre espérance, j'ajoute que nous ressusciterons encore semblables à Jésus-Christ, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre. Car, demande saint Augustin, pourquoi Dieu a-t-il voulu que la résurrection de son Fils fût si sensible, et

[1] 1. Cor. 15. — [2] Coloss. 1. — [3] 1. Cor. 15.

pourquoi le Fils unique de Dieu a-t-il tant cherché lui-même à la faire connoître et à la rendre publique? Ah! répond ce saint docteur, c'est afin de nous découvrir sensiblement dans sa personne la vaste étendue de nos prétentions; c'est afin de nous faire voir dans ce qu'il est, ce que nous devons être, ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me représenter ce qu'il y a de plus brillant dans le triomphe de mon Sauveur: je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée; ce corps, tout matériel et tout corps qu'il est, revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumière, et couronné d'une splendeur éternelle, voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, et ce que la foi me promet. Espérance fondée sur la parole même de Dieu, puisque c'est sur la parole de son Apôtre. Car, dit l'Apôtre, quand Dieu viendra tirer nos corps de la poussière, et les ranimer de son souffle, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jésus-Christ: *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*[1]. Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption et à la pourriture; maintenant ce sont des corps sujets à la souffrance et à la douleur; maintenant ce sont des corps fragiles et sujets à

[1] Philip. 3.

la mort; maintenant ce n'est qu'une chair grossière, vile et méprisable. Mais alors, par le plus prompt et le plus merveilleux changement, ils auront, si je puis m'exprimer de la sorte, la même incorruptibilité que le corps d'un Dieu, la même impassibilité, la même immortalité, la même subtilité, la même clarté : *Configuratum corpori claritatis suæ.* Tout cela, néanmoins, mes frères, à une condition, savoir : que nous travaillerons dans la vie présente à les sanctifier ; et par où? par la mortification et la pénitence chrétienne : car si ce sont des corps que nous ayons flattés, que nous ayons idolâtrés, à qui nous ayons accordé tout ce que demandoit une cupidité sensuelle, et dont nous ayons fait par là des corps de péché, ils ressusciteront, mais comment? Comme des objets d'horreur pour servir à la confusion de l'ame et pour partager son tourment, après avoir servi et avoir eu part à ses crimes.

Ah ! chrétiens, les grandes vérités ! malheur à qui ne les croit pas ; malheur à qui les croit, et qui vit comme s'il ne les croyoit pas ! mais heureux mille fois le fidèle qui, non content de les croire, en fait la règle de sa vie, et en tire de puissants motifs pour animer sa ferveur! Entrez, s'il vous plaît, avec moi dans cette importante morale.

Malheur, dis-je, à qui ne croit pas ce point essentiel du christianisme et cette résurrection future ! S'il y avoit parmi mes auditeurs quelqu'un de ces libertins, voici ce que je lui dirois avec toute la sincérité et toute l'ardeur de mon zèle : Il faut, mon cher frère, que le désordre soit bien grand dans vous, et que le vice y ait pénétré bien avant, pour vous réduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre esprit, pour l'aveugler et le pervertir de la sorte. Car dites-moi, je vous prie, si vous êtes encore capable de vous rendre à ce raisonnement, qui de nous deux est mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci et la résurrection des morts, et moi qui les crois d'une foi ferme et avec une entière soumission ? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne le pas croire, du moins pour en douter ? Sur votre jugement, sur votre prudence, ou plutôt sur votre présomption ? Vous ne croyez pas ces mystères, parce que vous ne les concevez pas, parce que vous voulez mesurer toutes choses par vos sens, parce que vous ne voulez déférer, ni vous en rapporter qu'à vos yeux ; parce que vous dites, comme cet apôtre incrédule, *Nisi videro, non credam* [1] ; Si je ne

[1] Joan. 20.

vois, je ne croirai rien; conduite pleine d'ignorance et d'erreur : voilà le fondement de votre infidélité. Mais moi dans ma créance et dans la foi que j'ai embrassée, et pour laquelle je serois prêt à verser mon sang, je me fonde sur le témoignage de Dieu même, sur les principes de sa providence et de sa sagesse, sur la vérité de mille prophéties, sur un nombre presque infini de miracles, sur l'autorité des plus grands hommes de tous les siècles, des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprochables et les plus saints. Je me trouve en possession d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de rois et de tant de peuples, qui a détruit et aboli tant de superstitions, qui a produit et fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été signée par le sang de tant de martyrs, qui s'est accrue par les persécutions mêmes, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer et de la terre n'ont jamais pu prévaloir et jamais ne prévaudront : telles sont les raisons qui m'y attachent. Or de ces raisons et des vôtres, jugez, encore une fois, quelles sont les plus solides et les plus capables de déterminer un cœur droit et de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette résurrection des morts? Il ne s'agit pas, mon cher auditeur, de la comprendre pour la

croire; mais de la croire, quand même elle vous serait absolument incompréhensible. Car, que vous la compreniez, ou que vous ne la compreniez pas, ce n'est point ce qui la rend plus ou moins vraie, ou plus ou moins certaine, ni par conséquent plus ou moins croyable. Cependant j'ai bien lieu d'être surpris, mon cher frère, que vous qui vous piquez d'une prétendue force d'esprit, vous formiez là-dessus tant de difficultés. Comme si cette résurrection n'était pas évidemment possible à Dieu notre créateur; car, dit saint Augustin, s'il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matière; et qui l'empêchera de rétablir ce qui était déjà, puisqu'il a pu faire ce qui n'avait jamais été? Comme si cette résurrection n'était pas même aisée et facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant et que rien ne résiste à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne nous rendaient pas cette résurrection très sensible : un grain de blé meurt dans le sein de la terre, c'est la comparaison de saint Paul, et il faut, en effet, que ce petit grain se pourrisse et qu'il meure; mais ensuite ne le voyons-nous pas renaître? et n'est-il pas étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection, soit cela même par où la Providence a voulu vous la rendre plus intelligible? Comme si cette résurrec-

tion n'étoit pas très conforme aux principes de la nature, qui, par l'inclination mutuelle du corps et de l'ame, et par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un et l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'étoit pas une des notions les plus universelles et les plus communes qui se soient répandues dans le monde : ceux mêmes, disoit Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnoissent malgré eux, par leurs sacrifices et leurs cérémonies à l'égard des morts. Ce soin d'orner leurs tombeaux et d'en conserver les cendres, est un témoignage d'autant plus divin qu'il est plus naturel. Ce n'est pas seulement, ajoutoit-il, chez les chrétiens et chez les Juifs qu'on a cru que les hommes devoient ressusciter, mais chez les peuples mêmes les plus barbares, chez les païens et les idolâtres; et ce n'a pas seulement été une opinion populaire, mais le sentiment des sages et des savants. Comme si Dieu, enfin, ne nous avoit pas facilité la foi de cette résurrection par d'autres résurrections qu'on a vues, que des témoins irréprochables ont rapportées, et que nous ne pouvons tenir pour suspectes, sans démentir les divines écritures et les histoires les plus authentiques. Ah ! mon cher auditeur, allons à la source du mal, et apprenez une bonne fois à vous connoître vous-même. Vous avez de la peine à

vous persuader qu'il y ait une autre vie, une résurrection, un jugement à la fin des siècles, parce qu'avec cette persuasion il faudroit prendre une conduite toute nouvelle, et que vous en craignez les conséquences; mais les conséquences de votre libertinage sont-elles moins à craindre pour vous et moins affreuses? Dieu, indépendamment de votre volonté, vous a créé sans vous, et il saura bien sans vous et malgré vous vous ressusciter: *Non quia vis, non resurges; aut si resurrecturum te non credideris, propterea non resurges* [1]; ce sont les paroles de saint Augustin. Votre résurrection ne dépendra point de votre créance; mais le bonheur ou le malheur de votre résurrection dépendra et de votre créance et de votre vie. Or, quelle surprise à ce dernier jour, et quel désespoir, s'il faut ressusciter pour entendre l'arrêt solennel qui vous réprouvera; s'il faut ressusciter pour entrer dans les ténèbres de l'enfer, en sortant des ombres de la mort; s'il faut ressusciter pour consommer par la réunion du corps et de l'ame votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance vous n'aurez pas voulu prendre un parti aussi sage et aussi certain que l'est celui de croire et de bien vivre?

Je dis de bien vivre; et voici le malheur, non plus du libertin, qui ne croit pas, mais du pé-

[1] August.

chéur qui croit et qui vit comme s'il ne croyoit pas. En effet, que sert-il de croire et de ne pas agir conformément à sa foi? que dis-je! et d'agir même d'une manière directement opposée à sa foi? de croire une résurrection qui nous fera comparoître devant le souverain juge des vivants et des morts, et de ne travailler pas à le gagner, ce juge redoutable, et à le fléchir en notre faveur? de croire une résurrection qui nous produira aux yeux du monde entier pour être connus tels que nous serons, et tels que nous aurons été, et de vivre dans des habitudes, dans des désordres maintenant cachés et secrets, mais qui, révélés alors et publiés à la face de l'univers, nous couvriront d'ignominie et d'opprobres? de croire une résurrection qui nous doit faire passer à une vie, ou éternellement heureuse, ou éternellement malheureuse, selon le bien que nous aurons pratiqué dans la vie présente, ou selon le mal que nous y aurons commis; et de ne rien faire dans la vie présente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuse immortalité, et de commettre dans la vie présente tout le mal qui nous peut attirer la plus terrible condamnation, et nous conduire à une malheureuse éternité? Que sert-il, encore une fois, de croire de la sorte? ou plutôt, croire de la sorte, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable et se condamner par soi-

même? C'est à vous surtout, femmes du monde, à bien méditer ce point de votre religion, et à en profiter. Peu en peine de l'avenir, vous ne pensez qu'au présent; et refusant à votre ame tous vos soins, vous n'êtes occupées que de votre corps. Hélas! en voulant le conserver, vous le perdez. Voilà à quoi vous ne pensez pas, et à quoi vous penserez, mais trop tard, quand au son de la dernière trompette ce corps renaîtra de sa propre cendre, et que vous entendrez sortir de la bouche de Dieu ces formidables paroles: *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum*[1]; Que les délices où ce corps a vécu, soient la mesure de son tourment. Après que vous en avez fait votre idole, que vous l'avez tant ménagé et tant flatté, la mort en a fait la pâture des vers; et la nouvelle vie que je lui rends, en va faire la pâture des flammes, dont le sentiment lui sera d'autant plus douloureux, qu'il a plus goûté les fausses douceurs où vous l'avez nourri: *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.*

Concluons, mes chers auditeurs: Heureux le fidèle qui croit et qui attend une résurrection glorieuse, parce qu'il se met, par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes et par la sainteté de ses mœurs, en état de la mériter! Voilà ce qui animoit saint Paul, ce qui consoloit l'Église nais-

[1] Apoc. 18.

sante et persécutée, ce qui, dans la suite des siècles, a soutenu tant de martyrs, tant de solitaires, tant de religieux : car nous souffrons, disoient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des plaisirs que le monde nous présente; mais ce n'est pas en vain, et puisque nous sommes assurés que l'ame survit au corps, et qu'à la dernière consommation des temps le corps doit encore se rejoindre à l'ame pour commencer ensemble une vie immortelle, nous avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, et de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zèle et la même ardeur à tout ce qu'il y a d'ames pieuses qui m'écoutent; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a ici de chrétiens à qui je parle. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions : ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. Si dans cette solennité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter sincèrement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont satisfait au précepte de l'Église, et qu'ils soient ainsi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir et les y faire marcher

constamment : car c'est de cette constance que tout dépend, et pour ressusciter dans la gloire, il faut, par une sainte persévérance, mourir dans la grâce. Mais, hélas! qui persévérera? souffrez, mes chers auditeurs, que je m'attache particulièrement à ce point, en finissant ce dernier discours. Qui, dis-je, persévérera? où sont ces ames fidèles à leurs promesses et inébranlables dans leurs résolutions? Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui les connoissiez, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez connoître et le cœur de l'homme et l'avenir; deux choses qui vous sont toujours présentes, mais qui nous sont également cachées, et jusqu'où nos foibles lumières ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me consoler par les conjectures que je puis avoir d'un secret dont la parfaite connoissance vous est réservée; et je sais en particulier, tout l'univers le sait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconstance et de la légèreté, fidèle dans ses paroles, égal dans sa conduite, inviolablement attaché aux lois qu'il veut bien se prescrire; qui, s'étant proposé de grands desseins, n'en peut être détourné par aucun obstacle; qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter; et, ce qui n'est pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela non-seulement au repos et aux plaisirs, mais à ses

avantages mêmes et à ses intérêts. Jusqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle point porter, ô mon Dieu! ce cœur ferme et intrépide? et qui jamais dans ce sens a été plus propre que lui au royaume du Ciel?

C'est donc votre Majesté, Sire, qui fait ici toute ma consolation. Mais qui suis-je, pour parler de moi? Disons mieux, les anges protecteurs de votre royaume, les saints qui redoublent jour et nuit leurs prières pour votre personne sacrée, Dieu même, si j'ose le dire, ne trouvera-t-il pas dans la fermeté qui fait votre caractère, de quoi pouvoir se consoler de l'inconstance de la plupart des chrétiens? C'est Dieu, Sire, qui a imprimé dans votre grande ame ce caractère de fermeté; et comme votre Majesté, s'arrêtant au milieu de ses conquêtes, n'a point pris pour fermeté héroïque une opiniâtreté ambitieuse, aussi ne peut-elle se méprendre dans l'usage qu'elle doit faire de cette vertu. L'exemple qu'elle en vient de donner à toute l'Europe en est une preuve que la postérité n'oubliera jamais. Plus ferme dans sa religion que dans ses entreprises militaires, elle a fait céder ses entreprises militaires à l'intérêt commun de la religion. Au seul bruit des ennemis du nom chrétien, elle a interrompu le cours de ses armes; votre piété royale n'ayant pu souffrir que vos armes, autrefois si glorieuse-

ment employées, et peut-être encore aujourd'hui destinées par la Providence à repousser ces infidèles, servissent en aucune sorte à l'avancement de leurs desseins. Incapable alors de penser à vous-même, et de profiter dans cette conjoncture de la foiblesse de ceux dont votre bras a tant de fois dompté la force; prêt à sacrifier tout, dès que vous avez compris qu'il s'agissoit de la cause de Dieu, vous avez oublié vos plus justes prétentions, quand il a fallu donner des marques de votre zèle et de votre foi. Voilà ce que j'appelle fermeté, et fermeté pure, puisque ni l'ambition ni l'intérêt n'y ont nulle part.

Mais après tout, Sire, votre Majesté sait assez que la fermeté d'un roi chrétien ne doit pas en demeurer là; qu'elle doit être occupée dans lui à quelque chose encore de plus digne de lui; qu'il en doit être lui-même le sujet, et que, comme toutes les qualités qu'on admire dans les héros seroient peu estimées des hommes si la fermeté y manquoit, ainsi la fermeté même est peu estimée de Dieu si elle n'est jointe avec sa grâce, qui seule fait à ses yeux notre mérite. Oui, c'est pour conserver la grâce, que votre Majesté a reçu de Dieu ce caractère de fermeté et de constance: et jamais la guerre, ce théâtre si éclatant pour elle, ne lui a fourni de plus nobles triomphes que ceux d'un monarque qui fait triompher dans

sa personne la grâce de son Dieu. Si dans tous les états la persévérance chrétienne est le dernier effet de la grâce, on peut dire que c'est une espèce de miracle dans un roi, et surtout dans le plus absolu des rois, puisqu'il trouve dans sa grandeur même les plus dangereux ennemis qu'il ait à combattre. Car que ne doit pas craindre pour le salut celui à qui tout obéit, à qui tout cède, à qui rien ne peut résister, à qui tout s'efforce de plaire, et à qui tout craint souverainement de déplaire; et quelle fermeté d'ame ne doit-il pas opposer à tout cela, s'il veut, disoit saint Bernard, que tout cela, en l'élevant, ne le perde pas? Mais aussi, de quel mérite devant Dieu ne doit pas être la persévérance d'un prince qui, se voyant au-dessus de tout, et maître de tout, s'étudie à l'être encore plus de lui-même; qui, recevant à tous moments les hommages des hommes, n'oublie jamais ce qu'il doit à Dieu; qui joint avec la majesté du trône l'humilité de la religion; avec l'indépendance d'un souverain la charité d'un chrétien, avec le droit d'impunité l'équité la plus droite et tous les sentiments de la plus exacte probité?

Voilà, Sire, les victoires que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ doit remporter dans vous. Demeurant ferme dans cette grâce, vous confondrez les libertins, qui craignent votre per-

sévérance; vous consolerez les gens de bien, qui en font le sujet de leurs vœux; et constant pour un Dieu si constant lui-même pour vous, en gouvernant un royaume de la terre, vous mériterez de posséder le royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE PAQUES.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Et factum est, dum fabularentur et secum quærerent, et ipse Jesus appropinquans ibat cum illis; oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoscerent.

Tandis qu'ils s'entretenoient et qu'ils raisonnoient ensemble, Jésus se joignit à eux, et marcha avec eux; mais ils avoient un voile sur les yeux pour ne le pas connoître. Saint Luc, chapitre 24.

QUAND je considère, chrétiens, la disposition où se trouvoient ces deux disciples dont nous parle notre Évangile, il me semble que le Sauveur du monde eut deux grandes maladies à guérir dans leurs personnes, et qu'il fut nécessaire qu'il employât pour cela les remèdes les plus puissants et toute la force de sa grâce. Car premièrement, ils n'avoient pas la foi qu'ils devoient avoir en lui; et de plus, quoiqu'ils eussent été jusqu'alors du nombre de ses disciples, ils commençoient à se détacher de lui. Ils étoient

incrédules, et ils étoient froids et languissants: ils ne croyoient pas de lui ce qu'ils devoient croire, et ils n'aimoient pas dans lui ce qu'ils devoient aimer. Ils ne croyoient pas de lui ce qu'ils devoient croire; car il étoit Dieu, et ils n'en parloient que comme d'un homme, abaissant leur foi à des idées communes et populaires, traitant Jésus-Christ de prophète, avouant qu'il avoit été puissant en œuvres et en paroles, mais ne lui donnant rien de plus, et n'y reconnoissant que ce que les Juifs grossiers et charnels y avoient eux-mêmes reconnu: *De Jesu Nazareno qui fuit vir propheta* [1]. Voilà leur incrédulité. Ils étoient froids et languissants dans son amour: car c'est pour cela qu'ils sortoient de Jérusalem, n'osant pas se déclarer ses disciples, abandonnant son parti et ses intérêts, n'espérant plus en lui, et n'attendant plus de lui cette rédemption d'Israël sur laquelle ils avoient compté: *Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel* [2]. Tout cela, chrétiens, parce qu'ils n'étoient pas persuadés de sa résurrection: car le seul doute qu'ils avoient si Jésus-Christ étoit ressuscité, et s'il devoit même ressusciter, corrompoit leur foi et ralentissoit leur zèle. Que fait donc Jésus-Christ? Il les convainc par une expérience sensible qu'il est vraiment ressuscité: et dans cette

[1] Luc. 24. — [2] *Ibid.*

apparition, il éclaire leurs esprits, et il embrase leurs cœurs. Il éclaire leurs esprits, en leur expliquant ce que Moïse et les prophètes ont dit de lui, et leur donnant de la vénération pour ce Christ et ce Messie qu'il leur propose comme un Dieu de gloire; jusqu'à ce qu'enfin il leur ouvre tout-à-fait les yeux, en leur découvrant que c'est lui-même qui leur parle, et les obligeant de confesser qu'il est leur Dieu et leur Seigneur. Et il échauffe leurs cœurs, leur inspirant peu à peu par ses discours des sentiments d'amour pour sa personne; d'où vient qu'ils se disoient l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que notre cœur était tout enflammé et tout ardent, lorsqu'il nous parloit dans le chemin, et qu'il nous expliquoit les Écritures? Voilà, mes chers auditeurs, le sujet de l'instruction que j'ai à vous faire. Ce qu'étoient ces deux disciples d'Emmaüs à l'égard du Fils de Dieu, c'est ce que sont encore aujourd'hui je ne sais combien de chrétiens lâches, infidèles, remplis de l'amour du monde, et que l'on peut dire avoir en quelque sorte renoncé à Jésus-Christ, quoiqu'ils fassent encore extérieurement profession d'être ses disciples. Ils en ont le caractère et le nom; mais à peine ont-ils la foi, ou à peine sont-ils touchés d'aucun sentiment d'amour pour cet Homme-Dieu. Ils ne croient que foiblement, et ils n'aiment presque point

du tout, parce que la vraie charité ne peut avoir d'autre fondement que celui de la foi.

Je veux donc dans ce discours travailler à relever ce fondement, et à corriger ces deux désordres, dont le premier est notre infidélité; et le second, notre insensibilité. Je prétends que Jésus-Christ ressuscité doit parfaitement établir et dans nos esprits la foi de sa divinité, et dans nos cœurs l'amour de sa sainte humanité. Je m'explique. Qu'est-ce que Jésus-Christ? Un composé de deux natures, l'une divine, l'autre humaine. La divinité demande surtout notre foi; et l'humanité notre amour. Car, dit saint Jean, c'est la foi de la divinité de Jésus-Christ qui nous sanctifie, et c'est l'humanité de Jésus-Christ qui nous a sauvés. Or, pour avoir cette foi divine et ce saint amour, nous n'avons qu'à nous attacher au mystère de la résurrection. Dans ce mystère, nous apprenons à connoître Jésus-Christ et à l'aimer; à le connoître comme Dieu, et à l'aimer comme Dieu-Homme et Sauveur. Résurrection de Jésus-Christ, motif puissant pour croire sa divinité; c'est la première partie : résurrection de Jésus-Christ, engagement indispensable à aimer sa sainte humanité; c'est la seconde : et voilà tout le sujet de votre attention.

(*La première partie de ce sermon est la même que celle du sermon précédent.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Que l'état de la gloire inspire la crainte, attire le respect, donne de l'admiration, c'est, chrétiens, ce que je n'ai pas de peine à comprendre. Mais ne semble-t-il pas que ce soit un paradoxe, de dire qu'un mystère aussi éclatant et aussi glorieux que celui de la résurrection du Fils de Dieu, qu'un mystère qui fut le triomphe de son humanité, qui l'exempta de toutes nos foiblesses, qui le sépara de nous, et qui le mit dans un état où il n'eut plus avec les hommes ce commerce familier que son incarnation avoit établi entre lui et eux; que ce mystère, dis-je, doive servir à exciter pour ce Dieu-Homme toute la tendresse de notre amour; c'est ce qui paroît d'abord difficile à croire, et ce qui est néanmoins constant dans tous les principes de notre religion. Car de quelque manière que nous envisagions aujourd'hui ce grand mystère, soit que nous en considérions la fin, soit que nous en examinions les circonstances, soit que nous ayons égard à l'effet principal qu'il a produit dans la sainte humanité du Sauveur, je prétends, et il est vrai, que c'est un des mystères où sa charité s'est fait voir plus sensiblement; et que tous les autres mystères de sa vie souffrante et mortelle, ces mystères de

miséricorde et de bonté, ont trouvé dans celui-ci comme leur accomplissement et leur consommation : pourquoi cela? comprenez, s'il vous plaît, ma pensée : Parce qu'autant qu'il est vrai que Jésus-Christ est entré dans sa gloire en ressuscitant, autant est-il vrai que c'est pour nous qu'il a pris possession de cette gloire, et qu'il est ressuscité ; voilà ce que j'appelle la fin du mystère : parce que dans le triomphe même de la résurrection, il a voulu conserver les marques les plus authentiques et les caractères les plus visibles de son amour envers les hommes, savoir, les cicatrices des blessures qu'il avait reçues dans sa Passion ; voilà la circonstance la plus remarquable, ou du moins l'une des plus remarquables de ce mystère : enfin, parce qu'en ressuscitant glorieux, il a élevé son humanité à un état de perfection où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer, mais de quel amour? d'un amour pur, d'un amour spirituel et tout divin ; voilà l'effet, ou pour mieux dire, la substance même de ce mystère, considéré par rapport à nous. Appliquez-vous, chrétiens, à ces trois vérités.

C'est pour nous et pour notre intérêt que Jésus-Christ est ressuscité. Il ne nous est pas permis de former sur cela le moindre doute, puisque le Saint-Esprit nous le dit en termes exprès : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit pro-*

pter justificationem nostram [1]; Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. En effet, de la manière qu'en parle l'Écriture, il ne ressuscite qu'afin de nous faire ressusciter avec lui, et de ressusciter lui-même dans nous. Il ne ressuscite, dit saint Augustin, que pour ressusciter dans sa personne notre espérance, et pour ressusciter dans nos cœurs son amour, que le péché y avoit éteint. En un mot, il ne ressuscite, selon saint Paul, que pour notre justification : *Et resurrexit propter justificationem nostram*. De sorte que cette grande parole de l'Évangile, *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* [2], s'étend aussi-bien au mystère de la résurrection, qu'à celui de l'incarnation : car, au moment que Jésus-Christ sortit du tombeau, il fut vrai de dire que le Père éternel donnoit encore une fois au monde son Fils unique ; et c'est la pensée de l'Apôtre, dans ce texte de l'épître aux Hébreux que j'ai déjà citée : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ* [3]. Mais en quelle qualité le donna-t-il alors? Ne craignons point de porter trop loin la chose : il n'y aura rien dans cette théologie que de solide et d'incontestable. Il le donna pour la seconde fois en qualité de sauveur, en qualité de pasteur, en qualité de doc-

[1] Rom. 4. — [2] Joan. 3. — [3] Hebr. 1.

teur et de maître. En qualité de sauveur, puisqu'il est certain que Jésus-Christ par sa résurrection mit le sceau à tout ce qu'il avoit fait, et à tout ce qu'il avoit souffert pour le salut des hommes; et que s'il n'étoit pas ressuscité, ce grand ouvrage du salut des hommes auroit été non-seulement imparfait, mais anéanti, et qu'on auroit pu dire : *Ergo evacuatum est scandalum crucis, ergo gratis Christus mortuus est* [1]; Eh quoi! Jésus-Christ est donc mort en vain, et le scandale de la croix est sans effet? En qualité de pasteur, puisque le premier soin de cet Homme-Dieu à l'instant qu'il ressuscita, fut de ramasser son troupeau, que l'infidélité avoit dissipé : *Scriptum est, Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis. Postquam autem resurrexero, præcedam vos in Galileam* [2] : Il est écrit, disoit-il à ses apôtres, en prophétisant leur chute : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées : mais que cela ne vous trouble point; car après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée : et pourquoi? pour vous rappeler à cette sainte bergerie que j'ai formée, où je rassemble mes prédestinés et mes élus. En qualité de maître et de docteur, puisque tout le temps qu'il demeura sur la terre après sa résurrection, il l'employa, comme nous l'apprenons de saint Luc, à instruire

[1] Gal. 5. — [2] Matth. 26.

ses disciples, à leur donner l'intelligence de ses mystères, à leur développer le sens des Écritures, à leur enseigner tout ce qui regardoit les vérités de la religion. Salutaires enseignements qui sont aujourd'hui, dans le christianisme, le fonds de ces traditions divines que nous recevons comme autant de règles de notre foi. C'est pour cela que ce Sauveur adorable suspendit quarante jours entiers la gloire de son ascension, ne pouvant encore monter au ciel, parce que son amour, dit saint Augustin, le retenoit sur la terre. C'est pour cela que, tout glorieux qu'il étoit, il ne laissa pas de converser avec ses apôtres, leur apparoissant, les visitant, les consolant, leur faisant d'aimables reproches, les accompagnant dans leurs voyages, n'oubliant rien pour se les attacher et pour avoir toute leur confiance. C'est pour cela que dans quelques-unes de ses apparitions, il les appela ses frères, ce qu'il n'avoit jamais fait avant sa mort : *Ite, nuntiate fratribus meis, ut eant in Galileam* [1] ; Allez, dites à mes frères, qu'ils se rendent en Galilée, parce que c'est là qu'ils me verront ; ne se contentant pas, comme autrefois, de les traiter d'amis, mais les honorant du nom de frères, comme si l'état de sa résurrection avoit ajouté un nouveau degré à l'étroite alliance qu'il avoit contractée avec nous en

[1] Matth. 28.

se faisant homme. Or, que doit nous inspirer tout cela, chrétiens? Un zèle ardent et un amour tendre pour cet Homme-Dieu. Il est ressuscité pour nous, comme il étoit mort pour nous : voilà le principe sur lequel saint Paul fonde cette admirable conséquence, quand il nous dit que nous ne devons donc plus vivre pour nous-mêmes, ni mourir pour nous-mêmes; que soit que nous vivions, soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous devons vivre et mourir, parce que, soit que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes à lui : *Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus* [1]. Car, ajoute l'Apôtre, voilà pourquoi Jésus-Christ est mort et ressuscité : *In hoc enim Christus mortuus est et resurrexit* [2]. Il a voulu par sa mort et par sa résurrection acquérir sur les morts et sur les vivants une domination souveraine; une domination, non pas de crainte et de servitude, mais d'amour et de liberté, puisque c'est particulièrement sur nos cœurs qu'il veut régner. En effet, reprend saint Ambroise, expliquant ce passage, comment reconnoître l'amour que par l'amour, et un amour si parfait, que par un amour sans bornes? Ce Dieu fait chair n'a point voulu se partager, quand il a été question de nos intérêts; pourquoi nous partagerons-nous quand il s'agira de son service? il

[1] Rom. 14. — [2] *Ibid.*

nous a sacrifié sa vie glorieuse, aussi-bien que sa vie souffrante; pourquoi ne lui sacrifierons-nous pas nos prospérités, aussi-bien que nos adversités, nous tenant toujours également unis à lui dans l'une et dans l'autre fortune? il ne veut ni de gloire, ni de triomphe, que pour nous; pourquoi désirerons-nous et chercherons-nous jamais autre chose que lui?

Ce n'est pas assez: le Sauveur du monde est tellement ressuscité que, dans l'état même de sa résurrection, il porte encore les marques de son amour pour les hommes, je veux dire, les cicatrices des blessures qu'il a reçues en mourant. Quoique ces plaies ne conviennent guère, ce semble, à la bienheureuse immortalité dont il prend possession, il se fait un plaisir de les conserver: et pourquoi? Ah! mes frères, répond saint Augustin, pour bien des raisons que sa charité lui fournit, et dont votre piété doit être touchée. Il conserve ses plaies pour nous faire entendre que dans le séjour même de sa gloire, il ne veut point nous oublier; pour accomplir ce qu'il nous a dit à chacun par son Prophète, *Ecce in manibus meis descripsi te* [1]; Regarde, chrétien, c'est dans mes mains que je t'ai écrit, mais avec des caractères qui ne s'effaceront jamais: car ces plaies, dont tu vois encore les vestiges, sont

[1] Isai. 49.

autant de traits vifs et animés, qui te représenteront éternellement à moi, et qui me parleront sans cesse pour toi. Que la mère oublie son enfant, et qu'elle abandonne le fils qu'elle a nourri dans son sein ; quand cela même seroit possible, pour moi je ne t'oublierai pas, parce que je te verrai gravé sur mes mains : *Ecce in manibus meis descripsi te.* Il conserve ses plaies pour apaiser la justice de son Père, et pour faire auprès de lui, selon la pensée du bien-aimé Disciple, l'office de médiateur et d'avocat : *Advocatum habemus apud Patrem* [1]. Car c'est bien maintenant que nous pouvons dire à ce divin Sauveur : *In manibus tuis sortes meæ* [2] ; Ah ! Seigneur, mon sort est dans vos mains. Il n'est pas nécessaire que vous parliez pour plaider ma cause ; vous n'avez qu'à présenter ces mains percées pour nous, il n'y a point de grâces que je n'obtienne, et je tiens mon salut assuré. Il les conserve pour nous engager à ne perdre jamais le souvenir de sa sainte passion ; en sorte que nous ayons toujours ses souffrances en vue, et que nous nous fassions non-seulement une occupation et un devoir, mais même un plaisir d'y penser sans cesse avec tous les sentiments de la plus vive reconnoissance, disant avec le Prophète royal : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui; si*

[1] Joan. 2.— [2] Psalm. 30.

non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ[1]; Oui, Seigneur, que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens de vous; si je ne me représente toujours Jérusalem, et ce que vous y avez souffert; et si je n'apprends pas de là à réprimer mes passions, à retrancher l'excès criminel de mes divertissements, à me détacher du monde et de moi-même. Car rien, dit saint Chrysostôme, n'est plus capable de produire en moi ces heureux effets, que de considérer un Dieu qui porte les vestiges de la croix, jusque sur le trône de sa majesté.

Enfin ce divin Sauveur nous présente dans sa résurrection l'objet le plus aimable, et le plus propre à lui gagner tous les cœurs, savoir: son humanité glorieuse, immortelle, impassible, revêtue de toute la splendeur que répand sur elle la divinité qu'elle renferme, et qui commence, après s'être si long-temps cachée dans les ténèbres, à se produire au jour et à se faire connoître. Or dans cet état où il fait la félicité des saints, n'a-t-il pas droit de nous dire: Qu'y a-t-il sur la terre que vous puissiez préférer, et même comparer à moi? Si donc vous êtes ressuscités selon l'esprit, comme je le suis selon la chair, ne vous attachez plus à ces beautés fragiles et périssables qui séduisent vos sens et qui corrompent vos

[1] Psalm. 136.

ames, mais recherchez ces beautés célestes et incorruptibles dont vous voyez déjà dans ma personne une brillante image : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram* [1]. Demeurons-en là, chrétiens, et n'entrons pas plus avant dans un sujet qui me conduiroit trop loin, si j'entreprenois de l'approfondir et de le développer dans toute son étendue. Contentons-nous de faire un retour sur nous-même, et de tirer des trois considérations que je vous ai proposées, la conséquence naturelle qui en doit suivre. Car une charité aussi constante que celle de Jésus-Christ pour nous, une charité qu'il a fait paroître, non-seulement jusqu'à la mort, mais au-delà des bornes de la mort, nous touche-t-elle autant qu'elle le doit et autant qu'il se l'étoit lui-même promis? pourrions-nous dire aujourd'hui comme les deux disciples de notre Évangile, que notre cœur est tout brûlant de zèle : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis* [2] ? concevons-nous au moins l'obligation indispensable où nous sommes de nous consacrer sincèrement et pleinement à Jésus-Christ? croyons-nous, comme nous en devons être convaincus, que tout notre bien consiste dans ce parfait dévouement ; et que sur cela, si j'ose parler de la sorte, roule toute notre destinée

[1] Coloss. 3. — [2] Luc. 24.

selon Dieu? c'est-à-dire, aimons-nous Jésus-Christ d'un amour qui ait quelque rapport à celui dont il nous a aimés? Si c'est ainsi que nous l'aimons, prenons confiance, parce que nos noms seront écrits dans le livre de vie. Si nous l'aimons moins, tremblons, parce qu'il est de la foi que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus, est anathème. Oui, mes frères, disoit saint Paul, je vous regarde comme des anathèmes, si vous êtes indifférents pour cet Homme-Dieu, et insensibles à ses intérêts. En vain feriez-vous dans le monde les plus grands miracles, en vain parleriez-vous le langage des anges, en vain auriez-vous tous les dons du Ciel, si vous n'avez pas la charité, de Jésus-Christ, vous n'êtes pas en grâce avec Dieu, et par conséquent vous n'êtes devant Dieu que des sujets d'abomination : pourquoi? Parce que, selon la parole de Jésus-Christ, Dieu n'aime les hommes qu'autant que les hommes aiment son Fils : *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis* [1]. Je dis plus; et quand même j'aimerois Dieu, sans l'amour de Jésus-Christ, je ne serois rien : et je ne mériterois rien : Dieu ne se tiendroit pas honoré de mon amour, parce qu'il ne veut être aimé de moi que dans Jésus-Christ, comme il ne veut me sauver que par Jésus-Christ. D'où vient que saint Paul, parlant de la charité

[1] Joan. 16.

de Dieu, lui donne toujours ce caractère particulier d'être renfermée en Jésus-Christ : *Gratia Dei in Christo Jesu* [1]. Car, comme raisonne saint Thomas, c'est à Dieu de me prescrire comment il veut que je l'aime ; et c'est à moi de l'aimer selon la forme qu'il m'a prescrite. Or, il m'a déclaré expressément qu'il voulait que je l'aimasse dans la personne de ce Sauveur ; c'est donc dans la personne de ce Sauveur que je dois désormais chercher Dieu, aimer Dieu, espérer en Dieu. Hors de ce Sauveur, il n'y a plus de Dieu pour moi, plus de grâce, plus de miséricorde ; plus de salut pour moi, parce qu'il n'y a plus, dit l'Écriture, d'autre nom sous le ciel par où nous puissions parvenir à la vie bienheureuse.

Or, un moment de réflexion, mon cher auditeur ; et considérez, mais considérez-le attentivement, si vivant comme vous vivez dans les engagements du monde, dans les intrigues du monde, au milieu des écueils et des tentations du monde, vous avez pour Jésus-Christ cet attachemeut d'esprit et de cœur qu'exige de vous la religion que vous porfessez. Examinez bien si, dans l'embarras et le tumulte des affaires humaines, vous conservez pour Jésus-Christ toute la reconnoissance qui lui est due comme à votre Rédempteur, si vous êtes zélé pour la gloire de

[1] 1. Cor. 1.

son nom, si les intérêts de son Église vous sont chers, si vous suivez ses maximes, si vous imitez ses exemples, si vous pratiquez sa loi : car voilà les marques d'un véritable et solide amour. Du reste, que ce ne soit pas un amour sensible ; que cet amour solide et véritable n'opère pas dans vous les mêmes effets que dans certaines ames spécialement choisies et favorisées de Dieu ; il n'importe : ce seroit une erreur de mesurer par-là soit l'obligation, soit même la perfection de cette divine charité qui nous doit unir à Jésus-Christ : c'est une des plus subtiles illusions dont se sert l'ennemi de notre salut pour désespérer les foibles et pour endurcir les libertins. Je dis que vous devez à Jésus-Christ votre amour, mais je ne dis pas que vous le devez sentir, cet amour ; car il peut être dans vous, quoique vous ne le sentiez pas. Il doit être dans la raison, et non dans le sentiment ; il doit être dans la pratique et dans l'action, et non dans le goût ni dans la douceur de l'affection : il peut même quelquefois être plus parfait, lorsque sans être ni sensible, ni doux, il est généreux et efficace, embrassant tout, et ne goûtant rien ; surmontant la nature par la pure grâce, et dans les aridités et les sécheresses, soutenant une exactitude et une fidélité qui ne se dément jamais. Et voilà, chrétiens, de quoi vous consoler d'une part, quand Dieu ne vous donne

pas ces sentiments tendres et affectueux, que l'on voudroit quelquefois avoir : mais aussi, voilà de quoi vous condamner, lorsque vous n'avez pas cet amour chrétien et raisonnable que je vous demande. Car cet amour, tout divin qu'il est, ne s'allumera pas dans vous sans vous-même. Dieu, indépendamment de vous, saura bien vous y porter par de secrètes inspirations ; mais le consentement que vous donnerez aux inspirations de Dieu, les actes d'amour que vous formerez, et qui ne peuvent être méritoires s'ils ne sont libres, doivent être les effets de votre coopération. Tandis que sans rien faire, vous vous contenterez de dire comme tant d'ames mondaines, Je n'ai pas encore pour Jésus-Christ cet amour fervent et agissant, mais c'est un don que j'attends du Ciel ; vous l'attendrez en vain, et Dieu éternellement lancera sur vous ce terrible arrêt qu'il a prononcé par la bouche de saint Paul : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema* [1] ; Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus soit anathème.

Ah ! mes frères, prévenons l'effet de cette terrible menace. Que ce Sauveur, ressuscité pour notre justification, ne soit pas une pierre de scandale pour nous, et le sujet de notre condamnation. Faisons-le vivre dans nous comme saint Paul,

[1] 1. Cor. 16.

en sorte que nous puissions dire, après cet apôtre : Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus* [1]. Et cela comment? par un amour sincère, par une vive reconnoissance, par une fidélité inviolable, par une parfaite imitation des vertus de ce Dieu-Homme, notre modèle sur la terre, et notre glorificateur dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

[1] Galat. 2.

SERMON

SUR

L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Et cum hoc dixisset, videntibus illis, elevatus est.

Après qu'il eut parlé de la sorte, il fut enlevé à leur vue vers le ciel. Actes des Apôtres, chap. I.

POURQUOI le Sauveur du monde découvre-t-il aujourd'hui sa gloire à ses apôtres, et pourquoi veut-il qu'ils soient témoins de son triomphe, après avoir été témoins de ses humiliations et de ses souffrances? Cette question, chrétiens, n'est pas difficile à résoudre; et vous jugez aisément que le Fils de Dieu voulut par là les affermir dans la foi, qu'il voulut les prémunir contre les dangereuses tentations auxquelles ils devoient être exposés, qu'il voulut les préparer aux persécutions et aux croix, et les rendre capables de souffrir eux-mêmes comme lui, non-seulement avec patience, mais avec joie. C'est pour cela qu'il se fait voir à eux dans tout l'éclat de sa majesté : c'est pour cela qu'en leur donnant une si sensible et si haute idée de ce séjour bienheureux où il va marquer leurs places, il les

remplit d'une douceur intérieure et toute céleste, qui les retient sur la montagne, lors même qu'une nuée leur a fait perdre de vue leur divin maître. En sorte qu'il faut que deux anges descendent exprès pour les retirer de cette profonde extase où ils demeuroient plongés, et pour les renvoyer à leurs travaux apostoliques : *Ecce duo viri astiterunt juxta illos in vestibus albis, qui et dixerunt : Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum* [1] ?

Appliquons-nous ceci, mes chers auditeurs ; car en qualité de chrétiens, ce mystère nous regarde, et il doit opérer en nous les mêmes dispositions que dans les apôtres. En effet, il y a parmi nous des tièdes et des lâches dans la voie de Dieu, et il est important de les animer. Il y en a qui gémissent sous le poids des adversités et des misères humaines ; et il s'agit de les consoler. Peut-être y en a-t-il qui, jouissant d'une tranquille prospérité, sont sur le point de tomber dans des états d'autant plus affligeants et plus douloureux, qu'ils les prévoient moins ; et je dois les y disposer. Or, en voici l'excellent moyen. Nous attendons un Sauveur, qui, comme disoit le grand Apôtre, transformera notre corps, et le rendra, tout vil et tout abject qu'il est, conforme à son corps glorieux : *Salvatorem expectamus*,

[1] Act. 1.

qui reformabit corpus humilitatis nostræ corpori claritatis suæ[1]. Non-seulement nous l'attendons, mais éclairés des vives lumières qui rejaillissent de son humanité sainte, nous le voyons et nous l'admirons. Voilà l'objet de nos espérances, voilà le sujet de notre consolation, voilà ce qui doit allumer notre ferveur et soutenir notre courage : la vue de ce Sauveur couronné de gloire, l'attente de cette gloire dont il nous assure la possession. Car nous sommes déjà, selon l'expression de saint Jean, les enfants de Dieu, *Nunc sumus Filii Dei*[2], et nous savons que quand Jésus-Christ viendra à la fin des siècles, et qu'il se montrera dans la même gloire où il paroît en ce jour, nous serons semblables à lui : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus*[3]. C'est là, dis-je, ce qui nous doit rendre fervents et patients ; fervents dans l'accomplissement de nos devoirs, patients dans les afflictions et dans les maux qui nous arrivent par l'ordre de la Providence. Mon dessein est donc de vous parler de la gloire du Ciel, et de vous la proposer comme le motif le plus touchant, le motif le plus propre à faire impression sur vos cœurs et à vous faire tout entreprendre et tout supporter dans la vie. J'ai besoin de la grâce du Saint-Esprit, et je la demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

[1] Philip. 3. — [2] Joan. 3. — [3] *Ibid.*

Isaïe l'avoit dit, et saint Paul, dans les mêmes termes, nous l'a déclaré, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu, dans les trésors de sa miséricorde, a préparé pour ceux qui l'aiment et qui le servent. Après deux témoignages si authentiques, il n'y a point de prédicateur de l'Évangile qui puisse, sans témérité, entreprendre de donner à ses auditeurs une idée juste de la gloire du Ciel. Mais aussi, dit saint Chrysostôme, le prédicateur a-t-il en cela même un grand avantage, puisque l'impuissance où il est réduit, est justement l'idée la plus haute, la plus vraie, la plus exacte que nous puissions avoir sur la terre et qu'il puisse donner de cette gloire. Ne faisons donc point aujourd'hui d'efforts inutiles pour comprendre une gloire dont la plus essentielle propriété est d'être incompréhensible. Il nous doit suffire de la connoître comme nous connoissons Dieu, c'est-à-dire, de savoir ce qu'elle est, par ce qu'elle n'est pas. Or nous le savons, et j'oserois même ajouter que nous le sentons, lorsqu'il nous arrive, en contemplant l'univers, et le bel ordre des créatures qui le composent, de faire cette réflexion aussi touchante que solide : Tout ce que je vois n'approche pas de ce que j'espère; et tout ce que j'admire en cette vie, n'est qu'une ombre obscure et confuse de ce que

Dieu me destine en l'autre. Car voilà, chrétiens, la plus excellente notion que nous ayons à nous en former. En effet, c'est ainsi que saint Augustin, voyant la cour des empereurs de Rome si pompeuse et si magnifique, se figuroit par proportion la magnificence et la beauté de la cour céleste; c'est ainsi qu'au milieu des cérémonies les plus augustes, il s'écrioit : *Si hæc tam pulchra sunt, qualis ipse? et si hæc tanta, quantus ipse*[1]*?* Si tout ceci est si brillant, si grand, si surprenant, que sera-ce de vous, ô mon Dieu! et c'est ainsi que nous en jugerions nous-mêmes, si nous ne nous laissions pas éblouir au vain éclat du monde, et que nous sussions, comme ce grand saint, nous élever des grandeurs visibles et mortelles, aux grandeurs invisibles et éternelles. Mais, encore une fois, tenons-nous-en à la règle du Saint-Esprit, qui nous défend de chercher ce qui est au-dessus de nous, et qui nous ordonne d'être attentifs à ce que Dieu demande de nous : *Altiora te ne quæsieris; sed quæ præcepit tibi Deus*[2]*, illa cogita semper;* c'est-à-dire, sans avoir une vaine curiosité d'apprendre en quoi consiste la gloire des bienheureux, instruisons-nous avec humilité de ce que nous devons faire pour y parvenir. Le voici, mes chers auditeurs, et il n'y a personne qui ne doive se l'appliquer. Le Sauveur

[1] August.—[2] Eccles. 3.

du monde nous fait connoître, par son exemple, que cette gloire est une récompense, et il nous fait au même temps entendre que cette récompense est surtout le fruit et le prix des souffrances. Arrêtons-nous à ces deux pensées, et faisons-en le partage de ce discours. Cette gloire où nous appelle après lui Jésus-Christ, est une récompense; il faut donc la mériter : ce sera la première partie. Cette récompense est surtout le fruit et le prix des souffrances; c'est donc en particulier par le bon usage des souffrances qu'il la faut mériter : ce sera la seconde partie. Ainsi le Fils de Dieu l'a-t-il méritée lui-même. Et voilà en deux mots ce qu'il nous a révélé de notre gloire future, et ce qu'il nous est nécessaire de ne pas ignorer. Tout le reste sont choses ineffables, mystères cachés, secrets qu'il n'est pas permis même à saint Paul de nous découvrir, et qu'il est beaucoup moins en mon pouvoir de vous expliquer : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui*[1]. Mais pour votre édification et pour satisfaire à ce que vous attendez de moi, je dois vous dire, et je vous le dis avec tout le zèle que Dieu m'inspire, que si vous voulez arriver à la même gloire que Jésus-Christ, vous devez la mériter comme Jésus-Christ, première proposition; et que si vous voulez la mériter comme Jésus-Christ, vous devez

[1] 2. Cor. 12.

souffrir comme Jésus-Christ, seconde proposition. Je vous demande pour l'une et pour l'autre une attention favorable. Elles sont simples; mais dans leur simplicité, elles renferment les plus importantes instructions.

PREMIÈRE PARTIE.

Je m'en vais, disoit le Sauveur du monde à ses disciples, sur le point qu'il étoit de retourner à son Père; je vais prendre possession de la gloire qui m'est réservée dans le Ciel, et vous préparer en même temps à chacun votre place dans ce séjour bienheureux : *Vado parare vobis locum* [1]. Parole pleine de consolation; mais parole précédée d'une autre qui devoit être pour eux, et qui est pour nous un grand fonds d'instruction. Car le même Sauveur leur avoit dit auparavant : Ce royaume où je veux vous appeler après moi, je vous le promets, mais aux mêmes conditions que mon Père me l'a promis, et vous ne l'aurez point autrement que moi : *Disponò vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum* [2]. Or, le fils de David n'y est entré que par la voie du mérite. D'où il s'ensuit, mes chers auditeurs, par la plus juste de toutes les conséquences, que pour parvenir nous-même à cette gloire céleste, il

[1] Joan. 14. — [2] Luc. 22.

faut que nous l'ayons méritée. Mettons dans tout son jour cette vérité que je vous propose aujourd'hui comme le motif le plus capable d'exciter votre zèle, et d'allumer toute votre ferveur.

Oui, chrétiens, la gloire que nous attendons est une récompense que Dieu nous destine; et pour peu que vous ayez de pénétration, vous y devez découvrir d'abord deux différences bien remarquables qui la relèvent infiniment au-dessus de ces récompenses fragiles et passagères que le monde promet à ceux qui le servent. Car, selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostôme, telle est l'injuste distribution qui se fait des récompenses du monde : on les a souvent sans les mériter, et on les mérite encore plus souvent sans les avoir. On les a sans les mériter, et c'est ce qui devroit humilier la plupart des heureux du siècle; et on les mérite encore plus souvent sans les avoir, c'est ce qui rebute et ce qui désespère les malheureux. Mais il n'en est pas ainsi de cette récompense immortelle où nous aspirons. Comme on ne l'obtient jamais qu'en la méritant, aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir. Deux points auxquels je m'attache, et que je voudrois imprimer profondément dans vos esprits.

C'est une récompense que ce royaume éternel, où Jésus-Christ, comme notre chef, entre glo-

rieux et triomphant ; mais cette récompense, prenez garde à ces trois pensées : on ne l'a point qu'on ne la mérite ; on ne l'a que parce qu'on la mérite ; on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite. Dieu, comme maître de ses biens, pouvoit nous la donner gratuitement, sans qu'il nous en coûtât rien : mais il ne l'a pas voulu ; et suivant l'ordre qu'il a établi, il faut de deux choses l'une, ou que nous méritions cette récompense, ou que nous y renoncions. De quelque manière que Dieu nous ait prédestinés, en vue ou indépendamment de nos bonnes œuvres (question qui partage l'école, et qui n'appartient point à mon sujet), il est certain, et c'est un principe de religion, que nous n'aurons jamais part à son héritage, si nous nous trouvons à la mort dépourvus de ces mérites, qui sont, selon l'Évangile, les titres légitimes pour y prétendre. Venez, nous dira Jésus-Christ dans le jugement dernier, si nous sommes assez heureux pour être du nombre de ses brebis, et placés à sa droite ; venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qu'il vous préparoit, et qui vous est désormais acquis : *Venite : possidete paratum vobis regnum* [1]. Mais en vertu de quoi nous le donnera-t-il ce royaume? écoutez ce qu'il ajoutera : Parce que

[1] Matth. 25.

vos bonnes œuvres me parlent pour vous, parce que vous avez fait des choses dont je n'ai point perdu le souvenir, et qu'il est maintenant de ma justice et de ma fidélité de les reconnoître; parce que dans la personne des pauvres, qui étoient mes membres vivants, vous m'avez secouru, nourri, logé, visité : enfin, régnez avec moi, parce que vous avez été charitables pour moi : *Possidete paratum vobis regnum; esurivi enim, et dedistis mihi manducare*. Raisonnons tant qu'il nous plaira, voilà, dans le sens de Jésus-Christ même, tout le dénouement du mystère impénétrable de la prédestination. C'est en cela, remarque le docteur angélique saint Thomas, que cette récompense du Ciel est une véritable gloire, et même la gloire par excellence, parce qu'elle est le fruit du mérite, et du mérite le plus parfait qui puisse convenir à l'homme. En effet, ce qui se donne à la faveur, peut bien être une grâce, peut bien être une distinction, peut bien être un privilége; mais à parler exactement, ce ne peut être une gloire. Or, ce n'est point là ce que Dieu réserve à ses élus; mais dans le langage du Saint-Esprit, ce qu'il leur réserve est une récompense, et par là même une gloire : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus*[1]. Parce qu'ils ont été saints sur la terre, ils sont bienheureux

[1] Psalm. 149.

dans le Ciel, et comblés de gloire; mais leur bonheur, et comme récompense, et comme gloire, suppose qu'ils s'en sont rendus dignes : voilà ce que nous enseigne la foi.

Calvin a combattu cette vérité, et c'est un des points où je confesse que son hérésie m'a toujours paru plus insoutenable. Il a prétendu que nos plus saintes actions, par rapport à Dieu, ne pouvoient jamais être méritoires : cependant Dieu même nous assure qu'elles le sont, et nous dit en termes exprès, qu'à la fin des siècles sa providence éclatera, lorsqu'il viendra pour rendre à chacun selon le mérite de ses œuvres : *Unicuique secundum meritum operum suorum* [1]; pouvoit-il s'expliquer plus clairement ? Mais ne suffit-il pas, disoit Calvin, que Jésus-Christ nous ait acquis la gloire que nous espérons, et qu'il l'ait méritée pour nous ? Non, répondent les théologiens, après saint Augustin, cela ne suffit pas. Il faut qu'après lui, que par lui, et qu'avec lui, nous la méritions encore pour nous-même, comme il ne suffit pas que Jésus-Christ ait fait sur la croix pénitence pour nous, si nous ne la faisons pour nous-même. Il faut que notre pénitence, jointe à la pénitence de cet Homme-Dieu, nous réconcilie avec Dieu; et de même il faut que nos mérites, joints à ses mérites, nous

[1] Eccles. 16.

ouvrent le royaume de Dieu ; et c'est à quoi le grand Apôtre travailloit si saintement, et ce qui lui faisoit dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* [1] ; J'accomplis en moi ce qui manqueroit sans cela à ma rédemption, et à ce que Jésus-Christ à souffert pour moi. Mais n'est-ce pas faire tort aux mérites du Rédempteur, que d'accorder une récompense aussi divine que celle-là à d'autres mérites que les siens? Nullement, dit saint Augustin, et la raison qu'il en apporte est convaincante; parce que les mérites que nous devons acquérir, et ajouter à ceux du Rédempteur, sont tellement des mérites différents des siens, qu'ils sont néanmoins dépendants des siens, fondés sur les siens, tirant toute leur efficace et toute leur valeur des siens; et par conséquent incapables de préjudicier aux siens. Que fait Dieu, quand il nous récompense? Je l'avoue, il couronne nos mérites ; mais parce que nos mérites sont ses dons, en couronnant nos mérites, il couronne dans nos personnes ses propres dons: *Coronat in nobis dona sua* [2]; c'est la belle expression de saint Augustin. Mais avouer que l'homme peut mériter le royaume du Ciel, n'est-ce pas lui donner le sujet de se glorifier? Oui, continue ce saint docteur, et malheur à nous! si, faute d'un tel mérite, nous n'étions pas en état de nous

[1] Coloss. 1. — [2] August.

glorifier dans le sens que Calvin veut nous le défendre. Car le royaume céleste n'est que pour ceux qui ont droit de se glorifier dans le Seigneur ; et un des caractères de l'homme juste, le plus distinctement marqués par l'Apôtre, est qu'il puisse, sans présomption, mais avec une sainte confiance, prendre part à cette gloire dont le Seigneur est le principe et la fin : *Qui gloriatur, in Domino glorietur*[1]. Or, le foible de l'hérésie, et de la prétendue réforme de Calvin, est qu'elle dépouille le juste de tout mérite, j'entends de tout mérite propre, et qu'elle lui ôte ainsi tout moyen de se glorifier même en Dieu : condition néanmoins essentielle pour être récompensé de Dieu. Avançons.

Non-seulement on n'a point la récompense du Ciel qu'on ne la mérite, mais, ce que je vous prie de bien comprendre, on ne l'a que parce qu'on la mérite : en sorte qu'elle est le partage du mérite seul, à l'exclusion de tout autre titre. De là vient que saint Paul, pour la définir, l'appelle couronne de justice : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ*[2]; parce qu'en effet, disent les pères, cette récompense ne doit être donnée aux hommes que selon les règles d'une justice rigoureuse, d'une justice incorruptible, d'une justice que rien ne touchera, que rien ne fléchira,

[1] 1. Cor. 1. — [2] 1. Tim. 4.

que rien ne préoccupera ; d'une justice qui n'aura d'égard pour personne, qui ne distinguera ni qualités, ni rangs, ni naissance, mais qui discernera parfaitement le mérite. Les récompenses du siècle sont tous les jours en butte à la cupidité et à l'ambition : quoiqu'elles ne soient dues qu'au mérite, toute autre chose que le mérite contribue à les faire avoir. On les emporte par le crédit, on se les attire par la brigue, on les arrache par l'importunité : les plus hardis et les plus avides sont ceux qui y parviennent ; le hasard en décide, la bonne fortune de l'un, et souvent l'iniquité de l'autre. On se prévaut, pour les demander, du mérite d'autrui ; le fils veut être récompensé des services du père ; l'ami croit être en droit de profiter du travail et du pouvoir de son ami. Ceux mêmes que Dieu a fait les dispensateurs de ces récompenses temporelles, quelque précaution qu'ils y apportent, et quelque envie qu'ils aient de les distribuer avec équité, peuvent à peine se répondre d'eux-mêmes, et compter qu'ils ne se laisseront pas prévenir et surprendre. Comme ils sont hommes, dit saint Augustin, ils récompensent en hommes, c'est-à-dire, bien plus souvent selon la nécessité de leurs affaires, que selon le degré de leur estime ; bien plus souvent par inclination que par raison. Et en effet, ceux qui entrent dans

leurs plaisirs, ont communément bien plus de part à leurs grâces et à leurs bienfaits, que ceux qui s'immolent pour leur service. Ceux qui les flattent et qui les trompent, sont communément bien mieux récompensés que ceux qui leur sont fidèles. Ainsi vont les choses humaines : et quelque zèle que nous ayons pour la réformation de l'univers, nous ne devons pas espérer qu'elles prennent un autre cours

Rien de tout cela dans la récompense où Dieu nous appelle. Il pèsera ses élus dans la balance, mais dans la balance du sanctuaire; et leur mérite seul, mis à l'épreuve de son jugement, fera la décision de leur sort. Quiconque n'en aura point l'exacte mesure, fût-il un des dieux de la terre, sera rejeté. Comme le fils ne portera point l'iniquité du père, aussi le mérite du père ne suppléera point à l'indignité du fils. Tout devant Dieu sera personnel, et la règle du Saint-Esprit subsistera : *Unicuique secundum meritum operum suorum* [1]; A chacun selon ses œuvres. Il ne dit pas, A chacun selon ses lumières, à chacun selon ses maximes, à chacun selon ses talents; il ne dit pas même, A chacun selon ses désirs, selon ses projets et ses intentions, mais à chacun selon ses actions, à chacun selon ce qu'il aura fait, et non point selon ce qu'il aura cru ou ce qu'il aura voulu

[1] Eccles. 16.

faire : *Unicuique secundum meritum operum suorum.* En un mot, le temps de la grâce et de la miséricorde sera expiré, et celui de la justice succédera : et par la même raison que la grâce, dans les élus, aura précédé tout mérite, la gloire dont Dieu les comblera, aura pour fondement le mérite acquis par la grâce. Rien de plus vain dans l'opinion des mondains mêmes, que la gloire du monde : pourquoi ? Parce qu'elle n'est ni une preuve certaine, ni une conséquence sûre du mérite ; parce qu'elle est presque toujours l'effet du caprice et de la prévention des hommes ; parce qu'il n'y a rien où la corruption du jugement des hommes, où leur peu d'équité, d'intégrité, de sincérité, paroisse plus évidemment, qu'en ce qui regarde cette gloire profane. Mais par une règle toute contraire, concevez de là ce que c'est que la gloire des prédestinés dans le Ciel, puisque c'est un Dieu qui en est l'arbitre ; un Dieu souverainement éclairé, souverainement juste, et qui ne peut estimer que ce qui est essentiellement estimable ; un Dieu aussi déterminé à ne glorifier que le mérite, qu'il l'est à réprouver et à punir le péché ; un Dieu dans l'un et dans l'autre également infaillible, inflexible, irrépréhensible : tel est, mes frères, concluoit saint Paul, tel est le maître dont il m'importe d'être loué et d'être favorablement jugé, parce que c'est

celui dont l'approbation et la louange doit faire éternellement la solide gloire : *Qui autem judicat me, Dominus est* [1].

Enfin cette récompense des bienheureux, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite; et si l'un est plus récompensé que l'autre, s'il est dans un degré de gloire plus éminent que l'autre, ce n'est que parce qu'il a plus de mérite que l'autre. Dans le monde, on voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter sur des mérites éclatants : et vous le permettez, Seigneur, pour nous apprendre que ce n'est point ici que se doit faire le vrai discernement de nos personnes; vous le permettez pour nous détacher malgré nous de la terre, et pour nous faire porter plus haut nos vues : mais dans le royaume de Dieu, chacun est placé selon l'ordre où il doit être; et une des plus singulières beautés que l'Écriture y fait remarquer, est cette admirable proportion entre la qualité du mérite et le rang qu'il occupe. Il y a, disoit le Fils de Dieu, dans la maison de mon Père, différentes demeures; mais ces demeures, observe saint Bernard, ne sont différentes que parce qu'il s'y trouve des mérites différents. Le plus ou le moins de mérite y fait donc le plus ou le moins d'élévation; cinq talents de mérite y produisent cinq talents de gloire, et deux n'y

[1] 1. Cor. 4.

en produisent que deux : tellement que la diversité du mérite y distingue, y partage, y ordonne tout. Or si cela est, chrétiens, permettez-moi de m'arrêter ici, et de faire avec vous une réflexion dont il est difficile que vous ne soyez pas touchés : à quelle étonnante révolution ne doivent pas s'attendre la plupart des hommes, quand ce mystère s'accomplira, et que Dieu, dans son jugement dernier, viendra faire ce partage? Quelle désolation, par exemple, pour tant de grands, lorsque après avoir tenu dans le monde des rangs honorables que leur donnaient leurs dignités, leurs emplois, leurs charges, il leur en faudra prendre d'autres que le mérite seul réglera, et où l'arrêt de Dieu les réduira! Si Dieu, au moment que je parle, leur faisoit voir l'affreuse différence de ce qu'ils sont aujourd'hui et de ce qu'ils seront alors, dans quelle consternation cette vue ne les jetteroit-elle pas! et quand à la mort il faudra quitter en effet ces rangs de naissance et de fortune pour passer à d'autres rangs qu'une exacte et rigoureuse justice leur assignera, quelle douleur pour eux de se trouver dans un si prodigieux abaissement, dans un éloignement infini de Dieu, parce qu'ils n'auront presque rien fait pour Dieu! Je sais que cette réflexion est affligeante; mais en est-elle moins salutaire, et ne serois-je pas prévaricateur, si,

dans une occasion aussi naturelle que celle-ci, je ne les faisois souvenir qu'outre les grandeurs de la terre, il y en a d'autres dans le Ciel où ils doivent aspirer; qu'il y a d'autres honneurs dont ils doivent être jaloux, d'autres places qu'ils doivent remplir, d'autres établissements pour lesquels Dieu les a créés? Aurois-je pour leur salut le zèle que mon ministère doit m'inspirer, si je ne les avertissois pas que la figure de ce monde passe, et qu'après qu'elle sera passée, le mérite d'une vie chrétienne est le seul titre de distinction qui nous restera?

Mais revenons. Je ne me suis pas contenté de vous dire, qu'on a souvent les récompenses du monde sans les mériter : j'ai ajouté que souvent aussi on les mérite sans les avoir; au lieu que nous sommes assurés, en méritant la récompense éternelle, de l'obtenir. En effet, comptez, si vous le pouvez, mes chers auditeurs, combien de gens vous avez vus dans le monde mener une vie obscure, et ne parvenir à rien, avec un mérite et des services qui devoient les élever à tout. Des patrons leur ont manqué, des concurrents les ont écartés; l'envie, l'intrigue, la cabale, mille mauvais offices les ont détruits; un maître aveugle et sans discernement, un maître insensible et indifférent, un maître trompé et prévenu les a laissés dans la foule, les a oubliés, méprisés, rebutés.

Que ne nous apprend pas là-dessus l'usage et la science du monde? Mais avec Dieu, je suis à couvert de toutes ces injustices. Quoi que je fasse, si c'est pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Qu'est-ce qu'un verre d'eau? cependant ce verre d'eau donné en son nom ne sera pas sans récompense. Qu'est-ce qu'une pensée? cependant cette bonne pensée reçue et suivie aura son salaire. Qu'est-ce qu'un désir? cependant ce bon désir conçu et formé dans le cœur, produira, selon l'expression de l'Apôtre, son rayon de gloire. Qu'est-ce qu'une parole? cependant cette parole dite avec douceur, avec humanité, avec charité, sera écrite dans le livre de vie. Or, si Dieu doit récompenser de la sorte jusqu'aux moindres mérites, que sera-ce des autres? C'est ainsi qu'il nous l'a promis; et comme il est tout-puissant, c'est ainsi qu'il peut l'accomplir; et comme il est fidèle, c'est ainsi qu'il veut l'accomplir : par conséquent, c'est ainsi qu'il l'accomplira. En sorte, conclut saint Augustin, que sa toute-puissance, qui est la toute-puissance d'un Dieu, n'aura point dans l'éternité d'autre occupation que de glorifier ses élus et tous leurs mérites. Voilà à quoi il s'emploiera, en quoi il mettra une partie de ses complaisances, de quoi il ne se lassera jamais.

Mais cela posé, chrétiens, et quoique nous

fassions profession de le croire, vivons-nous et agissons-nous comme en étant persuadés? Je parle à des auditeurs qui, chacun dans leur condition, se piquent d'avoir leur mérite, et je veux bien convenir de tout le mérite dont vous vous piquez. Mais ce mérite, que je n'ai garde de vous disputer, est-ce un mérite pour le ciel? est-ce un mérite à qui Jésus-Christ ait jamais rien promis? est-ce un mérite que vous osiez vous-mêmes présenter à Dieu pour lui demander son royaume? Si les saints, qui règnent avec ce Dieu et ce roi de gloire, n'avoient point eu d'autre mérite, recueilleroient-ils maintenant les fruits dont ils ont jeté sur la terre les précieuses semences? Entrons dans le détail. Une vie aussi inutile et aussi vide de bonnes œuvres que celle d'un homme du monde, d'une femme du monde, réguliers d'ailleurs et d'une conduite, selon le monde, irréprochable, est-ce la vie d'un chrétien, gagé, selon la parabole de l'Évangile, pour mériter une récompense immortelle? Voyons ces mercenaires, qui, pressés par le besoin, donnent leur peine pour un salaire temporel : ces hommes à qui le Fils de Dieu nous compare si souvent, et à qui il veut, en quelque état que nous puissions être, que nous nous conformions. Les imitons-nous? sommes-nous attachés comme eux à un travail constant et assidu? renonçons-nous comme eux

à la mollesse et à la douceur du repos? avons-nous, comme eux, des jours pleins par une pratique entière de nos devoirs? Si, malgré cette inutilité de vie, l'on gagnoit le Ciel, le Ciel seroit-il ce royaume de conquête qu'il faut emporter par violence et acheter si chèrement? Doit-il suffire à des chrétiens, pour être récompensés de Dieu, de se trouver exempts de crime? et la maxime sur laquelle on s'appuie jusqu'à s'en faire une conscience, que tout le mérite du salut se réduit à ne point faire de mal, n'est-ce pas une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper? Mérite-t-on des récompenses en ne faisant rien? le monde en juge-t-il de la sorte? récompense-t-il l'oisiveté, quoique d'ailleurs innocente? n'exige-t-il pas des services réels? et pourquoi croirons-nous que Dieu nous en tiendra quittes à moins de frais? Vivant dans cette erreur grossière, que je sais être le désordre le plus ordinaire de ceux qui m'écoutent, puis-je, mes chers auditeurs, vous dire, à la vue de Jésus-Christ montant au ciel? *Gaudete et exultate* [1]; Réjouissez-vous, tressaillez de joie: pourquoi? *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* [2]; parce que vous aurez la même récompense que ce Dieu glorifié, une récompense abondante. Ne dois-je pas vous dire plutôt: Pleurez et gémissez;

[1] Matth. 5. — [2] *Ibid.*

pourquoi? parce que, travaillant si peu, il faut que votre récompense soit bien petite : pleurez; pourquoi? parce qu'il est même plus vraisemblable que cette récompense des élus n'est point pour vous : pleurez; pourquoi? parce que ces mérites dont vous voulez vous prévaloir, et à qui le monde donne de vains éloges, sont des mérites périssables, dont vous avez déjà reçu la récompense, et dont vous ne la recevrez jamais. Voilà, dans cette sainte solennité, et malgré la joie de l'Église, ce qui doit faire le sujet de votre douleur.

Enfants des hommes, concluoit le Prophète royal, jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? *Usquequo diligitis vanitatem, et quæritis mendacium*[1]? Il leur en demandoit la raison : *usquequo?* et il n'en attendoit pas la réponse, remarque saint Augustin, parce qu'il savoit bien qu'ils n'en avoient point à lui faire. Souffrez que je vous fasse le même reproche. Enfants des hommes, jusques à quand vous fatiguerez-vous à chercher des récompenses corruptibles, dont la poursuite vous cause tant d'inquiétudes, dont le retardement vous remplit de tant de chagrins, dont vous n'êtes jamais contents, et qui ne servent qu'à vous jeter dans un plus profond oubli de Dieu? Aussi ardents que

[1] Psalm. 4.

vous l'êtes pour ces biens de fortune qui emportent toutes vos réflexions et tous vos soins, et dont la mort vous dépouillera bientôt, jusques à quand négligerez-vous ces vrais biens et cette couronne que votre médiateur et votre chef vous propose comme l'objet le plus digne de vos vœux? Écoutez-le parler lui-même; car c'est lui-même qui, du haut de sa gloire, s'adresse à nous en ce jour, et nous dit: *Usquequo diligitis vanitatem, et quæritis mendacium* [1] ? Hommes terrestres et sensuels, jusques à quand mépriserez-vous mes promesses pour celles du monde? Puisque vous êtes si intéressés et si avides, que ne vous attachez-vous du moins au maître qui vous offre davantage? Le monde a-t-il des récompenses aussi solides et même aussi présentes que les miennes? le monde, quand vous vous êtes livrés à lui, vous a-t-il jamais rendus heureux, et trouve-t-on le centuple en le servant? Voilà, chrétiens auditeurs, à quoi il faut que vous répondiez, mais à quoi vous ne pouvez bien répondre que par la réformation de vos mœurs et par un parfait changement de vie. Que ce soit donc là désormais l'exercice de votre foi: *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo* [2]; Amassez des trésors pour le Ciel. Au lieu de ces vertus mondaines dont vous vous parez, et qui ne sont devant

[1] Psalm. 4. — [2] Matth. 6.

Dieu de nul mérite ; au lieu de cette prudence de de la chair, de cette politique, de cette force païenne, entrez dans la pratique de ces vertus chrétiennes qui seront pour vous des sources fécondes de béatitude et de gloire. Appliquez-vous non-seulement à vous assurer, mais à augmenter votre récompense par vos bonnes œuvres. C'est à quoi jusques à présent vous n'avez point pensé ; mais il est encore temps d'y pourvoir : car vous pouvez encore réparer par votre ferveur toutes vos pertes. Vous pouvez encore racheter ces jours malheureux où vous n'avez rien fait, ni pour Dieu, ni pour votre ame. Vous pouvez même, à l'exemple des ouvriers de l'Évangile, commençant tard et à la dernière heure du jour, être aussi bien récompensés que ceux qui sont venus dès le matin, et qui ont travaillé toute la journée. Or, si vous le pouvez, êtes-vous excusables de ne le pas faire? Récompense du Ciel, récompense qu'il faut mériter comme Jésus-Christ ; c'est ce que vous avez vu : mais pour la mériter comme Jésus-Christ, j'ajoute qu'il faut souffrir comme Jésus-Christ ; vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est un ordre établi de Dieu, et le monde

même, tout perverti qu'il est dans ses maximes, est obligé de s'y soumettre et de le reconnoître: on n'arrive point à la gloire par le plaisir; mais il faut renoncer au plaisir, quand on se propose d'acquérir la véritable gloire. Car le plaisir ne conduit à rien, je dis à rien de solide, ni à rien de grand. Jamais ce qui s'appelle vie de plaisir, n'a produit une vertu, n'a inspiré de sentiments nobles, n'a élevé l'homme au-dessus de lui-même. Soit donc par la nature des choses, soit par un effet de la corruption du péché, le plaisir et la gloire dans cette vie sont incompatibles; et quiconque présume qu'il pourra les accorder, se flatte et se trompe, séduit par les fausses idées qu'il a de l'un ou de l'autre. En un mot, où règne l'amour du plaisir, il faut que le désir de la gloire cesse; et où le désir de la gloire est sincère, il faut que le plaisir soit sacrifié. C'est ainsi que le concevoient les sages mêmes du paganisme; et ils le concevoient bien. Or, si cela est vrai de la gloire en général, et même en particulier de cette gloire profane que l'ambition des hommes recherche, quel jugement devons-nous faire de la gloire du Ciel? de cette gloire pour laquelle nous avons tous été créés, mais sur quoi nous avons perdu nos droits, en perdant la grâce de l'innocence, et où il n'y a plus de retour pour nous que par les œuvres de la pénitence; de

cette gloire où nous ne pouvons prétendre que par la croix de Jésus-Christ, et qu'il ne nous est pas même permis d'espérer, si nous ne sommes, comme dit saint Paul, entés sur Jésus-Christ, et sur Jésus-Christ souffrant et mourant : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* Non, mes chers auditeurs ; je le répète, jamais les plaisirs de la vie ne nous feront parvenir à cette gloire. Il faut y aller par la voie des souffrances : première vérité qui confondra éternellement la mollesse et la délicatesse des mondains. Mais d'ailleurs toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à cette gloire : autre vérité qui doit détromper une infinité de chrétiens que nous voyons souffrir dans le monde, mais qui ne souffrent pas en chrétiens. Deux importantes leçons que j'ai encore à développer, et que je regarde comme les deux points les plus essentiels de la morale évangélique.

Il faut, comme Jésus-Christ, aller à la gloire céleste par la croix et par les souffrances. Heureux, si par là nous en trouvons le chemin ; mais malheur à nous, si nous nous figurons qu'on y arrive par une voie plus douce et plus commode, et qu'il y ait pour cela des conditions et des états privilégiés ! Que n'ai-je le zèle de saint Paul, pour graver profondément dans vos cœurs ce

grand principe! C'est ce que le Sauveur du monde fit entendre aux enfants de Zébédée, qui passoient néanmoins pour ses disciples favoris, quand il réprima, par la dureté apparente de sa réponse, la vanité de leur prétention. Vous me demandez, leur dit-il, d'être assis et honorablement placés dans mon royaume, et moi je vous demande si vous pouvez boire le calice que je boirai moi-même avant vous? Comme s'il leur eût dit : Favoris et disciples tant qu'il vous plaira, si vous ne participez à ce calice dont je vous parle, à ce calice d'amertume et de douleur, il n'y a pour vous dans mon royaume ni place, ni rang; et quiconque refuse d'accepter cette condition, et n'a pas le courage de passer par cette épreuve, doit renoncer à ma gloire, et compter qu'il en est exclu. C'est ce que le même Sauveur nous a fait voir dans sa propre personne, et ce qu'il déclara à ses apôtres sur le point qu'il étoit de retourner à ce royaume céleste qu'il avoit quitté pour descendre sur la terre : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* [1]? Vous vous étonnez de ce que le Christ a souffert, et votre foi en est troublée : mais ignorez-vous les divines écritures, et n'avoit-il pas été dit qu'il souffriroit de la sorte, et qu'il entreroit ainsi dans la gloire? Or, s'il le falloit pour le Christ,

[1] Luc. 24.

oportuit, ne le faut-il pas pour nous, et qui peut se plaindre d'une loi que le Fils même de Dieu a voulu et a dû subir? Aussi les Saints, au moins ceux de la loi de grâce, non-seulement se sont consolés, mais se sont réjouis, mais se sont glorifiés dans les afflictions de cette vie, parce qu'ils les ont toujours regardées comme la route sûre et infaillible qu'ils devoient suivre pour parvenir au terme de leur bonheur. Au lieu que David, par un mouvement de confiance, mais d'une confiance encore judaïque, c'est-à-dire d'une confiance qui se proposoit encore quelque chose de terrestre et de charnel, et qui ne s'élevoit pas aussi parfaitement que la nôtre aux biens spirituels et célestes; au lieu, dis-je, que David, pour chercher du soulagement dans ses maux, faisoit à Dieu cette prière, et lui disoit : *Educes de tribulatione animam meam* [1]; Délivrez-moi, Seigneur, des tribulations qui m'accablent: les saints de la loi nouvelle, par un esprit tout opposé, mais bien plus épuré et plus éclairé, ont cru devoir dire : Non, Seigneur, ne nous en délivrez pas. Ce sont des tribulations, il est vrai, mais des tribulations salutaires, dont, malgré les révoltes de la nature, nous nous glorifions et nous nous félicitons : *Gloriamur in tribulationibus nostris* [2]. Ce sont des maux qui nous abattent, mais

[1] Psalm. 142. — [2] Rom. 5.

qui, par un effet tout divin, au même temps qu'ils nous abattent aux yeux des hommes, nous détachent de nous-même et nous élèvent à vous; des maux qui sont les gages précieux de ce véritable, de cet unique, de ce souverain bien que nous attendons. Et à quoi nous réduiriez-vous, Seigneur, reprenoit, au nom de tous les autres, saint Grégoire, pape, pénétré de cette vérité, à quoi, mon Dieu, nous réduiriez-vous, si, par une miséricorde qui nous perdroit, vous veniez à nous délivrer de ces maux que nous endurons, puisque vous nous assurez, dans toutes vos Écritures, que la souffrance doit faire tout le mérite de notre espérance, et par conséquent, qu'elle en doit être le plus ferme et le plus solide appui? Où en serions-nous, si, n'étant plus dans le monde ni affligés, ni humiliés, ni mortifiés, ni persécutés, nous n'avions plus ce qui est, selon le témoignage de votre Apôtre, le caractère le plus visible et le plus certain de vos prédestinés? Ne nous écoutez donc point, Seigneur, si jamais nous souhaitions d'avoir sur la terre un sort plus tranquille; et rejetez notre prière, si nous étions assez insensés pour vous demander une telle grâce. Donnez-nous des secours puissants pour nous soutenir, et un fonds de patience pour souffrir avec soumission; mais ne nous punissez pas, Seigneur, jusqu'à nous traiter dans la vie plus favorable-

ment que vous ne l'avez été, et jusqu'à éloigner de nous ce qui doit nous donner une sainte ressemblance avec vous. Ainsi, dis-je, ont parlé les saints; et ce langage qui, selon la prudence de la chair, paroît folie, étoit dans eux la plus éminente sagesse.

C'est cela même qui a donné à ces grands hommes et à ces fidèles serviteurs de Dieu, sur le sujet des prospérités temporelles, des sentiments si contradictoirement opposés à la cupidité et à l'amour-propre; c'est ce qui les a fait trembler, quand ils se sont vus dans des états dont le monde leur applaudissoit, et où consiste en effet la félicité des enfants du siècle, mais dont ils craignoient les suites funestes, par rapport à cette félicité qu'espèrent les enfants de Dieu : c'est ce qui les a convaincus, aussi-bien que saint Augustin, qu'une prospérité complète, s'il y en avoit une dans le temps présent, seroit une réprobation commencée; et qu'un homme sur la terre parfaitement heureux, s'il raisonnoit bien, devroit ou se croire perdu, ou se condamner pour toute sa vie à pleurer et à gémir : pourquoi? Parce qu'il n'y auroit point de moment où il ne dût être touché et alarmé de cette pensée : Je ne suis pas dans la voie de Dieu; ce n'est point par là que Dieu a conduit ses élus. Comblé de biens, comme je le suis, et souffrant aussi peu que je souffre,

s'il y a une éternité bienheureuse, je n'ai nul lieu de croire qu'elle soit pour moi, et j'ai d'affreuses présomptions qu'elle n'est pas pour moi. Pensée désolante pour un chrétien ! C'est dans cette vue que Jésus-Christ a prononcé ces fameux anathèmes, auxquels le monde ne souscrira jamais, mais qui subsisteront malgré le monde, et qui, malgré le monde, auront leur effet : anathème contre les riches voluptueux ! *Væ vobis divitibus* [1] ! anathème contre ceux à qui rien ne manque, et qui vivent selon les désirs de leur cœur ! *Væ vobis qui ridetis, qui saturati estis* [2] ! c'est-à-dire, anathème contre ceux que le monde a toujours été en possession de béatifier et de canoniser! Et c'est par la même raison que ce divin maître a érigé en béatitude ce que le monde déteste, et ce qu'il a le plus en horreur : bienheureux les pauvres ! *Beati pauperes* [3] ! bienheureux ceux qui pleurent ! *Beati qui lugent* [4] ! bienheureux ceux qui souffrent persécution ! *Beati qui persecutionem patiuntur* [5] ! Enfin, c'est ce que les apôtres Paul et Barnabé prêchoient avec tant de zèle, quand ils alloient, dit saint Luc, visiter les Églises chrétiennes, fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur remontrant que c'étoit par les afflictions et les peines qu'ils devoient entrer dans le royaume

[1] Luc. 6. — [2] *Ibid.* — [3] Matth. 5. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*

de Dieu : *Confirmantes animas discipulorum, et exhortantes ut permanerent in fide, et quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei*[1].

Telle est la loi que Dieu, dans le conseil de sa providence, a portée, et qu'il ne changera pas pour nous. Cependant, au mépris de cette loi, on veut être heureux dans le monde ; et, quoique les souffrances soient la marque la plus certaine des élus de Dieu, par une infidélité dont on ne fait nul scrupule, et qu'on ne se reproche jamais, on consent à n'avoir point cette marque spéciale de prédestination pour le Ciel, pourvu que l'on soit, si je puis ainsi parler, des prédestinés de la terre. A quelque prix que ce puisse être, on veut, autant qu'il est possible, écarter tout ce qui fait de la peine et qui incommode ; et, sans balancer, on renonce, au moins dans la pratique et par les œuvres, aux béatitudes de Jésus-Christ, pour jouir des béatitudes du siècle. Que cet adorable Sauveur, que les Saints, après lui, soient arrivés à la gloire par la croix et par les tribulations, on prétend y arriver par la joie et par le plaisir : car en même temps qu'on ne veut rien souffrir, on veut néanmoins d'ailleurs, par un secret inconnu à Jésus-Christ même, et par une contradiction que les saints n'ont jamais accor-

[1] Act. 14.

dée, se sauver dans le monde ; c'est-à-dire qu'on veut se sauver dans le monde, tandis qu'on n'y respire que le plaisir, qu'on y rapporte tout au plaisir, qu'on y cherche avec soin et en tout le plaisir, qu'on ne pense qu'à y mener une vie de plaisir, et qu'on n'y connoît point d'autre bien que le plaisir. Mais, que fait Dieu, chrétiens ? remarquez ces deux traits de sa miséricorde, et reconnoissez le désordre de votre conduite. Afin que les plaisirs du monde ne vous corrompent pas, et que ce ne soient pas des obstacles à votre bonheur éternel, Dieu, qui veut en quelque sorte, malgré vous-mêmes, vous sauver, mêle ces plaisirs d'amertumes, vous y fait trouver des dégoûts, vous les rend fades et insipides. C'est ce que vous éprouvez à toute heure ; et vous qui, contre tous les desseins de Dieu, voulez-vous perdre, malgré toutes les amertumes qui s'y rencontrent, vous êtes avides de ces plaisirs, vous les désirez ardemment, vous vous y attachez opiniâtrement, et tout insipides qu'ils sont, vous les préférez aux délices pures de cette gloire, dont la seule espérance seroit déjà pour vous une félicité anticipée. Semblables à l'infortuné Ésaü, qui, pour contenter seulement une fois la faim qui le pressoit, vendit son droit d'aînesse, et fut par-là frustré de la bénédiction de son père, vous sacrifiez à de vaines douceurs, et à quelques

moments d'une volupté passagère, le saint héritage qui vous étoit acquis.

Ce n'est pas assez : Dieu vous envoie des souffrances, et par une bonté paternelle, il les attache à votre condition, à vos emplois, aux engagements que vous avez dans le monde. Car quelques mesures que l'on prenne, on ne peut être en commerce avec le monde, sans y trouver sans cesse des sujets de mortification et de chagrin. Si vous connoissiez le don de Dieu, vous ne penseriez qu'à le bénir d'en avoir ainsi ordonné, et vous n'auriez que des actions de grâces à lui rendre, de vous avoir pourvus d'un si puissant préservatif contre les dangers et les écueils de votre état. Quelque avantageuse, selon le monde, que pût être votre destinée, vous ne vous croiriez pas abandonnés du Ciel, ni réprouvés, puisque vous auriez encore part au calice du salut. Mais quel usage faites-vous d'un si précieux talent? A ce désir insatiable des plaisirs du monde que je viens de vous reprocher, vous joignez l'abus des souffrances par où Dieu vouloit vous sanctifier : et comme vous vous pervertissez par les plaisirs mêmes que vous ne goûtez pas, et qui ne vous satisfont pas, ainsi vous pervertissez-vous par les croix mêmes que vous portez, mais dont vous ne profitez pas; car toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à la gloire que Dieu

nous découvre dans le mystère de ce jour. Si cela étoit, l'enfer ne seroit plus enfer. Il faut que ce soient des souffrances pour la justice, parce qu'il n'y en a point d'autres que Dieu puisse couronner, ni qui puissent avoir de la proportion avec cette vie bienheureuse où Jésus-Christ après lui nous appelle. Souffrir parce qu'on a le cœur déchiré de mille passions, souffrir parce qu'on est dévoré par une ambition que rien ne peut satisfaire, souffrir parce qu'on est possédé d'une envie secrète, souffrir parce qu'on a dans l'ame la haine et le fiel, c'est souffrir plus que n'ont souffert les pénitents les plus austères, et plus que ne souffrent ces malheureux, condamnés par la justice et la rigueur des lois à traîner leurs chaînes dans un esclavage dur et honteux. Mais c'est souffrir comme les démons pour l'iniquité; et il répugne à la sainteté de Dieu, de tenir compte aux hommes de ce qu'ils souffrent pour de si indignes sujets. Si donc l'on prétend au royaume de Dieu, il faut souffrir pour la cause de Dieu, il faut souffrir pour la charité, souffrir pour la vérité, souffrir pour la paix, souffrir pour l'obéissance: car tout cela est renfermé dans cette justice chrétienne dont parloit le Fils de Dieu, quand il disoit: *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*[1]!

[1] Matth. 5.

Souffrir plutôt que de se venger et de repousser une injure en rendant le mal pour le mal, c'est ce que j'appelle souffrir pour la charité; souffrir plutôt que de trahir sa conscience, plutôt que de manquer à son devoir, plutôt que d'approuver le vice, c'est ce que j'appelle souffrir pour la vérité; souffrir plutôt que de causer du trouble, en voulant se défendre et se justifier, c'est ce que j'appelle souffrir pour la paix; souffrir plutôt que de murmurer et de se plaindre, plutôt que de résister aux puissances légitimes, c'est ce que j'appelle souffrir pour l'obéissance. Voilà les souffrances que Dieu accepte, et qu'il récompense dans son royaume. Mais ma douleur est, chrétiens, que les vôtres ne sont pas communément de ce caractère; ma douleur est, qu'au lieu que les saints disoient en s'adressant à Dieu, *Propter te mortificamur tota die*[1]; C'est pour vous, Seigneur, que nous sommes persécutés, et que nous voulons l'être; c'est pour vous que nous nous persécutons en quelque manière nous-mêmes, et que nous nous mortifions : peut-être ceux qui m'écoutent, et à qui je parle, pourroient dire au monde : C'est pour toi que je me mortifie, monde, dont je me suis fait l'esclave; c'est pour toi que je me captive, c'est pour toi que je me fais violence, c'est pour toi que je souffre tout ce que les

[1] Rom. 8.

serviteurs de Dieu ont souffert pour Dieu. Or, qu'arrive-t-il de là? Ce qui me paroît et qui doit vous paroître, mes chers auditeurs, le comble de tous les malheurs de l'homme : vous allez à la perdition et à la mort, par où les justes et les vrais chrétiens vont au salut et à la vie. Car les souffrances mènent à l'un et à l'autre : et ce n'est point, je le répète, précisément par les souffrances, que Dieu fait le discernement des élus et des réprouvés; c'est par la qualité, c'est par le motif, c'est par le principe et la fin des souffrances. Cependant, j'en reviens toujours à la proposition générale, que pour entrer dans cette patrie, dont les portes aujourd'hui vous sont ouvertes, et pour mériter d'y être reçu, il faut souffrir.

Cette parole, chrétiens, vous paroît dure; mais j'ose dire qu'elle ne doit point l'être pour vous, et en voici la raison, à laquelle je vous défie de répliquer. Car, que ne souffrez-vous pas tous les jours, et que n'êtes-vous pas déterminés à souffrir pour le monde? que ne souffrez-vous pas pour vous établir, et pour vous pousser dans le monde? Ce désir d'acquérir de la gloire, que ne vous fait-il pas entreprendre? Cette ambition de vous élever, que ne vous fait-elle pas prendre sur vous? S'il s'agit de votre fortune, épargnez-vous votre santé, ménagez-vous votre repos, vous plaignez-vous qu'il vous en coûte de l'assujettissement et

du travail? avec quelle patience ne supportez-vous pas tout ce qui se présente de plus fâcheux et de plus pénible? avec quelle ardeur et quel courage ne passez-vous pas par-dessus toutes les difficultés? Pour peu que vous ayez de bonheur et que les choses vous succèdent, que ne trouvez-vous pas aisé? Faut-il vous exciter et vous animer? avez-vous besoin pour cela de remontrances? ne vous les faites-vous pas à vous-même, et ne vous en dites-vous pas plus que je ne vous en dirai jamais? Or, souffrez pour Dieu ce que vous souffrez pour le monde, je ne vous en demande pas davantage. Vous en faut-il un motif pressant, touchant, convaincant? ne l'avez-vous pas dans cette gloire qui vous est proposée comme le terme de votre espérance? y a-t-il un autre bien plus précieux pour vous, que cette gloire où vous n'aurez plus rien à désirer, plus rien à demander, plus rien à rechercher, parce qu'elle comblera toute la capacité de votre cœur; que cette gloire durable et éternellement assurée; que jamais rien ne vous enlèvera, que jamais rien ne troublera, que jamais rien ne bornera; que cette gloire après laquelle les Saints ont tant soupiré, vers laquelle ils élevoient sans cesse leur esprit, ils tournoient sans cesse leurs regards, et dont la seule vue, quoique obscure et encore imparfaite, dont le seul avant-goût sur la terre les ravissoit, les

transportoit, et, pour m'exprimer ainsi, les enivroit; que cette gloire où le Fils de Dieu souhaitoit si ardemment de retourner, dont il parloit si souvent à ses disciples, surtout depuis qu'il fut ressuscité, et qu'il se vit sur le point d'aller recevoir la couronne que son Père lui avoit préparée? C'est là qu'il nous précède, chrétiens : nous sommes ses membres, et il est notre chef; partout où le chef entre, il faut que les membres le suivent, et qu'ils y soient placés avec lui. C'est là qu'il traîne avec soi comme en triomphe, et qu'il introduit tant d'ames justes, tant de patriarches, de prophètes, de prédestinés de l'ancienne loi, qui depuis si long-temps attendoient ce libérateur. Joignons-nous d'esprit et de cœur à cette troupe glorieuse; et disposons-nous à la grossir un jour nous-mêmes, et à partager avec eux la même gloire. Mais du reste, n'oublions jamais (car c'est là toujours qu'il s'en faut tenir, et ce qu'il faut poser pour principe nécessaire et incontestable), que c'est une récompense; qu'elle l'a été pour eux, et qu'elle le doit être pour nous; qu'ils l'ont acquise par la sainteté de leurs œuvres, par la ferveur de leur piété, surtout par leur patience inaltérable et leur constance à souffrir, et que c'est ainsi que nous la devons mériter. Défions-nous de notre foiblesse; mais ne craignons point toutefois que les forces nous man-

quent, puisque Jésus-Christ est à la droite de son Père comme notre médiateur, comme notre pontife, pour faire descendre sur nous ses grâces les plus puissantes. Allons à son trône, à ce trône de gloire et de miséricorde tout ensemble, lui présenter nos hommages, lui offrir nos prières, lui exposer nos besoins, l'adorer et l'invoquer, jusqu'à ce que nous puissions dans l'éternité le voir et le posséder. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Livre des Actes, chap. 2.

MADAME [1],

C'EST le grand mystère qui s'est accompli pour la première fois dans les apôtres, et qui doit s'accomplir en nous, si nous sommes disposés, ainsi qu'ils l'étoient, à recevoir ce don céleste de l'Esprit de Dieu. Car Jésus-Christ, par sa mort, l'a mérité pour nous aussi-bien que pour les apôtres; il le demanda pour nous à son Père, en le demandant pour les apôtres; et la solennité que nous célébrons n'est point comme les autres fêtes de l'année, une simple commémoration, mais le mystère même de la descente du Saint-Esprit. Mystère toujours subsistant, et qui, jusques à la fin des siècles, subsistera dans l'Église de Dieu,

[1] La reine d'Angleterre.

tandis qu'il y aura des fidèles en état d'y participer, et qui se mettront en devoir de le renouveler dans leurs cœurs. Or, il ne tient qu'à nous, chrétiens, d'être de ce nombre, puisqu'il est vrai, et même de la foi, que par les sacrements de la loi de grâce, nous pouvons tous les jours recevoir le Saint-Esprit; et qu'en vertu des promesses du Sauveur, le même Esprit qui descendit visiblement sur les disciples assemblés dans Jérusalem, descend encore actuellement et véritablement sur nous, non pas avec le même éclat, ni avec les mêmes prodiges, mais avec les mêmes effets de conversion et de sanctification, quand il trouve nos ames bien préparées, et que nous prenons soin de les lui ouvrir. Il est donc, mes chers auditeurs, d'un intérêt infini pour vous et pour moi, de bien comprendre quel est cet esprit que le Fils de Dieu nous a promis, et dont la mission ineffable doit opérer en nous ce qu'elle opéra dans les apôtres. Car malheur à nous, si par notre infidélité nous y apportons quelque obstacle! malheur, pour me servir de l'expression de saint Paul, si nous contristons le Saint-Esprit, et si nous négligeons d'entrer dans les dispositions où nous devons être pour avoir part à ses grâces! Divin Esprit, source féconde d'où procède toute grâce excellente et tout don parfait, répandez sur moi un rayon de cette lu-

mière dont les disciples de Jésus-Christ furent pénétrés, quand vous reposâtes sur eux. Donnez-moi une de ces langues de feu qui parurent sur leurs têtes, lorsque intérieurement éclairés, animés, fortifiés, ils commencèrent à parler. Dans l'obligation où je suis d'annoncer à mes auditeurs les vérités du salut, votre secours m'est nécessaire, et je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le monde, dans l'état malheureux où l'a réduit le péché, ne peut recevoir le Saint-Esprit. C'est la plus sensible marque et la plus funeste que Jésus-Christ nous ait donnée de la réprobation du monde : et en prononçant contre lui cet anathème, il n'en a point apporté d'autre raison, sinon que le monde, dans l'excès de son aveuglement, ne sait pas même ce que c'est que l'Esprit de Dieu : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum* [1]. Il est donc, concluoit saint Chrysostôme, du devoir des prédicateurs de l'Évangile, de faire connoître au monde ce divin Esprit. Et c'est ce que j'entreprends dans ce discours, où j'ai à vous exposer le mystère de notre religion, non-seulement le plus sublime, mais le plus édifiant et le plus touchant. Quand saint Paul, venant

[1] Joan. 14.

à Éphèse, demanda aux disciples qu'il y trouva, si, depuis qu'ils avoient reçu la foi, ils avoient reçu le Saint-Esprit, *Si Spiritum Sanctum accepistis credentes*[1]? surpris d'une telle demande et confus, ils lui répondirent ingénument, qu'ils n'avoient pas même ouï dire qu'il y eût un Saint-Esprit : *Sed neque si Spiritus Sànctus est, audivimus*[2]. Combien de chrétiens, disons mieux, combien de mondains, à la honte du christianisme qu'ils professent, vivent aujourd'hui dans la même ignorance, et peut-être dans une ignorance encore plus criminelle! car il ne suffit pas, pour le salut, de savoir que le Saint-Esprist est la troisième personne de l'adorable Trinité, qu'il est consubstantiel au Père et au Fils, qu'il procède éternellement de l'un et de l'autre; ce sont des points de créance qui nous apprennent ce que le Saint-Esprit est en lui-même, et par rapport à lui-même: mais de plus, mes chers auditeurs, il faut savoir ce qu'il est par rapport à nous, ce qu'il doit produire en nous, pourquoi il nous est envoyé, ce que nous devons faire pour le recevoir, et par où nous pouvons juger si nous l'avons reçu. Or, combien de lâches chrétiens, uniquement occupés du monde, ne se sont jamais mis en peine de s'instruire sur tout cela, et, plus condamnables que les disciples d'Éphèse, pourroient

[1] Act. 19. — [2] *Ibid.*

faire encore aujourd'hui cet aveu honteux : *Sed neque si Spiritus Sanctus est, audivimus*. Comment aurions-nous reçu le Saint-Esprit, puisque nous ignorons même ce que c'est que le Saint-Esprit? Quoi qu'il en soit, voici, mes frères, l'idée que je viens vous en donner, et que je tire du mystère que nous célébrons. Cet Esprit dont les apôtres reçurent les prémices et la plénitude, fut pour eux, et est par proportion pour nous, un esprit de vérité, un esprit de sainteté, et un esprit de force. Appliquez-vous à ces trois pensées. C'est un esprit de vérité, parce qu'en nous remplissant de ses lumières, il nous enseigne toute vérité : ce sera la première partie. C'est un esprit de sainteté, parce qu'en s'unissant à nous, il détruit en nous tout ce qu'il y trouve non-seulement d'impur et de charnel, mais d'imparfait et de terrestre, opposé à la vraie sainteté : ce sera la seconde partie. Et c'est un esprit de force, parce qu'il nous rend capables de tout faire et de tout supporter pour Dieu, en nous inspirant une vertu surnaturelle et un courage au-dessus de toute difficulté : ce sera la conclusion. Qualités du Saint-Esprit, qui nous sont sensiblement représentées par ce feu mystérieux et miraculeux, sous le symbole duquel il fut donné aux apôtres : car le feu, qui, de tous les éléments, est le plus noble, a la vertu d'éclairer,

de purifier et d'échauffer. Or, ce sont justement à notre égard les trois propriétés de l'Esprit de Dieu. Comme esprit de vérité il nous éclaire, comme esprit de sainteté il nous purifie, et comme esprit de force il nous anime. Comme esprit de vérité il nous détrompe de nos erreurs, comme esprit de sainteté il nous détache de nos engagements criminels, et comme esprit de force il nous fait triompher de nos foiblesses. Comme esprit de vérité il élève et perfectionne nos esprits, comme esprit de sainteté il réforme et change nos cœurs, et comme esprit de force il remue toutes nos puissances par le zèle qu'il excite en nous, quand il veut que nous agissions pour la gloire et les intérêts de Dieu. Trois effets de sa sainte présence que Dieu nous découvre en ce grand jour, et qui vont faire tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Enseigner la vérité, c'est une chose qui peut convenir à l'homme, et qui n'est point au-dessus de la portée de l'homme. Mais enseigner sans exception toute vérité, mais l'enseigner sans distinction à toute sorte de sujets, mais pouvoir l'enseigner en toutes manières, c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu, et de quoi tout autre esprit que celui de Dieu est absolument incapable.

Aussi est-ce le caractère le plus essentiel et le plus divin que Jésus-Christ, dans l'Évangile, ait attribué au Saint-Esprit : *Cum autem venerit ille, docebit vos omnem veritatem*[1]; et c'est ce même caractère qui me semble d'abord avoir paru plus sensiblement en ce jour solennel, où cet esprit de vérité descendit sur les apôtres et sur tous les disciples assemblés. En voici la preuve que je vous prie d'écouter.

Non, dit saint Augustin, pesant ces paroles, *omnem veritatem*, il n'appartient qu'à l'esprit de Dieu d'enseigner et de persuader toute vérité. Car il y a des vérités que la chair et le sang ne révèlent point, des vérités qui choquent et qui révoltent la raison humaine, des vérités dont la nature s'effraie, des vérités humiliantes, gênantes, mortifiantes, mais qui sont par-là même des vérités salutaires et nécessaires ; en un mot, des vérités que l'homme, selon le terme de l'Evangile, ne sauroit porter, beaucoup moins goûter, ni aimer. S'il arrive donc qu'il vienne à en être sincèrement et efficacement persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur qui agit en lui et qui l'élève au-dessus de lui. Or il n'y a que l'Esprit de Dieu qui ait ce pouvoir. L'esprit de l'homme, dit saint Chrysostôme, apprend à l'homme et lui persuade ce qui sa-

[1] Joan. 16.

tisfait l'amour-propre, ce qui flatte la vanité, ce qui excite la curiosité, ce qui favorise la cupidité : voilà ce qui est de son ressort. Mais ce qui combat nos passions, et ce qui est contradictoirement opposé à toutes les inclinations de l'homme, ne pouvant pas venir du fonds de l'homme, et d'ailleurs étant vérité, il faut nécessairement que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous l'enseigne et qui nous le persuade. De même, c'est une marque sûre et infaillible de l'Esprit de Dieu, d'enseigner la vérité à toute sorte de sujets; et la raison en est évidente : parce qu'il se trouve dans le monde des sujets si mal disposés, soit à comprendre la vérité, soit à s'y soumettre et à la croire, quand même ils la comprennent, qu'il n'y a que le Dieu de la vérité qui puisse les en rendre capables. En effet, donnez au docteur le plus consommé, au plus habile homme de la terre, certains esprits grossiers à instruire; avec toutes ses lumières, il ne les éclairera pas. Donnez-lui à persuader certains esprits obstinés et entêtés; avec toutes ses démonstrations, il ne les persuadera pas. Mais quand l'Esprit de Dieu s'en rend le maître, ni l'entêtement de ceux-ci, ni la stupidité de ceux-là, n'est un obstacle aux impressions toutes-puissantes de la vérité; pourquoi? Parce que cet Esprit, qui est souverainement et par excellence

l'esprit de vérité, en se communiquant à nous, surmonte, ou plutôt détruit dans nous tous ces obstacles : c'est-à-dire, parce qu'un des effets de sa présence est de corriger tous les défauts de nos esprits ; et qu'ayant lui-même formé tous les esprits, il sait leur donner le tempérament qu'il lui plaît. Ainsi, de grossiers qu'ils étoient, il les rend, quand il veut agir en eux, spirituels et intelligents ; et, de rebelles à la vérité, souples et humbles pour lui obéir. Les autres maîtres cherchent des disciples dociles, et qui par eux-mêmes aient déjà des dispositions pour entendre les vérités qu'on se propose de leur enseigner. Mais l'Esprit de Dieu n'a pas besoin de ce choix ; toutes sortes de disciples, indociles, pesants, incrédules, opiniâtres, prévenus, lui peuvent convenir, dit saint Chrysostôme, parce qu'il sait faire de tous, autant de sujets propres à être instruits ; et c'est la merveille que les Prophètes nous ont distinctement marquée : *Est scriptum in Prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei*[1].

Enfin, c'est l'ouvrage de l'homme, d'enseigner la vérité d'une manière bornée et limitée ; je veux dire, de l'enseigner à force de leçons et de préceptes, et de la faire entrer dans les esprits jusqu'à un certain point de persuasion et de conviction. Ainsi les philosophes du paganisme im-

[1] Joan. 6.

primoient-ils peu à peu dans l'esprit de leurs auditeurs les vérités humaines qu'ils leur enseignoient, y employant de longs discours et bien des paroles. Mais enseigner dans un instant les vérités les plus profondes et les plus incompréhensibles de la religion; mais les enseigner sans qu'il en coûte, pour les apprendre, ni étude, ni travail; mais les enseigner et les persuader jusqu'à déterminer les hommes à mourir et à se sacrifier pour elles, c'est les enseigner en Dieu, et d'une manière qui justifie parfaitement l'efficace et l'opération de l'Esprit de Dieu. Or voilà, mes chers auditeurs, ce qui s'est accompli à la lettre dans la personne des apôtres, et ce que je remarque comme un des plus grands miracles qui ait jamais paru sous le ciel, comme le miracle qui a le plus contribué à l'établissement de notre foi, et dont nous devons pour cela conserver un éternel souvenir.

Car ne fut-ce pas un prodige bien étonnant, de voir les apôtres, au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, aussi pénétrés des lumières de Dieu, et aussi consommés dans la science du royaume de Dieu, qu'ils avoient été jusque-là ignorants et remplis d'erreurs? Ne fut-ce pas un changement de la main du Très-Haut, de les voir dans Jérusalem prêchant des vérités qu'ils avoient fait profession, non-seulement de ne pas

croire, mais de contredire? Tandis qu'ils n'avoient eu pour maître que Jésus-Christ, (ô mystère adorable et impénétrable !) vous le savez, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il étoit, n'avoit pas suffi, ce semble, pour leur faire entendre cette doctrine céleste qu'il étoit venu établir sur la terre. Quelque soin qu'il eût pris de leur en donner une intelligence parfaite, après trois années d'instruction, tout ce qui regardoit sa divine personne leur étoit encore caché; son humilité les choquoit, sa croix étoit pour eux un scandale, ils ne concevoient rien à ses promesses: au lieu de la vraie rédemption qu'ils devoient attendre de lui, ils s'en figuroient une chimérique, c'est-à-dire une rédemption temporelle, dont la vaine espérance les séduisoit : et quand ce Dieu-Homme leur parloit de la nécessité des souffrances, des avantages de la pauvreté, du bonheur des persécutions, de l'obligation de pardonner les injures jusqu'à aimer ses ennemis, c'étoient, dit l'Écriture, autant d'énigmes où ils ne comprenoient rien : *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis* [1] : pourquoi? Parce qu'ils n'avoient pas encore reçu l'Esprit de Dieu, et que toutes ces vérités étoient de celles que le seul Esprit de Dieu peut enseigner. Mais dans l'instant même que le Saint-

[1] Luc. 18.

Esprit leur est donné, ces vérités, qui leur avoient paru si incroyables, se développent à eux : ils en comprennent le secret, ils en découvrent les principes, ils en voient clairement les conséquences. Renoncer à soi-même et porter sa croix, ce n'est plus dans leur idée une folie, puisqu'ils font consister en cela toute leur sagesse. Aimer ses ennemis et pardonner les injures les plus atroces ; ce n'est plus, dans leur estime, ni foiblesse, ni bassesse, puisque c'est par-là qu'ils mesurent la grandeur et la force de l'esprit chrétien. Ils ne comptent plus pour un bien les richesses de la terre, puisqu'ils se font une béatitude d'être pauvres et de manquer de tout. Ils ne regardent plus la persécution comme un mal, puisqu'ils triomphent de joie d'en avoir été trouvés dignes. Je ne fais que rapporter ce que nous lisons dans le livre des Actes ; et voilà les saintes et admirables leçons que fit aux apôtres ce divin maître, et dont il les rendit capables lorsqu'il descendit sur eux. Or, quand je dis que le Saint-Esprit les rendit capables de tout cela, je prétends, mes chers auditeurs, vous faire conclure avec moi, que c'est donc un esprit qui enseigne toute vérité. Car, que ne peut pas enseigner et persuader celui qui enseigne et qui persuade le détachement de soi-même, l'oubli de soi-même, la haine de soi-même?

Mais encore, quels hommes pensez-vous qu'étoient les apôtres avant que le Saint-Esprit vînt leur enseigner ces vérités? Ah! chrétiens, quelle merveille! des hommes remplis de défauts; des hommes, selon le reproche de Jésus-Christ, insensés et lents à croire, *Stulti et tardi corde ad credendum*[1]; des hommes charnels, et ne voulant juger des choses de Dieu que par les sens, *Nisi videro, non credam*[2]; des hommes intéressés qui ne connoissoient pour vérité que ce qui étoit conforme à leurs désirs; des hommes que le Sauveur lui-même avoit eu peine à supporter, et à qui, dans le mouvement de son indignation, il avoit dit: *O generatio incredula, quandiu vos patiar*[3]? Car c'est ainsi que l'Évangile nous les dépeint, et telle étoit, même après la résurrection du Fils de Dieu, la disposition où ils se trouvoient encore; puisque Jésus-Christ, en se séparant d'eux et montant au Ciel, leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs. Sont-ce là des sujets capables de profiter à l'école du Saint-Esprit, et d'y être admis? Oui, répond saint Chrysostôme, ce sont là les sujets que le Saint-Esprit choisit pour en faire ses disciples: s'ils étoient mieux disposés, ils ne lui seroient pas si propres; s'ils étoient plus spirituels et plus raisonnables, il ne tireroit pas de leur

[1] Luc. 24. — [2] Joan. 10. — [3] Marc. 9.

conversion toute la gloire qu'il en veut tirer : il lui en faut de ce caractère, pour montrer ce qu'il est et ce qu'il peut. Jésus-Christ vient de les quitter, en leur reprochant le déplorable état où il les laissoit. Voilà justement le fonds que cherchoit l'esprit de vérité pour faire éclater sa puissance. De ces incrédules, il fait les appuis de la foi ; et de ces ignorants, les docteurs de toutes les nations ; afin qu'il n'y ait personne sur la terre qui ne puisse prétendre à la qualité de disciple du Saint-Esprit, et dont le Saint-Esprit ne puisse être le maître : car s'il l'a été des apôtres, de qui ne le sera-t-il pas?

Vous me demandez jusqu'à quel point il les persuade? Jusqu'à les résoudre à mourir pour la confession des vérités qu'il leur enseigne, jusqu'à les préparer au martyre, et à leur en inspirer des désirs ardents. Car c'est pour cela que ces disciples de la vérité reçurent la plénitude de l'Esprit. Or, en matière de persuasion, l'Esprit même de Dieu ne peut pas aller plus loin. Si Platon, dit saint Chrysostôme, eût eu la présomption d'exiger de ses sectateurs ce témoignage de la créance qu'ils avoient en lui, s'il avoit voulu qu'ils soutinssent sa doctrine jusqu'à l'effusion de leur sang, bien loin de s'attacher à lui, ils en auroient conçu du mépris : pourquoi? Parce qu'il ne les persuadoit qu'en homme, et

qu'en effet la persuasion qui vient de l'homme ne va pas à beaucoup près jusque-là. Tirez donc cette conséquence, et raisonnez de la sorte : Le Saint-Esprit, révélant aux disciples du Sauveur les vérités évangéliques, leur révèle en même temps que la foi de ces vérités sera pour eux un engagement au martyre ; que, pour croire et pour soutenir ces vérités, il leur en coûtera d'être maltraités, accablés, sacrifiés comme des victimes ; et il les persuade à cette condition : marque visible et incontestable que c'est l'Esprit de Dieu.

Au reste, chrétiens, ne pensez pas que tout ceci ne se soit accompli qu'une fois, ou ne l'ait été que dans la personne de ces premiers disciples. Car saint Luc, en termes exprès, nous assure que le miracle dont je parle se renouveloit tous les jours dans l'Église naissante ; que le Saint-Esprit descendoit sur les fidèles, tantôt quand on leur conféroit le saint baptême, tantôt quand on leur imposoit les mains, tantôt quand on leur annonçoit la parole du salut ; et que par-là on voyoit grossir de jour en jour le nombre des croyants ; c'est-à-dire, le nombre de ceux qui étoient persuadés comme l'avoient été les apôtres : *Augebatur credentium in Domino multitudo* [1]. Or, ce qui arrivoit alors avec ces signes

[1] Act. 5.

éclatants que saint Luc rapporte, c'est, malgré la perversité du siècle, ce qui arrive encore aujourd'hui, quoique d'une manière plus simple; c'est ce que nous avons vu nous-mêmes plus d'une fois, et ce que nous avons admiré, lorsque des esprits libertins et obstinés dans leur libertinage, lorsque des mondains, des impies, des incrédules qui vivoient au milieu de nous, touchés de cet esprit de vérité, ont renoncé à leur impiété, se sont soumis au joug de la religion, ont commencé à connoître Dieu et à le glorifier. Car ainsi le monde est-il devenu chrétien; ainsi, des ténèbres de l'infidélité, s'est-il converti à la lumière pure de la foi; et ainsi l'Esprit de Dieu, selon la parole de Dieu même, a-t-il rempli tout l'univers : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum* [1].

Mais qu'a fait le démon, ce prince des ténèbres, ennemi des œuvres de Dieu et jaloux de sa gloire? Pour combattre ce miracle, il s'est efforcé, et il a même trouvé le moyen de pervertir l'univers par un esprit tout contraire à l'esprit de vérité; je veux dire, par l'esprit du monde, qui, se communiquant et se répandant, a défiguré toute la face de la terre que l'Esprit de Dieu avoit saintement et heureusement renouvelée : je m'explique. Car voici, mes chers auditeurs, le dés-

[1] Sap. 11.

ordre de notre siècle, que nous ne pouvons assez déplorer. Tout l'univers est aujourd'hui rempli de l'esprit du monde, et on peut dire que l'esprit du monde est comme l'esprit dominant qui conduit tout. En effet, c'est l'esprit du monde que l'on consulte dans les affaires, c'est l'esprit du monde qui règne dans les conversations, c'est l'esprit du monde qui fait les liaisons et les sociétés, c'est l'esprit du monde qui règle les usages et les coutumes. On juge selon l'esprit du monde, on parle selon l'esprit du monde, on agit et on se gouverne selon l'esprit du monde; le dirai-je? on voudroit même servir Dieu selon l'esprit du monde, et accommoder sa religion à l'esprit du monde. Et parce que cet esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit d'erreur, un esprit d'imposture et d'hypocrisie, par une conséquence nécessaire, et que l'expérience même ne nous fait que trop sentir, de là vient qu'il n'y a rien dans le monde que de faux et d'apparent. Faux plaisirs, faux honneurs, fausses joies, fausses prospérités, fausses promesses, fausses louanges; voilà pour les biens extérieurs : fausses vertus, fausse prudence, fausse modération, fausse justice, fausse générosité, fausse probité; voilà pour les biens de l'esprit : mais, ce qui est bien plus indigne, fausses conversions, fausses dévotions, fausses

humilités, fausses pénitences, faux zèles pour Dieu, et fausses charités pour le prochain; voilà pour ce qui regarde le salut. De là vient que les hommes du monde, pleins de cet esprit, semblent n'avoir point d'autre étude que d'en imposer aux autres et de se tromper eux-mêmes, que de cacher ce qu'ils sont et de montrer ce qu'ils ne sont pas; de là vient que, selon l'Apôtre, le monde est une scène où tout se passe en figure, où il n'y a rien de solide ni de réel, où la flatterie est en crédit, où la sincérité est odieuse, où la passion, soutenue de la ruse et de l'artifice, parle hardiment, où la vérité simple et modeste est captive et dans le silence. Pernicieux esprit, qui, à mesure qu'il s'empare du monde, y fait éclipser les plus vives lumières, non-seulement du christianisme et de la religion, mais de la droite raison. Cependant, je le répète, c'est cet esprit du monde qui s'insinue et qui s'introduit partout. On ne se contente pas de l'avoir pour soi; on le communique, on travaille à le répandre. Un père l'inspire à ses enfants, il leur en fait des leçons, il leur en donne des règles, il les élève selon cet esprit, il les avance selon cet esprit, et, en les conduisant selon cet esprit, il se damne avec eux selon cet esprit. Ce n'est pas seulement dans les palais des grands que cet esprit du monde exerce un sou-

verain empire, c'est dans les conditions particulières, c'est parmi le peuple : le dirai-je? c'est jusque dans les plus saints états, jusque dans l'Église et dans le clergé. Car je vois, par exemple, dit saint Bernard, et je le vois avec douleur, que tout l'empressement et tout le zèle des ministres de l'Église consiste à faire valoir leurs droits, à s'enfler de leur dignité, à jouir de leurs revenus et à en abuser : ainsi parloit-il de son temps. Or, on sait bien, ajoutoit-il, que ce n'est pas l'Esprit de Dieu, mais l'Esprit du monde, qui leur inspire ce zèle ambitieux et intéressé. Voilà donc l'esprit du monde placé jusque dans le sanctuaire. Vous me direz que les religieux mêmes n'en sont pas exempts, et que, dans la profession qu'ils font de renoncer au monde, ils ne laissent pas souvent d'en conserver encore l'esprit : je le sais, et c'est ce qui me fait trembler, quand je viens à rentrer dans moi-même. Mais si j'en dois trembler pour moi, quelle sûreté peut-il y avoir pour vous? et si ce malheureux esprit du monde peut aveugler et séduire un homme séparé du monde, que ne doivent pas craindre ceux qui, par la nécessité de leur état, se trouvent exposés à tous les dangers et à toutes les tentations du monde?

Quoi qu'il en soit, chrétiens, reprenons; et par le miracle qu'a opéré dans les apôtres le Saint-

Esprit, reconnoissons ce que nous sommes devant Dieu. A en juger par les effets, cet Esprit de vérité, dont je viens de vous faire voir les merveilles et les prodiges, a-t-il été jusqu'à présent un esprit de vérité pour nous, et s'il ne l'a pas été, à quoi devons-nous l'imputer, sinon à l'endurcissement et à la dépravation de nos cœurs? Quelque profession que nous fassions, comme chrétiens, d'être les disciples de cet Esprit de vérité, nous a-t-il réellement persuadé les vérités du christianisme? nous les a-t-il fait goûter? nous a-t-il mis dans la disposition sincère et efficace de les pratiquer? Nous adorons en spéculation ces vérités, mais y conformons-nous notre conduite? nous en parlons peut-être éloquemment, mais nos mœurs y répondent-elles? nous en faisons aux autres des leçons, mais en sommes-nous bien convaincus nous-mêmes? croyons-nous d'une foi bien vive, qu'il faut, pour être chrétien, non-seulement porter sa croix, mais s'en faire un sujet de gloire; qu'il faut, pour suivre Jésus-Christ, renoncer intérieurement, non-seulement à tout, mais à soi-même; qu'il faut, pour lui appartenir, non-seulement ne pas flatter sa chair, mais la crucifier; qu'il faut, pour trouver grâce devant Dieu, non-seulement oublier l'injure reçue, mais rendre le bien pour le mal? Croyons-nous, sans hésiter,

tous ces points de la morale évangélique, et pouvons-nous nous rendre témoignage que nous les croyons aussi solidement de cœur, que nous les confessons de bouche? Les apôtres, au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, furent prêts à mourir pour ces vérités; sommes-nous prêts, je ne dis pas à mourir nous-même, mais à faire mourir nos désirs déréglés et nos passions? suivant cette règle, y a-t-il lieu de croire que l'Esprit de vérité nous a détrompés de mille erreurs qui causent tous les désordres du monde, qu'il nous a désabusés de je ne sais combien de fausses maximes qui nous pervertissent, qu'il nous a dessillé les yeux sur certains chefs où nous nous formons des consciences qui sont autant de sources de damnation? s'il n'a rien fait en nous de tout cela, quelles preuves avons-nous que nous l'ayons reçu; et si nous ne l'avons pas reçu, à qui nous en devons-nous prendre, encore une fois, qu'à nous-même? Peut-être, pour excuser l'aveuglement criminel où nous vivons, osons-nous dire que ce sont les lumières du Saint-Esprit qui nous manquent, et rejeter sur lui l'iniquité de nos erreurs. Mais comme esprit de vérité, il a bien su nous ôter ce vain prétexte, et nous convaincre, par les reproches qu'il nous fait si souvent dans l'Écriture, que nos erreurs viennent uniquement de nos résistances à ses lu-

mières ; que si nous sommes toujours aveugles, c'est que toujours incirconcis de cœur, toujours indociles et opiniâtres, nous ne voulons pas l'écouter, et qu'au mépris de ses inspirations, nous ne suivons point d'autre guide que l'esprit séducteur du monde, qui nous corrompt et qui nous perd : *Dura cervice et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Au lieu que nous voudrions rendre le Saint-Esprit lui-même responsable de notre aveuglement, par le refus qu'il feroit de nous éclairer, comme esprit de vérité il nous fait convenir malgré nous que la cause de notre aveuglement, c'est que nous ne pouvons supporter la vérité qui nous reprend, et que nous abusons par orgueil de celle qui nous flatte : *Dura cervice et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Ah ! mes chers auditeurs, ne faisons pas cet outrage à l'esprit de grâce, de vouloir nous justifier aux dépens de la grâce même. Préservez-nous de ce désordre, ô divin Esprit ! et pour cela faites-nous connoître vos voies. Enseignez-nous ce que vous enseignâtes aux apôtres. Faites que nous commencions enfin à être vraiment vos disciples ; et soyez pour nous, non-seulement un esprit de vérité, mais un esprit de sainteté : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme Dieu est absolument et souverainement saint, parce qu'il est saint par lui-même, aussi l'esprit de Dieu, par une propriété, même personnelle, est-il appelé dans l'Écriture, non-seulement l'Esprit-Saint, mais Esprit sanctificateur, c'est-à-dire source et principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique. Ce n'est donc pas sans raison que le Sauveur du monde, sur le point de monter au ciel, et parlant du Saint-Esprit, qu'il devoit envoyer sur la terre, se servit d'une expression bien mystérieuse en apparence, quand il dit à ses disciples : Que ce divin Esprit leur tiendroit lieu d'un second baptême, et qu'au moment que ses promesses s'accompliroient en eux, ce qui devoit arriver peu de jours après, ils seroient baptisés par le Saint-Esprit : *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto, non post multos hos dies* [1]. Car l'effet propre du baptême est de purifier et de sanctifier; et le Saint-Esprit étant particulièrement descendu pour purifier les cœurs des hommes, quelque mystérieuse que paroisse cette expression, elle ne laissoit pas d'être, dans l'intention de Jésus-Christ, très naturelle. Mais il est maintenant

[1] Act. 1.

question d'en pénétrer le sens; et puisque ce baptême du Saint-Esprit a été généralement promis à tous les fidèles, il s'agit, pour vous et pour moi, d'en reconnoître l'excellence d'une part, et de l'autre les obligations. Deux points d'instruction, dont vous allez comprendre la conséquence, et que je vous prie de n'oublier jamais.

Il est donc vrai que le Saint-Esprit descendant sur les apôtres, fut comme un baptême solennel, dont chacun d'eux sentit l'impression salutaire; et c'est ce qui a fait dire à Tertullien, que ces bienheureux disciples furent alors comme inondés de l'Esprit de Dieu; *Spiritu Dei inundatos* [1], parole emphatique, mais qui dans le fond se réduit littéralement à la promesse du Sauveur: *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto*; puisque dans l'usage des premiers siècles du christianisme on baptisoit par immersion, qui étoit une espèce d'inondation. Or, qu'est-ce que d'être baptisé dans le Saint-Esprit, sinon acquérir, en recevant le Saint-Esprit, une pureté toute céleste et toute divine? Je sais, chrétiens, que les apôtres, dès leur vocation à l'apostolat, avoient été baptisés par Jésus-Christ; et je sais que, par la vertu de ce premier baptême, ils étoient déjà purs devant Dieu, selon le témoignage de Jésus-Christ même: *Et vos mundi estis* [2]. Mais aussi

[1] Tertull.— [2] Joan. 13.

vous n'ignorez pas que ce premier baptême conféré aux apôtres, avoit été le baptême de l'eau; au lieu que le second, dont le Saint-Esprit, par son ineffable mission et par sa présence immédiate, leur imprima le caractère, fut, d'une façon toute particulière, le baptême du feu : différence que le saint précurseur avoit annoncée, en parlant aux Juifs du Messie, et leur disant : *Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto, et igni*[1]. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu : différence qui se vérifia pleinement, lorsque le Saint-Esprit, en forme de langues de feu, se partagea et s'arrêta sur chacun des disciples : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum*[2]. Pourquoi ce symbole du feu ? Pour marquer, dit saint Chrysostôme, que comme le feu a une vertu infiniment plus agissante, plus pénétrante et plus purifiante que l'eau; aussi, par la venue du Saint-Esprit, les cœurs des hommes devoient être purifiés d'une manière bien plus parfaite qu'ils ne l'avoient été par le premier baptême de Jésus-Christ. En effet, après le baptême de Jésus-Christ, les apôtres, tout sanctifiés et tout régénérés qu'ils avoient été par ce sacrement, ne laissoient pas d'être encore très imparfaits. Selon le rapport que nous en fait l'Évangile, quoique

[1] Matth. 3. — [2] Act. 2.

baptisés par Jésus-Christ, ils étoient encore ambitieux, intéressés, jaloux; on voyoit encore parmi eux des dissentions, et ils tomboient dans des foiblesses dont cette grâce, quoique sanctifiante, du baptême du Fils de Dieu, ne les avoit pas entièrement préservés. Mais à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils deviennent des hommes tout spirituels, des hommes détachés du monde, des hommes au-dessus de tout intérêt; des hommes, non-seulement saints, mais d'une sainteté consommée, des hommes pleins de Dieu et vides d'eux-mêmes; en un mot, des hommes parfaits et irrépréhensibles. Ils ne sont plus, dit saint Chrysostôme, cet or de la terre, grossier et informe, tel que la terre le produit, mais cet or purifié et éprouvé, qui a passé par le feu : *Igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum* [1]. Or, le feu par où ils ont passé, c'est, ajoute saint Paul, notre Dieu lui-même : non plus notre Dieu irrité et faisant éclater comme autrefois le feu de sa colère sur les pécheurs, mais le Saint-Esprit répandant avec profusion ses dons et ses grâces, et consumant par le feu de son amour tout ce qu'il y a dans ses élus d'impur et de terrestre : *Deus enim noster ignis consumens est* [2].

Voulez-vous savoir, chrétiens, jusqu'à quel

[1] Ps. 11. — [2] Hebr. 12.

degré de perfection et de pureté alla ce baptême de feu ? Ne vous scandalisez pas de ce que je vais dire, puisque c'est une vérité des plus constantes de la foi. Peut-être croyez-vous que ce baptême se termina, dans les apôtres, à leur ôter certains restes de leurs premières attaches, ou au monde, ou à eux-mêmes : vous vous trompez ; j'ai quelque chose encore de plus important à vous déclarer : et quoi ? le voici : car la perfection de ce baptême de feu alla jusqu'à purifier leurs cœurs d'un certain genre d'attache qu'ils avoient eue et qu'ils conservoient pour Jésus-Christ. Oui, cette attache trop humaine pour le Sauveur du monde, étoit dans la personne des apôtres un obstacle à la descente du Saint-Esprit ; et si Jésus-Christ, pour rompre cette attache, ne s'étoit séparé d'eux, jamais le Saint-Esprit ne leur eût été donné ; *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos* [1]. Quelle incompatibilité y avoit-il entre l'un et l'autre, et pourquoi les apôtres ne pouvoient-ils pas recevoir le Saint-Esprit, pendant qu'ils étoient attachés à leur divin maître ? Écoutez la réponse de saint Augustin, et tirez-en vous-mêmes les conséquences: Parce que les apôtres, dit ce saint docteur, en s'attachant à Jésus-Christ, ne l'envisageoient pas, comme ils devoient, avec des yeux assez purs ;

[1] Joan. 15.

parce que, dans l'amour qu'ils lui portoient, ils le considéroient trop selon l'humanité et selon la chair. Il est vrai, cette humanité étoit sainte, et cette chair étoit consacrée par son union intime avec le Verbe : mais parce que la grossièreté de leur esprit ne faisoit pas un assez juste discernement de ce mystère ; parce qu'en s'attachant à Jésus-Christ, ils ne s'élevoient pas assez au-dessus de l'homme, quoique ce fût l'Homme-Dieu, l'Esprit de Dieu, dont la sainteté surpasse infiniment toutes les idées que nous en avons, ne pouvoit, dans cet état d'imperfection, les honorer de sa présence. Il falloit donc, poursuit saint Augustin, que les apôtres perdissent Jésus-Christ de vue, pour pouvoir être remplis du Saint-Esprit, et il falloit que le Saint-Esprit, prenant, si j'ose ainsi parler, les intérêts de Jésus-Christ contre Jésus-Christ même, arrachât du cœur des apôtres les sentiments trop naturels qu'ils avoient pour ce Dieu-Homme. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, quelle a été, dans les apôtres, l'excellence de ce baptême de feu, et d'où nous devons conclure quelles en doivent être les obligations par rapport à nous; je veux dire, jusqu'à quel point le Saint-Esprit doit être pour nous un esprit de pureté et de sainteté.

Après cela, faut-il s'étonner si Dieu, dès le

commencement du monde, protesta, par un serment si solennel et si exprès, que jamais son esprit ne demeureroit dans l'homme, tandis que l'homme seroit sujet à la chair? *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est* [1]. Faut-il s'étonner si, dans l'horreur extrême que Dieu conçût de la corruption des hommes, se repentant d'avoir créé l'homme, il lui ôta son Esprit, et lui fit sentir les effets de sa justice par ce déluge universel, qui fut comme l'expiation, mais l'expiation authentique des déréglements de la chair? Non, non, chrétiens, il n'y a rien en cela qui me surprenne; et supposé le principe que je viens d'établir, Dieu, selon les lois ordinaires de sa sagesse, n'en pouvoit autrement user. Ce qui m'étonne, c'est qu'on se flatte encore de pouvoir, sans éloigner Dieu de nous, entretenir dans le monde certaines attaches: attaches funestes, sources inépuisables de tous les malheurs, de tous les égarements, de tous les entêtements, de tous les excès et de tous les emportements des hommes; attaches que l'on entretient, prétendant qu'elles sont innocentes, et qu'étant, comme on les suppose, autorisées par l'usage du monde, elles n'ont rien d'incompatible avec l'esprit de sainteté. Car c'est ainsi, mondains, que vous en jugez; et voilà peut-être

[1] Genes. 6.

la plus dangereuse illusion dont vous ayez à vous parer. Mais vous avez beau vouloir vous tromper vous-mêmes, et chercher des excuses, cet Esprit de Dieu, dont la pénétration est à l'épreuve de tous vos artifices, ou ne demeurera jamais en vous, ou détruira dans vous toutes ces damnables attaches qui vous lient à la créature ; et que votre amour-propre tâche de justifier. Si vous étiez de bonne foi, et si vous vouliez, au lieu d'en croire l'esprit du monde, cet esprit de séduction et d'erreur, vous en rapporter à l'Esprit même de sainteté, dont vous devez être, comme chrétiens, les temples vivants ; par les vues qu'il vous donneroit, par les remords qu'il exciteroit dans vos cœurs, il vous feroit reconnoître l'impossibilité absolue de l'accorder jamais, lui qui est la pureté et la sainteté même, avec ces sortes d'attaches, surtout avec celles que la diversité du sexe, jointe à la vivacité de l'âge et du tempérament, a rendues de tout temps si dangereuses et si pernicieuses. Comme esprit de sainteté, il vous convaincroit que ces attaches ne sont ni ne peuvent être innocentes pour vous, puisque malgré vous-même vous sentez bien qu'elles amollissent votre cœur ; puisque vous ne pouvez disconvenir qu'elles le partagent ; puisque vous n'éprouvez que trop qu'elles le dérèglent ; puisque vous savez qu'elles vous détournent, et même qu'elles

vous dégoûtent de vos légitimes devoirs; puisque du moment que ce sont des attaches, et des attaches du cœur connues pour telles, le monde même ne vous les pardonne pas, car elles vous exposent à sa censure, elles donnent lieu à la médisance, elles servent de sujet à la raillerie; puisque c'est au moins la matière la plus prochaine du péché; je dis plus, puisque ce n'est communément rien autre chose qu'un déguisement et un raffinement de sensualité. Voilà ce que l'Esprit Saint vous feroit voir, ce qu'il vous feroit entendre, si vous lui prêtiez l'oreille, et que vous fussiez plus dociles à en suivre les secrets mouvements. Mais soit que vous l'écoutiez, ou que vous ne l'écoutiez pas, indépendamment de vous, Dieu en a prononcé l'arrêt, qu'il retireroit son esprit de l'homme qui vit selon la chair. Or, le principe de ces attaches, et ce qui les fait naître, n'est-ce pas la concupiscence de la chair? Je sais que vous leur donnez de beaux noms, et que, pour en étouffer tous les remords, vous les qualifiez sans scrupule d'amitiés honnêtes. Mais l'Esprit de sainteté réclamant au fond de vos consciences contre cette honnêteté prétendue, vous dit que ce sont des amitiés réprouvées de Dieu, qui, par un progrès insensible, mais infaillible, conduisent enfin de l'honnête apparent, à l'impur et au criminel. Quoi donc!

chrétiens, les apôtres n'ont pu recevoir le Saint-Esprit, tandis qu'il leur restoit pour Jésus-Christ une attache un peu trop humaine; et vous vous croiriez disposés à le recevoir, en laissant former dans vos cœurs des passions vives et ardentes pour de mortelles créatures; en concevant pour elles des sentiments de tendresse, dont la suite immanquable est de n'avoir plus que des sécheresses pour Dieu; en entretenant avec elles des liaisons dont la privauté pervertiroit un ange, s'il avoit des sens; en vous engageant, par rapport à elles, dans des affaires et dans des intrigues qui font, à votre honte, la plus grande occupation de votre vie? Non, non, doit conclure aujourd'hui toute ame solidement chrétienne; non, divin Esprit, je le confesse, rien de tout cela ne peut subsister avec vous, et il y auroit même une monstrueuse contradiction dans l'alliance que j'en voudrois faire, ou que j'en croirois pouvoir faire avec la pureté des mœurs, et encore plus avec la pureté du cœur. Quand tout cela n'iroit pas jusqu'à détruire, par une offense grièvе, votre règne en moi, et qu'absolument une telle attache ne romproit pas encore le lien de la grâce habituelle qui m'unit à vous, le seul respect de votre adorable personne, ô Esprit de mon Dieu! la seule idée que la foi me donne de votre délicatesse sur la préférence in-

finie qui vous est due, et sur l'amour sans partage que vous exigez comme Dieu; la seule crainte de vous irriter et de provoquer votre jalousie (car vous êtes le Dieu jaloux) devroit me faire renoncer à tout objet créé : fût-ce mon œil, il faudroit l'arracher, puisque ce seroit un sujet de scandale pour moi, et un obstacle à vos grâces les plus intimes et à la participation de vos plus exquises faveurs.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce que j'ai appelé, par rapport à nous, les obligations du baptême intérieur du Saint-Esprit. Que devons-nous donc faire pour accomplir ces obligations importantes, et à quoi, dans la pratique, doit se réduire ce mystérieux baptême? Le voici. Pour répondre au dessein de Dieu, notre soin continuel doit être de corriger et de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles et dans nos actions : car, comme disoit saint Paul, après avoir reçu l'Esprit de Dieu, et nos actions, et nos paroles, et nos désirs, et nos pensées, ne doivent plus avoir pour fin, pour objet, pour règle, que ce qui est bon, que ce qui est louable, que ce qui est saint, que ce qui est exemplaire et édifiant : *De cætero, fratres, quæcumque pudica, quæcumque sancta, quæcumque bonæ famæ* [1];

[1] Philip. 4.

notre soin continuel doit être de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* [1]. Or, par les œuvres de la chair, l'Apôtre n'entendoit pas seulement ces vices grossiers, ces monstres de péché, qu'il nous défendoit même de nommer, mais il entendoit cent autres choses qui y conduisent, et qui, par la fragilité de notre cœur, y servent de disposition ; occasions recherchées ; discours licencieux, libertés imprudentes, regards immodestes, curiosités, lectures, conversations, divertissements peu chrétiens, excès d'intempérance, vie molle et sensuelle : il entendoit, filles du siècle, ces airs mondains et affectés, si contraires à la pudeur et à la retenue de votre sexe ; ces nudités artificieuses, et quelquefois si honteuses et si scandaleuses, dont le Ciel rougit ; ce luxe qui inspire l'orgueil, cet étalage de vanité, cette idolâtrie de vos personnes, ce désir effréné de plaire, que l'esprit corrompu du monde ne compte pour rien, mais dont sans doute le Saint-Esprit, si vous l'avez reçu dans cette fête, vous fait voir le danger et même le crime. Sans parler de l'impudicité, saint Paul entendoit, par les œuvres de la chair, tout ce qui est en général incompatible avec la sainteté de l'esprit de Dieu, surtout avec la charité : animosités, dissentions,

[1] Rom. 8.

querelles, inimitiés, haines, aversions, envies, colères, vengeances : *Manifesta sunt autem opera carnis, quæ sunt inimiciæ, rixæ, iræ, dissentiones, æmulationes* [1]. Car si vous n'aviez pas, mes frères, ajoutoit-il, et puis-je ajouter moi-même après lui, si vous n'aviez pas renoncé à tous ces désordres, s'il vous restoit encore un fiel amer contre le prochain, si vous n'étiez pas réconciliés de bonne foi avec cet ennemi, si vous n'aviez pas étouffé dans vos cœurs tous les sentiments de vengeance, si vous n'étiez pas tous réunis par une charité sincère et cordiale, quelque opinion qu'on ait de vous, ou que vous en ayez vous-mêmes, n'est-il pas vrai que vous seriez encore charnels : *Nonne carnales estis* [2] ? Or, tandis que vous serez charnels, ne prétendez pas recevoir le Saint-Esprit.

Je me trompe, chrétiens, vous pouvez y prétendre, et vous le devez. Car, tout pécheurs que vous êtes, Dieu vous l'a promis; et le serment qu'il a fait que son esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair, n'empêche pas la vérité de cet autre oracle par où il s'est engagé à répandre son esprit sur toute chair : *Effundam de spiritu meo super omnem carnem* [3]; et c'est ce qui doit consoler les ames foibles et imparfaites. L'Esprit de Dieu

[1] Galat. 5. — [2] 1. Cor. 3. — [3] Act. 2.

ne demeurera point en nous, tandis que nous serons charnels ; mais il se répandra sur nous, afin que nous cessions d'être charnels : et voilà le miracle que nous devons lui demander ; miracle plus grand que celui de la création du monde ; ou plutôt qui, dans l'ordre de la grâce, est une espèce de création plus miraculeuse que celle du monde. Mais il faut pour cela, Seigneur, la toute-puissance de votre grâce. Quand vous créâtes le monde, vous travailliez sur le néant, et ce néant ne vous résistoit pas ; ici c'est le néant du péché, qui, tout néant qu'il est, s'oppose à vous, et s'élève contre vous. Envoyez-nous donc votre Esprit dans toute sa plénitude ; et par-là, Seigneur, créez dans nous des cœurs purs, des cœurs chastes, des cœurs soumis à votre loi : *Cor mundum crea in me Deus* [1] ; envoyez-nous cet esprit sanctificateur ; et par-là, renouvelant nos cœurs, vous renouvellerez toute la face de la terre : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* [2]. Quelle force, mon Dieu, et quel zèle pour votre gloire ne nous inspirera-t-il pas ? c'est ce que nous allons voir dans la troisième partie.

TROISIEME PARTIE.

C'est un caractère qui ne peut convenir qu'au

[1] Psalm. 50. — [2] Psalm. 103.

Saint-Esprit, et qui le distingue essentiellement comme. Saint-Esprit, de posséder en soi. l'être divin, sans pouvoir le communiquer à nulle autre personne divine; d'être produit par le Père et par le Fils, et de ne pouvoir être le principe d'aucune autre semblable production; en un mot, d'être, tout Dieu qu'il est, stérile dans l'adorable Trinité parce qu'il est le terme de la Trinité même. Stérilité, disent les théologiens, qui, bien loin d'être défectueuse, marque et suppose en lui la plénitude de toute perfection. Mais autant que la foi nous représente le Saint-Esprit stérile dans lui-même, et par rapport aux deux autres personnes dont il procède, autant nous le fait-elle concevoir agissant, fécond et plein d'efficace et de vertu, hors de lui-même, et dans les sujets à qui il fait part de ses dons. Car, selon l'Écriture, c'est le Saint-Esprit qui est en nous le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grâce: c'est par le Saint-Esprit que nous sommes régénérés dans le baptême, *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto*[1]; c'est par le Saint-Esprit que nous sommes réconciliés dans la pénitence, *Accipite Spiritum Sanctum; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*[2]; c'est par le Saint-Esprit que

[1] Joan. 3. — [2] Joan. 20.

nous prions, ou plutôt, c'est lui-même qui prie en nous avec des gémissements ineffables, *Ipse enim spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* [1]; c'est par le Saint-Esprit que la charité s'est répandue dans nos cœurs : et comme, en qualité de saint esprit, il est en lui-même la charité subsistante, par qui le Père et le Fils s'aiment d'un amour mutuel et éternel; aussi, disent les Pères, est-il, dans le fond de nos ames, la charité radicale par où nous aimons Dieu, et d'où procèdent tous les saints désirs que nous formons pour Dieu : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis* [2]. Or si jamais cette propriété de l'Esprit de Dieu nous a été sensiblement révélée, c'est encore dans le glorieux mystère de ce jour, où nous voyons des hommes, j'entends les apôtres, auparavant foibles, lâches, timides, embrasés tout à coup, par la vertu de cet esprit divin, d'un zèle fervent, d'un zèle (ne perdez pas, s'il vous plaît, ceci) qui les fait parler d'abord et se déclarer, d'un zèle qui les détermine à tout entreprendre, d'un zèle qui les rend capables de tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ : trois dispositions que le Saint-Esprit opère en eux par sa présence, et qui montrent bien qu'il est souverainement et par excellence l'esprit de force, ou

[1] Rom. 8. — [2] Rom. 5.

pour mieux dire, la force même. Encore un moment d'attention, et je finis.

A peine les apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils commencent à parler et à se déclarer : *Repleti sunt Spiritu Sancto et cœperunt loqui* [1] ; voilà le premier effet de leur zèle. Mais pour qui se déclarent-ils, et pour qui parlent-ils? Pour Jésus-Christ, dont ils se considèrent désormais comme les ambassadeurs, comme les hérauts, comme les témoins fidèles. Honteux de n'avoir osé jusque-là lui rendre le témoignage qu'ils lui devoient, confus de n'avoir pas eu le courage de prendre sa cause en main, et de soutenir ses intérêts; indignés contre eux-mêmes de l'avoir déshonoré par une désertion et une fuite pleines de foiblesse, et résolus de réparer ce scandale par la ferveur de leur confession et aux dépens de leur vie; que font-ils? Animés du nouvel esprit qui vient de descendre sur eux et de les fortifier, ils sortent du cénacle où ils s'étoient tenus cachés; ils paroissent dans les places publiques, ils entrent dans les synagogues, ils se produisent devant les tribunaux; et là, au-dessus de tous les respects humains, ils protestent que cet homme crucifié, et mis, par l'injustice de Pilate, au rang des criminels, est le Messie : que ce Jésus de Nazareth est l'oint du Seigneur,

[1] Act. 2.

et que Dieu a pris soin de le glorifier par des prodiges qui surpassent toute la vertu de l'homme; que ce juste, livré à la mort, est le souverain auteur de la vie, et qu'il l'a bien fait voir en se ressuscitant lui-même ; qu'ils en sont les témoins oculaires et irréprochables, et qu'ils ne peuvent plus résister à la force de l'Esprit Saint, qui s'est rendu maître de leur cœur, et qui parle par leur bouche. En vain prétend-on leur imposer silence : Dieu nous commande, répondent-ils, de publier ce que nous avons vu et entendu; or il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. En vain les veut-on faire passer pour des insensés et pour des hommes pris de vin : Si c'est ivresse, reprend saint Pierre, d'accomplir les oracles des prophètes, pensez de nous ce qu'il vous plaira; mais au moins savez-vous ce que Joël a prédit, que Dieu, dans les derniers temps, répandra son esprit sur toute chair. Or c'est ce que nous vérifions actuellement en confessant Jésus-Christ; et bien loin de rougir de cette ivresse, nous nous en faisons une gloire. Qui s'explique de la sorte, chrétiens? sont-ce des hommes pleins de zèle? Non, dit saint Chrysostôme, c'est le zèle même; c'est le Saint-Esprit qui se sert de l'organe des hommes, pour faire connoître Jésus-Christ, pour justifier la sainteté de Jésus-Christ, pour établir la foi de la divinité de Jésus-Christ, pour con-

firmer ses miracles, pour autoriser sa doctrine, pour fonder son Église et la religion qu'il a apportée au monde. Car c'est cet esprit, disoit le Sauveur, qui me glorifiera par sa venue : *Ille me clarificabit* [1]. Ce n'est pas vous, ajoutoit-il à ses disciples, qui parlerez pour moi; votre témoignage, quoique vrai, n'auroit pas assez de poids : c'est l'esprit de votre Père qui parlera en vous et par vous : *Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* [2].

Non-seulement le Saint-Esprit fait parler les apôtres en apôtres, mais, par le plus grand miracle qui fut jamais, il leur fait entreprendre et exécuter des choses tellement au-dessus des forces humaines, qu'on est obligé de s'écrier; *Digitus Dei est hic* [3] : c'est le doigt de Dieu qui agit ici. Écoutez-moi. Ce sont de pauvres pêcheurs, des hommes sans talent, sans crédit, sans nom, des hommes que l'on regarde comme le rebut du monde, *Tanquam purgamenta hujus mundi* [4], mais qui, possédés de cet esprit, se proposent de changer et de réformer le monde. Qu'ont-ils pour venir à bout d'un tel dessein? quels trésors possèdent-ils? par quels conseils agissent-ils? de quelles armes usent-ils? point d'autres armes pour eux que la force de votre

[1] Joan. 16. — [2] Matth. 10. — [3] Exod. 8. — [4] 1. Cor 2.

Esprit, ô mon Dieu! par qui ils triomphent de tout. Non, chrétiens, ce n'est ni par l'évidence des mystères qu'ils annoncent, puisque ce sont des mystères incompréhensibles; ni par la douceur et le relâchement de la morale qu'ils prêchent, puisque c'est une morale qui combat tous les sens; ni par les artifices et les charmes d'une éloquence étudiée, puisqu'ils n'ont jamais fait d'autre étude que celle de leur profession. Cependant tout se soumet à eux, ou plutôt à la loi qu'ils publient, les savants et les ignorants, les peuples les plus polis et les nations les plus barbares, les princes et les sujets, les grands et les petits. Elle passe par leur ministère, cette loi nouvelle, au-delà des mers; elle pénètre jusque dans les lieux les plus inaccessibles; elle s'établit dans les provinces, dans les royaumes, dans les empires; et jamais ces fameux conquérants, que l'histoire profane a tant vantés, dont elle a tant exalté les faits héroïques, dont elle a voulu éterniser les noms par de si magnifiques éloges, avec toute leur puissance et tous leurs préparatifs, avec les plus florissantes armées, n'ont pu porter, je ne dis pas plus loin, mais même aussi loin leurs conquêtes. Ce n'est pas que les apôtres n'aient eu bien des persécutions, bien des contradictions à soutenir : mais, par un dernier effet de la force du Saint-Esprit, ils

sont à l'épreuve de tout, ils méprisent les tourments et la mort, ils se glorifient dans les fers, ils embrassent leurs croix ; souffrir et mourir pour Jésus-Christ, ce sont leurs plus chères délices. Demeurons-en là, et n'entrons point dans un détail qui seroit infini. Voilà, mes chers auditeurs, les excellentes et divines opérations de l'Esprit de Dieu, non-seulement dans les premiers disciples du Sauveur, mais dans toutes les ames justes; et voilà par où nous apprendrons si c'est cet esprit qui nous anime, et s'il nous a communiqué cette force dont les apôtres furent tout à coup revêtus.

Car, pour réduire tout ceci à quelque chose de pratique, croire qu'on a reçu l'esprit de Dieu, et n'oser se déclarer pour Dieu, et se taire quand il faudroit parler, et demeurer oisif quand il faudroit agir, et craindre de s'exposer ou de se commettre quand il faudroit se sacrifier ; croire qu'on a reçu l'esprit de Dieu, et ne rien faire pour Dieu, et être languissant dans le service de Dieu, et n'avoir nul zèle pour les intérêts de Dieu, et ne rien entreprendre pour la gloire de Dieu; croire qu'on a reçu l'esprit de Dieu, et ne se résoudre jamais à rien endurer pour Dieu, et trouver pour Dieu tout difficile et tout impossible, et ne vouloir pour Dieu ni se mortifier, ni se vaincre, ni se contraindre, ce seroit une

erreur grossière. Non, chrétiens, ne nous aveuglons pas jusques à ce point. Le Saint-Esprit est essentiellement ferveur et amour. Or l'amour, dit saint Grégoire, pape, opère de grandes choses partout où il est; et s'il n'opère rien, ce n'est plus amour : *Magna operatur amor ubi est ; si magna non operatur, amor non est* [1]. Faisons-nous donc, autant qu'il nous convient, une sainte pratique de tout ce que pratiquèrent les apôtres. Si nous avons reçu le don de Dieu et le Saint-Esprit comme eux, commençons à parler comme eux, à agir comme eux; et quand la Providence l'ordonnera, soyons prêts à souffrir comme eux. En vrais disciples du Sauveur, pleins de son esprit, confessons hautement son nom, ne rougissons point de son Évangile, rendons-lui dans le monde des témoignages dignes de notre foi; expliquons-nous dans les occasions, n'ayons point, quand il est question de la cause de Dieu, de lâches complaisances pour les hommes; ne donnons point cet avantage à l'impiété, qu'elle nous rende timides et muets, mais confondons-la par une sainte, quoique modeste, liberté. On dira que nous sommes imprudents; on a bien tenu des apôtres d'autres discours et plus injurieux, sans que leur zèle en ait été refroidi. Ne nous contentons pas de parler : travaillons pour

[1] Greg.

Dieu avec courage; intéressons-nous dans tout ce qui regarde son culte, sa religion, sa loi, son Église. Dans l'étendue de notre pouvoir, à proportion de nos talents, formons pour lui des desseins et des entreprises. Ne nous rebutons point des obstacles qu'il y aura à surmonter : l'Esprit de Dieu nous donnera des forces, et il nous fera vaincre le monde. Nous aurons des contradictions à essuyer, il faudra livrer des combats, peut-être nous en coûtera-t-il des persécutions : hé bien! nous nous ferons de tout cela, comme les apôtres, une consolation et un mérite. A quoi connoîtra-t-on que nous avons reçu le Saint-Esprit, si ce n'est par notre constance à soutenir ces sortes d'épreuves?

Adhuc loquente Petro, cecidit Spiritus Sanctus super omnes qui audiebant verbum [1] : Comme Pierre parloit encore, rapporte saint Luc, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutoient sa parole. Que ne puis-je, mes chers auditeurs, obtenir pour vous et pour moi le même miracle! Faites, Seigneur, que ce que je dis, ne soit pas un simple souhait; donnez bénédiction à ma parole, ou plutôt à la vôtre; répandez sur toute cette assemblée la plénitude de votre esprit. Et vous, ô Esprit de mon Dieu! principe de toutes les grâces, auteur de toute sainteté,

[1] Act. 10.

venez nous éclairer et nous fortifier ; venez sanctifier cette maison qui vous est dévouée, et qui ne veut être gouvernée que par vous, parce que tout autre esprit que vous ne la tiendroit pas dans l'ordre qui y règne, et dans cette parfaite charité qui y a toujours entretenu la paix de Dieu. Vous nous mettez ici devant les yeux un exemple aussi éclatant qu'édifiant, seul capable de nous convaincre du souverain empire que vous avez sur les esprits et sur les cœurs ; une des plus grandes reines du monde, sanctifiée par la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; qui, dans l'élévation de son rang, a su conserver l'esprit d'une profonde humilité, d'une solide piété, d'une sainte et exacte régularité ; une reine qui a tout sacrifié, et qui s'est sacrifiée elle-même pour sa religion ; une reine victime de sa foi, et persuadée de la vérité catholique, jusqu'à la défendre aux dépens de trois royaumes ; une reine dont les malheurs n'ont ni ébranlé la constance, ni ralenti le zèle ; enfin, une reine qui sert aujourd'hui de spectacle au monde, aux anges et aux hommes, mais encore plus à Dieu qui l'éprouve, voilà, divin Esprit, ce que nous regardons comme un chef-d'œuvre de votre grâce : et telle est aussi, Madame, l'heureuse et glorieuse destinée de votre majesté. Dieu vous a choisie pour être une preuve, mais une preuve illustre et mémo-

rable de la toute-puissance de son Esprit. Il vous a choisie pour allier dans votre personne toute la perfection du christianisme avec toute la grandeur du siècle. Il vous a remplie de l'esprit de vérité, de l'esprit de sainteté, de l'esprit de force, pour faire de vous un modèle des plus héroïques vertus. C'est ce qui nous inspire pour votre majesté une si profonde vénération; c'est ce qui nous fait espérer que la suite réparera les pertes passées, que Dieu, selon le mot du Sage, vous ayant trouvée digne de lui dans l'affliction, non-seulement vous consolera, vous relèvera, vous glorifiera sur la terre, mais vous couronnera dans le Ciel, où nous conduise, etc.

SERMON

SUR

LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Saint Matthieu, chap. 28.

VOILA, chrétiens, en trois paroles, le sommaire de notre foi, le fondement de notre religion, le caractère de notre profession, le plus auguste de nos mystères. Le Sauveur du monde en a fait une partie essentielle du premier de tous les sacrements; il a voulu qu'il entrât presque dans la composition de tous les autres; la primitive Église s'en servoit comme d'un sceau public et universel, pour distinguer les fidèles; et c'est pour nous conformer à ses sentiments que nous le mettons à la tête de toutes nos actions, voulant qu'elles soient autant de témoignages du culte que nous rendons à l'adorable et très sainte Trinité. Aussi est-ce cette foi, dit saint Augustin, que nous regardons comme le plus précieux trésor de l'Église; cette foi qui justifie les pécheurs, qui sanctifie les justes, qui

baptise les catéchumènes, qui couronne les martyrs, qui consacre les prêtres, qui sauve tout le monde. Cependant, mes chers auditeurs, à quoi m'engage la fête et la solennité de ce jour! Le prophète Jérémie disoit à Dieu : Seigneur, je suis un enfant qui ne fait encore que bégayer, et qui ne sait pas expliquer ses pensées; comment voulez-vous que je parle à votre peuple, et que je lui annonce votre loi? Mais, lui répondit le Dieu d'Israël, ne crains point, c'est moi qui t'envoie; et puisque je t'envoie, je te soutiendrai dans l'exercice de ton ministère : je te mettrai dans la bouche ce que tu auras à dire, et je serai en même temps dans les cœurs de ceux qui t'écouteront, pour les disposer à te donner une attention favorable. Voilà, mes frères, ce qui fait aujourd'hui toute ma confiance. J'ai à vous entretenir du plus profond et du plus impénétrable mystère; mais deux choses me rassurent, l'ordre de Dieu, et votre disposition : l'ordre de Dieu, qui me commande de vous parler; et la disposition où vous êtes de recevoir, avec une réflexion toute particulière, sa sainte parole. Implorons néanmoins, pour traiter ce grand sujet, le secours du Ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Pour parler utilement, chrétiens, du mystère

de la très sainte Trinité, et pour le rapporter, autant qu'il est possible, à l'édification de nos mœurs, voici trois propositions que j'avance d'abord, et qui feront le sujet et le partage de ce discours. Je dis que la profession que nous faisons dans le christianisme, de croire en un seul Dieu une trinité de personnes, est l'acte le plus glorieux à Dieu que notre foi soit capable de produire; première proposition : je dis que c'est le fondement le plus essentiel et le plus solide de toute notre espérance; seconde proposition : et enfin je dis que c'est le lien de la charité qui doit régner entre les hommes, mais particulièrement entre les fidèles; troisième proposition. La première vous montrera ce que nous faisons pour Dieu, en confessant le mystère de la Trinité; la seconde, ce que nous faisons pour nous-même; et la troisième, ce que nous devons faire les uns pour les autres. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu : ce sera la première partie. Croire un Dieu en trois personne, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu : ce sera la seconde. Croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif et le plus excellent modèle de la charité, qui doit tous nous unir en Dieu et selon Dieu : ce sera la dernière.

Tout ceci est moral, et mérite toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les mystères de notre religion, il n'y en a pas un où Dieu soit plus incompréhensible à l'homme, que le mystère de la Trinité; d'où je conclus qu'il n'y en a aucune dont la créance et la profession soit plus honorable et plus glorieuse à Dieu. Car il est certain que nous ne nous formons jamais d'idée plus haute, ni plus digne de la grandeur de Dieu, que quand nous avouons qu'il est incompréhensible; et la plus excellente protestation que je lui puisse faire, et que vous puissiez tous lui faire avec moi, c'est sans doute celle-ci : Non, mon Dieu, je ne vous comprends pas, et je ne suis pas capable de vous comprendre. Quand j'épuiserois toutes les forces et toutes les puissances de mon ame, quand j'y emploierois toutes celles des anges, quand tous les dons de la grâce et de la gloire me seroient communiqués, quand je vous verrois aussi parfaitement que les bienheureux et que l'humanité de Jésus-Christ même, non, Seigneur, je ne vous comprendrois jamais, et ma connoissance sera toujours autant éloignée de vous que le fini l'est de l'infini. Si je vous comprenois, mon Dieu, vous

ne seriez plus ce que vous êtes, ou bien je ne serois plus ce que je suis; mais en ne vous comprenant pas, je reconnois que vous êtes mon Dieu, et que je suis votre créature: car comment pourrois-je mieux exprimer l'un et l'autre, et d'une manière plus avantageuse à votre divinité, qu'en disant que vous êtes ce que je ne puis comprendre, et ce qui ne peut jamais être compris? Bien plus, dit saint Augustin (écoutez, chrétiens, une belle remarque de ce Père), à proprement parler, l'unique chose que nous pouvons connoître de Dieu et que nous pouvons lui attribuer, c'est cette qualité d'incompréhensible: *Tunc vere aliquid de Deo cognoscimus, cum ipsum comprehendere non possumus* [1]. Dans tout le reste nos esprits se perdent, dans tout le reste nous nous égarons souvent, sur tout le reste nous sommes en danger de tomber dans l'erreur. Quand nous disons: Dieu est puissant; Dieu est juste, Dieu est saint, Dieu est miséricordieux; dans la rigueur des termes, toutes ces propositions ne seroient pas convenables, si nous n'ajoutions ou si nous ne supposions l'incompréhensibilité de Dieu pour les modifier. Afin qu'elles soient exactement vraies, il faut dire, ou du moins sous-entendre: Dieu est puissant, mais d'une puissance que je ne comprends pas; Dieu est juste,

[1] August.

mais d'une justice tout autre que je ne la connois ; Dieu est saint, mais d'une sainteté qui passe toutes les vues de mon esprit. Il en faut donc toujours revenir à son incompréhensibilité, et se réduire au sentiment de saint Augustin, que là où Dieu nous paroît plus incompréhensible, c'est là que nous le connoissons mieux, là que nous sommes plus en état de le glorifier, là que notre foi lui rend un témoignage plus parfait. Or, je vous demande dans quel mystère de la religion chrétienne Dieu est-il plus incompréhensible à l'homme? n'est-ce pas dans la Trinité? Que concevons-nous dans ce mystère, sinon que nous n'y concevons rien? Et c'est pourquoi les prophètes, qui en ont eu les premières révélations, lui ont toujours donné ce caractère, nous le représentant, tantôt comme une lumière inaccessible, tantôt comme une obscurité impénétrable, tantôt comme un abîme sans fond, pour nous signifier que la trinité des personnes divines est le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu. D'où il s'ensuit que je ne puis plus exalter de ma part, ni plus relever le souverain être de Dieu, que par la créance de cette ineffable Trinité.

N'en demeurons pas là. Que fais-je, chrétiens, quand je crois un Dieu en trois personnes? Je lui fais un sacrifice : et de quoi? de la plus noble partie de moi-même, qui est ma raison ; et com-

ment le fais-je? de la manière la plus excellente et la plus héroïque; et en quoi consiste-t-il? le voici. Je crois un mystère dont je n'ai nulle expérience, et dont il m'est impossible d'avoir la moindre idée, avant que Dieu me l'ait révélé; et quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle sorte, que ma raison ne peut s'en faire juge, ni l'examiner; enfin, ce qui fait la perfection de mon sacrifice, je crois ce mystère quoiqu'il semble répugner positivement à ma raison. N'est-ce pas là tout l'effort que la raison humaine peut faire pour Dieu? ne sont-ce pas tous les droits auxquels elle peut renoncer? et n'est-ce pas surtout dans ce mystère qu'elle y renonce pleinement, et qu'elle se sacrifie tout entière? car il n'en est pas de même des autres : je connois mille choses de Dieu, indépendamment des révélations de Dieu. Quand Dieu ne m'auroit jamais parlé, je sais qu'il est sage, je sais qu'il a une providence, je sais que le monde est gouverné par lui : toutes les créatures me le disent; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, j'en ai des preuves sensibles. Et en cela, la foi ne marche point devant la raison, mais elle la suit; elle ne lui apprend rien de nouveau, quoiqu'elle le lui apprenne mieux : elle augmente ses lumières et les perfectionne; mais elle les suppose en les perfectionnant : je crois ce que je savois déjà en partie. Mais qu'en

Dieu il y ait trois différentes personnes; que la première s'appelle Père, la seconde Verbe, et la troisième Saint-Esprit; que le Fils soit engendré par la connoissance féconde que Dieu a de soi-même, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour; ce sont des secrets dont je ne découvre aucun vestige dans l'univers, et dont tous les hommes n'auroient pu même former de conjectures, si Dieu ne les en avoit instruits. On dit qu'un philosophe païen en a eu autrefois quelque connoissance; mais si cela est, saint Augustin répond qu'elle lui étoit venue du commerce avec les Juifs. C'est donc à la foi seule que je suis obligé de m'en rapporter touchant ce mystère. Mais quand ce mystère m'est révélé de Dieu par la foi, puis-je raisonner, puis-je discourir, puis-je occuper mon esprit à le connoître et à en chercher les principes? Non, chrétiens, cela n'est point du ressort de ma raison. Dans le mystère de l'incarnation, je le puis faire: supposé la foi que le Verbe se soit fait chair, mon esprit y trouve je ne sais combien de convenances admirables. Je dis qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût satisfaire à Dieu pour le péché; or, ce Dieu ne pouvoit satisfaire, sans se faire homme: ainsi je raisonne alors sur la foi. Quoique la foi précède mon raisonnement, mon raisonnement ne laisse pas de venir ensuite au secours de la

foi. Mais quand il s'agit de l'auguste mystère de la Trinité, d'une essence indivisible en plusieurs personnes, du Père qui n'est pas plus que le Fils, du Fils qui n'a nulle dépendance de son Père, du Saint-Esprit qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre : c'est là que notre raison demeure, qu'elle s'humilie, qu'elle se couvre de ses ailes, comme ces anges que vit le Prophète; qu'elle s'interdit tout examen, toute réflexion, toute curiosité. Tout ce qu'elle fait, c'est de reconnoître son ignorance; et cet aveu, dans la pensée d'un Père, est la seule confession véritable de la Trinité.

Ce qui met le comble au sacrifice que je fais à Dieu, en croyant la Trinité, c'est que je me soumets à croire un mystère qui paroît choquer la raison même, et contredire toutes ses lumières. Car il faut que je croie que trois personnes divines, celle du Père, celle du Fils, et celle du Saint-Esprit, n'étant qu'une même chose avec l'essence de Dieu, je dis une même chose indivisible, sans composition, sans parties, sont néanmoins distinguées entre elles. Voilà, si j'ose parler ainsi, la pierre de scandale pour l'homme; voilà la plus apparente contradiction qui se rencontre dans tous nos mystères. Mais c'est de là même aussi que notre foi tire sa perfection, quand nous disons à Dieu : Oui, Seigneur, je crois tout

ce que vous m'avez révélé de cet incompréhensible mystère; ma raison semble d'abord s'y opposer, mais je la désavoue, mais je la renonce, mais je vous l'immole aux pieds de vos autels. Je crois, mon Dieu, votre unité et votre trinité tout ensemble, et je crois l'une et l'autre dans la même disposition de cœur que s'il falloit mourir. En vertu de cette foi dont je fais ici profession, je voudrois pour la défendre donner ma vie et verser mon sang : et comme vous êtes trois dans le Ciel dont je reçois aujourd'hui le témoignage, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, aussi voudrois-je, Seigneur, être en état de vous rendre sur la terre les trois témoignages dont parle le bien-aimé disciple, le témoignage de l'esprit, le témoignage de l'eau et le témoignage du sang. Voilà ce que nous disons, chrétiens; mais savez-vous ce que Dieu nous répond? Il est important que je vous le fasse entendre. Non, non, nous dit-il, il ne s'agit plus de mourir, ni de perdre la vie : je voulois des martyrs autrefois pour fonder ma religion; mais maintenant les choses ont changé : ce n'est plus dans la persécution, mais dans la paix, qu'il faut prouver votre foi; ce n'est plus sur des échafauds, ni sur des roues, mais dans les pratiques d'une vie commune et ordinaire qu'il faut faire paroître ce que vous êtes; ce n'est plus devant les juges

et les tyrans qu'il faut me confesser, mais au milieu de vos proches et de vos amis ; ce n'est plus le témoignage du sang que je vous demande, mais le témoignage de l'esprit. Ne pensez donc point à ce que vous feriez, s'il y avoit encore des persécuteurs dans le monde : il n'y en a plus, il est permis de se déclarer, et commencez à le faire par la sainteté de votre vie, par l'innocence et la pureté de vos mœurs. En effet, chrétiens, nous nous flattons, en formant ces résolutions imaginaires, de confesser notre foi à quelque prix que ce fût ; et en disant comme nous disons quelquefois, Je souffrirois plutôt mille morts que de la trahir, cette foi : car nous la trahissons à toute heure ; et ce qui est plus déplorable, nous la trahissons pour un vil intérêt, pour un moment de plaisir, pour contenter un désir, une passion honteuse ; et tout ce grand zèle n'est qu'en spéculation et en idée, n'est que sous des conditions chimériques, n'est que pour des occasions et des conjonctures où nous ne trouverons jamais rien de réel, ni rien de présent.

Ah ! chrétiens, la belle parole que celle d'un saint évêque, en parlant des premiers martyrs : Ils ne savoient pas disputer des choses de la foi, disoit Pacien, évêque de Barcelone ; mais ils savoient bien souffrir et mourir pour la foi : *Sciebant mori, et non sciebant dispu-*

tare [1]. Mais de nous, on peut dire à notre confusion tout le contraire : nous savons disputer des choses de la foi, mais nous ne savons ni mourir, ni vivre pour la foi. Jamais tant de raffinements, jamais tant de contestations, ni tant de disputes, jamais tant de liberté, qu'il y en a aujourd'hui à s'expliquer sur les mystères de la foi et de la religion, et néanmoins jamais si peu de foi et de religion : pourquoi? Parce qu'il n'y a rien qui soit plus capable de détruire la religion et la foi que cette vanité dont on se pique, et ce prétendu mérite qu'on se fait d'en savoir raisonner. Ceux dont parle Pacien, se contentoient de savoir deux choses, qui étoient de croire et de mourir. Ils bornoient là toute leur science ; et nous, nous savons toutes choses hors ces deux-là, parce que nous ne voulons croire que ce qui nous plaît, et que nous ne voulons pas d'ailleurs nous faire la moindre violence pour pratiquer ce que nous croyons. Ceux-là savoient mourir pour la foi : *Sciebant mori ;* et, nous, avec toute notre subtilité, nous n'avons pas encore appris à vivre selon la foi, car nous nous disons chrétiens, et nous vivons en païens ; et par cette alliance que nous faisons dans nous-même d'un certain paganisme d'actions et de vie avec le christianisme de profession et de

[1] Pacian.

créance, nous formons un monstre pire que le paganisme même, puisqu'il ajoute à tous les désordres de celui-ci la profanation de l'autre.

Voilà, mes chers auditeurs, la réflexion que je vous prie de faire en la présence de Dieu. Souvenez-vous que vous adorez une Trinité dont le caractère propre et essentiel est la sainteté; et qu'il n'y a point de sainteté, quelque éminente qu'elle puisse être, à laquelle nous ne devions aspirer, pour nous rendre de dignes adorateurs de cette auguste Trinité. Pour l'adorer en esprit et en vérité, il faut, par proportion, être saint comme elle; car ce sont là les adorateurs que le Père demande : *Nam et Pater tales quærit qui adorent eum* [1]. Voilà ceux qu'il cherche, et il ne se tiendra jamais vraiment adoré par d'autres : *Nam et Pater tales quærit*. C'est un Dieu saint, et il veut être servi par des saints. Le premier ange ne le fut pas; et ce Dieu de sainteté n'a pu souffrir qu'il fût du nombre de ceux qui l'adorent, et il aime mieux en être blasphémé dans l'enfer, que d'en être loué dans le ciel. Or il n'est pas probable qu'il en doive user autrement à l'égard des hommes. Avançons; et après avoir vu comment la confession de la Trinité est le plus grand hommage de foi que la créature rende à son Dieu, voyons encore comment c'est le plus

[1] Joan. 4.

grand sujet de confiance qu'une créature puisse avoir en ce même Dieu : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a, chrétiens, dans notre religion, une chose bien particulière, et que vous n'avez peut-être jamais remarquée. Quand on nous instruit au christianisme, et qu'on nous donne les premiers éléments de la foi, par où commence-t-on? Par ce qu'il y a de plus relevé et de plus difficile à croire, qui est le mystère de la Trinité. Dans les sciences humaines, on enseigne d'abord les choses les plus communes et les plus aisées, et puis on élève peu à peu l'esprit aux plus obscures et aux plus sublimes. Mais quand il s'agit de la science d'un chrétien, la première leçon, c'est le précis de toutes les obscurités qui s'y rencontrent; il faut, pour ainsi dire, que la foi fasse son apprentissage par son chef-d'œuvre, savoir, par la confession d'un Dieu en trois personnes. Vous voulez apprendre à un enfant les principes de la doctrine chrétienne : c'est un enfant, il ne sait pas encore raisonner, à peine a-t-il l'usage de la parole; cependant que lui dites-vous? Trois personnes et un seul Dieu, voilà l'instruction que vous lui faites. Mais c'est l'instruction la moins proportionnée à son esprit, mais c'est

celle dont il est le moins capable, mais c'est celle par où finissent les plus savants théologiens : il n'importe, c'est à cela qu'il faut s'attacher avant tout le reste ; et pourquoi? Ah ! chrétiens, en voici la raison ; parce que la foi des trois personnes divines est le fondement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute sainteté, et, pour m'expliquer dans les termes du concile de Trente, le commencement et la racine de toute la justification des hommes : *Initium et radix totius justificationis nostræ*[1]. Peut-on être sauvé sans la foi? Non. Mais quelle est la foi essentielle et nécessaire? Celle de la Trinité. Tous les autres mystères de la créance catholique, hors l'incarnation du Verbe, n'ont pas le même avantage. Je pourrais absolument les ignorer et me sauver : pour celui qui comprend un Dieu en trois personnes, si je l'ignore, je n'ai rien à attendre de Dieu; et si je le crois, j'en espère tout. J'avoue, et je l'ai dit, que ce premier acte de religion par lequel nous confessons que trois ne font qu'un, est le plus grand effort de la foi; mais c'est pour cela même que Dieu en a fait dépendre tout notre bonheur. Il voyoit bien la violence qu'il y auroit à se faire pour assujettir nos esprits à ce mystère : et voilà pourquoi il a arrêté dans le conseil de sa sagesse, que la foi

[1] Concil. Trident.

de ce mystère seroit le principe de tous nos mérites devant lui, et de notre éternelle prédestination.

Et en cela, dit saint Chrysostôme, Dieu nous a traités avec la même bonté dont il usa autrefois envers son serviteur Abraham. Ce patriarche, vous le savez, s'étoit mis en devoir de sacrifier son propre fils, malgré les répugnances que la nature formoit dans son cœur. Il étoit prêt à frapper le coup; mais Dieu en fut touché, et ne voulut pas avoir moins de libéralité pour Abraham, qu'Abraham n'avoit eu pour lui de fidélité. *Quia fecisti hanc rem, et non pepercisti unigenito tuo propter me, multiplicabo semen tuum*[1] : Parce que tu as fait cela, lui dit le Seigneur, et que tu n'as pas épargné ton fils unique pour moi, je multiplierai ta postérité, je te comblerai de bénédictions, je te ferai le plus riche et le plus puissant de la terre; et cette obéissance que tu m'as rendue, sera suivie de toute sorte de prospérités. C'est ainsi que Dieu dit aujourd'hui à un chrétien : Parce que tu as cru un mystère si fort au-dessus de toi et de toutes les idées humaines, *Quia fecisti hanc rem;* et que tu as sacrifié ton unique, c'est-à-dire ton esprit et ta raison, *et non pepercisti unigenito tuo,* c'est pour cela que je te remplirai de grâces, que je mul-

[1] Genes. 22.

tiplierai le mérite de tes actions, que je t'adopterai parmi mes enfants, que je t'enrichirai de vertus, que je te sanctifierai et que je te glorifierai. Car cette foi que tu as professée, est le petit grain de l'Évangile, lequel ayant pris racine dans ton cœur, poussera ses branches jusqu'à la hauteur du ciel, et produira tous les fruits de gloire que tu dois recueillir dans l'éternité. Et voilà, chrétiens, pourquoi la formule de foi que nous prononçons en confessant la Trinité, et qui est conçue en ces termes, Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, est si sainte, si auguste, si vénérable dans notre religion. Voilà pourquoi, selon l'institution de Jésus-Christ, elle entre dans presque tous les sacrements de la loi de grâce. Car si nous sommes régénérés dans le baptême, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nous sommes fortifiés par la grâce de la confirmation, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nos péchés nous sont remis par la pénitence, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nous sommes consacrés par le caractère de l'ordre, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nous recevons la bénédiction des prêtres, des pasteurs, des prélats, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : pour nous apprendre, dit saint Augustin, que dans le christianisme il

n'y a point de grâce, point de salut, point de justification que par la foi de la Trinité.

De là vient aussi que, suivant la sainte et religieuse coutume, nous mettons à la tête de toutes nos actions cette profession de foi; n'entreprenant rien, n'exécutant rien, que nous n'ayons auparavant marqué sur nous le signe de la croix, avec ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : reconnoissant que le mérite de notre action dépend de là, et que sans cette foi, tout ce que nous allons faire seroit inutile, rejeté de Dieu et perdu pour le Ciel. Pratique qui nous est venue des apôtres, dont la tradition est constante, que les fidèles ont toujours gardée, et que nos hérétiques n'ont pu condamner sans faire paroître qu'ils étoient déterminés à condamner tout. Car enfin, qu'y a-t-il de plus conforme à l'esprit chrétien, que ce saint exercice d'invoquer la Trinité, et de nous imprimer nous-mêmes sur le front le signe de notre salut au commencement de chaque action? cela néanmoins leur déplaît, et un des articles de leur prétendue réforme a été d'en abolir l'usage : mais c'est pour cela même que l'Église a témoigné encore plus de zèle à le retenir et à l'observer. C'est pour cela qu'elle commence ses divins offices par la foi du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; que toutes les prières qu'elle adresse à Dieu par forme de

demande, expriment toujours ces trois divines personnes ; qu'elle ne chante pas un psaume, une hymne, un cantique, sans les conclure par là ; que plus de cent fois le jour elle nous oblige, nous qui sommes les ministres de ses autels, à répéter ce sacré verset, Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, parce qu'elle sait bien que nous ne pouvons rien dire à Dieu de plus agréable, ni qui soit plus propre à lui gagner le cœur, et que cette prière seule a plus de vertu et plus de force que toutes les autres pour nous sanctifier. Ainsi elle voudroit que nous pussions la faire continuellement, et que jour et nuit notre bouche fût occupée à dire, Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, à l'exemple de ce saint solitaire, qui, s'étant placé sur une haute colonne, où il demeura plusieurs années, n'avoit point d'autre exercice que celui-là.

Ah ! chrétiens, permettez-moi de prendre ici occasion de vous instruire sur un point d'une grande utilité, quoique peut-être vous ne l'estimiez pas tel. Si toutes les fois que vous et moi nous avons prononcé ces vénérables paroles, Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit ; ou celles-ci, Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous l'avions fait avec le même respect et la même affection que ce saint anachorète, combien de mérites aurions-nous acquis

devant Dieu ! si nous étions bien remplis de cette pensée, moi qui vous parle, et vous qui m'écoutez, nous les dirions sans cesse par une solide dévotion, et comptez quel fonds de richesses spirituelles, elles nous produiroient. Car ces courtes paroles renferment les actes les plus méritoires de toute la religion. Mais parce que si nous les disons, c'est sans réflexion et avec une imagination égarée, pensant à toute autre chose ou ne pensant à rien, nous avons beau les dire, et confesser ainsi la Trinité, peut-être ne nous ont-elles pas procuré un seul degré de grâce. Ce qui doit encore plus nous toucher, c'est qu'en prononçant ces paroles sans attention, nous faisons injure aux trois personnes à qui elles s'adressent : non-seulement nous ne louons pas la Trinité, mais nous la déshonorons ; non-seulement nous perdons ce trésor de grâce que nous pouvions acquérir, mais nous amassons contre nous un trésor de colère. Car ces noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit sont des noms divins, des noms de gloire et de majesté, des noms terribles à l'enfer, des noms souverainement respectables pour nous, et par conséquent qui ne doivent jamais passer par notre bouche sans que notre esprit et notre cœur les accompagnent. Que dis-je? ce sont des noms encore plus aimables que redoutables, des noms de salut, et

par là même plus dignes de l'attention de nos esprits et des sentiments affectueux de nos cœurs. Appliquez-vous, chrétiens, à ma pensée. Quand nous nous trouverons au lit de la mort, et que le prêtre, dans les derniers moments de notre vie, viendra soutenir notre ame prête à paroître devant Dieu, et former des vœux pour elle, quel noms emploiera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces? Les noms du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Proficiscere, anima christiana* [1] : Partez, ame chrétienne, dira le ministre de l'Église, partez au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée : noms tout-puissants pour mettre en fuite les légions infernales, pour rendre inutiles tous leurs efforts, et pour attirer sur nous, dans ce passage si dangereux, les grâces et les secours du Ciel. Il y a plus encore : car quand ensuite le même ministre, s'adressant à Dieu, lui recommandera l'ame du mourant, de quelle raison se servira-t-il pour toucher en sa faveur la divine miséricorde? peut-être, mes chers auditeurs, n'y avez-vous jamais fait réflexion, peut-être ne l'avez-vous jamais entendue : mais elle est capable de réveiller toute votre confiance, et de vous inspirer un zèle tout nouveau pour l'honneur de l'adorable Trinité.

[1] Ex Ord. comm. anim.

Ecoutez-la. *Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit* [1]. Ah ! Seigneur, s'écriera le prêtre du Dieu vivant, il est vrai, c'est pour un pécheur que j'implore votre clémence ; il n'a pas été exempt des foiblesses humaines, et le poids de la fragilité l'a fait tomber : mais du reste, vous savez, mon Dieu, que tout pécheur qu'il est, il a confessé votre auguste trinité ; qu'il a reconnu le Père, le Fils et le Saint-Esprit : *Tamen Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit* ; vous savez qu'il s'est intéressé à la gloire de ces trois divines personnes, et qu'en vous adorant, ô souverain auteur du monde ! il les a fidèlement et religieusement adorées : *Et zelum Dei in se habuit; et Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit* [2]. Voyez-vous, chrétiens, comment la confession de la Trinité, mais une confession respectueuse, une confession religieuse, est un des plus grands sujets de confiance que la créature puisse avoir en son Créateur ? Finissons ; et pour dernière leçon, apprenons encore comment la confession de cette même Trinité est le motif le plus puissant et le plus excellent modèle de la charité chrétienne : c'est la troisième partie.

[1] Ex Ord. comm. anim. — [2] Ibid.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes choses, chrétiens, nous prêchent la charité que nous nous devons les uns aux autres; mais rien ne nous la prêche plus hautement que la trinité des personnes divines. Vous me demandez pourquoi? Pour deux raisons qui nous sont marquées dans l'Écriture, et qui toutes deux portent un certain caractère de l'esprit de Dieu. La première, parce que la foi de la Trinité est le motif et comme le lien substantiel de la charité qui doit être entre nous; et la seconde, parce que le mystère de la Trinité en est encore le grand modèle que Jésus-Christ nous a donné dans son Évangile. Deux raisons, mes chers auditeurs, dignes de toutes vos réflexions, et infiniment capables de vous exciter à la pratique de cette vertu.

Je dis que la créance de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle; c'est saint Paul qui nous l'enseigne. Car, dit-il, c'est la foi de ce mystère qui nous unit tous dans un même corps de religion. Écoutez-le, chrétiens, parler lui-même, ce docteur des nations. Ah! mes frères, disoit-il aux Éphésiens, je vous conjure, moi qui suis captif pour Jésus-Christ: *Obsecro vos, ego vinctus in Domino* [1]; et de quoi? de vous

[1] Ephes. 4.

aimer les uns les autres, de vous supporter les uns les autres : *Supportantes invicem in charitate* [1]. Ayez du zèle pour conserver parmi vous cette unité d'esprit qui est le principe de la véritable paix : *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis* [2]. Et quel motif leur en donnoit-il? sur quoi fondoit-il cette obligation? Le voici. Car, enfin, mes frères, ajoute l'Apôtre, vous n'avez tous qu'un même Dieu; vous n'avez tous qu'une même foi, vous n'avez tous qu'un même baptême; vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'Église : n'est-il donc pas juste que vous ayez tous le même esprit? *Unum corpus et unus spiritus, unus Dominus, una fides, unum baptisma* [3]. C'est-à-dire, quelle indignité, que nous unissant tous, comme nous faisons, pour honorer le même Dieu, nous ne soyons pas unis sur tout le reste! dans ce même Dieu, dans ce même Seigneur, nous reconnoissons un Père dont nous sommes tous les enfants, un Fils dont nous sommes tous les frères, un Saint-Esprit dont nous sommes tous animés : *Unus Dominus*. Or, quel monstre, qu'étant tous enfants d'un même père, nous vivions ensemble comme des étrangers; qu'étant tous frères du même Fils de Dieu, on ne voie parmi nous nulle marque de fraternité; que voulant tous avoir le même Saint-Esprit, nous

[1] Ephes. 4. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

fassions paroître des sentiments si opposés? Mais ce que j'admire, poursuivoit saint Paul, selon la paraphrase de saint Chrysostôme, expliquant ce passage, c'est que, ayant bien pu nous accorder tous sur un point aussi difficile que la foi de ces trois adorables personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, nous contestions tous les jours sur des bagatelles qui font le sujet de nos inimitiés. S'il y avoit quelque chose où nous dussions avoir de la peine à convenir, et où l'on pût craindre que les esprits ne fussent divisés, c'étoit la créance d'un Dieu en trois personnes. Cependant nous le croyons, nous en faisons tous la même profession; nous renonçons à tous les doutes et à toutes les difficultés que notre esprit pourroit former; et cela, disons-nous, pour ne pas troubler l'unité de la foi, *Una fides*. Hé! chrétiens, n'est-il donc pas étrange que nous rompions celle de la charité sur des sujets de nulle conséquence; et que nous entretenions des animosités et des haines qui détruisent absolument une des vertus fondamentales du christianisme?

Tel étoit le raisonnement de l'apôtre saint Paul, pour convaincre les Éphésiens: *Unus Dominus, una fides;* raisonnement qu'il fait encore tant valoir dans une autre de ses épîtres, où, s'adressant aux chrétiens de Corinthe, il leur dit: Qu'est-ce que j'entends, mes frères? on me rap-

porte qu'il y a des cabales parmi vous, qu'il y a des schismes et des factions; l'un tient le parti de Paul, l'autre d'Apollo, celui-ci de Pierre : mais quoi? est-ce au nom de Pierre, est-ce au nom d'Apollo, est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? *Numquid in nomine Pauli baptizati estis*[1]? Je remercie Dieu de ce que je n'ai baptisé personne chez vous, de peur qu'on ne dise que vous êtes baptisés en mon nom : *Gratias ago Deo, quod neminem vestrum baptizavi, ne quis dicat quod in nomine meo baptizati estis*[2]. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que vous avez reçu le baptême; tous dans la même forme, tous avec le même caractère, tous par l'efficace et la vertu de la même Trinité. Or, cela étant, vous avez tous un engagement indispensable à vivre dans le même esprit; et vous oubliez ce que vous êtes, quand vous laissez naître parmi vous des discordes. Remarquez-vous, chrétiens, comment saint Paul fondoit le devoir de la charité sur la foi de la Trinité? *Una fides, unum baptisma.* En effet, s'il y a un motif qui doive nous engager à nous aimer fraternellement, c'est cette unité de créance et de foi. Comme la différence de religion a toujours été, pour ainsi dire, le glaive de division parmi les hommes, jusqu'à rompre entièrement les liens les plus in-

[1] 1. Cor. 1. — [2] *Ibid.*

violables de la nature, aussi de tout temps a-t-on considéré l'unité de religion comme le plus sacré nœud de l'amitié. Il n'est pas jusqu'à nos hérétiques qui ne le pensent de la sorte. Dès-là qu'ils font secte, et qu'ils composent une Église prétendue, ils commencent à s'entr'aider. Vous en êtes témoins, mes chers auditeurs, et vous savez comment ils sont unis ensemble, comment ils prennent les intérêts les uns des autres, comment ils se prêtent secours dans leurs besoins, comment leurs pauvres sont assistés, comment ils visitent leurs malades. Qui fait cela? ce n'est pas l'unité de la foi, puisque hors de l'Église ils ne peuvent avoir la foi; quoi donc? l'unité d'erreur, l'unité de mensonge, l'unité de schisme. Ce petit troupeau où ils sont tous ramassés, voilà ce qui les lie, voilà ce qui arrête toutes leurs querelles, voilà ce qui termine tous leurs différends, voilà pourquoi ils s'appellent frères et se comportent en frères. Quelle honte, que l'unité de la foi où nous vivons, fasse moins sur nous, que ne fait sur eux l'unité d'une fausse réforme! Il en va néanmoins ainsi : ils s'unissent, et nous nous divisons; ils se rendent des offices de frères, et nous nous traitons souvent en ennemis; ils le voient, ils s'en étonnent, ils en sont scandalisés; ils nous le reprochent même. Or, à qui est-ce de faire cesser ce reproche, qu'à nous-mêmes? et il

cessera dès que la charité entrera dans nos cœurs; car toutes ces haines, toutes ces envies, tous ces désirs de vengeance, tous ces mépris que nous faisons du prochain, toutes ces paroles aigres et piquantes qui nous échappent, tout cela s'évanouiroit bientôt, si nous avions la vraie charité. La foi d'un Dieu en trois personnes en doit être le motif, et j'ajoute qu'elle nous en présente encore le plus parfait modèle.

Quand je vous ai dit, mes frères, en d'autres discours, que le Fils de Dieu nous avoit obligés à nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés, *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos*[1], vous ne croyiez pas que la charité pût être portée plus haut. Cet amour d'un Dieu sacrifié pour le salut des hommes, vous paroissoit le dernier terme où l'amour du prochain pût s'élever. Mais voici quelque chose encore de plus grand : car il faut nous aimer comme les trois personnes de la Trinité s'aiment; comme le Père aime le Fils, comme le Fils aime le Père, comme le Père et le Fils s'aiment dans le Saint-Esprit. Tel est l'exemplaire qui nous est aujourd'hui proposé: *Inspice et fac secundum exemplar*[2]. Et par qui nous est-il proposé? Par Jésus-Christ même, l'oracle et la sagesse de Dieu. *Pater sancte*, disoit-il, parlant à son

[1] Joan. 13. — [2] Exod. 25.

Père, *serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos* [1]. Mon Père, je vous offre tous mes élus, tous mes fidèles, tous ceux que vous m'avez donnés à instruire : conservez-les par votre grâce, afin qu'ils soient un comme vous et moi. Que veut-il dire, et comment arriverons-nous à cette perfection ? Le Père et le Fils ne font qu'un même Dieu dans la Trinité ; le Fils est consubstantiel au Père, le Père est la même substance que le Fils ; quelle charité nous peut unir de la sorte ? Ah ! répond saint Augustin ; ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire entendre, c'est que nous devons être parfaitement unis de cœur et de volonté ; que nous devons être par grâce et par imitation, ce que les trois divines personnes sont par la nécessité de leur être ; que comme il n'y a rien qui ne soit commun entre elles, aussi la charité du christianisme doit nous faire renoncer à tous nos intérêts propres ; que de même que le Fils de Dieu disoit à son Père, *Pater, omnia mea tua sunt, et tua mea sunt* [2] ; Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi ; de même il faut que nous soyons prêts à dire à nos frères : Ces biens que Dieu m'a donnés, sont pour vous aussi-bien que pour moi ; et ces misères que vous souffrez, sont les miennes aussi-bien que les

[1] Joan. 17. — [2] *Ibid.*

vôtres. Que seroit-ce que le christianisme, si cette charité y régnoit? que seroit-ce que tant de familles, si les pères et les enfants, si les maîtres et les domestiques, si le mari et la femme, si les frères et les sœurs gardoient entre eux ce parfait accord? Au lieu de ces troubles qui y mettent la confusion, au lieu de ces procès qui les désolent, au lieu de ces états scandaleux qui les décrient, elles se soutiendroient, et dans un repos inaltérable, elles goûteroient toutes les douceurs d'une paix chrétienne. Alors, plein de consolation, j'aurois de quoi vous féliciter, et je m'écrierois avec le Prophète : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* [1] ! Quel bonheur pour ces chrétiens, quel bonheur pour ces maisons, de vivre dans une concorde qui y entretient le calme, et qui y fait fleurir la piété !

Mais que voyons-nous? Tout le contraire, et c'est ce que nous ne pouvons assez déplorer. Point d'union dans le christianisme, et même entre ceux que les lois de la nature les plus inviolables et les plus sacrées devroient tenir étroitement liés les uns aux autres; je veux dire, point d'union : entre qui? souvent entre des proches, souvent entre des frères et des sœurs, souvent entre des pères et des enfants. Je dis plus : Point d'union, souvent entre des ministres de Jésus-

[1] Psalm. 134.

Christ, qui, par état néanmoins et par profession, doivent être des ministres de paix; souvent entre des personnes consacrées au Dieu de la paix par les vœux les plus solennels, portant le même habit et vivant sous la même règle. Voilà ce que nous voyons : et pourquoi? Parce que nous ne savons pas, ou plutôt, parce que nous ne voulons pas nous former sur le grand modèle que la foi nous met devant les yeux. Prenez garde : dans l'adorable Trinité, point de sentiments opposés; ce que veut une personne divine, les autres le veulent; mais parmi nous, ce sont des contradictions éternelles; soit bizarrerie d'humeur, soit malignité de naturel, soit hauteur d'esprit et fausse gloire qu'on se fait de ne céder jamais, quel que puisse être le principe du mal, on a ses idées particulières, et l'on veut qu'elles prévalent à tout; on a ses caprices, et l'on veut qu'ils soient suivis en tout. Et parce que nous ne trouvons pas toujours des gens assez dociles pour s'asservir à nos caprices et à nos idées; parce que chacun au contraire prétend dominer, se faire écouter, l'emporter; de là les contestations et les disputes, de là les guerres qui commencent par l'esprit et qui finissent par le cœur, de là les aigreurs et une maligne détermination à se butter toujours les uns contre les autres. C'est assez qu'un tel ait parlé

de telle manière, pour engager un tel à tenir un langage tout différent; c'est assez que celui-ci estime telle chose, pour porter celui-là à la condamner : comme si l'on n'avoit point d'autre règle où pour penser, ou pour agir, qu'une aveugle obstination à ne s'accommoder au gré de personne, et à ne convenir avec personne. Dans l'adorable Trinité, point d'intérêts séparés; mais parmi nous mille intérêts qui nous divisent. On ne pense qu'à soi-même, on n'a égard qu'à soi-même, on rapporte tout à soi-même. Et comme cet intérêt propre, auquel on est résolu de ne rien refuser, ne peut souvent s'accorder avec l'intérêt du prochain, il n'y a point d'injustice et de violence à quoi l'on ne se porte, pour écarter ou pour détruire tout ce qui pourroit faire obstacle et arrêter les desseins qu'on a formés. De là les mauvais tours, les trahisons, les faux rapports, les médisances, les calomnies, les chicanes, les procès, toutes les vexations qu'inspire la cupidité et qui ruinent la charité. C'est sur quoi l'Apôtre s'expliquoit encore avec tant d'éloquence et tant de zèle en parlant aux Corinthiens. Il avait appris qu'ils s'appeloient les uns les autres devant les tribunaux de la justice pour terminer leurs différends, et là-dessus que leur disoit-il? Ah! mes frères, que ne souffrez-vous plutôt l'injure qu'on vous fait? *Quare non magis injuriam ac-*

cipitis[1]*?* Que ne souffrez-vous plutôt le dommage que vous recevez? *Quare non magis fraudem patimini?* Mais bien loin, poursuivoit le saint Apôtre, d'être ainsi disposés à pardonner et à souffrir, vous vous outragez mutuellement, et vous travaillez à vous entre-détruire : *Sed vos injuriam facitis et fraudatis* [2]. Ce qui le touchoit davantage, et ce qu'il leur reprochoit plus vivement, c'est que des frères, que des chrétiens, se traitassent de la sorte : *Et hoc fratribus* [3]. Comme s'il leur eût dit : Que des païens aient ensemble des démêlés, je n'en suis point surpris ; ils ont des dieux qui leur en donnent l'exemple : mais nous qui, dans le Dieu que nous adorons, avons le modèle de la plus parfaite unité, d'une unité constante, d'une unité indivisible, d'une unité éternelle, qu'on nous voie former entre nous des partis, des intrigues, des cabales ; que pour les moindres intérêts, et pour de viles prétentions dont nous ne voulons rien relâcher, on voie des fidèles s'élever contre des fidèles, parler contre des fidèles, agir contre des fidèles, *et hoc fratribus*, c'est ce qui m'étonne, et ce qui ne s'accorde pas avec le caractère de leur religion.

Appliquons-nous à nous-mêmes ces reproches, chrétiens auditeurs ; car ils ne nous conviennent

[1] 1. Cor. 6.—[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

que trop : et en quels termes se fût exprimé saint Paul, s'il eût été témoin de notre conduite, je veux dire, de nos animosités, de nos envies, de nos ressentimens, de nos vengeances, de tant d'éclats scandaleux, qui font le sujet des entretiens du monde, que le monde lui-même est le premier à condamner? C'est à vous, ô Dieu de la charité et de la paix ! c'est à vous à maintenir parmi nous l'une et l'autre, ou plutôt à les y rétablir ; car elles ne sont que trop altérées. Père tout-puissant ! vous avez formé nos cœurs, et vous êtes toujours maître de les tourner comme il vous plaît ! Fils égal à votre Père, et éternel comme lui, mais fait chair pour nous, vous nous avez rassemblés sous une même loi, et c'est une loi d'amour ! Esprit Saint ! vous êtes l'amour substantiel du Père et du Fils, et c'est par vous que la charité est répandue dans les ames ! Trinité souverainement adorable et aimable ! c'est de votre sein que nous sommes tous sortis, et c'est dans votre sein que vous voulez tous nous rappeler ! Unissez-nous sur la terre, comme nous devons l'être dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON

SUR

LE TRÈS SAINT SACREMENT.

Caro mea vere est cibus.

Ma chair est vraiment une viande. Saint Jean, chap. 6.

C'est ainsi que le Sauveur du monde faisoit en deux mots l'éloge de son corps adorable ; et c'est, chrétiens, de cette chair toute sainte et toute divine que j'ai moi-même à vous entretenir. Ce n'est point de la personne de Jésus-Christ; ce n'est ni de sa divinité, ni de son ame, mais de sa chair : *Caro mea*. Et pour en venir d'abord au point que j'ai entrepris de traiter, remarquez, s'il vous plaît, avec moi, que, dans les paroles de mon texte, le Fils de Dieu, voulant recommander son corps aux Juifs, ne leur dit pas que c'est le temple du Saint-Esprit, que c'est le sanctuaire de Dieu, que c'est le chef-d'œuvre des mains et de la toute-puissance du Seigneur, mais que c'est une nourriture et une viande : *Caro mea vere est cibus*. Cependant, cet état de viande et d'aliment n'est-il pas le plus imparfait ? Il est

vrai, mes chers auditeurs, si nous l'entendons de cette viande commune qui sert à réparer les forces et à soutenir la vie naturelle de nos corps; mais une viande sacramentelle, une viande qui, toute matérielle qu'elle est, a la vertu de nous conférer la grâce, de nous donner une vie surnaturelle et toute spirituelle, de nous purifier, de nous sanctifier, c'est ce qui nous la doit rendre infiniment précieuse, et ce qui en fait l'excellence. Vierge sainte, c'est dans vos chastes entrailles que ce sacré corps fut conçu; votre chair innocente et pure a été la chair de Jésus-Christ, et la chair de Jésus-Christ a été la vôtre : c'est par l'opération de l'Esprit céleste que cet ineffable mystère s'est accompli, et c'est auprès de ce divin époux que j'implore votre assistance, en vous disant : *Ave, Maria.*

Le dessein que je me propose dans ce discours, vous surprendra peut-être, chrétiens; mais j'ose dire que, si vous voulez vous appliquer à le bien comprendre, il vous paroîtra très convenable au mystère de ce jour, et qu'il remplira parfaitement l'idée que vous avez de cette fête. Je veux vous montrer que c'est aujourd'hui par excellence la fête du corps de Jésus-Christ : *Festum corporis Christi.* Car c'est le titre qu'elle porte, et sous lequel elle a été instituée; et mon

dessein est de vous justifier ce titre, en vous faisant voir que le corps de Jésus-Christ ne pouvoit être plus honoré qu'il l'est par le mystère de la divine eucharistie : c'est là ma proposition générale. Il faut seulement la réduire à quelques points particuliers, et la partager. Or pour cela, je considère le corps de Jésus-Christ en deux manières; ou plutôt, je trouve que Jésus-Christ a, tout à la fois, et un corps naturel, et un corps mystique. Son corps naturel, c'est sa propre chair, cette chair dont il s'est revêtu pour nous; et son corps mystique, c'est l'Église, qu'il s'est unie et incorporée selon la doctrine de saint Paul. Je dis donc que c'est aujourd'hui la grande fête de l'un et de l'autre : pourquoi? Parce que c'est aujourd'hui tout ensemble le triomphe de la chair de Jésus-Christ, et le triomphe de l'Église de Jésus-Christ. Le Sauveur du monde ne pouvoit faire plus d'honneur à sa chair, que de l'établir, comme il a fait, en sacrement, et en sacrement le plus auguste de notre religion, qui est l'eucharistie. Et j'ajoute que ce même Sauveur du monde ne pouvoit faire plus d'honneur à son Église, qu'en lui laissant sa chair établie de la sorte, et comme érigée en sacrement. Ainsi l'Église et la chair de Jésus-Christ sont-elles honorées réciproquement l'une par l'autre. Car la gloire du corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir

été donné à l'Église dans le Saint Sacrement de l'autel : vous le verrez dans la première partie. Et la gloire de l'Église, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce sacrement : ce sera la seconde partie. Quoique ce soit là un éloge plutôt qu'une instruction, nous pourrons néanmoins en tirer de solides conséquences pour l'édification de nos ames. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Il étoit juste que la chair de Jésus-Christ fût honorée, et que Jésus-Christ travaillât lui-même à lui faire rendre les hommages qui lui sont dus. Deux grandes raisons l'y obligeoient. Premièrement, l'honneur qu'il avoit fait à cette chair de contracter une si étroite alliance avec elle, et de l'unir à sa personne divine dans l'incarnation ; et secondement, les humiliations extrêmes à quoi il l'avoit réduite dans sa Passion. Avez-vous jamais pris garde, chrétiens, à une belle parole de saint Jean, pour exprimer le grand mystère de l'incarnation du Verbe? Il ne dit pas que le Verbe s'est fait homme, il ne dit pas qu'il s'est allié à une nature intelligente et spirituelle comme les anges, il ne dit pas qu'il a pris une ame telle que la nôtre, mais il dit simplement que le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum*

est[1]. Eh quoi! reprend saint Augustin, la chair de l'homme est ce qu'il y a dans l'homme de plus imparfait; c'est en quoi l'homme est semblable aux bêtes : pourquoi donc rapporter à la chair seule cet étonnant mystère de l'union qui s'est faite entre l'homme et Dieu? Ah! répond ce saint docteur, c'est pour nous apprendre ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu être pour nous, jusqu'à quel point il s'est anéanti pour nous; puisqu'étant Dieu, il a bien daigné se faire chair. Il est vrai, chrétiens; mais c'est par-là même aussi que le Saint-Esprit nous a fait comprendre ce qu'il étoit important que nous sussions, quelle est la dignité de la chair de Jésus-Christ, puisqu'en conséquence de ces divines paroles : *Et Verbum caro factum est*, on peut dire, selon tous les principes de la théologie et de la foi, que la chair de Jésus-Christ a été la chair d'un Dieu, qu'elle a subsisté de la substance d'un Dieu, qu'elle a fait partie d'un tout, qui étoit Dieu; et que comme le Verbe, en s'incarnant, est devenu chair, *Et Verbum caro factum est*, ainsi la chair de l'homme, par l'incarnation, est devenue la chair d'un Dieu. De là concluons qu'il n'y a donc point de gloire, point de culte, qu'on ne doive à la chair de Jésus-Christ; et que Jésus-Christ même, après une si

[1] Joan. 1.

noble alliance, n'en pouvoit trop faire pour honorer sa chair.

D'autant plus qu'il la réduisit dans sa Passion aux dernières humiliations. Car c'est cette chair vénérable qui fut comblée pour nous d'ignominies et d'opprobres; c'est elle qui fut déchirée de fouets; c'est elle qui fut profanée par les mains des bourreaux; et, pour tout dire en un mot, c'est elle, si j'ose user ici de cette manière de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce ne fut point l'ame de Jésus-Christ qui servit de victime pour notre salut; ce fut son corps, ce fut sa chair virginale. Ce fut elle qu'il immola sur l'autel de la croix; elle étoit sainte, et il en fit un anathème et un sujet de malédiction; elle étoit digne de tous les respects des hommes, et il permit qu'elle fût exposée à toutes leurs insultes. Il falloit donc qu'il la récompensât et qu'il l'honorât autant qu'elle avoit été humiliée, ou plutôt, autant qu'il l'avoit lui-même humiliée. Or, c'est justement ce que Jésus-Christ a fait dans la divine eucharistie; voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère, et voilà aussi pourquoi nous célébrons aujourd'hui la fête de son corps.

En effet, chrétiens, l'eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jésus-Christ que tous les autres mystères glorieux de cet Homme-

Dieu ; et quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il lui avoit donnée, et qu'il lui donne encore tous les jours dans son Saint Sacrement. Cette proposition vous paroît nouvelle; mais écoutez-moi, en voici la démonstration. J'avoue, mes frères, que Jésus-Christ, sortant du tombeau, donna à sa chair d'admirables qualités, impassibilité, subtilité, agilité, lumière et splendeur : mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature; au lieu qu'ici, c'est-à-dire dans l'adorable eucharistie, la chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin, elle y prend un être, elle y acquiert des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Et quoi? il faudroit un discours entier pour vous l'expliquer. Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, et à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette chair bienheureuse possède une espèce d'immensité dans l'auguste sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, et qu'en vertu de ce mystère elle peut être tout à la fois dans tous les lieux du monde; qualité propre de Dieu. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la chair de Jésus-Christ est dans l'hostie à la manière des esprits, toute en tout,

et toute en chaque partie; autre qualité miraculeuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'abbé Rupert, qu'elle est comme éternelle et incorruptible dans ce sacrement, parce qu'elle y sera jusqu'à la consommation des siècles; ou plutôt, chrétiens, qu'elle y meurt tous les jours, mais d'une mort mille fois plus merveilleuse que l'immortalité même dont elle jouit dans le Ciel, puisque c'est pour y renaître continuellement par les paroles de la consécration. Tout cela, autant d'effets de la toute-puissance divine, pour honorer le corps du Sauveur.

Mais le grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, et celui que Jésus-Christ nous a marqué plus expressément dans l'Évangile, et celui à quoi les hommes font moins de réflexion, et celui qui devoit être plus médité, et celui que je trouve incontestablement le plus glorieux à la chair du Fils de Dieu, je l'ai dit, et il faut le développer davantage; c'est que la chair de Jésus-Christ, dans l'eucharistie, est l'aliment de nos ames. Quoiqu'elle ne soit qu'une substance terrestre et matérielle, elle a la vertu de vivifier nos esprits. Au lieu que naturellement c'est l'esprit qui doit vivifier la chair; ici c'est la chair qui, par un prodige bien surprenant, vivifie l'esprit, et qui le soutient, et qui l'anime, et qui lui sert de nourriture pour le conserver.

Car prenez garde, je vous prie, c'est la réflexion de saint Ambroise; quand le Fils de Dieu parloit aux Juifs de ce sacrement, il ne leur disoit pas, *Ego sum cibus*, Je suis la viande; mais il leur disoit : *Caro mea verè est cibus;* Ma chair est la viande dont il faut que vous soyez spirituellement nourris. Ce n'est point l'ame, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ qui fait notre aliment spirituel dans l'eucharistie, c'est sa chair: *Caro mea*. Si la divinité et l'ame s'y trouvent, c'est, comme parle l'école, par concomitance : ce qui nous nourrit, et ce qui nous est directement donné en qualité de nourriture, c'est la chair de cet Homme-Dieu, dont notre ame est sustentée et fortifiée, et, pour me servir du mot de Tertullien, engraissée. Or quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grâce, et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même! Oui, chrétiens, je le répète, ce miracle seul élève la chair du Sauveur du monde à un ordre naturel et divin : car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles; et Dieu prenant une chair, ne pouvoit plus l'honorer qu'en lui donnant la force et la vertu de les produire. Or tout cela convient à la chair de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et c'est ce que l'Église exprime en un mot, lorsqu'elle nous la présente par les

mains des prêtres : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam :* Reçois, chrétien, nous dit-elle, reçois le corps de ton Seigneur et de ton Dieu : et pourquoi ? afin qu'il conserve ton ame pour la vie éternelle. Voyez-vous, mes chers auditeurs, l'inestimable prérogative du corps de Jésus-Christ ? Dans l'ordre de la nature, c'est à l'ame de conserver le corps ; mais dans l'ordre de la grâce, c'est le corps de Jésus-Christ qui conserve notre ame ; et cet ordre, qui est un ordre de grâce pour nous, est pour le corps de Jésus-Christ un ordre de gloire, mais la gloire la plus éminente et la plus sublime.

Après cela faut-il s'étonner que Dieu, par une conduite pleine de sagesse et par une disposition de sa Providence, nous ait proposé ce corps à adorer dans nos temples? A qui rendrons-nous plus justement le culte de l'adoration qu'à une chair qui est le principe de notre vie et de notre immortalité ; et où l'adorerons-nous avec plus de raison que dans son sacrement, puisque c'est là que Dieu l'a rendue toute-puissante pour nous animer de la vie de la grâce, et nous vivifier selon l'esprit? Oui, mes frères, dit saint Ambroise, nous adorons encore aujourd'hui la chair de notre Rédempteur, et nous l'adorons dans les mystères qu'il a institués lui-même, et qui se célèbrent

tous les jours sur nos autels. Voilà, chrétiens, des paroles bien pressantes contre nos hérétiques, et qui de tout temps les ont jetés dans un étrange embarras. Cette chair de Jésus-Christ, continue saint Ambroise, a été formée de la terre aussi-bien que la nôtre, et la terre est appelée dans l'Écriture l'escabeau des pieds de Dieu ; mais cet escabeau, considéré dans la personne du Sauveur et dans le sacrement de sa chair, est plus vénérable que tous les trônes des rois, et c'est pour cela que nous l'adorons. Je ne savois pas, ajoute saint Augustin, ce que Dieu vouloit dire par son Prophète, quand il nous ordonne d'adorer l'escabeau de ses pieds, qui est la terre, *Adorate scabellum pedum ejus*[1] ; et je ne comprenois pas comment cela se pouvoit faire sans impiété : mais j'en ai trouvé le secret et le mystère dans le sacrement de Jésus-Christ. Car c'est ce que nous faisons tous les jours, lorsque nous mangeons sa chair, et qu'avant que de la manger nous l'adorons, non-seulement sans superstition, mais avec tout le mérite de la foi, parce que cette chair, étant un aliment de salut, quoiqu'elle soit de terre et l'escabeau même des pieds de Dieu, il faut l'adorer : et bien loin que nous péchions en l'adorant, ce seroit un crime de ne pas l'adorer : *Et quia illam carnem manducandam nobis*

[1] Psalm. 57.

ad salutem dedit, nemo autem illam manducat nisi prius adoraverit; sic inventum est, quemadmodum adoretur tale scabellum pedum Domini, ut non solum non peccemus adorando, sed peccemus non adorando [1].

C'est pour cela, chrétiens, que l'Église a institué cette fête que nous solennisons sous le titre et à l'honneur du corps de Jésus-Christ. Elle a voulu se conformer aux sentiments et à l'exemple de Jésus-Christ même. Jésus-Christ a prétendu honorer sa chair dans l'eucharistie; et l'Église honore l'eucharistie pour honorer cette même chair. Vous me demandez sur quoi est fondée cette cérémonie de porter en pompe le corps du Fils de Dieu? Sur les raisons les plus solides et les plus touchantes. Écoutez-les. On le porte, remarque un savant théologien, premièrement, en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses apôtres sa chair et son sang. Car alors, dit saint Augustin, il est évident qu'il portoit son propre corps; et que ce que l'Écriture disoit de David dans un sens figuré, savoir, qu'il se portoit lui-même dans ses mains, s'accomplit à la lettre dans la personne du Sauveur : ce sont les termes exprès de saint Augustin. Mais que fit cet Homme-Dieu, quand il se porta ainsi lui-même? Il se fit comme un

[1] August.

triomphe à soi-même; car il ne pouvoit être plus honorablement porté que par soi-même et dans ses propres mains. Or, c'est le mystère que l'Église nous représente aujourd'hui, faisant porter ce corps vénérable dans les mains des prêtres, qui sont comme les propres mains du Fils de Dieu. Mais pourquoi le porter hors du temple, pourquoi dans les rues et dans les places publiques? C'est, répond l'auteur que j'ai cité, en action de grâce de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les villes et les bourgades, faisant le tour de la Judée et de la Galilée, et guérissant les malades partout où il passoit : *Circuibat omnes civitates et castella* [1]. Voilà pourquoi l'Église le fait encore porter par toute la chrétienté; espérant du reste qu'il opérera parmi nous les mêmes merveilles qu'il opéroit parmi les Juifs. Car ne doutez pas, mes chers auditeurs, que ce Sauveur, passant aujourd'hui devant vos maisons, ne les ait sanctifiées par sa présence; ne doutez pas qu'il n'ait répandu dans toutes les places publiques des bénédictions particulières, et qu'on n'ait pu dire de lui : *Pertransiit benefaciendo* [2]; Il a passé, et il a laissé sur tout son passage des effets de sa libéralité. C'est ce que Dieu semble avoir voulu nous marquer dans une des plus belles figures de l'ancien Testament.

[1] Matth. 9. — [2] Act. 10.

L'Écriture dit que parce que Joseph avoit pourvu de pain toute l'Égypte dans le temps de la stérilité et de la famine, le roi Pharaon le fit monter sur un char, et le fit conduire par toutes les provinces de son royaume, avec ordre à chacun de l'adorer et de se prosterner devant lui. Ainsi, parce que le Fils de Dieu nous a donné ce pain céleste qui est son corps, l'Église le fait paroître comme sur un trône et sous le dais; et dans cet état, elle le conduit dans tous les lieux du monde chrétien, ordonnant à tous les fidèles de fléchir le genou devant lui, et de lui présenter leurs respects et leurs adorations. Il y a plus: elle le porte, ajoute le bienheureux évêque de Genève, pour lui faire une réparation authentique de tous les opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de consistoire en consistoire, et de tribunal en tribunal. L'Église veut lui faire satisfaction de cette injure; et dans cette vue, elle le porte publiquement, et le fait suivre de tout le peuple, avec des acclamations et des chants d'alégresse. Enfin, pourquoi le porte-t-elle? Voici, chrétiens, la raison capitale. Elle le porte, dit le grand cardinal du Perron, pour lui faire honneur, mais un honneur solennel, de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie et sur l'infidélité, dans le sacrement de son corps. Ne perdez pas, s'il vous plaît, cette

remarque : nos hérétiques nous reprochent que ces processions sont des nouveautés, qui n'ont jamais été en usage dans les premiers siècles de l'Église ; et nous leur répondons, qu'il faut bien que ce soient des nouveautés, puisqu'elles ne se font qu'en signe de leurs nouvelles erreurs détruites et confondues par la vérité de l'eucharistie. On ne portoit point de la sorte autrefois le corps du Fils de Dieu, parce qu'il n'y avoit point eu encore d'erreurs dont il eût triomphé : mais depuis qu'il s'est élevé des hérésiarques pour le combattre, depuis qu'il y a eu des hommes conjurés contre sa présence réelle dans le sacrement, et que, par la force de sa parole, il les a foudroyés et terrassés, l'Église s'est cru obligée de lui en ordonner un triomphe. Telle est l'origine de ces processions. Ainsi parloit le savant prélat dont nous venons de rapporter la pensée.

Mais ajoutons un point qui doit encore plus servir à notre instruction : disons que, par ces processions, l'Église prétend réparer tant d'outrages qu'ont faits au Sauveur du monde, et que lui font sans cesse les mauvais chrétiens dans l'eucharistie. Oui, mes chers auditeurs, c'est pour nous-mêmes que l'Église a établi cette fête en forme d'amende honorable ; c'est pour toutes nos profanations, c'est pour tous nos sacriléges ; c'est pour toutes nos irrévérences devant

les autels de Jésus-Christ et dans son sanctuaire; c'est pour tous les scandales que nous y donnons, pour toutes les communions indignes de tant de pécheurs hypocrites, pour toutes les messes célébrées par des prêtres vicieux, pour toutes nos froideurs en approchant de la sainte table, pour toutes les négligences même qu'y apportent les ames justes; c'est pour les vôtres, chrétiens, et pour les miennes, depuis tant d'années que nous fréquentons ce mystère d'amour; c'est pour vous et pour moi que ces processions sont ordonnées, afin que l'honneur qui y est rendu à la chair de notre Dieu, la dédommage en quelque sorte de toutes les insultes qu'elle a reçues jusqu'à présent de nous, et qu'elle en reçoit tous les jours. Permettez-moi de vous dire une chose qui doit vous confondre, et que vous ne pouvez pleurer trop amèrement. Que faisons-nous, quand nous manquons de respect envers la sainte eucharistie? voici une pensée capable, ce me semble, de toucher les cœurs les plus insensibles: nous faisons que l'Eucharistie, instituée essentiellement pour honorer la chair du Sauveur, devient pour cette même chair un mystère d'humiliation; un mystère de confusion et de honte, un mystère d'ignominie. Pesez bien ce que je dis. Oui, la chair du Sauveur souffre mille fois plus de notre part dans l'eucharistie,

qu'elle n'a jamais souffert des Juifs dans sa Passion, car dans sa Passion elle ne souffrit que pour un temps; mais ici elle est exposée à souffrir jusques à la fin des siècles : dans sa Passion elle ne souffroit qu'autant que Jésus-Christ le vouloit, et que parce qu'il le vouloit, mais ici elle souffre, pour ainsi dire, par force et par violence; si elle souffrit dans sa Passion, c'étoit dans l'état d'une nature passible et mortelle, mais ici elle souffre dans l'état même de l'impassibilité : ce qu'elle souffrit dans sa Passion, étoit glorieux à Dieu et salutaire aux hommes, mais ici ce qu'elle souffre est pernicieux aux hommes et injurieux à Dieu. Ah! chrétiens, les puissants motifs pour réveiller et pour exciter toute votre religion à l'égard de ce grand mystère?

Quelle doit donc être l'occupation d'une ame chrétienne pendant les saints jours de cette octave? Écoutez, mesdames; écoutez tous, mes frères : voici de quoi entretenir votre piété. L'occupation d'une ame chrétienne en ce saint temps, doit être d'entrer dans les sentiments de l'Église et d'honorer avec elle la chair du Rédempteur. Voilà à quoi elle doit s'employer. Qu'est-ce à dire honorer la chair du Rédempteur? C'est-à-dire lui rendre tout le culte qu'elle peut recevoir de nous dans le sacrement de l'autel; imiter Madeleine, qui eut un zèle tout particulier pour cette

sainte chair; l'arrosant de ses larmes, l'essuyant de ses cheveux; et répandant sur elle des parfums. Exercice, dit saint Thomas, dont le Fils de Dieu la loua, tout éloigné qu'il étoit des délices de la vie : pourquoi? Parce qu'il aimoit à voir que sa chair fût honorée. De même, nous prosterner souvent en la présence de ce sacré corps, et là lui offrir mille sacrifices de louanges, mille adorations intérieures, mille hommages et mille actions de grâces : lui dire quelquefois, mais avec une foi vive, mais avec une dévotion ardente : Corps divin, corps bienheureux, vous avez été le prix de mon salut; que ne dois-je donc pas faire pour vous glorifier? mais puisque vous vous êtes mis dans ce sacrement pour y recevoir le tribut de gloire qui vous appartient, comment y a-t-il des chrétiens assez impies pour venir vous y profaner? Du moins j'irai, moi, vous présenter mon encens; et je voudrais y conduire avec moi tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Tels sont, dis-je, les sentiments que nous devons prendre; et parce que le corps de Jésus-Christ doit être aujourd'hui porté en cérémonie et avec appareil, notre devoir est de contribuer à cet appareil et à cette cérémonie dans toute l'étendue de notre pouvoir. Vous surtout, mesdames, si curieuses de mille superfluités qui ne servent qu'à votre luxe et à votre vanité, c'est

là que vous les pouvez sanctifier, les consacrant au corps de votre Dieu, les employant à enrichir les vases qui le contiennent, à embellir les tabernacles où il est renfermé, à parer les oratoires où il doit reposer. Vous êtes si soigneuses d'orner vos corps, vous usez pour cela de tant d'artifices, vous faites pour cela tant de dépenses, vous prenez pour cela tant de mesures et tant de soins : mais vos corps, ces corps infectés de la corruption du péché, ces corps sujets à la pourriture, et qui bientôt ne seront que poussière et cendre, vous doivent-ils être plus chers que le corps de Jésus-Christ? Enfin, parce que le corps du Fils de Dieu est enlevé hors de ses temples, et porté en triomphe, que fait l'ame chrétienne? Elle le suit dans ce triomphe; c'est-à-dire, elle l'accompagne dans ces processions, et lui fait escorte de sa propre personne. Et c'est, mes chers auditeurs, ce que l'esprit de Dieu nous a divinement exprimé dans l'Épouse des Cantiques : ce passage convient admirablement à mon sujet, et l'application que j'en fais vous paroîtra bien naturelle. L'Épouse dit bien qu'elle a cherché son bien-aimé dans le lieu ordinaire où où il a accoutumé de prendre son repos, mais qu'elle ne l'a pas trouvé : *Quæsivi quem diligit anima mea, quæsivi illum, et non inveni* [1]; que

[1] Cant. 2.

là-dessus elle a pris la résolution de sortir, de faire le tour de la ville, d'aller dans les rues et dans les places chercher celui qu'elle aime : *Surgam et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea*[1]. Elle ajoute que les gardes et les officiers de la ville l'ont rencontrée, *Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem*[2]; qu'elle leur a demandé s'ils n'avoient point vu son époux, et qu'immédiatement après elle l'a aperçu au milieu d'eux, *Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea*[3]; qu'elle a couru à lui, qu'elle ne l'a point quitté jusqu'à ce qu'elle l'eût conduit dans la maison de sa mère : *Tenui illum, nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ*[4]. Que veut-dire tout cela, chrétiens? Vous prévenez déjà ma pensée. Cette Épouse est l'ame fidèle; elle cherche aujourd'hui le Sauveur du monde dans le sanctuaire de l'eucharistie, qui est comme son lit mystérieux, et elle ne l'y trouve pas; elle s'en va donc par les rues, et dans les places publiques, pour voir s'il y sera. C'est là en effet qu'elle le rencontre, environné de gardes, entouré de ses ministres qui le portent avec honneur, et de tout le peuple qui lui fait une cour nombreuse; elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle le suit des yeux, et elle ne l'abandonne point

[1] Cant. 2. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*

qu'il ne soit rentré dans le temple d'où il étoit parti, et qui est proprement la maison de notre mère, puisque c'est la maison de l'Église : y a-t-il rien de plus juste que cette figure? Mais reprenons. La gloire du corps de Jésus-Christ, est d'avoir été donné à l'Église dans le sacrement de l'autel; et la gloire aussi de l'Église est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce sacrement. Renouvelez, s'il vous plaît, votre attention pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Si le Fils de Dieu étoit intéressé à honorer sa chair, il ne l'étoit pas moins à honorer son corps mystique, qui est l'Église. Nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ, dit saint Paul : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro* [1]. En qualité de sauveur, Jésus-Christ est notre chef, et en qualité de justes, nous sommes ses membres; et comme il est de l'honneur des membres d'avoir un chef couronné de gloire, aussi est-il de l'honneur du chef de répandre sur ses membres toute la gloire dont ils sont capables. Or c'est ce que Jésus-Christ a fait dans l'institution de la divine eucharistie, que nous pouvons proprement encore appeler la fête

[1] 1. Cor. 12.

de l'Église, ou la fête du corps mystique de Jésus-Christ, *Festum corporis Christi*; pourquoi cela ? Parce que ce mystère est celui dont l'Église se tient plus honorée, et qui la rend plus glorieuse devant Dieu.

Non, chrétiens, le Sauveur du monde, avec toute sa magnificence, ne pouvoit rien faire de plus honorable pour son Église, ni de plus grand, que de lui laisser le sacrement de son corps; c'étoit le comble de toute la gloire qu'il lui pouvoit procurer; et l'on peut bien dire après cela que cet Homme-Dieu avoit pleinement accompli le dessein qu'il s'étoit formé, d'avoir, comme parle l'Apôtre, une Église illustre, éclatante, enrichie des plus beaux ornements du Ciel : *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam* [1]; parce qu'en effet la possession du corps et du sang de Jésus-Christ donne à l'Église tous ces avantages et toutes ces qualités. Vous voulez savoir comment? Ah! mes chers auditeurs, la riche matière à vos réflexions! Autrefois les Juifs se préféroient à toutes les nations du monde, et se glorifioient d'avoir un Dieu qui ne dédaignoit pas de demeurer au milieu d'eux et de marcher avec eux. Non, disoit Moïse, il n'y a point de peuple qui ait des dieux si proches de soi, et par conséquent il n'y a point de peuple sur la terre si honoré que nous :

[1] Ephes. 5.

Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi [1]. Mais de quelle manière Dieu demeuroit-il avec les Juifs? Par cette arche d'alliance où il rendoit des oracles, et à laquelle il avoit attaché sa protection. Cette arche étoit-elle le vrai Dieu d'Israël? Elle n'en étoit que la figure, que le tabernacle : et cependant parce qu'elle étoit placée au milieu des douze tribus, qu'elle les accompagnoit dans toutes leurs marches, et qu'ils la portoient dans leurs camps et dans leurs armées, ils se vantoient que leur Dieu les suivoit partout, et que partout il leur étoit présent. Mais qu'est-ce que cela, chrétiens, si nous le comparons avec l'honneur que l'Église reçoit, et que nous recevons comme elle dans l'eucharistie? Un Dieu lui-même, dans sa propre substance et avec toute la plénitude de sa divinité, demeure corporellement et réellement parmi nous; il réside dans nos temples, il vient jusque dans nos maisons; il se laisse non-seulement approcher, mais toucher, mais manger; et c'est bien à nous désormais de dire : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi.* Ézéchiel nous parle d'une cité mystérieuse dont il décrit les richesses et la grandeur, et qui n'avoit point d'autre nom que celui-ci, C'est le séjour de Dieu, et Dieu y est :

[1] Deut. 4.

Et nomen civitatis, Dominus ibidem[1]. Mais cette cité ne pouvoit être que l'Église chrétienne, dont Dieu représentoit déjà l'excellence à ce prophète; car quel nom plus propre peut-on donner à l'Église? *Dominus ibidem :* c'est là que Dieu habite; c'est là que, par un engagement irrévocable, il s'est obligé de demeurer jusqu'à la consommation des siècles, et par quel engagement? Par l'eucharistie, qui le tient comme attaché à son Église, sans qu'il puisse jamais s'en séparer : *Et nomen civitatis, Dominus ibidem.*

Cependant est-ce en cela seul que consiste tout l'honneur qui revient à l'Église, de ce sacrement? Non, chrétiens, il y a quelque chose de plus important : écoutez-le. Être honoré de la présence d'un Dieu, cela est grand; mais être honoré de ses entretiens, mais être honoré de sa familiarité la plus intime, c'est bien encore une autre gloire. Or, tel est l'avantage de l'Église dans le sacrement du corps de Jésus-Christ. Que fait Jésus-Christ dans ce mystère? demande l'abbé Rupert : Il y converse avec les hommes, il y visite les hommes, et il y est visité des hommes; il y écoute les plaintes des hommes, il y reçoit les requêtes que lui présentent les hommes, il y accorde les différends des hommes, il y instruit, il y console les hommes. Parce que les

[1] Ezech. 48.

hommes sont les membres de son Église, c'est à son Église qu'il défère tout cet honneur. Sur quoi, mes frères, il me souvient d'une remarque qu'a faite Guillaume de Paris, expliquant la prophétie de Daniel. Quand le roi de Babylone consulta les devins sur la vision qu'il avoit eue, et qu'il les obligea de lui dire le songe qui l'avoit occupé pendant son sommeil, ils lui répondirent qu'il n'y avoit point d'homme mortel qui le pût faire; que cela n'appartenoit qu'aux dieux, parce que les dieux n'avoient point de commerce avec les hommes : *Nec reperietur quisquam qui indicet illum, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio* [1]. Cette parole, dit l'Écriture, l'irrita, et il reconnut que toute la sagesse des devins n'étoit qu'erreur et que mensonge : pourquoi? Ah! répond Guillaume de Paris, il y eut en ceci du mystère. Ils présupposoient que les dieux du ciel ne s'abaissoient pas jusqu'à s'entretenir avec les hommes; et en cela ils firent paroître, sans y penser, leur ignorance, parce qu'il y avoit un Dieu, le Dieu des chrétiens, qui devoit honorer un jour les hommes de sa conversation, et qui mettroit là ses plus chères délices : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* [2]. Voilà, dis-je, la prérogative de l'Église de Jésus-Christ, de pouvoir traiter familièrement avec son Dieu;

[1] Daniel. 2. — [2] Prov. 8.

et par-là, reprend saint Chrysostôme, nous avons en quelque sorte, sur la terre, le même avantage que les bienheureux dans le Ciel; car le bonheur du Ciel est de posséder Dieu; et ne le possédons-nous pas tout entier dans la divine eucharistie? Jésus-Christ, ajoute saint Chrysostôme, se trouvoit partagé entre l'Église triomphante et l'Église militante : elles disputoient à qui auroit son corps adorable, et l'une et l'autre y prétendoient; mais ce nouveau Salomon a fait ce que le premier, avec toute sa sagesse, ne put faire. Sans diviser son corps, il l'a donné à l'une et à l'autre : à l'Église triomphante, il l'a donné sans voile et à découvert; à la militante, il l'a donné sous les espèces de son sacrement.

Peut-on, chrétiens, enchérir sur ces pensées? Oui, on le peut; et voici des avantages encore mille fois plus grands : et quoi? Souffrez que je les ramasse en abrégé, et que je vous en propose seulement l'idée, capable de ravir d'admiration les anges et les hommes. C'est que le sacrement de l'eucharistie est pour nous, et pour tous les fidèles qui le reçoivent, une extension continuelle et perpétuelle du mystère de l'Incarnation. Ainsi parlent les Pères. Vous savez à quel point d'honneur fut élevée l'humanité de Jésus-Christ, dans ce bienheureux moment qui l'unit au Verbe divin. Or, je dis que Jésus-Christ, se donnant à

nous par le sacrement de l'autel, a fait entrer tous les membres de son Église en communication de la même gloire, puisqu'il vient en nous, qu'il s'unit à nous, qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'un avec nous. Et c'est de là, selon la doctrine de saint Cyrille, fondée sur la parole du Fils de Dieu, que ce sacrement s'appelle communion : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo* [1]. D'où il s'ensuit même encore que, dans une certaine propriété de termes, le Sauveur du monde est à tous moments comme incarné de nouveau entre les mains des prêtres qui sont ses ministres. *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Filius Dei perpetuò incarnatur* [2] *!* s'écrie saint Augustin. O vénérable et sacré caractère des prêtres, puisque Jésus-Christ, puisque le Fils du Père éternel, puisque notre Dieu, qui ne s'est incarné qu'une fois dans le sein de Marie, s'incarne sans cesse dans leurs mains ! Jugez, chrétiens, de cet honneur, par celui que Dieu fit à Marie, quand il la choisit pour sa mère. Nous rendons à cette Vierge un culte singulier de religion, parce que c'est en elle que le Verbe s'est fait chair; et que devons-nous penser des prêtres qui ont le pouvoir de le former dans leurs propres mains, de le produire par l'efficace de

[1] Joan. 6. — [2] August.

leur parole, de le faire reposer dans leur sein, non pas une fois, mais autant de fois qu'ils célèbrent les saints mystères?

Mais pourquoi entrer dans les secrets de la divine eucharistie, pour connoître les priviléges de gloire que l'Église y trouve? Arrêtons-nous à ce qui se présente d'abord dans ce mystère, à ce qui en fait toute la substance, à ce que nous voyons, à ce qui frappe nos sens; car c'est là que Jésus-Christ, pour honorer son Église, la repaît de son corps, lui donne son sang pour breuvage et sa chair pour aliment, c'est-à-dire la chair d'un Dieu, le sang d'un Dieu; le corps d'un Dieu. Ah! chrétiens, que dirons-nous après cela? Pouvons-nous jamais exprimer ce qui est au-dessus de toute expression, au-dessus de toutes nos pensées, et même de tous les souhaits de notre cœur? Être nourri de la chair d'un Dieu, c'étoit à l'Église, comme à la fille de Sion, comme à l'épouse du Roi de gloire, et particulièrement comme au corps mystique de Jésus-Christ, qu'un tel honneur était réservé; car il faut que l'épouse soit nourrie conformément à la grandeur de son époux, la fille par rapport à la noblesse de son père, et les membres du corps selon la dignité du chef. Or, pour l'épouse d'un Dieu, pour la fille d'un Dieu, pour le corps mystique d'un Dieu, il n'y avoit que la chair d'un Dieu qui pût être

une viande sortable. Pour les Juifs, qui furent les esclaves de Dieu, c'étoit assez, dit saint Jérôme, de manger la manne, appelée dans l'Écriture le pain des anges; mais à nous que Dieu a ennoblis jusqu'à nous faire ses enfants d'adoption, mais à l'Église qui a été engendrée du sang de Jésus-Christ, le pain des anges ne suffit pas; il faut le pain de Dieu, et c'est pour cela que Jésus-Christ nous le donne dans l'eucharistie.

De tout ce que j'ai dit, chrétiens, remportons deux sentiments, qui sont les conséquences naturelles de ce discours, l'un de respect et de vénération pour l'Église, et l'autre de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Respect et vénération pour l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ; car pouvons-nous l'honorer assez, après que Jésus-Christ lui-même l'a tant honorée? C'est par elle qu'il nous donne sa chair et son sang; c'est à elle qu'il veut que nous en soyons redevables, puisqu'il l'en a faite la dépositaire; et si nous recevions ce sang et cette chair divine par d'autres mains que par les siennes, la chair et le sang de Jésus-Christ, non-seulement ne nous seroient plus salutaires, mais deviendroient pour nous le poison le plus mortel. Il est vrai, c'est Marie, mère de Jésus, qui d'abord nous l'a donné, ce sacré corps : mais Marie, après tout, ne nous l'a donné qu'une

fois, et l'Église nous le donne tous les jours; mais Marie nous l'a donné à tous en général, et l'Église nous le donne à chacun en particulier; mais Marie nous l'a donné comme un Sauveur qui devoit régner sur nous, et l'Église nous le donne comme une viande qui s'unit à nous. D'où il nous est toujours aisé de conclure ce que nous devons à cette épouse du Fils de Dieu, avec quelle fidélité nous devons lui demeurer attachés, avec quelle ardeur nous devons défendre ses intérêts, avec quelle docilité nous devons recevoir ses ordres, avec quelle piété et quelle soumission nous devons les exécuter. Cependant, à quels combats et à quelles insultes ne s'est-elle pas vue exposée, en nous faisant le don le plus précieux, et même parce qu'elle nous le faisoit et nous le conservoit? Car vous savez combien de fois les hérétiques sont entrés dans ses temples pour le lui arracher: vous savez quels excès ils y ont commis, comment ils ont souillé son sanctuaire, renversé ses autels, brisé ses tabernacles, enlevé ses vases sacrés; comment ils ont porté leurs mains sacriléges et parricides jusque sur ses enfants, jusque sur ses ministres, jusque sur son époux et son redoutable sacrement. Attentats, dont le souvenir nous saisit encore d'horreur. Mais, chrétiens, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette mère des fidèles, ainsi outragée

par ses ennemis, reçoive de nous tous les jours les mêmes outrages ; et n'est-ce pas pour cela qu'elle peut bien dire, dans l'amertume de sa douleur : *Filios enutrivi, et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me*[1] ! J'ai formé des enfants, je les ai élevés dans mon sein, je les ai nourris du lait de la plus saine doctrine, je leur ai donné un aliment tout divin, et ils m'ont méprisée ! Car, prenez garde, mes chers auditeurs, et du moins faisons-y quelque réflexion : les hérétiques l'ont méprisée en profanant ses temples, et par tant de scandaleuses irrévérences n'en sommes-nous pas les profanateurs ? les hérétiques l'ont méprisée en souillant son sanctuaire, en renversant ses autels, en brisant ses tabernacles ; et combien peut-être, dans ce même sanctuaire, à la face de ces mêmes autels, devant ces mêmes tabernacles, tout sanctifiés qu'ils sont par la présence réelle de Jésus-Christ, avez-vous formé de criminels desseins, et entretenu de honteuses passions ? les hérétiques l'ont méprisée en se jouant de ses mystères, et en déshonorant son adorable sacrement ; et n'est-ce pas le déshonorer, ce même sacrement, que de le recevoir dans l'état de votre péché ? n'est-ce pas vous jouer de ces divins mystères, que d'y assister avec aussi peu d'attention, avec aussi peu de respect et de retenue,

[1] Isai. I.

qu'aux assemblées les plus mondaines? Quand les hérétiques l'ont méprisée, c'étoient ses ennemis déclarés et ses persécuteurs; et dès-là leurs mépris lui devenoient beaucoup moins sensibles : mais les nôtres la doivent toucher d'autant plus que nous sommes son troupeau, que nous sommes ses disciples, que nous sommes ses enfants : *Filios enutrivi, et exaltavi; ipsi autem spreverunt me!*

Je dis de plus, que nous devons remporter un sentiment de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Oui, mes chers auditeurs, tout méprisables d'ailleurs que nous pouvons être, nous devons, si je l'ose dire, nous honorer nous-mêmes, puisque nous participons tous à cette glorieuse qualité de corps mystique du Rédempteur, et que c'est de nous comme de l'Église que saint Paul a dit : *Vos estis corpus Christi*[1]; Vous êtes le corps de Jésus-Christ. Quelque vils que soient nos corps par eux-mêmes, nous devons néanmoins avoir pour eux un certain respect que la foi de l'eucharistie nous doit inspirer, et que la piété doit entretenir : pourquoi? Non plus seulement parce que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, selon l'Écriture; cela dit beaucoup, mais cela ne dit pas encore assez : non plus seulement parce qu'ils

[1] 1. Cor. 12.

sont les sanctuaires vivants où le corps de Jésus-Christ repose; c'est encore trop peu : mais parce qu'en vertu de la communion, ils deviennent les membres de Jésus-Christ même, ainsi que l'Apôtre nous l'enseigne : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi*[1]*?* Ne savez-vous pas, disoit-il aux Corinthiens, que vos corps sont les membres de Jésus-Christ; et par conséquent, que vous n'êtes plus maîtres d'en disposer, mais qu'ils appartiennent à Jésus-Christ, qu'ils sont affectés à Jésus-Christ, qu'ils sont du corps de Jésus-Christ? *Et non estis vestri*[2]. Ah! chrétiens, la grande vérité, et le grand motif pour conserver vos corps innocents et purs! voilà l'importante morale sur laquelle insistoit continuellement saint Paul dans les instructions qu'il faisoit aux chrétiens : il avoit du zèle pour la sanctification de leurs ames; mais il avoit encore un zèle spécial pour la sanctification de leurs corps, parce qu'il les considéroit comme les membres de Jésus-Christ. Voilà sur quoi il s'expliquoit dans les termes les plus énergiques et les plus forts. Quelle indignité, mes frères, et quelle horreur! ces membres de Jésus-Christ, les profaner, les souiller, les livrer aux sales désirs d'une prostituée! Plût au Ciel, mon cher auditeur, que je n'eusse pas plus lieu que l'Apôtre

[1] 1. Cor. 6. — [2] *Ibid.*

de vous faire le même reproche ! mais à quoi ne vous a pas porté la corruption du siècle, à quels débordements et à quelle profanations ? Je dis à quelles profanations : car ne vous croyez pas seulement profanateur du corps de Jésus-Christ, quand vous le recevez dans l'état de votre péché ; mais vous l'êtes encore, comment? par ces voluptés brutales et ces plaisirs infames où vous plonge la passion, et qui déshonorent le corps du Sauveur en déshonorant le vôtre. Tellement que je puis alors prononcer contre vous le même anathème que saint Paul a prononcé contre les chrétiens sacriléges : *Reus erit corporis et sanguinis Domini, non dijudicans corpus Domini* [1], Parce que vous n'avez pas fait dans vous-même le juste discernement qu'il falloit faire du corps du Seigneur, vous êtes coupable devant Dieu de ce corps et de ce sang précieux. N'attirons pas sur nous, mes chers auditeurs, ce terrible arrêt ; ne renversons pas les favorables desseins de Jésus-Christ. Honorons sur la terre, par la sainteté de nos corps, la sainteté du corps de cet Homme-Dieu, afin d'avoir part à sa gloire dans le Ciel, où nous conduise, etc.

[1] I. Cor. II.

TABLE ET ANALYSE

DES

SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

SUJET. *Voici la marque à quoi vous connoîtrez le Sauveur qui vous est né : c'est que vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche.*

Quel signe pour connoître un Dieu sauveur ! une étable, une crèche, de pauvres langes ! C'est néanmoins le signe le plus convenable, comme on le verra dans ce discours : *Et hoc vobis signum.* P. 1—5.

DIVISION. Signe le plus convenable, parce que c'est le signe le plus naturel et le plus efficace. Le plus naturel ; puisqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur est né, et pourquoi il est né ; 1re partie. Le plus efficace, puisqu'il commence déjà à produire dans les esprits et dans les cœurs les merveilleux effets pour lesquels le Sauveur est né ; 2e partie. P. 3—5.

PREMIÈRE PARTIE. Signe le plus naturel, puisqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur est né, et pourquoi il est né. Ce Dieu sauveur devoit faire deux choses, 1° expier le péché ; 2° réformer l'homme pécheur. Or, pour nous marquer qu'il venoit accomplir l'un et l'autre, il ne pouvoit choisir un signe plus propre que la pauvreté et l'obscurité de sa naissance. P. 5—6.

1° Il devoit expier le péché et satisfaire à la justice de

son Père. Voilà ce qu'il fait dans la crèche, et à quoi lui servent les misères et les humiliations de la crèche. Que nous apprend donc autre chose cet état pauvre, cet état humble, cet état souffrant où il naît, sinon qu'il vient faire pénitence pour nous, et nous apprendre à la faire? Mystère adorable, et capable d'exciter dans nos cœurs les sentiments de la plus vive contrition. Cet Enfant-Dieu pleure dans sa crèche; et ses larmes, dit saint Bernard, me causent tout à la fois et de la douleur, et de la honte: de la honte, quand je considère que le Fils unique de Dieu a pleuré mes péchés, et que je ne les pleure pas moi-même; de la douleur, quand je pense qu'après avoir fait pleurer Jésus-Christ, je lui en donne tous les jours de nouveaux sujets. P. 6—13.

2°. Il devoit réformer l'homme pécheur. Ce qui perdoit l'homme et ce qui le perd encore, c'est l'attachement aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs du siècle. Mais que fait Jésus-Christ? Il vient au monde avec le signe de l'humilité, pour l'opposer à notre ambition; avec le signe de la pauvreté, pour l'opposer à notre avare convoitise; avec le signe de la mortification, pour l'opposer à notre sensualité. Pouvoit-il mieux nous faire entendre qu'il est ce Sauveur par excellence qui doit délivrer son peuple de la servitude du péché, et guérir toutes les blessures de notre ame? Raisonnons tant qu'il nous plaira, ce signe de l'humilité d'un Dieu confondra toujours l'orgueil du monde; ce signe de la pauvreté d'un Dieu confondra toujours l'aveugle cupidité du monde; ce signe de la mortification d'un Dieu confondra toujours la mollesse du monde. P. 13—24.

DEUXIÈME PARTIE. Signe le plus efficace, puisqu'il commence déjà à produire dans les esprits et dans les cœurs

les merveilleux effets pour lesquels le Sauveur est né. C'est ce qui paroît, 1° dans les pasteurs qui furent appelés à la crèche de Jésus-Christ; 2° dans les Mages qui vinrent adorer Jésus-Christ. P. 24—26.

1° Dans les pasteurs. C'étoient des simples et des ignorants, c'étoient des pauvres, c'étoient des hommes, méprisables selon le monde par leur condition : mais tout à coup, à la vue de ce signe de la crèche, ces ignorants sont éclairés et remplis de la science de Dieu; ces pauvres commencent à connoître le prix de leur pauvreté et à l'aimer; ces hommes, si vils et si méprisables selon le monde, deviennent les premiers apôtres de Jésus-Christ, et l'annoncent de toutes parts. C'est ce même signe qui, dans la suite des temps, a encore formé au milieu de l'Église tant de saints pauvres : et voilà ce qui doit consoler les petits et faire trembler les grands. P. 26—35.

2° Dans les Mages. Car si l'exemple des pasteurs doit faire trembler les grands, l'exemple des Mages les doit rassurer. C'étoient des grands du monde, des sages du monde, des riches du monde : mais par la vertu de ce signe, ces grands s'abaissent devant Jésus-Christ, ces sages se soumettent à la simplicité de la foi, ces riches se détachent de leurs richesses, et se font au moins pauvres de cœur. Changement d'autant plus miraculeux, que la grandeur du siècle est plus opposée à l'humilité chrétienne, la sagesse du siècle à la docilité chrétienne, et les richesses du siècle à la pauvreté chrétienne. Voilà ce qu'a pu opérer le signe de la crèche, et ce qu'il doit encore opérer dans chacun de nous, si nous voulons que ce soit pour nous un signe de salut. P. 35—40.

Compliment au roi. P. 40—43.

SUR LA CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *Lorsque le huitième jour fut arrivé où l'enfant devoit être circoncis, on le nomma Jésus, ainsi que l'ange l'avoit marqué avant qu'il eût été conçu dans le sein de Marie, sa mère.*

Pourquoi attend-on que l'enfant soit circoncis pour lui donner le nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur; et quel rapport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la circoncision du Fils de Dieu? Importante question qui servira de fond à ce discours. P. 44—46.

Division. Il falloit que Jésus-Christ, pour être parfaitement Sauveur, non-seulement en fît lui-même la fonction, mais qu'il nous apprît quelle devoit être, pour l'accomplissement de ce grand ouvrage, notre coopération. Or, dans ce mystère il s'est admirablement acquitté de ces deux devoirs. Il a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision, qui étoit la circoncision de la chair; 1re partie: et il nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-même à nous sauver, par la loi qu'il a établie de la circoncision nouvelle, qui est la circoncision du cœur; 2e partie. P. 46—49.

Première partie. Jésus-Christ a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision: car au moment qu'il fut circoncis, 1° il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour pouvoir être la victime du péché; 2° il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable, qui devoit être le remède du péché; 3° il s'engagea à répandre ce même sang plus

abondamment sur la croix, pour la réparation entière du péché. P. 49—50.

1° Au moment qu'il fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour pouvoir être la victime du péché, et par conséquent pour être parfaitement Sauveur : car pour sauver des pécheurs et des coupables, il falloit un juste; mais un juste, dit saint Augustin, qui pût satisfaire à Dieu dans toute la rigueur de sa justice, et pour cela même un juste sur qui pût tomber la malédiction que traîne après soi le péché et le châtiment qui lui est dû. Ce juste, c'étoit Jésus-Christ. Il ne devoit pas être pécheur : comme un pécheur, il eût été rejeté de Dieu. Il ne suffisoit pas qu'il fût juste : comme juste, il n'auroit pu être l'objet des vengeances de Dieu. Mais en qualité de médiateur, il devoit, quoique exempt du péché et impeccable même, tenir une espèce de milieu entre l'innocence et le péché, ajoute saint Augustin; c'étoit, qu'il eût la marque du péché. Or, où a-t-il pris la marque du péché? Dans sa circoncision. P. 50—57.

2° Au moment qu'il fut circoncis, il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable qui devoit être le remède du péché. La moindre action du Fils de Dieu pouvoit suffire pour nous racheter : mais dans l'ordre des décrets divins et de cette rigide satisfaction à laquelle il s'étoit soumis, il falloit qu'il lui en coutât du sang, et c'est aujourd'hui qu'il commence à accomplir cette condition. Bien différent des prêtres de Baal, qui, pour honorer leur dieu, se faisoient de douloureuses incisions, jusqu'à ce qu'ils fussent tout couverts de sang, c'est pour sauver son peuple que, tout Dieu qu'il est, il endure une sanglante opération. P. 57—60.

3° Au moment qu'il fut circoncis, il s'engagea à ré-

pandre son sang plus abondamment sur la croix pour la réparation entière du péché. Car, selon saint Paul, tout homme qui se faisoit circoncire, se chargeoit d'accomplir toute la loi. Or, l'accomplissement de la loi, dit saint Jérôme, par rapport à Jésus-Christ, c'étoit la mort de Jésus-Christ même; puisqu'il étoit la fin de la loi, et qu'il n'en devoit être la fin que par la consommation du sacrifice de son humanité sainte. P. 60—62.

Ce n'est donc pas sans raison que le nom de Jésus lui est donné dans ce mystère: et le sang qu'il verse pour nous sauver, nous fait bien voir de quel prix est notre salut, et quelle estime nous en devons faire. P. 62—67.

DEUXIÈME PARTIE. Jésus-Christ nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-même à nous sauver, par la loi qu'il a établie de la circoncision nouvelle. Cette nouvelle circoncision est la circoncision du cœur. 1° Il nous en fait une loi; 2° il nous en explique le précepte; 3° il nous en facilite l'usage. P. 67—69.

1° Il nous propose la circoncision du cœur, et il nous en fait une loi: car il n'abolit l'ancienne circoncision, ou plutôt l'ancienne circoncision ne finit en lui, que parce qu'il établit la nouvelle. Circoncision du cœur, c'est-à-dire, retranchement de tous les désirs criminels et de toutes les passions déréglées. Circoncision nécessaire pour le salut, puisque la source de tous nos péchés, ce sont nos désirs et nos passions. Circoncision entière, qui s'étend à tout et qui n'excepte rien: il ne faut qu'une passion pour nous damner. P. 69—77.

2° Il nous explique le précepte de cette circoncision nouvelle; comment? Par son exemple: car dans sa circoncision nous trouvons les quatre passions les plus dominantes et les plus difficiles à vaincre, parfaitement

sanctifiées et soumises à Dieu : celle de la liberté, par l'obéissance qu'il rend à une loi qui ne l'obligeoit point; celle de l'intérêt, par le dépouillement et le dénuement où il veut paroître; celle de l'honneur, par ce caractère ignominieux du péché dont il consent à subir toute la honte; et celle du plaisir, par cette opération douloureuse qu'il souffre. Voilà surtout les quatre passions que nous devons nous-même déraciner de notre cœur. P. 77—85.

3° Il nous facilite l'usage de cette nouvelle circoncision ; par où ? Par la vertu même du sang qu'il commence à répandre. Ce sang divin porte avec soi une double grâce : grâce intérieure, qui est celle du Sauveur; grâce extérieure, qui est celle de l'exemple. Profitons-en, et entrons ainsi dans cette année qui sera peut-être la dernière de notre vie. P. 85—88.

SUR L'ÉPIPHANIE.

SUJET. *Jésus étant né dans Béthléem de Juda, au temps que régnoit Hérode, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandoient : Où est le roi des Juifs, qui est nouvellement né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Le roi Hérode, ayant appris cela, en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.*

Deux conduites bien différentes des Mages et d'Hérode à l'égard de Jésus-Christ. Les Mages le viennent chercher, mais Hérode conspire contre lui. Tirons de là deux grandes instructions, qui feront la matière de ce discours. P. 89—91.

DIVISION. Modèle de la solide sagesse des élus et des vrais chrétiens, dans la conduite des Mages qui cherchent le Fils de Dieu ; 1re partie. Idée de l'aveugle sagesse des réprouvés et des impies, dans la conduite d'Hérode qui persécute le Fils de Dieu ; 2e partie. P. 91—94.

PREMIÈRE PARTIE. Modèle de la solide sagesse des élus et des vrais chrétiens, dans la conduite des Mages qui cherchent le Fils de Dieu. Examinons tous les caractères de leur foi, 1° dans son commencement ; 2° dans son progrès ; 3° dans sa perfection. P. 94—96.

1° Dans son commencement. Promptitude à suivre la vocation du Ciel : ce fut le premier effet de la foi des Mages, et le premier trait de cette haute sagesse qui les mit en état de trouver Jésus-Christ. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour aller à lui. Ainsi, chercher Dieu de la manière efficace et solide dont le cherche une ame fidèle, ce n'est plus raisonner ni délibérer ; c'est exécuter et agir : point de retardement. De plus, courage à surmonter toutes les difficultés : les Mages quittèrent leur pays, leurs maisons, leurs familles, leurs États ; autre démarche de leur foi naissante, et nouvelle preuve de leur éminente sagesse. Si nous voulons trouver comme eux Jésus-Christ, il faut vaincre comme eux tous les obstacles qui étonnent notre lâcheté et qui nous arrêtent. P. 96 — 102.

2° Dans son progrès. Constance qu'ils témoignent lorsque l'étoile vient à disparoître : leur foi n'en est point troublée ni déconcertée ; ils marchent et ils agissent toujours. C'est en quoi paroît le don de sagesse dont ils sont remplis, et c'est à de pareilles épreuves que Dieu nous met quelquefois après une conversion. Il retire certaines grâces sensibles, et il nous abandonne en quelque sorte à nous-

même, afin de nous donner lieu de lui marquer notre constance. Cependant, que font les Mages pour suppléer au défaut de l'étoile? Ils s'informent, ils ont recours aux prêtres et aux docteurs de la loi : et nous, pour nous éclairer et nous soutenir, en quelque délaissement que nous semblions être, nous avons aussi-bien qu'eux, dans l'Église de Dieu, des prêtres et des docteurs à qui nous devons nous adresser. Les Mages nous apprennent quelque chose encore de plus : et quoi ? à chercher Dieu avec un généreux mépris de tous les respects humains. Au milieu de Jérusalem, et en présence même d'Hérode, ils demandent où est le nouveau roi des Juifs. P. 102—109.

3.° Dans sa perfection. Perfection de leur foi : arrivés à Bethléem, ils trouvent Jésus-Christ dans une étable et dans une crèche; et, malgré l'état misérable où il est, ils le reconnoissent pour leur souverain. Perfection de leur foi : non contents de l'honorer comme le souverain monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu. Perfection de leur foi : ils lui font des offrandes mystérieuses qui expriment sa divinité, son humanité, sa souveraineté; car voilà ce que signifient l'encens, la myrrhe, et l'or qu'ils lui présentent. C'est ainsi que des étrangers vinrent chercher Jésus-Christ dans la Judée, tandis que les Juifs, au milieu de qui il étoit né, le renonçoient : et qui sait si Dieu ne nous enlèvera pas à nous-même le talent de la foi dont nous ne profitons pas, pour le transporter à des infidèles ? P. 109 — 118.

Deuxième partie. Idée de l'aveugle sagesse des réprouvés et des impies, dans la conduite d'Hérode qui persécute Jésus-Christ. Cette fausse sagesse 1.° est ennemie de Dieu, voilà son désordre; et 2.° Dieu est son ennemi ; voilà son malheur. Nous voyons l'un et l'autre dans Hérode. P. 118-122.

1° Sagesse ennemie de Dieu, qui l'attaque et qui s'élève contre lui. Que ne fit point Hérode pour perdre Jésus-Christ? Or, tout ce qu'il fit, ce fut une fausse politique qui le lui inspira : et combien y a-t-il encore de ces sages mondains aussi impies qu'Hérode, aussi opposés à Jésus-Christ, aussi intéressés et aussi hypocrites? P. 122 —125.

2° Sagesse dont Dieu est ennemi, et qu'il réprouve. Que fait de sa part Jésus-Christ naissant pour confondre la politique d'Hérode? 1° Il la trouble : Hérode est combattu de mille soupçons et de mille frayeurs; et rien, ajoute saint Chrysostôme, n'est plus capable de troubler la paix d'un mondain que la pensée d'un Dieu pauvre et humble. 2° Il la rend odieuse : Hérode, en voulant satisfaire son ambition, est devenu l'horreur du genre humain : et qu'y a-t-il encore maintenant de plus odieux qu'un mondain qui sacrifie tout à sa fortune et à son intérêt? 3° Il la rend vaine et inutile : Hérode a beau faire massacrer tous les enfants qui sont aux environs de Bethléem; Jésus-Christ échappe à sa fureur; et le mondain, avec sa prétendue sagesse, a beau vouloir se rendre heureux, il ne l'est jamais. 4° Il la fait même servir malgré elle aux desseins de Dieu : Hérode veut éteindre le nom du nouveau roi d'Israël qui vient de naître; et par les mesures qu'il prend, il contribue, au contraire, à le faire connoître davantage. Combien de fois l'impie a-t-il vu de la sorte, par une secrète disposition de la Providence, retomber sur lui son impiété même? Renonçons donc pour jamais à la sagesse du monde, qui est une sagesse réprouvée, et suivons la sainte sagesse de l'Évangile, pour aller à Dieu et pour le trouver. P. 125 — 136.

Ier SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *Or, il étoit suivi d'une grande multitude de peuple, et de femmes qui se frappoient la poitrine et qui pleuroient. Et Jésus se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.*

Au lieu de pleurer Jésus-Christ, pleurons ce qui a fait pleurer Jésus-Christ : c'est ainsi que nous sanctifierons aujourd'hui nos larmes, et que nous nous les rendrons salutaires. P. 137—140.

Division. Passion de Jésus-Christ causée par le péché, 1re partie ; renouvelée par le péché, 2e partie ; rendue inutile par le péché ; 3e partie. Voilà ce qui mérite toutes nos larmes. P. 140 — 142.

Première partie. Passion de Jésus-Christ causée par le péché : car cette Passion est la pénitence publique du péché, et nous devons ici considérer Jésus-Christ comme un Dieu pénitent. Or, la pénitence renferme deux choses, la contrition et la satisfaction. Ainsi, nous allons voir, 1° Jésus-Christ dans le jardin, contrit et ressentant toute l'amertume du péché; 2° Jésus-Christ au Calvaire, expirant et portant sur son corps toute la peine du péché. P. 142—143.

1° Jésus-Christ dans le jardin, contrit et ressentant toute l'amertume du péché. C'est là qu'il s'attriste, qu'il est saisi de frayeur, qu'il est accablé d'ennui, qu'il pleure : pourquoi? Pour les péchés de tous les hommes, dont son Père l'a chargé, selon la parole du Prophète.

Est-ce ainsi que nous pleurons nous-mêmes nos péchés ? nous les envisageons avec des sentiments tout contraires ; ou, si nous en concevons quelque douleur, ce n'est qu'une contrition languissante, une contrition superficielle, une contrition imaginaire, qui nous rend encore plus coupables devant Dieu. P. 143—155.

2° Jésus-Christ au Calvaire, expirant et portant sur son corps toute la peine du péché. Cela nous étonne; mais notre erreur est de considérer Jésus-Christ, parce qu'il est en soi infiniment saint et le Saint des saints : et nous ne prenons pas garde qu'il ne parut au Calvaire que comme la victime du péché, et qu'en cet état il n'y avoit point de supplice qui ne lui fût dû. Aussi est-ce dans cette vue que le Père éternel prononce contre lui un arrêt de mort. Car, dit saint Pierre, c'est par un ordre exprès de Dieu qu'il a été livré, et les Juifs n'ont été que les exécuteurs de la sentence portée dans le Ciel. Dieu ne se contente pas de le frapper; il semble vouloir le réprouver en le délaissant. Ce délaissement est en quelque sorte la peine du dam, qu'il falloit que Jésus-Christ éprouvât pour nous tous, comme dit saint Paul. Voilà ce que le péché a coûté à un Dieu; mais n'est-ce pas le plus déplorable renversement, que nous, pécheurs, nous nous épargnions, tandis que le juste fait une si sévère pénitence ? P. 155—165.

Deuxième partie. Passion de Jésus-Christ renouvelée par le péché. Que voyons-nous dans cette Passion? 1° un Dieu trahi et abandonné par de lâches disciples; 2° un Dieu mortellement persécuté par des pontifes et des prêtres hypocrites; 3° un Dieu raillé et moqué dans le palais d'Hérode par des courtisans impies; 4° un Dieu mis en parallèle avec Barabbas, et à qui Barabbas est préféré par

un peuple aveugle et inconstant; 5° un Dieu exposé aux insultes, et traité de roi chimérique par une troupe de faux adorateurs; 6° un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux. Or voilà ce qui se renouvelle tous les jours dans le christianisme. P. 166—168.

1° Un Dieu trahi et abandonné par de lâches disciples. Combien de chrétiens l'abandonnent de la sorte? P. 168, 169.

2° Un Dieu mortellement persécuté par des pontifes et des prêtres hypocrites. Ne voit-on pas encore de mauvais prêtres qui le persécutent par une vie scandaleuse? ennemis de Jésus-Christ encore plus dangereux, lorsqu'ils se couvrent du voile de l'hypocrisie. P. 169—171.

3° Un Dieu raillé et moqué dans le palais d'Hérode par des courtisans impies. Comment est-il traité dans les cours des princes, et même des princes chrétiens? comment sa doctrine, ses maximes, et la vertu y sont-elles regardées? P. 171—173.

4° Un Dieu mis en parallèle avec Barabbas, et à qui Barabbas est préféré par un peuple aveugle et inconstant. Combien de fois lui avons-nous préféré nous-mêmes une passion honteuse et un plaisir criminel? P. 173—175.

5° Un Dieu exposé aux insultes et traité de roi chimérique par une troupe de faux adorateurs. N'allons-nous pas l'insulter jusqu'à ses autels, en présence de son sacrement et dans la célébration des divins mystères? P. 175—180.

6° Un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux. Ne le crucifions-nous pas par nos péchés? P. 180—182

Troisième partie. Passion de Jésus-Christ rendue inutile par le péché. C'est, selon la pensée d'Arnould de Chartres, de quoi il se plaignit sur la croix, en disant à

son père : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* Il fut touché de la plus vive douleur à la vue de tant de réprouvés pour qui ses souffrances ne servient de nul effet. P. 182—189.

Encore si le péché nous rendoit sa Passion seulement inutile : mais au moment qu'elle nous devient inutile, elle nous est préjudiciable ; car c'est un titre de condamnation contre nous. Que faisons-nous donc quand nous consentons à un péché contre lequel notre conscience réclame ? Sans y penser et sans le vouloir expressément, nous prononçons contre nous le même arrêt de mort que les Juifs prononcèrent contre eux-mêmes devant Pilate, lorsqu'ils lui dirent : *Que son sang retombe sur nous.* Entrons dans le sentiment de saint Bernard : *In me, non super me;* Ah ! Seigneur, que votre sang tombe dans moi pour me sanctifier, et non sur moi pour me réprouver. P. 189—191.

IIe SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *C'est aujourd'hui le jugement du monde; c'est maintenant que le prince du monde va être chassé : et quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disoit pour marquer de quel genre de mort il devoit mourir.*

Le jugement du monde, dans la passion de Jésus-Christ, c'est le mystère que nous avons à considérer. P. 192—194.

Division. Jésus-Christ jugé par le monde, 1re partie. Le monde jugé par Jésus-Christ, 2e partie. P. 194—196.

Première partie. Jésus-Christ jugé par le monde : 1° au tribunal de Caïphe, qui fut le tribunal de la passion ; 2° au tribunal d'Hérode, qui fut le tribunal du libertinage; 3° au tribunal de Pilate, qui fut le tribunal de la politique. P. 196—197.

1° Au tribunal de Caïphe, qui fut le tribunal de la passion : pourquoi ? 1° Parce que ce fut la passion seule qui présida à ce premier jugement ; car ce furent les ennemis de Jésus-Christ, les pontifes, les scribes, les pharisiens, qui, contre toutes les lois de l'équité, se déclarèrent alors ses juges ; 2° parce que, dans ce premier jugement, on n'observa point d'autres procédures que celles que la passion suggéra; savoir, la violence, l'imposture, la calomnie; 3° parce que la passion seule exécuta ce jugement si inique. A peine le grand-prêtre a-t-il prononcé que Jésus-Christ est digne de mort, que ses juges mêmes se mettent à l'insulter et à l'outrager. Ils font plus : ils persuadent au peuple de demander à Pilate qu'il délivre Barabbas, plutôt que Jésus-Christ. Tel est encore tous les jours le jugement du monde, jugement de passion. P. 197—205.

2° Au tribunal d'Hérode, qui fut le tribunal du libertinage; car ce fut là que Jésus-Christ fut méprisé, comme il l'est encore présentement de tant d'impies. Quatre caractères de l'impiété. 1° Curiosité : Hérode, homme sans religion, ayant entendu parler des miracles de Jésus-Christ, voulut lui en voir faire quelqu'un. 2° Ignorance : Jésus-Christ, sans faire aucun des miracles qu'Hérode attendoit, en fait d'autres qui sont des miracles d'humilité, de patience, de douceur ; mais Hérode ne les connoît point. 3° Mépris des choses de Dieu : Hérode ne trouvant point dans Jésus-Christ de quoi contenter sa curiosité, il

le méprise. 4° Esprit railleur : Hérode, par dérision, fait couvrir Jésus-Christ d'une robe blanche, et le renvoie comme un fou. Idée parfaite du libertinage. P. 205—214.

3° Au tribunal de Pilate, qui fut le tribunal de la politique. 1° Politique timide et foible pour les intérêts de Dieu : Pilate devoit user d'autorité pour maintenir le bon droit de Jésus-Christ; mais il n'ose le faire. 2° Politique zélée pour les intérêts du monde : dès qu'il entend parler de César et du rapport que cette cause pouvoit avoir avec la personne de ce prince, il témoigne de l'empressement et de l'ardeur. 3° Politique subtile et artificieuse pour accorder les intérêts de Dieu avec ceux du monde : il condamne Jésus-Christ à une sanglante flagellation, espérant par-là d'une part lui sauver la vie, et d'autre part satisfaire les Juifs. 4° Politique déterminée à tout pour son intérêt propre : pressé par les Juifs qui le menacent de l'empereur, il consent à tout ce qu'ils demandent, et leur abandonne Jésus-Christ. Peinture abrégée, mais bien naturelle, de la politique du siècle. P. 214—221.

Deuxième partie. Le monde jugé par Jésus-Christ. Les mêmes signes qui paroîtront ua jugement dernier, parurent à la mort de Jésus-Christ. Le ciel s'éclipsa, la terre trembla, les morts ressuscitèrent, pour marquer que le Fils de Dieu, dès ce moment-là même, commençoit à juger le monde. C'est aussi pour cela qu'il fut proclamé roi sur la croix : *Jesus Nazarenus rex ;* comme il est qualifié de roi dans la description du jugement universel. Et dans ce jugement universel, que ferait-il autre chose que ce qu'il faisoit en publiant au monde son Évangile, et en prononçant contre les mondains ces fameux anathêmes? *Vœ vobis !* Malheur à vous ! Or, c'est sur la croix, reprend saint Jérôme, qu'il les a fulminés solennellement

et authentiquement, non par ses paroles, mais par son exemple : *Malheur à vous, riches! malheur à vous qui cherchez votre consolation en ce monde!* etc. P. 221 — 227.

Trois circonstances essentielles servent de preuve à cette vérité. 1° Au jugement dernier, le signe de la croix paroîtra dans le ciel. Or, tout ce qu'elle aura alors de plus terrible et de plus convaincant contre les pécheurs, ne l'a-t-elle pas dès aujourd'hui? 2° Selon le témoignage de saint Jean, le désespoir des damnés sera de voir le Dieu qu'ils auront outragé et crucifié. Or, dès ce jour, les réprouvés du siècle et les mondains n'ont-ils pas à soutenir cette vue et les remords qu'elle excite dans leurs cœurs? 3° Les prophètes nous apprennent que le jour du jugement doit être singulièrement et par excellence, le jour des vengeances du Seigneur. Or, il est d'ailleurs évident que jamais Dieu n'a bien commencé à se venger que dans la passion de Jésus-Christ, et par la passion de Jésus-Christ. D'où il s'ensuit, selon la parole de Isaïe, que le jour de la rédemption est le jour de la vengeance, et par conséquent celui du jugement du monde. P. 227 — 238.

Voulez-vous quelques effets particuliers de ce jugement? Les voici. Jésus-Christ meurt en réprouvant les uns, et en sauvant les autres; en réprouvant Judas, les Juifs, un criminel crucifié à ses côtés, jugement de rigueur; et, en sauvant un autre criminel pénitent, en convertissant des gentils et plusieurs même de ceux qui l'ont crucifié, jugement de faveur. Tâchons à mériter nous-mêmes un jugement favorable. P. 238—240.

III[e] SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix; afin que, étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice.*

Il s'agit de concevoir aujourd'hui combien Dieu a en horreur le péché, et combien nous devons le haïr nous-mêmes. P. 241—243.

Division. Le pécheur a fait mourir Jésus-Christ, 1[re] partie; et Jésus-Christ a fait mourir le péché, 2[e] partie. P. 243—245.

Première partie. Le péché a fait mourir Jésus-Christ. Six sortes de péchés ont contribué à cette mort: l'un qui a conspiré la mort du Fils de Dieu, l'autre qui l'a trahi et vendu, un autre qui l'a accusé, un autre qui l'a abandonné, un autre qui l'a condamné, enfin un dernier qui a exécuté l'arrêt porté contre lui. P. 246—280.

1° Le péché qui a conspiré la mort de Jésus-Christ, c'est l'envie des scribes et des pharisiens. Envie, 1° formée en cabale; 2° animée d'une maligne émulation; 3° colorée du prétexte de la piété; 4° violente et emportée jusqu'à la fureur. Tels sont les caractères ordinaires et les désordres de l'envie, surtout à la cour. P. 247—252.

2°. Le péché qui a trahi et vendu Jésus-Christ, c'est l'avarice de Judas. Avarice, 1° la plus infame dans son entreprise; 2° la plus aveugle dans son commerce; 3° la plus endurcie dans sa résolution; 4° la plus désespérée dans son issue. Voilà les effets que produit tous les jours dans nous une insatiable convoitise. Combien de gens

disent comme Judas, et dans le même sens que Judas: *Que voulez-vous me donner?* P. 252—259.

3° Le péché qui a accusé Jésus-Christ, c'est la calomnie des témoins qui déposèrent contre lui. Calomnie, 1° hardie à avancer les plus grossières impostures; 2° foible pour les soutenir; 3° artificieuse pour séduire et corrompre les esprits. Nous ne voudrions pas communément être les auteurs de la calomnie, mais nous autorisons les calomniateurs en les faisant parler, en les excitant, en les écoutant avec plaisir, en leur applaudissant: péché très commun aux grands. Du reste, conduite admirable de Jésus-Christ, qui ne répond rien et qui se tait. P. 259—272.

4° Le péché qui a abandonné Jésus-Christ, c'est l'inconstance et la légèreté du peuple juif. Inconstance, 1° la plus subite dans son changement, 2° la plus outrée dans les extrémités à quoi elle se porte. Les Juifs, six jours après avoir proclamé le Fils de Dieu roi d'Israël, poursuivent sa mort jusqu'à lui préférer un insigne voleur. Voilà le monde, voilà ses légèretés et ses perfidies: voilà nos inconstances criminelles dans le service de Dieu. P. 272 — 274.

5° Le péché qui a condamné Jésus-Christ, c'est la politique de Pilate. Il livre le Fils de Dieu aux Juifs: pourquoi? Parce qu'il craint César, dont il est menacé. Rendons aux maîtres qui nous gouvernent tous les hommages qui leur sont dus; mais que ce ne soit jamais aux dépens de Dieu ni de notre conscience. P. 274—276.

6° Le péché qui a exécuté l'arrêt porté contre Jésus-Christ, c'est la cruauté de ses bourreaux. Ils le déchirent de coups par une sanglante flagellation, ils le comblent d'opprobres, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines. Examinons bien notre conduite, et nous trouverons

que nous avons mille fois ainsi traité ce roi de gloire. P. 276—280.

DEUXIÈME PARTIE. Jésus-Christ a fait mourir le péché, 1° dans le corps de l'homme, 2° dans l'esprit de l'homme, 3° dans la volonté de l'homme, 4° dans les passions de l'homme. P. 280—281.

1° Dans le corps de l'homme, en nous inspirant, par son exemple, la mortification contre la sensualité et la mollesse. Il n'y a qu'à présenter à un sensuel ce Dieu pénitent dans l'état où Pilate le fit voir aux Juifs, en leur disant : *Voilà l'homme.* A la vue de ce corps meurtri et ensanglanté ; qui ne se confondra pas de ses délicatesses ? P. 281—283.

2° Dans l'esprit de l'homme, en nous inspirant, par son exemple, l'humilité contre l'orgueil. Il veut être rassasié, comme dit le Prophète, d'outrages et d'affronts. Après cela, un chrétien peut-il chercher à s'élever ? P. 288—289.

3° Dans la volonté de l'homme, en nous inspirant, par son exemple, la soumission contre l'amour de l'indépendance. C'est par obéissance à son Père qu'il meurt ; car, dit saint Paul, *il s'est fait obéissant jusqu'à la mort.* D'où nous apprenons deux choses : 1° la nécessité de l'obéissance, puisque c'est par elle que s'accomplit aujourd'hui notre salut ; 2° la mesure de l'obéissance, qui doit s'étendre à tout, puisque un Dieu obéit jusqu'à donner sa vie et à mourir sur une croix. P. 289—296.

4° Dans les passions de l'homme, surtout dans la plus violente de toutes, qui est la vengeance, en nous apprenant, par son exemple, à pardonner : il prie pour ses bourreaux. N'a-t-il donc pas bien droit de nous faire cette loi ? *Aimez vos ennemis.* P. 296—300.

Voilà le péché détruit : mais, hélas ! combien de fois

l'avons-nous ressuscité, et combien de fois l'allons-nous faire revivre? Le péché est l'ennemi de Dieu, c'est mon propre ennemi; cela ne suffit-il pas pour me le faire détester? P. 300—302.

Ier SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *L'ange dit aux femmes : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici; voici le lieu où on l'avoit mis.*

Sainte et merveilleuse résurrection, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétiennes! P. 302—304.

Division. Le Fils de Dieu, dit saint Augustin, nous présente tout à la fois, dans sa résurrection, et un grand miracle, et un grand exemple. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité; c'est par-là qu'il confirme notre foi : 1re partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future; c'est par là qu'il anime notre espérance : 2e partie. P, 305—306.

Première partie. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité. Pourquoi la révélation de la divinité de Jésus-Christ étoit-elle surtout attachée à sa résurrection? 1° Parce que sa résurrection étoit la preuve que cet Homme-Dieu devoit expressément donner aux Juifs pour leur faire connoître sa divinité; 2° parce que cette preuve étoit en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité; 3° parce que, de tous

les miracles de Jésus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a point eu de si avéré que la résurrection de son corps ; 4° parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'Évangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-Christ, et de confesser sa divinité. P. 306—312.

1° La résurrection de Jésus-Christ étoit la preuve que cet Homme-Dieu devoit expressément donner aux Juifs pour leur faire connoître sa divinité. Car, pendant sa vie, il leur avoit toujours donné cette preuve préférablement à tout autre : marque évidente, dit saint Chrysostôme, que, dans le dessein de Dieu, la résurrection de Jésus-Christ avoit été ordonnée comme le signe de sa filiation divine. De là dépendoit la foi de tout le reste : qu'eussent dit les Juifs et ses propres disciples, s'il ne fût pas ressuscité, après avoir prédit tant de fois qu'il ressusciteroit ? P. 312—314.

2° La résurrection de Jésus-Christ étoit en effet la preuve la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité : car quel miracle, que de se ressusciter soi-même ? P. 314—317.

3° La résurrection de Jésus-Christ est, de tous les miracles, le plus avéré. Les Juifs mêmes contribuèrent à le confirmer, en demandant à Pilate qu'il mît des gardes autour du sépulcre ; car on ne peut pas dire que ses disciples aient enlevé son corps : les gardes l'auroient-ils permis ? De plus, à quel dessein ses disciples auroient-ils enlevé son corps, et pourquoi se seroient-ils tant intéressés pour un homme dont ils eussent reconnu l'imposture, si tout ce qu'il leur avoit dit de sa résurrection se fût trouvé faux ? P. 317—324.

4° La résurrection de Jésus-Christ est, de tous les mi-

racles, celui qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'Évangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-Christ et de confesser sa divinité. Avec quel zèle les apôtres ont-ils publié par toute la terre cette résurrection du Fils de Dieu, et qui ne sait pas quel a été le succès de leur prédication? Disons donc à Jésus-Christ, comme saint Thomas : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.* Servons-nous de la foi de sa résurrection et de sa divinité pour vaincre le monde : car, disoit saint Jean : *Quel est celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est Dieu ?* P. 324—329.

Deuxième partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future. Nous trouvons tout à la fois dans cette résurrection, 1° le principe, 2° le motif, 3° le modèle de la nôtre. P. 329—332.

1° Le principe par où Dieu peut nous ressusciter : car la résurrection miraculeuse de Jésus-Christ est l'effet d'une force souveraine et toute-puissante. Or, s'il a pu, par sa toute-puissance, se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas nous ressusciter ? Ainsi raisonnoient saint Paul et le saint homme Job. P. 332—335.

2° Le motif qui engage Dieu à nous ressusciter : car il est naturel que les membres soient unis au chef; et quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite, qu'il doit ressusciter ses membres avec lui ? Or, notre chef, c'est Jésus-Christ, et nous sommes tous les membres de Jésus-Christ. P. 335—337.

3° Le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Car, selon le témoignage de saint Paul, quand Dieu ressuscitera nos corps, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jésus-

Christ : en sorte que nous aurons, pour ainsi parler, la même incorruptibilité, la même impassibilité, la même immortalité, la même clarté, etc. P. 337—339.

Les grandes vérités! Malheur au libertin qui ne les croit pas; malheur au chrétien qui les croit, et qui vit comme s'il ne les croyoit pas! mais heureux le fidèle qui, non content de les croire, en fait la règle de sa vie et en tire de puissants motifs pour animer sa ferveur! P. 339—349.

Compliment au roi. P. 349—352.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

IIe SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *Tandis qu'ils s'entretenoient et qu'ils raisonnoient ensemble, Jésus se joignit à eux, et marcha avec eux; mais ils avoient un voile sur les yeux pour ne le pas connoître.*

Ces disciples, dont il est parlé dans l'Évangile, manquoient de foi en Jésus-Christ et d'amour pour Jésus-Christ. Or, c'est pour leur inspirer l'un et l'autre qu'il les rend témoins de sa résurrection. P. 353—356.

Division. Résurrection de Jésus-Christ, motif puissant pour croire sa divinité; 1re partie. Résurrection de Jésus-Christ, engagement indispensable à aimer sa sainte humanité; 2e partie. P. 356.

La première partie de ce sermon est la même que celle du sermon précédent.

DEUXIÈME PARTIE. Résurrection de Jésus-Christ, engagement indispensable à aimer sa sainte humanité : pourquoi ? 1° Parce que c'est pour nous qu'il est ressuscité ; 2° parce que, dans le triomphe même de sa résurrection, il a voulu conserver les marques les plus authentiques et les caractères les plus visibles de son amour pour nous, savoir, les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues dans sa Passion; 3° parce qu'en ressuscitant glorieux, il a élevé son humanité à un état de perfection où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer, mais d'un amour pur et tout spirituel. P. 357—358.

1° C'est pour nous que Jésus-Christ est ressuscité : ainsi nous l'enseigne l'Apôtre : *Resurrexit propter justificationem nostram*. En effet, il n'est ressuscité qu'afin de nous ressusciter avec lui, et de ressusciter lui-même dans nous. Dieu donc, dans sa résurrection, nous le donne une seconde fois comme il nous le donna dans sa naissance en qualité de sauveur, en qualité de pasteur, en qualité de docteur et de maître : en qualité de sauveur, puisque, dans sa résurrection, il mit le sceau à tout ce qu'il avoit fait et à tout ce qu'il avoit souffert pour notre salut; en qualité de pasteur, puisque son premier soin, après sa résurrection, fut de ramasser son troupeau, que l'infidélité avoit dissipé ; en qualité de docteur et de maître, puisque tout le temps qu'il demeura sur la terre depuis qu'il fut ressuscité, il l'employa à instruire ses disciples. Or que doit nous inspirer tout cela? Un zèle ardent et un amour tendre pour cet Homme-Dieu. P. 358—363.

2° Dans sa résurrection, Jésus-Christ a voulu conserver les marques les plus authentiques et les caractères les plus visibles de son amour pour nous, savoir, les cicatrices des

blessures qu'il avoit reçues dans sa Passion; par où il nous fait entendre que, dans le séjour même de sa gloire, il ne veut point nous oublier, mais qu'il veut nous servir d'avocat auprès de son père. Nous ne devons donc jamais l'oublier nous-mêmes. P. 363—365.

3° Jésus-Christ, en ressuscitant glorieux, a élevé son humanité à un état de perfection où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer, mais d'un amour pur et tout spirituel. Il l'a rendue impassible et immortelle; il l'a revêtue de toute la splendeur que répand sur elle sa divinité. P. 365—367.

Concluons avec saint Paul : *Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus soit anathéme.* Aimons-le, non pas toujours d'un amour sensible, mais d'un amour solide. Or, est-ce l'aimer de la sorte, que de vivre comme nous vivons? P. 367—370.

SUR L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Sujet. *Après qu'il eut parlé de la sorte, il fut élevé à leur vue vers le ciel.*

Jésus-Christ, dans son ascension, nous fait connoître à quelle gloire nous sommes appelés, et la vue de cette gloire doit exciter toute notre ferveur. P. 372—374.

Division. Pour arriver à la même gloire que Jésus-Christ, il faut la mériter comme J.-C.; 1re partie : pour la mériter comme J.-C., il faut souffrir comme Jésus-Christ; 2e partie. P. 375—378.

Première partie. Pour arriver à la même gloire que Jésus-Christ, il faut la mériter; car il n'y est parvenu

lui-même que par la voie du mérite. Ainsi, 1° on n'obtient cette gloire qu'en la méritant ; 2° mais aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir. P. 378 — 379.

1° On ne l'a point qu'on ne la mérite, on ne l'a que parce qu'on la mérite, et on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. 1° On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite : tel est l'ordre de Dieu ; et c'est un article de notre foi. Fausse doctrine de Calvin, qui a voulu combattre ce point. 2° On ne l'a que parce qu'on la mérite ; tellement qu'elle est le partage du mérite seul, à l'exclusion de tout autre titre. La raison est que, suivant les décrets de la Providence, cette gloire ne doit être donnée aux hommes que selon les lois d'une justice rigoureuse. Il n'en est pas ainsi des récompenses du monde. 3° Enfin, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. Si l'un est plus récompensé dans le Ciel que l'autre, ce n'est que parce qu'il a acquis plus de mérites que l'autre. Il en va tout autrement dans le monde. On voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter sur des mérites éclatants. P. 379—390.

2° D'ailleurs aussi est-on sûr de ne mériter jamais la gloire du Ciel sans l'obtenir. On mérite souvent les récompenses du monde sans les avoir : outre le mérite, il faut des patrons ; on est exposé à l'envie, à l'intrigue, à la cabale, aux caprices et aux préjugés d'un maître. Mais rien de tout cela avec Dieu. Quoi que je fasse, si c'est pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Quel est donc notre aveuglement de mener une vie si inutile? *Enfants des hommes ! jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge ?* Vous êtes si ardents pour des biens périssables, jusqu'à quand négligerez-vous des biens éternels? P. 390 — 396.

Deuxième partie. Pour mériter la même gloire que

Jésus-Christ, il faut souffrir comme Jésus-Christ : 1° on ne va à la gloire du Ciel que par les souffrances ; 2° mais toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à cette gloire. P. 396—398.

1° On ne va à la gloire du Ciel que par les souffrances : Jésus-Christ n'y est point autrement arrivé ; car *il a fallu que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire*. Or, s'il l'a fallu pour le Christ, ne le faut-il pas pour nous? C'est pourquoi les saints se glorifioient et se félicitoient eux-mêmes de leurs souffrances ; et c'est cela même qui leur a donné, sur le sujet des prospérités temporelles, des sentiments si contradictoirement opposés à la cupidité et à l'amour-propre. Enfin, c'est dans cette vue que le Fils de Dieu a prononcé ces anathêmes : *Malheur à vous, riches ! malheur à vous qui goûtez les douceurs de la vie !* et qu'au contraire il a dit : *Bienheureux les pauvres ! bienheureux ceux qui pleurent !* Cependant on veut avoir en ce monde toutes ses aises ; et l'on écarte, autant qu'il est possible, tout ce qui fait de la peine et qui mortifie. P. 398—406.

2° Toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à la gloire du Ciel. Il faut que ce soient des souffrances pour la justice et pour Dieu, des souffrances sanctifiées par notre soumission à la volonté de Dieu. Sans cela, c'est souffrir comme les démons ; c'est aller à la perdition et à la mort, par où les justes et les vrais chrétiens vont au salut et à la vie. Car les souffrances, selon l'usage qu'on en fait, mènent à l'une ou à l'autre. Que ne souffre-t-on pas tous les jours pour le monde? mais on ne veut rien souffrir pour Dieu. Ayons sans cesse, pour nous animer, Jésus-Christ devant les yeux, et la gloire dont il va prendre possession. P. 406—412.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

Sujet. *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.*

Il est important de connoître quel est cet Esprit que le Fils de Dieu nous a promis comme aux apôtres, et quels effets il doit opérer en nous. P. 413—415.

Division. Esprit de vérité qui nous éclaire, 1re partie; esprit de sainteté qui nous purifie, 2e partie; esprit de force qui nous anime, 3e partie. P. 415—418.

Première partie. Esprit de vérité qui nous éclaire. Pouvoir 1° enseigner sans exception toute vérité; 2° l'enseigner sans distinction à toutes sortes de sujets; 3° l'enseigner en toutes manières, c'est ce qui n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu. P. 418—419.

1° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de nous enseigner toute vérité : car il y a des vérités que la chair et le sang ne révèlent point, des vérités qui semblent choquer la raison humaine, des vérités gênantes, humiliantes, mortifiantes. Si donc un homme en est persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur qui agit en lui; et cet esprit supérieur, c'est l'Esprit de Dieu. P. 419—421.

2° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité à toutes sortes de sujets. Donnez au plus habile docteur certains esprits grossiers à instruire : avec toutes ses lumières, il ne les éclairera pas. Mais quand l'Esprit de Dieu s'en rend le maître, comme c'est lui qui les a formés, il les élève à tout ce qu'il veut. P. 421—422.

3° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité en toutes manières; c'est-à-dire dans un instant,

sans qu'il en coûte ni étude, ni travail, et jusqu'à déterminer les hommes à mourir pour la défense des vérités qui leur ont été révélées. P.422—424.

Or voilà ce que fait le Saint-Esprit dans les apôtres. Il leur enseigne les vérités les plus dures en apparence et les plus contraires aux sens et à la nature. Il les leur enseigne sans nulle disposition de leur part, puisque c'étoient des hommes à qui Jésus-Christ lui-même avoit reproché leur aveuglement et leur lenteur à comprendre et à croire. Il les leur enseigne dans un moment, et jusqu'à les résoudre à souffrir le martyre. On a vu dans la suite ces mêmes effets du Saint-Esprit en des millions de fidèles. Mais qu'a fait le démon? Il a opposé à cet esprit de vérité, l'esprit du monde, qui est un esprit de mensonge, et c'est cet esprit du monde qui conduit tout. Car à nous voir agir, peut-on dire que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous dirige, et que nous soyons bien convaincus des vérités qu'il est venu nous apprendre? P. 425 — 435.

Deuxième partie. Esprit de sainteté qui nous purifie. C'est pour cela que le Fils de Dieu en parloit à ses disciples comme d'un baptême : *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto.* Voyons, 1° l'excellence, 2° les obligations de ce baptême. P. 435—438.

1° Excellence de ce baptême. Ce fut comme un baptême de feu; et ce baptême de feu alla jusqu'à purifier les cœurs des apôtres, d'un certain genre d'attache qu'ils avoient eu, et qu'ils conservaient pour Jésus-Christ même. Car s'attachant à Jésus-Christ, dit saint Augustin, ils ne l'envisageoient point encore avec des yeux assez purs, et ils le considéroient trop selon l'humanité et selon la chair. Voilà pourquoi le Sauveur du monde leur disoit : *Si je ne m'en vais, l'esprit consolateur ne viendra point dans*

SUR LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Sujet. *Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Voilà en trois paroles, le sommaire de notre foi. C'est à Dieu à nous éclairer, pour pouvoir parler dignement de ce grand mystère et en tirer de salutaires instructions. P. 460—461.

Division. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi qu'une créature puisse rendre à Dieu; 1re partie: croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu; 2e. partie: croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif et le plus excellent modèle de la charité, qui doit tous nous unir en Dieu et selon Dieu; 3e partie. P. 461—463.

Première partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu. Je ne puis me former de Dieu une plus haute idée que quand je reconnois qu'il est incompréhensible. Or, dans quel mystère Dieu est-il plus incompréhensible à l'homme? n'est-ce pas dans la Trinité? D'où il s'ensuit que je ne puis plus exalter de ma part le souverain être de Dieu, que par la créance de cette ineffable Trinité. P. 463—365.

Que fais-je quand je crois un Dieu en trois personnes? je lui fais un sacrifice de la plus noble partie de moi-même, qui est ma raison; et comment le fais-je? de la manière la plus excellente et la plus héroïque, et en quoi

consiste-t-il ? le voici. Je crois un mystère dont je n'ai nulle expérience, et dont il m'est impossible d'avoir la moindre idée avant que Dieu me l'ait révélé ; et quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle sorte, que ma raison ne peut s'en faire juge ni l'examiner ; enfin, ce qui fait la perfection de mon sacrifice, je crois ce mystère, quoiqu'il semble répugner positivement à ma raison. P. 465—470.

Telle est notre foi. Nous la professons de bouche, nous disons assez que nous serions prêts à mourir pour la défendre : mais il ne s'agit point présentement de mourir pour la foi ; il s'agit de la soutenir et de l'honorer par l'innocence et la pureté de nos mœurs. Souvenons-nous que nous adorons une trinité dont le caractère propre et essentiel est la sainteté. P. 470—473.

Deuxième partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu. Quand on nous instruit au christianisme, par où commence-t-on ? Par ce qu'il y a de plus relevé et de plus difficile à croire, qui est le mystère de la Trinité. Pourquoi s'attache-t-on d'abord à cet article ? Parce que c'est le fondement de toute notre espérance ; car je ne puis être sauvé sans la foi d'un Dieu en trois personnes : comme cette foi demande un plus grand effort de notre part, aussi la profession que nous en faisons est-elle d'un plus grand mérite ; et Dieu nous dit alors ce qu'il dit à Abraham : *Quia fecisti hanc rem, multiplicabo semen tuum.* De là vient que cette formule de foi que nous prononçons en confessant la Trinité, et qui est conçue en ces termes, Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, est si sainte et si vénérable dans notre religion. De là vient que nous la mettons à la tête de toutes

nos actions, afin qu'elle les sanctifie et qu'elle les rende méritoires. Pratique qui nous est venue des apôtres, et que l'Église observe solennellement dans tous ses divins offices. Si nous l'avions jusqu'à présent observée nous-mêmes dans le même esprit et avec la même piété que l'Église, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu? P. 473—480.

Quand à l'heure de notre mort le prêtre priera pour nous, quels noms emploiera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces? Les noms du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Et quand, s'adressant à Dieu, il lui recommandera l'ame du mourant, de quelle raison se servira-t-il? De celle-ci: *Quoiqu'il ait péché, Seigneur, il a confessé votre auguste trinité.* P. 480—481.

Troisième partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif et le plus excellent modèle de la charité qui doit nous unir en Dieu et selon Dieu. 1° La foi de la Trinité est le motif et comme le lien substantiel de la charité qui doit être entre nous; 2° le mystère de la Trinité en est encore le grand modèle que Jésus-Christ nous a donné dans son Évangile. P. 482.

1° La foi de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle. Ainsi l'enseigne saint Paul: Puisque vous n'avez tous qu'un même Dieu, disoit-il aux premiers fidèles, que vous n'avez tous qu'une même foi, que vous n'avez tous qu'un même baptême, et que vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'Église, n'est-il pas juste que vous n'ayez tous qu'un même esprit? Au nom de qui avez-vous été baptisés, ajoutoit le même apôtre, pour arrêter certaines discordes? n'est-ce pas au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et cette unité de religion ne

doit-elle pas former entre vous l'union des cœurs? Ainsi l'ont compris les hérétiques mêmes : dès-là qu'ils font secte et qu'ils composent une Église prétendue, ils commencent à s'entr'aider. P. 482—487.

2° Le mystère de la Trinité est le grand modèle de notre charité. Que demandoit Jésus-Christ à son Père pour ses disciples? Qu'ils ne fussent qu'un entre eux, comme le Père et le Fils, dans l'auguste Trinité, ne sont qu'un. Dans cette trinité adorable, point d'intérêts différents, point de sentiments opposés, point de volontés contraires. Nous formons-nous sur ce modèle? P. 487—493.

SUR LE TRÈS SAINT SACREMENT.

Sujet. *Ma chair est vraiment une viande.*

Une viande sacramentelle, une viande qui, toute matérielle qu'elle est, a la vertu de nous conserver la grâce, c'est ce qui en fait l'excellence. Telle est la chair du Fils de Dieu. P. 494—495.

Division. La gloire du corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Église dans le Saint Sacrement de l'autel; 1re partie : la gloire de l'Église, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce sacrement; 2e partie. P. 495—497.

Première partie. La gloire du corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Église dans le Saint Sacrement de l'autel. Il étoit juste que Jésus-Christ travaillât à honorer sa chair, et deux raisons l'y obligeoient : 1° l'honneur qu'il avoit fait à cette chair de contracter avec elle

une alliance si étroite dans son incarnation; 2° les humiliations extrêmes à quoi il l'avoit réduite dans sa Passion. Or, c'est dans la divine eucharistie qu'il l'élève jusqu'à être l'aliment de nos ames ; et que toute matérielle qu'elle est, il lui donne la vertu de vivifier nos esprits. P. 497 —503.

Après cela faut-il s'étonner que Jésus-Christ nous ait proposé son corps à adorer dans nos temples? car nous l'y adorons, disent saint Ambroise et saint Augustin : deux témoignages bien puissants contre les hérétiques. C'est pour cela même aussi que l'Église a institué cette fête, que nous célébrons à l'honneur du corps de Jésus-Christ. P. 503—505.

Mais pourquoi cette cérémonie, de porter en pompe le corps du Fils de Dieu? C'est 1° en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses apôtres sa chair et son sang ; 2° en action de grâce de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les villes et les bourgades ; 3° pour lui faire une réparation authentique des opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal; 4° pour lui faire honneur, dit le cardinal Du Perron, de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie dans le sacrement de son corps; 5° pour lui faire comme une amende honorable de tant d'outrages qu'il a reçus et qu'il reçoit sans cesse, des mauvais chrétiens, dans l'eucharistie. Quelle doit donc être, pendant cette octave, l'occupation d'une ame fidèle? D'entrer dans les sentiments de l'Église, et d'honorer avec elle la chair du Rédempteur. P. 505—514.

Deuxième partie. La gloire de l'Église, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel. Car c'est par là, 1° qu'elle est honorée de

la présence réelle d'un Dieu; 2° qu'elle est honorée de ses entretiens et de sa familiarité la plus intime; 3° qu'elle est même honorée de l'union la plus parfaite avec lui, puisque ce Dieu-Homme, par le moyen de son sacrement, s'unit aux fidèles, qui sont les membres de l'Église, et vient demeurer en eux : tellement que dans la pensée des Pères, l'eucharistie est pour nous comme une extension du mystère de l'incarnation; 4° qu'elle est enfin nourrie de son corps et de son sang adorable. P. 514—522.

De tout ceci nous devons remporter deux sentiments, 1° de respect et de vénération pour l'Église; 2° de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Respect et vénération pour l'Église; car pouvons-nous l'honorer assez après que Jésus-Christ l'a tant honorée? Cependant c'est nous-mêmes tous les jours qui la deshonorons. Zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps, puisque en vertu de la communion ils deviennent les sanctuaires vivants et les membres de Jésus-Christ même. Quelle indignité donc et quelle horreur, de les profaner par des excès honteux! P. 522—527.

FIN DU TOME PREMIER DES MYSTÈRES.

